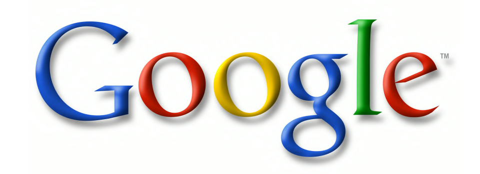
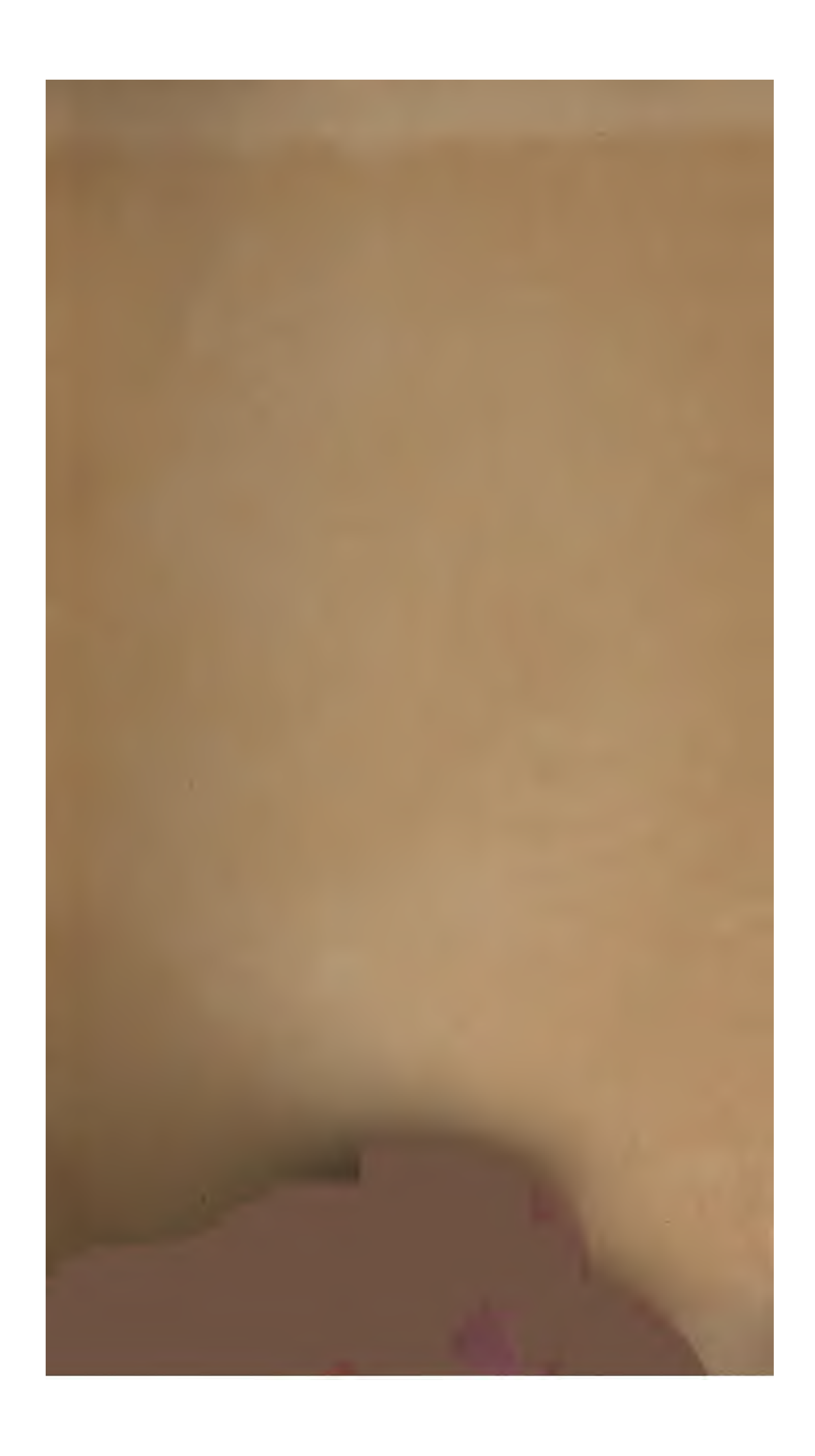
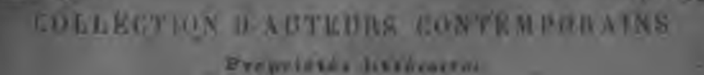





00019048S




COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

Propriétés littéraires

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

LES APOCRYPHES

II



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, [illegible]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

LES APOCRYPHES

II

SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.

FRANÇOIS-VICTOR HUGO

TRADUCTEUR

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

W. SHAKESPEARE

LES APOCRYPHES

II

PÉRICLÈS. — ÉDOUARD III. — ARDEN DE FEVERSHAM



PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 18

—

1866

AU GÉNIE

DE

SHAKESPEARE

Pieux hommage du traducteur
enthousiaste et reconnaissant.

F.-V. H.

INTRODUCTION.

La fable qui fait le sujet de *Périclès* a une origine mystérieuse. Est-elle romane ou byzantine? Sort-elle du Bas-Empire latin ou du Bas-Empire grec? On ne sait. Marc Welser, qui en imprima une version en 1595, suppose qu'elle appartient à la littérature grecque du sixième siècle. Belleforest, qui en publia une paraphrase dans sa *Cent dix-huitième histoire tragique*[1], affirme que cette légende est une autobiographie véridique laissée en manuscrit par un contemporain d'Antiochus Soter, un prince de Tyr, nommé Apollonius, qui en fut le héros. « Ainsi, dit-il, Apollonie fut prendre possession de ses terres; luy mesme estant celuy qui a laissé la mémoire de ce fait par écrit, et en a voulu faire part à la postérité : le stile duquel suivant presque mot à mot, le lecteur m'excusera et de ce que j'ai été un peu trop long, et du peu de grâce, ornement et gentillesse de langage que j'ai pratiqué en cette histoire, m'ayant suffi de la conter sans nul fard et couleur. » Bien longtemps avant Belle-

[1] Voir à l'Appendice la narration de Belleforest.

forest, au douzième siècle, Godefroy de Viterbe avait, dans sa *Chronique universelle* écrite en vers latins, raconté sérieusement cette légende comme faisant partie de l'histoire du troisième Antiochus, lequel vivait deux cents ans avant Jésus-Christ. Le docte récit commençait ainsi :

> Filia Seleuci regis stat clara decore,
> Matreque defuncta pater arsit in ejus amore :
> Res habet efficiam, pressa puella dolet :
> Ms. Reg. 14, c. XI.

Presque en même temps, la même fable était publiée en prose latine dans le recueil des *Gesta Romanorum* dont elle formait le Cent cinquante-quatrième Chapitre. Grâce à l'extrême popularité de ce recueil, elle circula ainsi en mille manuscrits dans toute l'Europe du moyen âge. Bientôt, du bas latin elle fut traduite en romaïque, απο λατινικης εις Ρωμαϊκην γλωσσαν, dans un opuscule que signale l'helléniste Dufresne. Puis, après la formation des langues modernes, au quinzième et au seizième siècles, elle fut naturalisée en France et en Angleterre par des interprétations successives : en France, par trois versions distinctes : 1° *La chronique d'Appollin, Roy de Thyr, in-4°, Genève, sans date;* — 2° *La plaisante et agréable histoire d'Apollonius, prince de Tyr et Roy d'Antioche*, traduite par Gilles Corozet, in-8°, Paris; — 3° *la Cent dix-huitième histoire tragique* de Belleforest, in-12°, Lyon, 1582; en Angleterre, par des ouvrages de diverse nature, un récit en vers formant le huitième livre d'un poëme de Gower, *Confessio Amantis*, et trois narrations en prose signées de compilateurs obscurs, Copland, Howe et Twine, et publiées en 1510, en 1576 et 1607[1].

[1] *Kyng Appolyn of Thyre*, by Robert Copland (1510); — *The most excellent, pleasant, and variable historie of the strange adventures of Prince Appollonius, Lucine, his wife, and Tharsa, his daughter*, by Wil-

Ainsi, le public anglais était particulièrement préparé pour accueillir le drame que Shakespeare allait lui présenter. Ce roman chimérique avait à ses yeux toute la dignité de l'histoire. Comment la foule l'eût-elle révoqué en doute, quand des savants, comme Belleforest et Welser, en affirmaient l'authenticité? Les esprits étaient dès longtemps familiarisés avec toutes ces invraisemblances, et d'avance les acceptaient comme vraies. Ce prince de Tyr, fuyant de contrée en contrée la colère toute puissante du tyran Antiochus dont il a deviné les incestueuses amours, puis, après un naufrage, épousant la fille d'un roi qu'il a séduite et gagnée par ses prouesses dans une joute, devenant père au milieu d'une tempête, jetant à la mer sa femme qu'il croit morte en couches, et la retrouvant ensuite parfaitement bien portante à Éphèse où l'a conduit un songe, — cette princesse qui, après avoir passé plusieurs heures sous les vagues embaumée dans un cercueil, est jetée à la côte et rappelée soudain à la vie, — cette royale enfant qui, séparée de son père et de sa mère, tombe du trône dans un lupanar dont elle sort immaculée pour épouser un prince, tous ces êtres si complétement légendaires passaient alors pour autant de personnages historiques, dont les aventures, si extraordinaires qu'elles fussent, s'imposaient à la croyance universelle.

Aussi l'émotion du public fut-elle grande en 1608, quand les comédiens ordinaires du roi Jacques I[er] représentèrent sur la scène du Globe la pièce nouvelle à laquelle était désormais attaché le nom de Shakespeare. Tout le monde voulut connaître ce drame qui reproduisait si scrupuleusement un récit depuis si longtemps populaire.

L'auteur avait religieusement respecté la chronique. Tous les personnages traditionnels paraissaient dans le drame,

liam Howe (1576); — *The most excellent, pleasant and variable historic of the strange accidents that befell anto Prince Appollonius, the lady Lucina, his wife, and Tharsia, his daughter,* by T. Twine (1607).

sous de nouveaux noms, il est vrai, mais au complet. Apollonius y figurait sous le nom de Périclès; sa femme Archestrate, sous le nom de Thaïsa; sa fille Tharsa, sous le nom de Marina. Oh! l'intéressant spectacle! Il fallait voir Burbage jouer ce rôle de Périclès, une de ses plus étonnantes créations. Comme il était beau, dans cette scène finale où le père retrouve sa fille sous le déguisement de l'esclave chargée de lui jouer de la musique! Comme il était pathétique et tendre! Et comme le grand comédien savait ici seconder le grand poëte!

Ces péripéties prodigieuses, ces brusques transitions de la plus sombre adversité à la prospérité la plus splendide, ces alternatives inouïes de misère et de grandeur, d'abjection et de triomphe, de désespoir et de béatitude, ces changements à vue d'enfers en paradis, étaient autant de coups de théâtre qui passionnaient la foule. Le succès fut énorme, unanime. Maints documents contemporains l'attestent. Un poëme anonyme, publié en 1609, sous le titre de *Pimlico*, parle « des cohues de gentilshommes et de marauds, qui se pressaient pour voir *Périclès.* » L'auteur d'une comédie jouée en 1614 (*Le Pourceau a perdu sa perle*), la fait précéder d'un prologue où il souhaite que sa pièce soit *aussi fortunée que Périclès*. Profitant de la vogue, un libraire, Nathaniel Butter, publie dès 1608 une nouvelle, calquée prosaïquement par un certain George Wilkins, sur la pièce même de Shakespeare, sous ce titre équivoque : « *Les pénibles aventures de Périclès, prince de Tyr, étant la véritable histoire de la pièce de Périclès, telle qu'elle a été récemment représentée par le digne et vieux poëte Gower.* » Ainsi, — détail remarquable, — le drame de Shakespeare, inspiré par une antique légende, produit à son tour une légende nouvelle. La fiction interprétée par le poëte détrône déjà dans l'imagination populaire le récit traditionnel. — En cette même année 1608, le libraire Édouard Blount, un

des futurs éditeurs de l'in-folio de 1623, acquiert le droit de publier l'œuvre du maître, le fait dûment enregistrer au *Stationers'Hall*, le 2 mai, puis le cède au libraire Gosson qui édite la pièce en 1609, sous cette rubrique prolixe : *La pièce récente et fort admirée, appelée Périclès, prince de Tyr, avec la véritable relation de toute l'histoire, aventures et destinées dudit prince, ainsi que des non moins étranges et rares accidents de la vie et de la naissance de sa fille Marina. Comme elle a été souventes fois jouée par les serviteurs de Sa Majesté, au Globe sur le Bankside, par William Shakespeare.*

Deux éditions paraissent coup sur coup dans le courant de l'année 1609. Puis Gosson transmet le droit de publication à l'éditeur S. S. (Simon Stafford?) qui, en 1611, met en vente une nouvelle édition. A son tour, S. S. repasse ce même droit à Thomas Pavier qui réimprime l'œuvre en 1619. Chacune de ces éditions porte en toutes lettres le nom de Shakespeare.

Comment donc se fait-il que ce *Périclès*, publié avec tant d'éclat sous la signature de Shakespeare et du vivant même de Shakespeare, ait été exclu par Héminge et Condell du grand in-folio de 1623? C'est là un mystère qu'il n'est pas aisé d'éclaircir. La conjecture la plus probable est que Thomas Pavier n'a pas voulu céder aux éditeurs de l'in-folio le monopole d'un ouvrage dont le succès était une véritable fortune et qui se réimprimait encore fructueusement en 1630 et en 1635. Toujours est-il que cette omission de *Périclès* par l'in-folio de 1623, — omission qui peut fort bien s'expliquer par un empêchement purement commercial, — a soulevé au siècle dernier une grosse polémique littéraire. Les critiques pour qui l'in-folio de 1623 est une infaillible autorité, n'hésitèrent pas à déclarer apocryphe une production qui n'avait pas été réimprimée dans cet in-folio. Pope, dans sa célèbre préface, la

rejeta du théâtre de Shakespeare, en la qualifiant de *misérable pièce*, *a wretched play*. Plus indulgents, Rowe et Farmer voulurent bien admettre que la touche de Shakespeare était visible dans certaines parties de *Périclès*, particulièrement au dernier acte, mais c'était là tout ce qu'ils pouvaient concéder. Malone intervint alors pour prendre la défense de la pièce calomniée; il commença par affirmer qu'elle était tout entière de Shakespeare et l'une de ses premières compositions, mais, comme effrayé de sa hardiesse, il se rétracta partiellement en se ralliant publiquement à l'opinion mixte de Steevens. Steevens, lui, prétendait que *Périclès* était l'œuvre de quelque auteur inconnu, largement et complaisamment remaniée par Shakespeare, particulièrement dans les dernières scènes. Cette théorie a été généralement acceptée par la critique moderne. M. Collier, M. Hallam, M. Drake, y ont tour à tour adhéré. Cependant, il y a quelques années, M. Charles Knight a repris pour son compte la théorie primitivement soutenue par Malone et l'a développée avec chaleur dans une intéressante dissertation. M. Knight soutient que *Périclès* est l'une des premières œuvres, sinon la première œuvre de Shakespeare. Il invoque, à l'appui de sa thèse, les défauts et les faiblesses mêmes de cette composition qui trahissent l'inexpérience du jeune auteur; et il s'arme hardiment du témoignage de Dryden qui, en 1675, dans le prologue de la *Circé* de Davenant, déclare que « la muse de Shakespeare a commencé par enfanter *Périclès*. »

Shakespeare's own muse his Pericles first bore.

Aux yeux de M. Knight, cette assertion de Dryden, corroborée par l'examen critique de l'œuvre, est absolument décisive. Dryden était l'ami de Davenant qui était le filleul de Shakespeare; Dryden était contemporain de trois vieux comédiens qui avaient été les camarades de Shakespeare,

de John Lowin qui sous la Restauration tenait à Brentford l'auberge des *Trois Pigeons*, de Joseph Taylor qui mourut en 1653 et qui, suivant la tradition, avait joué *Hamlet* d'après les instructions même de l'auteur, et de ce Richard Robinson qui s'engagea dans l'armée de Charles I[er], et fut tué d'un coup de pistolet par le fameux puritain Harrison. Donc Dryden devait être parfaitement informé. D'ailleurs, à en croire M. Knight, la pièce du jeune Shakespeare ne serait intitulée *Périclès* que par suite d'une grosse erreur typographique, l'intention du poëte ayant été très-probablement de l'appeler, non pas *Périclès*, mais *Pyroclès*, du nom du principal personnage d'un roman fort en vogue en 1590, l'*Arcadie* de Philippe Sidney. On voit que M. Knight se hasarde assez loin dans le champ des conjectures pour faire triompher son opinion.

Maintenant, entre toutes ces thèses diverses, quelle est la vraie? Qui a raison? Est-ce Pope déclarant que Shakespeare n'est pour rien dans *Périclès*, et éliminant impitoyablement « cette misérable pièce » du théâtre du maître? Est-ce Steevens affirmant, d'accord avec Malone et avec la plupart des commentateurs modernes, que *Périclès* est la création d'un faiseur inconnu gracieusement retouchée par l'auteur d'*Othello* et représentée en 1608 avec le bienveillant concours de Shakespeare et de sa troupe? Est-ce enfin M. Knight proclamant que *Périclès*, écrit et composé tout entier par le tout jeune Shakespeare, fut représenté pour la première fois au commencement même de la carrière dramatique du poëte?

Pour pouvoir nous prononcer en connaissance de cause dans cette discussion, il est nécessaire d'examiner d'un peu près la pièce controversée.

Ce qui frappe tout d'abord dans *Périclès*, c'est la naïveté de la composition. Nous ne retrouvons plus ici cette unité profonde qui subordonne à une idée suprême les dévelop-

pements et les digressions même de l'action. Ici les scènes se succèdent, non par un enchaînement organique, mais par une juxtaposition purement chronologique. Les personnages défilent, les uns après les autres, sous nos yeux, et disparaissent pour la plupart avec les épisodes dont ils sont les agents. Des seize figures nécessaires à l'ensemble du drame, six seulement sont réunies devant nous au dénoûment. Shakespeare, dans ses œuvres incontestées, procède tout différemment : il s'attache à grouper dans la conclusion les rôles essentiels à l'action. La disparition de Mercutio au milieu de *Roméo et Juliette*, celle d'Antigone au milieu du *Conte d'hiver*, celle de Polonius au milieu d'*Hamlet*, constituent, il est vrai, d'éclatantes exceptions à cette règle, mais ces rares exceptions sont spécialement justifiées par les nécessités souveraines de l'intrigue.

Une autre particularité de *Périclès* est le recours à la pantomime. La pantomime est un mode de représentation absolument primitif qui caractérise l'enfance de l'art dramatique. Elle forme l'élément principal des spectacles offerts aux générations du quatorzième et du quinzième siècle. On la retrouve dans la plupart des Mystères de l'âge féodal, dans les Momeries qui distrayaient la cour d'Édouard III, dans les Moralités qu'encourageait Henry VII et jusque dans les Mascarades somptueuses dont s'égayait le tragique Henry VIII. Elle tient une large place dans les compositions mixtes qui, à l'époque de la Renaissance, amènent et précèdent la formation du théâtre moderne. Elle s'impose alors, chose étrange! aux œuvres de l'antiquité classique révélées par la traduction. Elle envahit notamment les dix tragédies de Sénèque, traduites de 1559 à 1566, par Jasper Heywood. Elle s'insinue jusque dans les *Phéniciennes* d'Euripide, reproduites par Gascoygne, en 1566, sous le titre de *Jocaste*. Elle s'étale en tête de chacun des cinq actes du *Gorboduc* de lord Buckhurst (1561). Beaucoup

plus tard, en 1587, elle se montre encore, pédantesquement réglée par le fameux Bacon, dans les *Infortunes d'Arthur* que les étudiants de Gray'sInn jouent devant Sa Majesté la reine Élisabeth. Dans *Hamlet*, le drame vengeur que le prince de Danemark fait représenter devant le roi Claudius est précédé d'une parade muette qui en résume d'avance les principales scènes. Cette parade, artificiellement introduite ici par Shakespeare, est tout à fait conforme à la tradition scénique du moyen âge. Shakespeare, du reste, dans son théâtre authentique, n'a pas absolument condamné la pantomime; il l'a acceptée parfois, mais toujours en la transfigurant. Il l'a admise dans *Henry VIII*, pour rendre sensible à nos yeux l'apothéose de Catherine d'Aragon, — dans *Cymbeline*, pour nous révéler la radieuse vision de Posthumus prisonnier, — dans la *Tempête*, pour évoquer sur la scène la fantasmagorie surnaturelle qui doit terrifier les princes coupables. Mais dans toutes ces circonstances, on le voit, la pantomime jaillit en quelque sorte des entrailles du sujet; loin d'être une superfétation, un dédoublement de l'action, elle en est au contraire le lumineux complément. Sa suppression ferait lacune. Il n'en est pas de même dans *Périclès*. Quand le prince de Tyr, nouvellement marié à Thaïsa, prend congé de son beau-père le roi Simonide, il le fait dans une scène muette. Pourquoi? Plus tard, c'est également par un jeu muet que Périclès, amené par le tyran Cléon devant le prétendu tombeau de sa fille Marina, manifeste sa douleur paternelle; le malheureux donne tous les signes du désespoir, il lève au ciel ses yeux mouillés de larmes, il s'arrache les cheveux, il revêt un cilice, mais il lui est interdit de pousser un cri. Pourquoi? on se le demande. La pantomime ici n'est justifiée par aucune nécessité dramatique. Elle est extérieure au sujet. C'est un archaïsme, et rien de plus.

Un dernier trait caractéristique de *Périclès*, c'est le fré-

quent usage du chœur. Dans plusieurs pièces, notamment dans *Henry V*, dans *Roméo et Juliette*, dans le *Conte d'hiver*, Shakespeare a admis ce personnage fictif, mais uniquement pendant les entr'actes, comme une sorte de représentant de la muse chargé, par ses effusions lyriques, de maintenir une perpétuelle entente entre le poëte et le public. Ce personnage peut à la rigueur commenter le drame, l'expliquer même, mais il n'en est jamais l'agent indispensable. Faites-le disparaître, et le drame où il figurait reste entier, et l'action se poursuit sans aucune solution de continuité. Tel n'est pas le cas pour *Périclès*. Ici le chœur, qui paraît sous la figure du poëte Gower, est un interprète essentiel de l'œuvre; c'est lui qui est chargé de résumer l'intrigue, de la condenser, de l'éclairer. Ses récits sont nécessaires pour relier entre elles les diverses phases du drame et pour suppléer aux lacunes de la représentation. Éliminez ce chœur qui apparaît six fois dans *Périclès*, et *Périclès* deviendra à peu près inintelligible.

Ainsi, si je considère spécialement la composition de cet ouvrage, je suis réduit à reconnaître qu'elle est absolument contraire au procédé usuel de Shakespeare, et jusqu'ici, je suis tenté de conclure, avec Steevens, que Shakespeare a été complétement étranger à l'élaboration primitive de *Périclès*. Mais ce qui m'empêche d'adopter décidément cette conclusion, c'est le style même de *Périclès*. Pour peu que j'examine ce style, je ne suis plus d'accord avec Steevens et j'incline brusquement vers l'opinion de M. Knight. Selon moi, il n'y a pas une phrase dans *Périclès*, pas une ligne, pas un mot qui ne soit dû à la plume de Shakespeare. Mais ici même je distingue : au commencement et au milieu de l'œuvre, je retrouve presque partout la première manière du maître ; à la fin, je reconnais parfaitement la seconde. Les scènes qui ouvrent le drame, — ces scènes qui nous font voir le prince de Tyr devinant la meurtrière énigme

d'Antiochus, fuyant de contrée en contrée la vengeance du despote, sauvant le peuple de Tharse de la famine, et conquérant dans un tournoi chevaleresque la main de Thaïsa, sont présentées dans cette forme timide et un peu guindée qui trahit l'essai du jeune maître. Là, le vers, plus lyrique que dramatique, y multiplie ces rimes croisées qui caractérisent les plus anciennes compositions de Shakespeare, notamment la *Comédie des Erreurs*, *Peines d'amour perdues*, *Roméo et Juliette*, le *Songe d'une Nuit d'été;* il manque de familiarité et de souplesse; avare de rejets, il asservit incessamment la phrase à sa coupe harmonieuse, mais un peu monotone. On reconnaît à ces signes qu'il date de cette époque où la muse adolescente n'a pas encore trouvé son verbe définitif. En revanche, à partir du moment où surgit la gracieuse création de Marina, le dialogue est transfiguré. Dans la belle scène qui nous montre Périclès éploré, serrant sa fille dans ses bras et jetant à la vague furieuse sa femme inanimée, dans ces tableaux d'une réalité formidable qui nous font voir Marina défendant son auguste pudeur contre les rufians du lupanar, dans ce dénoûment si justement célèbre où l'orpheline retrouve son père, où le veuf ressaisit sa femme, nous n'entendons plus que la grande parole de Shakespeare. Voilà bien cette prose énergique, concise, imagée, pittoresque, qui exprime si bien l'ironie d'Iago, l'humour de Falstaff, et la mélancolie de Jacques. Voilà bien ce vers large, libre, affranchi de la rime, assujetti à l'inspiration, assoupli au rejet, prompt à l'ellipse, avide de métaphores, qui rend si magnifiquement toutes les pathétiques émotions du *Conte d'hiver* et du *Roi Lear*. Ce que dit Marina renaissant pour son père, ne serait pas mieux dit par Cordélia. Ce que dit Thaïsa ressuscitant pour son mari, ne serait pas mieux dit par Hermione.

Si donc je puis affirmer, avec M. Knight, que *Périclès* a été écrit tout entier par Shakespeare, à deux époques di-

verses, puis-je affirmer avec une égale assurance que *Périclès* n'a pas été composé primitivement par Shakespeare? Évidemment non. Je conviens que la composition de *Périclès* est tout à fait contraire au faire habituel de Shakespeare, mais cette anomalie s'explique dès que nous considérons *Périclès* comme une des premières tentatives du poëte. Or, sur ce point litigieux, il est sage de s'en rapporter à la tradition, et je ne vois nulle raison de révoquer en doute l'assertion de Dryden, déclarant que *la muse de Shakespeare commença par enfanter Périclès.*

Une seule chose reste à expliquer, comment se fait-il qu'un des plus anciens ouvrages de Shakespeare ait pu être représenté par les comédiens du roi, en 1608, comme une *pièce nouvelle*? M. Knight répond à cette objection en l'éludant. Il ne tient aucun compte de tous ces documents qui concordent à fixer à l'année 1608 la première représentation de *Périclès*, — déclaration placée en tête de l'in-quarto de 1609, — inscription sur le registre du *Stationers'Hall*, à la date du 2 mai 1608, — publication par Butter, dans l'année 1609, d'un roman calqué sur la pièce *récemment* représentée, etc., et il maintient que *Périclès*, primitivement joué au commencement de la carrière du poëte, a été retouché par Shakespeare et remis sur la scène vers 1608. Cette prétendue première représentation, annoncée avec tant de fracas, ne serait qu'une reprise. Voilà l'hypothèse de M. Knight. J'avoue qu'elle ne me paraît pas probable. Elle a contre elle toutes les présomptions, et pas une pour elle. A tous les documents parfaitement authentiques qui l'infirment, elle n'a pas un témoignage à objecter. En vain chercherait-on dans l'histoire littéraire un seul indice dont elle pût s'autoriser. Elle est condamnée par le silence même des faits. Croyez-vous, par exemple, que, si *Périclès* avait été représenté à la fin du seizième siècle, Meres aurait omis de mentionner cette pièce si célèbre et si populaire dans

l'énumération des œuvres de Shakespeare qu'il publia en 1598? Convenez que cela n'est guère vraisemblable. D'ailleurs, l'hypothèse si hasardeuse de M. Knight est complétement superflue. Parce que *Périclès* est une création du jeune Shakespeare, il ne s'ensuit pas nécessairement que *Périclès* a dû être joué dans la jeunesse de Shakespeare. Sans chercher très-loin, je pourrais vous fournir la preuve qu'il peut y avoir un bien long intervalle entre la conception et la publication d'un ouvrage. Je connais depuis 1839 les quatre premiers actes d'un drame intitulé, je crois, *les Jumeaux*, qui attend encore son dénoûment au fond de certain portefeuille. Une raison quelconque a ajourné jusqu'ici la terminaison de cette œuvre qui, commencée dans la seconde manière de l'auteur, sera nécessairement achevée dans la troisième. Si j'insiste sur ce fait, peut-être un peu intime, c'est qu'il contient justement l'explication qu'a vainement cherchée M. Knight. Pour un motif quelconque, peut-être un caprice, peut-être un empêchement, ce *Périclès*, conçu par le tout jeune Shakespeare, est demeuré inachevé pendant de longues années. Ce n'est qu'au dix-septième siècle que le poëte a pu remanier et finir la pièce ébauchée vraisemblablement avant 1590. Et voilà comment cette création de l'adolescent sublime a pu ne voir le jour qu'en 1608, et voilà comment s'expliquent tout naturellement ces singuliers disparates de style qui nous frappaient tout à l'heure, et voilà pourquoi ce *Périclès*, commencé dans la première manière du maître, a pu n'être achevé que dans la seconde.

Admis désormais par l'unanimité des critiques dans le théâtre authentique de Shakespeare, *Périclès* doit y être considéré comme une intéressante exception. On sent que le poëte novice, qui a conçu cette œuvre inégale, est lui-même à l'aurore de la vie. Les réflexions radieuses de l'illusion dorent pour lui les choses d'ici-bas. L'expérience ne

lui a pas encore fait voir le monde sous son vrai jour. Cette voûte constellée à laquelle Roméo jettera le défi de son désespoir, ce firmament hostile qui crachera toutes ses cataractes sur les cheveux blancs du vieux Lear et qu'Hamlet dénoncera « comme un noir amas de vapeurs pestilentielles, » n'apparaît à l'auteur de *Périclès* que comme un ciel rose et pur où trône la plus tutélaire divinité. L'arbitre suprême qui préside à la conclusion de *Périclès* n'est pas cette inexorable fatalité qui, dans le drame incontesté de Shakespeare, plane sur toutes les existences, frappant également les méchants et les bons, les forts et les faibles, les innocents et les pervers, Iago comme Othello, Claudius comme Hamlet, César comme Brutus, Régane comme Cordélia, lady Macbeth comme lady Macduff, c'est une providence souverainement équitable qui ne châtie jamais que le vice et qui guide la vertu vers une inéluctable béatitude. En ce trop chimérique poëme, la victoire ne reste jamais au crime. L'assassinat et le parjure ne fondent pas d'empire. L'incestueux Antiochus meurt foudroyé; le despote Cléon et sa hideuse compagne périssent dans leur palais en flammes. En revanche l'honnêteté est, dans cette fantastique région, un infaillible sauf-conduit à travers l'adversité. En vain les catastrophes, les fléaux et les tyrannies se liguent pour barrer aux justes le chemin de la terre promise. En vain le naufrage meurtrit Périclès, en vain la tombe étreint Thaïsa, en vain le lupanar emprisonne Marina. Plus la chute a été profonde, plus sublime sera l'élévation. Sur un signe d'en haut, la tempête, la prostitution et la mort lâchent chacune leur proie, et la vertu, enfin triomphante, apparaît pour soustraire à l'abîme les trois éprouvés et les emporter dans son Éden.

II

Les dix drames — chroniques qui, dans le théâtre de Shakespeare, sont empruntés aux annales de l'Angleterre, em-

brassent une période d'environ trois cent trente-cinq ans, commençant à l'usurpation de Jean sans Terre, vers 1199, et finissant à la naissance de la reine Élisabeth, en 1534. Mais dans ce vaste ensemble il y a des lacunes considérables. Le poëte historien s'interrompt à l'année 1216, — date de la mort du roi Jean et de l'avènement de Henri III, — puis, franchissant brusquement un intervalle de cent quatre-vingt-trois années, reprend à la fin du règne de Richard II (1399) le récit des événements qu'il poursuit sans solution de continuité jusqu'à la chute de Richard III (1483), racontant ainsi dans un exposé complet l'histoire des deux maisons de Lancastre et d'York; à l'année 1483, c'est-à-dire à l'avènement de Henry VII et de la maison de Tudor, il suspend de nouveau la narration des faits pour la reprendre à l'année 1520, date de l'entrevue de Henry VIII et de François Ier, et l'arrêter définitivement à l'époque de l'union du même Henry VIII avec Anne de Boleyn (1533-1534).

Ces dix drames cycliques développent et condensent ainsi dans leur action trois luttes suprêmes,—une lutte religieuse, la révolte de l'Angleterre contre l'autocratie du pape, — une lutte sociale, la querelle de l'aristocratie et de la monarchie, — une lutte internationale, la guerre de l'Angleterre contre la France. La lutte religieuse, inaugurée dans *le roi Jean* par la soumission de la couronne des Plantagenets à la tiare de Rome, aboutit dans *Henry VIII* au soulèvement victorieux de la royauté des Tudors contre l'autocratie pontificale, c'est-à-dire à la transformation de l'Angleterre catholique en Angleterre protestante. La lutte sociale, commencée dans *le roi Jean* par la rébellion des grands barons, poursuivie dans *Richard II* par le détrônement de la dynastie légitime et par la révolution qui porte au pouvoir la branche cadette de Lancastre, se termine dans *Henry VIII* par l'asservissement de la haute noblesse à la dynastie de

Tudor, c'est-à-dire par la transformation de l'Angleterre féodale en Angleterre monarchique. La lutte internationale, dont le début est le triomphe de Henry V à Azincourt, et la clôture la série de défaites essuyées par Henry VI, se résout dans *Henry VIII* en une alliance entre les deux nations rivales dont l'entrevue du Camp du drap d'or est le splendide symbole, — alliance nécessaire qui, en se raffermissant, va amener la transformation de l'Angleterre militaire en Angleterre commerçante.

La tâche entreprise par le poëte nous apparaît maintenant dans toute sa grandeur. Shakespeare fait la biographie de sa patrie; il raconte à l'Angleterre sa vie; il lui dit ce qu'elle a été et ce qu'elle est; il n'est pas libre de lui indiquer son avenir, mais il lui montre son passé et son présent; il lui rappelle toutes les épreuves qu'elle a traversées, tous les sacrifices qu'elle a faits, toutes les ambitions qu'elle a eues, toutes les victoires qu'elle a remportées, tous les revers qu'elle a subis, toutes les angoisses qu'elle a endurées, tous les progrès qu'elle a accomplis. Si elle est aujourd'hui une nation protestante, c'est que, par le schisme de Henry VIII, elle s'est affranchie de ce pouvoir théocratique dont elle était vassale depuis le roi Jean. Si elle est aujourd'hui une nation monarchique, c'est qu'au lieu de ces milliers de tyranneaux, ducs, comtes, barons, qui pendant des siècles l'ont partagée, morcelée, dépecée, rançonnée, pressurée, épuisée, et qui se sont entretués dans l'effroyable guerre des Deux Roses, elle n'a plus qu'un maître, le Roi! Si elle est aujourd'hui une nation commerçante et industrielle, cherchant déjà dans de nouveaux mondes le débouché de ses produits, et revendiquant pour son immense activité l'immensité des mers, c'est que par la force des choses elle a dû renoncer à ce splendide rêve de domination continentale réalisé un moment par Henry V, c'est qu'elle a été condamnée par les désastres de Henry VI à avoir désor-

mais pour alliée et pour émule cette France qu'elle avait crue sa sujette.

Voilà la triple conclusion que Shakespeare présente aux méditations de ses contemporains. Avouons-le toutefois, si le poëte regarde comme un bienfait la déchéance de cette théocratie romaine qui depuis tant d'années asservissait moralement l'Angleterre, s'il considère avec joie la fin de ce despotisme aux mille têtes qui s'appelle la féodalité, ce n'est évidemment pas sans regret qu'il voit l'Angleterre forcée par les événements à abdiquer sur le continent ses prétentions de prépondérance. Quel est le poëte, si grand, si magnanime qu'il soit, qui pourrait se défendre de cet égoïsme sublime, — le patriotisme?

L'évidente partialité avec laquelle Shakespeare a peint le caractère de Henry V, son enthousiasme sans réserve pour ce personnage, le soin qu'il a pris de dégager cette haute figure de tout trait odieux ou antipathique, la prodigalité avec laquelle il lui a accordé les dons les plus exquis, — la grâce, l'affabilité, la modestie, l'intrépidité, l'humilité, la clémence, — révèlent une profonde et irrésistible prédilection. Le héros historique de Shakespeare, c'est vraiment le vainqueur d'Azincourt, c'est le conquérant de Paris, c'est ce capitaine unique et prodigieux à qui il a été donné d'arborer l'étendard britannique au haut des tours de Notre-Dame et de ceindre à la fois le diadème des Plantagenets et la couronne des Valois. Henry V est pour Shakespeare la plus haute personnification du génie anglais. Régnant sur les bords de la Seine comme sur les rives de la Tamise, confondant dans la même autorité toutes les forces vives des deux premières nations de la chrétienté, Henry V apparaît comme l'arbitre suprême des destinées du monde. Grâce à ce victorieux, l'Europe ne sera plus que la vassale de l'Angleterre. Cette île aura pour satellite le continent tout entier. Désormais Westminster sera le

Louvre de l'univers. Désormais l'Angleterre imposera partout ses mœurs, ses lois, ses influences, ses volontés, sa religion, sa littérature, ses arts, sa pensée, sa fantaisie. Elle fera la civilisation à son image. Elle frappera l'avenir à son effigie. Voilà l'utopie qu'a failli réaliser Henry V! Voilà l'étonnante chimère dont il a failli faire une vérité! Comment, je vous le demande, Shakespeare n'aurait-il pas été ébloui, aveuglé, par les splendeurs de cette vision? Comment eût-il pu se défendre d'une exagération d'admiration pour l'homme qui un moment avait rendu possible un pareil songe? Pour résister ici à son enthousiasme, Shakespeare avait trop de sang anglais dans les veines. Ce nom : Azincourt! qu'une bouche française ne peut murmurer qu'avec tristesse, était pour lui un cri de joie et de triomphe. Cette campagne pleine pour nous de hontes et de désastres, était pour Shakespeare la plus grandiose épopée. Aussi le poëte a-t-il consacré tout un drame à ce récit. On sent qu'ici Shakespeare traite son sujet avec amour. Il s'arrête complaisamment au moindre détail. Il aime à s'attarder sur ce champ de bataille de Picardie où l'Angleterre va moissonner tant de gloire. Qu'il fait bon flâner là à la veille d'une telle journée! Le poëte est partout aux aguets, partout aux écoutes. Obstinément il nous retient avec lui pour observer les feux des deux bivouacs ennemis. Il recueille, pour nous les redire, les moindre lazzi échappés à ces gascons de Français. Il veut que nous entendions « les hennissements des destriers perçant la sourde oreille de la nuit » et jusqu'au bruit des « marteaux rivant à l'envi les armures des chevaliers.» Il se plaît tant dans cette plaine épique que, pour y demeurer, il n'hésitera pas à susciter le plus frivole incident. Qu'importe ici la futilité du prétexte! La farce même, dont sera dupe le simple soldat Williams, ne sera pas de trop pour prolonger cette solennelle veillée.

Si, dès que l'histoire l'y convie, Shakespeare s'abandonne aussi volontiers aux effusions de son patriotisme, s'il est à ce point fasciné par la grandeur militaire de son pays, s'il évoque avec une joie aussi visible le souvenir des exploits accomplis par ses aïeux, comment se fait-il qu'il n'ait pas été tenté de ressusciter sur la scène les conquérants populaires qui, au quatorzième siècle, avaient commencé contre la France la guerre de Cent ans? Lui qui célébrait si magnifiquement Azincourt, comment a-t-il pu reléguer dans l'oubli Crécy et Poitiers? Lui, le chantre ému des gloires nationales, comment a-t-il pu proscrire de sa narration dramatique les deux aînées de cette génération de victoires? Convenez-en, ce silence est étrange. Raconter l'histoire d'Angleterre et omettre ainsi deux des faits les plus mémorables de cette histoire, quelle singulière lacune! Est-ce à dire que Shakespeare, dans sa partialité pour Henry V, ait systématiquement voulu sacrifier à la gloire de ce roi la renommée d'Édouard III et l'illustration du prince Noir? a-t-il craint d'atténuer par un rapprochement redoutable l'éclat de cette figure favorite? Nullement; l'admirateur du vainqueur d'Azincourt n'a pas été à ce point injuste pour les triomphateurs de Crécy et de Poitiers. Il a au contraire exalté leur mémoire, chaque fois qu'il en a eu l'occasion. Souvenez-vous de la sinistre tragédie de *Richard II*. Là les ombres outragées de ces morts fameux sont sans cesse invoquées. La dégradation du roi Richard est constamment rapprochée de la grandeur du roi Édouard. Toujours la chute du petit-fils est mesurée à la majesté de l'aïeul. C'est pour avoir versé « le sang sacré » d'Édouard III, en assassinant Glocester, que Richard II méritera d'être frappé à son tour par son cousin Bolingbroke. Ce *sang sacré*, une fois répandu, va crier vengeance et se révolter contre le prince dénaturé. Quand le duc d'York éperdu, après avoir reproché à Richard II ses actes monstrueux, veut lui mon-

trer la profondeur de son avilissement, que fait-il? Il fait surgir devant le roi dégénéré la splendide figure du héros de Poitiers : « Je suis, s'écrie-t-il, le dernier des fils du noble Édouard, dont ton père, le prince de Galles, était le premier! Dans la guerre, jamais lion furieux ne fut plus terrible, dans la paix, jamais tendre agneau ne fut plus doux que ne l'était ce jeune et princier gentilhomme. Sa figure, tu l'as, car il te ressemblait quand il était accompli par le nombre de tes années; mais, lorsqu'il fronçait le sourcil, c'était contre les Français, et non contre ses amis; sa noble main avait gagné ce qu'il dépensait, et ne dépensait pas ce qu'avait gagné le bras de son père triomphant; ses mains, à lui, n'étaient pas souillées du sang de ses parents, mais rouges du sang de ses ennemis! »

Dans cette belle apostrophe, le poëte, vous le voyez, rappelle avec chaleur les exploits d'Édouard III et du prince Noir. Mais ce n'est pas le seul souvenir qu'il leur consacre. — Lorsque Henry V, au lendemain de son couronnement, hésite à revendiquer ses droits au trône de France, savez-vous quel est l'exemple que Shakespeare propose à son favori? L'exemple du vainqueur de Crécy! L'exemple du vainqueur de Poitiers! « Gracieux seigneur, dit l'archevêque de Cantorbéry, tournez vos regards sur vos puissants ancêtres; allez au tombeau de votre bisaïeul de qui vous tenez vos titres; invoquez son âme guerrière, et celle de votre grand-oncle, Édouard, le prince Noir, celui qui, *dans une tragédie jouée sur la terre française*, mit en déroute toutes les forces de la France, tandis que son auguste père, debout sur une colline, souriait de voir son lionceau s'ébattre dans le sang de la noblesse française... Évoquez le souvenir de ces vaillants morts, et avec votre bras puissant renouvelez leurs prouesses. Vous êtes leur héritier; vous êtes assis sur leur trône; le sang énergique qui les illustra coule dans vos veines; et mon tout-puissant su-

zerain est au matin même du premier mai de sa jeunesse, déjà mûr pour les exploits et les vastes entreprises[1]. » Ainsi, tel est le culte du poëte pour les preux de Crécy et de Poitiers, qu'il met le soldat d'Azincourt à genoux devant leur tombe. C'est leur âme guerrière que doit invoquer Henry V. Il doit s'inspirer de leur esprit, revendiquer leurs droits, renouveler leurs hauts faits, reprendre leur politique. L'idée pour laquelle Henry doit s'armer, c'est l'idée même pour laquelle ceux-là ont lutté. Si jamais Henry fait dans Paris conquis son entrée triomphale, si jamais il greffe la fleur de lis des Valois au sceptre des Plantagenets, il aura été l'exécuteur testamentaire de ses ancêtres, il aura accompli leur volonté dernière.

Donc, Shakespeare ici l'avoue, si glorieux que soit Henry, il ne fait que continuer la tâche de ses devanciers. Azincourt n'est qu'une conclusion dont Crécy et Poitiers sont les prémisses. Cette victoire forme avec les deux autres une indivisible trilogie. Le 26 août 1346, — le 18 septembre 1356, — le 25 octobre 1415, voilà trois grandes journées inséparables. Est-il vraisemblable que Shakespeare, qui les associait si bien dans sa pensée, ait négligé de les associer dans son œuvre? Il est certain, nous venons de le voir, que le poëte comprenait toute la grandeur de cette *tragédie jouée* au quatorzième siècle *sur la terre de France*. Il reconnaissait toute la richesse du scénario que lui offrait cette mémorable campagne qui ouvre la guerre de Cent ans. Lui-même, il signale en vers éloquents une des plus belles scènes de cette épopée guerrière, cet incident fameux que raconte si bien Froissard et qui nous montre le roi Édouard campé sur les hauteurs de Crécy et refusant stoïquement de secourir son fils, le prince Noir, pour le forcer à l'héroïsme. Dans cette première invasion de la France par

[1] *Henry V*, sc. II.

l'Angleterre, dans ce premier choc du patriotisme britannique contre le patriotisme français, dans cette guerre, si féconde en péripéties chevaleresques, que termine la captivité du roi Jean de Valois, il y a un drame intéressant, varié, pathétique, qui est le complément logique de l'œuvre historique de Shakespeare. Que ce drame surgisse, et voilà une immense lacune comblée. Le quatorzième siècle, si injustement oublié, recouvre son monument. Le règne de Richard II, le règne de Henry V retrouvent le prologue qui leur est nécessaire. Le royal vainqueur de Crécy brise la pierre de son sépulcre et reparaît vivant sur la scène pour accabler de sa gloire son petit-fils, l'assassin de Glocester, et pour exalter par ses triomphes son arrière-petit-fils, le conquérant de Paris.

Eh bien, nous allons voir ici même s'accomplir ce miracle. Nous allons assister à cette résurrection inattendue des morts oubliés. Debout, Édouard III ! Debout, Édouard de Galles ! Vainqueur de Crécy, vainqueur de Poitiers, paraissez sur la scène, et prenez place désormais dans le cortége des princes que le poëte souverain a ranimés de son souffle. Vos hauts faits, relégués dans de froides annales, seront désormais mis en lumière par une magistrale épopée. A l'immortalité rigide de l'histoire va succéder pour vous l'immortalité palpitante du théâtre. Vos titres, perdus depuis si longtemps, ont été exhumés de la poussière des âges. Le drame, qui manquait à votre gloire, le voici !

Dans le courant de l'année 1596, le libraire Cuthbert Burby fit imprimer et mit en vente à sa boutique près du *Royal Exchange*, un ouvrage anonyme, intitulé : *Le règne du roi Édouard troisième, tel qu'il a été joué diverses fois dans la cité de Londres.* Ce Cuthbert Burby était un des principaux vendeurs de livres de la ville. C'était lui qui, devenu l'éditeur de Shakespeare, devait publier en 1598

la première édition de *Peines d'amour perdues*, et en 1599 la seconde édition de *Roméo et Juliette*. *Le règne du roi Édouard troisième* avait été dûment enregistré au Stationers'Hall le 1er décembre 1595. Le succès de cet ouvrage fut considérable, et en 1599, le même Burby en fit paraître une nouvelle édition qui contenait un certain nombre de corrections et d'additions. La pièce, ainsi révisée, fut réimprimée toujours sans nom d'auteur, en 1609, en 1617 et en 1625 [1]. Elle occupa ainsi pendant plus de trente années l'attention publique. Puis le silence se fit sur elle. La presse, qui jusque-là l'avait soutenue, l'abandonna. Les exemplaires des éditions primitives devinrent de plus en plus rares. Les années s'écoulèrent. L'oubli devint complet. Au dix-huitième siècle, l'œuvre semblait à jamais morte quand tout à coup, en 1760, l'éditeur Capell la remit au jour en l'attribuant à Shakespeare. Apposer brusquement un nom aussi glorieux au titre d'une composition aussi obscure, certes, c'était payer d'audace. La critique pédante, représentée par Steevens, sourit dédaigneusement de cette témérité. Mais Capell tint bon. Il en appela de la critique au public. Des preuves, il n'en avait pas, mais il faisait ressortir les rares qualités de l'œuvre, il insistait sur les ressemblances de style qui existent entre cet *Édouard III* et les premières compositions du maître ; les sources, d'où était tiré le sujet, étaient celles-là même auxquelles Shakespeare avait si souvent puisé, la Chronique d'Holinshed et cette compilation de nouvelles si populaire au seizième siècle, le *Palais du Plaisir*. D'ailleurs, si l'on n'attribuait pas cette pièce à Shakespeare, à qui l'attribuer ? Excepté lui, quel était le poëte qui, en 1596, fût capable d'écrire de pareils vers ? Telle était la thèse de Capell. Si ingénieuse

[1] Il n'existe malheureusement aucun exemplaire de ces réimpressions qui sont constatées par le registre du *Stationers'hall*.

qu'elle fût, elle ne rencontra guère que des incrédules, et, dans notre siècle même, elle fut longtemps regardée comme un gros paradoxe. Pourtant, en 1840, un article fort remarquable et fort remarqué, publié par la *Revue d'Édimbourg*, rappela doucement l'attention du monde littéraire sur cet *Édouard III* qu'on s'obstinait à méconnaître. Reprenant timidement la théorie de Capell, le critique anonyme avouait que, si *Édouard III* n'est pas de Shakespeare, c'est sous tous les rapports une des meilleures pièces de l'époque. « Œuvre inégale, soit ! mais cette incisive vigueur » de pensée et d'expression qui se remarque dans la plupart » des scènes, cette éclatante profusion d'images, cette pein- » ture magistrale, quoique abrupte, de caractères, doivent » placer *Édouard III* au-dessus de toutes les pièces histo- » riques du seizième siècle [1], hormis celles de Shakes- » peare et l'*Édouard II* de Marlowe. » Ce verdict de la classique revue commence la réhabilitation. L'estime publique est désormais acquise en Angleterre au drame jusque-là dédaigné. Dans son *Pictorial Shakspere*, M. Charles Knight, malgré sa dévotion farouche à la lettre de l'in-folio de 1623, ne peut s'empêcher de reconnaître la profonde analogie qui existe entre le style d'*Édouard III* et le style des compositions authentiques du maître ; citant un passage de la pièce, — l'allocution du roi David au duc de Lorraine, envoyé du roi de France, — il déclare que, « si cette harangue n'est » pas de Shakspere, c'est certainement la plus fidèle imi- » tation de la libre allure de son vers, de la vigueur et de » la vérité de ses images, qu'on puisse trouver dans aucune » des pièces historiques de cette époque... Comme dans le » cas d'*Arden de Feversham*, nous avons à chercher, et » *nous cherchons en vain*, quelque auteur connu de ce » temps-là dont les productions montrent une semblable

[1] Edingurgh Review, vol. LXXI, p. 471.

» combinaison d'excellences. » En Allemagne, la critique, moins timorée qu'en Angleterre, n'hésite pas à proclamer l'opinion que lui impose en quelque sorte l'évidence. Tieck traduit *Édouard III* comme étant l'œuvre de Shakespeare, et l'un des esprits les plus fins d'outre-Rhin, M. Ulrici s'écrie malicieusement : « Si cette pièce n'est pas de Shakespeare, comme le maintiennent la plupart des critiques anglais, alors c'est vraiment une honte pour eux de n'avoir rien fait pour sauver de l'oubli ce second Shakespeare, ce frère jumeau de leur grand poëte. »

La critique française, à qui j'ai l'honneur de révéler ici *Édouard III*, ratifiera-t-elle le verdict affirmatif de l'Allemagne ou se retranchera-t-elle derrière la formule dubitative de l'Angleterre? Je ne sais. Qu'il soit permis toutefois à un familier de Shakespeare, — au traducteur qui depuis dix ans vit dans l'intimité de ce génie, — à l'interprète qui termine aujourd'hui sa tâche, sans jamais s'être aidé d'une collaboration, et qui par conséquent a eu, seul en France, cette bonne fortune de rendre dans sa langue natale chacun des mots qu'a pensés et écrits l'auteur d'*Hamlet*, — qu'il soit permis à ce consciencieux et modeste travailleur d'intervenir dans ce délicat litige et de soumettre à la haute critique de France les conclusions de la plus patiente étude.

Jetons d'abord un rapide coup d'œil sur l'œuvre.

Le drame commence, comme *Henry V*, par une délibération à laquelle préside le roi d'Angleterre. Robert d'Artois, un émigré français, qu'Édouard III vient de créer comte de Richmond, invite son nouveau maître à revendiquer la couronne de France dont Édouard est le légitime héritier, comme fils de la princesse Isabelle, fille de Philippe le Bel. Cette solennelle conférence est interrompue, comme dans *Henry V*, par l'arrivée d'un ambassadeur de France. Le duc de Lorraine vient sommer Édouard III de

faire hommage au roi Philippe de Valois pour le duché de Guyenne. A cette insolente sommation, Édouard répond, comme son arrière-petit-fils, par une déclaration de guerre. Mais, avant d'envahir la France, il doit sauver l'Angleterre de l'invasion qui la menace au Nord. « *Voulez-vous vaincre le Français*, est-il dit dans *Henry V*, *commencez par l'Écossais.* » Fidèle à ce mot d'ordre, Édouard marche contre David Bruce, qui a conclu une alliance avec Philippe de Valois et qui, après avoir pris Berwick et pillé Newcastle, assiége dans le château de Roxburgh la comtesse de Salisbury. — A l'approche de l'armée anglaise, David terrifié lève le siége et se sauve en toute hâte. — La comtesse rend grâces à son libérateur et l'invite à honorer de sa présence le manoir délivré. Coup de théâtre. A première vue, Édouard III s'éprend éperdument de la belle châtelaine : pour lui faire sa cour, il renonce à poursuivre l'ennemi et à achever sa victoire. Il éconduit les messagers de l'empereur d'Allemagne. Il enjoint au prince de Galles, qui vient prendre ses ordres, d'aller « s'amuser avec ses amis. » Le son du tambour, qui tout à l'heure l'enchantait, l'agace et l'irrite : « Ah! s'écrie-t-il, qui donc entonne cette marche » guerrière, comme pour alarmer dans mon sein le tendre » Cupidon? Pauvre peau de mouton, comme celui qui » la bat la fait hurler!... Va, crève ce parchemin tonnant, et je le dresserai à murmurer les vers les plus doux » au cœur d'une nymphe céleste. Car je l'emploierai comme » papier à écrire, et, de tambour criard qu'il était, je le » réduirai à être un héraut discret entre une déesse et un » roi. Qu'on aille dire à ce soldat d'apprendre à toucher » du luth ou de se pendre aux bretelles de son tambour. »

Ce guerrier qui naguère rêvait la conquête de la France et de l'Écosse, il n'a plus qu'une pensée, conquérir une femme. Qu'importe que cette femme résiste! Qu'importe qu'elle ait pour époux ce Salisbury qui, en ce moment-

là même, se bat en Bretagne si vaillamment pour le service du roi ! Qu'importe que le roi soit lui-même marié ! Pour assouvir sa passion, l'amoureux couronné ne se fait pas scrupule de commettre un double adultère. Les résistances de celle qu'il aime n'ont fait qu'exaspérer son désir, et il charge Warwick, le père même de la comtesse, de plaider la cause de sa luxure. Warwick, moins père que vassal, obéit douloureusement à l'ordre de son suzerain, et, avec des sanglots dans la voix, vient presser son enfant de se prostituer au roi. Mais la comtesse, plus épouse que fille, méconnaît superbement cette autorité paternelle qui lui commande l'infamie, elle rejette l'injonction comme un outrage et Warwick, fier d'être ainsi désobéi, finit par la presser avec reconnaissance dans ses bras. — Édouard III survient alors croyant sa cause gagnée. Oui, enfin, la comtesse consent à se donner à lui, mais à une condition, c'est que le roi supprimera tous les vivants obstacles qui s'opposent à la légitimité de ses amours. Que le roi envoie au supplice le comte de Salisbury ! Que le roi fasse mettre à mort la reine Philippa, et la comtesse est à lui ! En mettant à son consentement une si impossible condition, la noble femme a cru décourager l'auguste libertin. Quelle illusion ! Édouard III ne peut-il pas tout ? N'a-t-il pas dans son omnipotence le blanc-seing même du crime ? « Pour arriver à cette Sestos où réside son Héro, » le royal Léandre n'hésite pas « à traverser un Hellespont de sang. » C'en est fait, Salisbury et la reine mourront. « Ta beauté, comtesse, est leur arrêt de mort ; et, sur ce verdict, moi, leur juge, je les condamne. » Ainsi parle Édouard III. Un double meurtre va produire un double veuvage, et le veuf va s'unir à la veuve. A l'idée de cet épouvantable accouplement, la comtesse frémit. Elle croyait faire reculer le roi en lui proposant dérisoirement ce sanglant marché ; mais le roi la prend au mot et la fait reculer à son tour. L'épouvantail, avec le-

quel elle jouait, rejaillit contre elle en monstrueuse imminence. Mise ainsi au pied du mur, forcée dans ses derniers retranchements, la généreuse créature n'a plus qu'une ressource : mourir ! Elle tire un poignard de son sein, s'agenouille, et déclare qu'elle va se tuer sur-le-champ si Édouard ne jure pas « de renoncer pour toujours à sa sacrilége poursuite. » Déjà la lame étincelante, aiguë, menace ce noble cœur. Qu'Édouard hésite, et celle qu'il veut avoir n'est plus qu'un cadavre ! Le roi est enfin vaincu : il fait le serment solennel qui désormais le lie à la vertu et à l'honneur, et sa passion humiliée s'incline en une respectueuse admiration devant un tel héroïsme : « Relève-toi, vraie lady anglaise, relève-toi, et que ma faute soit ta gloire dans les siècles à venir... Je suis éveillé de ce songe insensé... Warwick ! mon fils ! Derby ! Artois ! Audley ! Vous tous, mes braves guerriers, où avez-vous été tout ce temps-ci ?... Warwick, je te fais gardien du Nord !... Vous, prince de Galles, et vous, Audley, vite en mer ! volez à Newhaven ! Moi-même, Artois, et Derby, nous partons pour la Flandre. »

Et la campagne de France commence.

J'appelle l'attention spéciale de la critique sur ces trois admirables scènes qui ont pour base historique quatre chapitres de Froissart : Chap. clxv. — *Comment le roi d'Angleterre vint atout son ost devant Salisbury cuidant trouver le roi d'Écosse ; et comment le dit roi fut surpris de l'amour à la comtesse de Salisbury.* — Chap. clxvi. — *Comment le roi Édouard dit à la comtesse qu'il fut d'elle aimé, dont elle fut fortement ébahie.* Chap. clxvii. — *Comment le roi d'Angleterre s'assit au dîner tout pensif, dont ses gens étaient fortement émerveillés.* Chap. clxviii. — *Comment le roi d'Angleterre prit congé de la comtesse de Salisbury et s'en alla après les Écossois* [1]. Rapprochez le récit de Frois-

[1] Voir ces chapitres aux notes de ce volume.

sart des scènes que je viens d'analyser, et vous verrez combien le poëte est ici supérieur à l'historien. Ce qui n'est dans la chronique qu'une narration naïvement maniérée devient, dans *Édouard III*, un véritable drame qui met en lumière les plus pathétiques débats de la conscience. Selon l'historien, quelques mots de la comtesse de Salisbury suffisent pour éteindre « l'étincelle de fine amour que madame Vénus a envoyée au roi par Cupido. » L'auteur d'*Édouard III* ne veut pas qu'il en soit ainsi : de ce froid colloque de cour, il fait un conflit grandiose où l'amour du père est aux prises avec le dévouement du vassal, où la fidélité de l'épouse s'insurge contre la soumission de la sujette, où la passion de l'homme humilie la majesté du roi. Qui ne reconnaît un maître à cette manière supérieure de traiter le sujet offert ici par l'histoire? Un grand poëte seul a pu avoir cette rare inspiration de donner pour prologue aux retentissantes querelles du champ de bataille les luttes les plus intimes du for intérieur. N'appelez pas cela une digression, n'appelez pas cela un hors-d'œuvre! La conscience aussi est un champ d'honneur. La vaillance devant l'épée nue n'est pas plus intrépide que la bravoure devant l'ardente passion. Il y a des prouesses secrètes et obscures qui valent les faits d'armes les plus bruyants et les plus illustres. L'âme humaine aussi a ses Poitiers et ses Crécy, et c'est l'art du grand poëte d'élever ces triomphes inconnus à la hauteur des plus glorieuses victoires.

Ce grand poëte, vous avez sans doute deviné qui il est. Moi, je soupçonne fort qu'il s'appelle Shakespeare. Oui, dans les trois scènes dont la comtesse de Salisbury est l'héroïne, je reconnais Shakespeare à chaque ligne, à chaque parole, à chaque trait. Ces scènes sont, par la facture, contemporaines de *Roméo et Juliette* et de *Peines d'amour perdues*. Comment en douter? C'est le même rhythme, la même harmonie, la même coupe de vers, la même profusion de

rimes, la même recherche d'images. Ne vous étonnez pas de ces formes souvent un peu précieuses. La mode alors est aux *concetti*. L'euphuïsme, ce gongorisme d'outre-Manche, domine encore la langue anglaise, et le poëte ne fait que parler ici la langue de son temps. Rappelez-vous les déclarations d'amour du roi de Navarre à la princesse de France, de Louis de France à Blanche de Castille, de Richard de Glocester à la veuve de Henry VI. C'est avec les mêmes raffinements d'expression qu'Édouard III manifeste son enthousiasme pour la comtesse de Salisbury : « Elle est deve-
» nue bien plus belle depuis ma venue ici. Sa voix est plus
» argentine à chaque mot qu'elle prononce, son esprit plus
» alerte... Quand elle parle de paix, il me semble que sa
» langue mettrait la guerre aux arrêts ; quand elle parle de
» guerre, elle éveillerait César même de sa tombe romaine.
» La sagesse est folie, excepté sur ses lèvres. La beauté est
» mensonge, excepté sur son charmant visage. Il n'y a
» d'été que dans la sérénité de son regard, et d'hiver glacé
» que dans ses dédains ! »

Dans cette afféterie passionnée, je retrouve tout entier le poëte des *Sonnets*. C'est, rappelez-vous-le, avec un égal luxe d'hyperboles que Shakespeare manifeste sa tendresse pour son mystérieux ami, quand il s'écrie : « Quel hiver a été pour moi ton absence, ô toi, joie de l'année fugitive ! quels froids glacés j'ai sentis ! quels sombres jours j'ai vus ! partout quel désert gris de décembre !... Car c'est près de toi qu'est l'été avec ses plaisirs, et, toi absent, les oiseaux même sont muets[1] ! » Ce rapport si singulier et si intime qui existe entre le compositeur illustre des *Sonnets* et l'auteur anonyme d'*Édouard III* va parfois jusqu'à l'identité des mots. Les deux inspirations sont si proches qu'il leur arrive de se confondre dans la même sentence.

[1] Sonnet LXII.

Par exemple, de qui est ce vers?

Lilies, that fester, smell far worse than weeds.
Les lis qui pourrissent sont plus fétides que les ronces.

Il est de Shakespeare, car il termine le couplet final du sonnet LXXXIII :

For sweetest things turn sourest by their deeds;
Lilies, that fester, smell far worse than weeds.
Car les plus douces choses s'aigrissent par l'usage;
Les lis qui pourrissent sont plus fétides que les ronces.

Mais il est aussi de l'auteur d'*Édouard III*, car il se retrouve littéralement dans l'apostrophe de Warwick à la comtesse de Salisbury :

Dark night seems darker by the lightning flash;
Lilies, that, fester, smell far worse than weeds.
La nuit sombre est assombrie par le jet de l'éclair;
Les lis qui pourrissent sont plus fétides que les ronces.

Quel est celui des deux poëtes qui ici a volé l'autre? Est-ce l'auteur des *Sonnets?* Est-ce le chantre d'*Édouard III?* Que les experts décident. Quant à moi, je suis convaincu que c'est Shakespeare qui, en répétant ce vers, a plagié... Shakespeare.

Pour Shakespeare, l'âme humaine n'avait pas de mystères. Il connaissait à fond les instincts contradictoires de notre nature. Il devinait toutes les vertus et tous les vices dont elle est à la fois capable. Dans le plus malhonnête homme, il discernait le germe latent du bien, comme dans le plus honnête il distinguait les ferments obscurs du mal. « Je suis moi-même passablement vertueux, et pourtant je pourrais m'accuser de telles choses que mieux vaudrait que ma mère ne m'eût pas enfanté; d'un signe je puis évoquer plus de méfaits que je n'ai de pensées pour les méditer,

d'imagination pour leur donner forme, de temps pour les accomplir. » Qui parle ainsi? Hamlet, c'est-à-dire un des plus purs et des plus généreux caractères que jamais le poëte ait créés. Le prince de Danemark, qui passe pour si honnête, se sent sollicité de toutes parts par le mal ; à chaque instant, de coupables actions s'offrent à sa pensée, et il n'aurait qu'un geste à faire pour n'être plus qu'un criminel. — Cette égale aptitude de l'homme pour la droiture et pour la perversité, pour la magnanimité et pour la vilenie, est particulièrement mise en lumière par l'auteur d'*Édouard III*. Le poëte ici nous indique admirablement l'instant critique qui décide d'une destinée. Édouard sera-t-il un mauvais ou un bon prince, un libertin couronné ou un redresseur de torts, un Héliogabale ou un Charlemagne? Il y a un moment où les appétits d'en bas semblent dominer en lui. Alors il est capable des plus hideuses infamies; pour posséder lady Salisbury, il tuerait le mari de la comtesse, il tuerait son meilleur serviteur, il tuerait sa propre femme. Mais heureusement une superbe résistance arrête Édouard sur le seuil du crime. Les nobles instincts, violemment refoulés, se dégagent alors et reprennent le dessus; et ce prince, qui a failli être un assassin, va devenir un des grands rois de l'Angleterre.

Le décor change. Au lieu du boudoir de lady Salisbury, voici les campagnes épiques de France. Ici, en quelques tableaux, l'auteur d'*Édouard III* résume dix années de guerre. Entre les faits historiques accumulés dans ces dix années, il choisit, pour les mettre en relief, cinq événements principaux : la bataille de Crécy (1346), la reddition de Calais (1346), la capture du roi David II d'Écosse (1346), la bataille de Poitiers (1356), la capture du roi Jean de France (1356). Mais, tout en recueillant les faits épars dans l'histoire, il les transpose et les groupe suivant les lois d'une perspective idéale. Ainsi il présente la victoire de Poitiers

comme la conséquence immédiate de la victoire de Crécy; il place la prise de Calais après la bataille de Poitiers, et il fait coïncider au dénoûment la capture du roi David avec la capture du roi Jean. Grâce à cette interversion des faits, le poëte obtient ainsi un effet dramatique considérable. Édouard III, outragé et défié au commencement de l'action par les deux rois d'Écosse et de France, finit par vaincre ses deux rivaux et par les emmener prisonniers l'un et l'autre. Rien ne manque à son triomphe. Ce Plantagenet quitte la scène, ayant dans sa poche les clefs de la France et traînant à sa suite le fils de Robert Bruce et le petit-fils de saint Louis. Figurez-vous l'allégresse populaire devant cette terminaison magnifique. Que de bravos! que d'acclamations! Bien ingénieux est le poëte qui a su si savamment retoucher le scénario de la chronique!

Cette façon supérieure de modeler la matière historique est tout à fait shakespearienne. Quand Shakespeare choisit son sujet dans l'histoire, il subordonne toujours la réalité contingente à la nécessité dramatique. C'est ainsi que, dans le *Roi Jean*, il n'hésite pas à violenter les faits pour rattacher au meurtre d'Arthur la chute du prince assassin postérieure de quatorze années à ce meurtre. C'est ainsi que, dans *Henry VI*, pour grandir une capitale figure, il fait assister à la bataille de Wakefield Richard de Glocester qui, chronologiquement, n'avait encore que trois ans. C'est ainsi que, dans *Richard III*, il prolonge l'existence de Marguerite d'Anjou pour l'introduire, comme le fantôme de la vengeance, au palais des vainqueurs. C'est ainsi que, dans *Henry V*, il présente la prise de Paris, qui eut lieu par trahison, en 1420, comme le résultat direct et immédiat de la victoire d'Azincourt, gagnée par l'Anglais en 1415.— Le dénoûment idéal d'*Édouard III* est donc absolument conforme au procédé du maître. La raison supérieure, qui termine les campagnes de Henry V par l'annexion en ap-

parence définitive de la France à l'Angleterre, couronne l'expédition d'Édouard III par la double captivité du roi Jean et du roi David, c'est-à-dire par l'assujettissement des monarchies de France et d'Écosse à la monarchie britannique. Une même préoccupation de patriotisme exclusif se retrouve avec le même dédain de la stricte histoire, à la fin des deux drames. Les deux dénoûments, symboles diversement éclatants d'une idée unique, se complètent et se corroborent, et l'on peut affirmer que, dans l'esprit de l'auteur, l'un était le complément de l'autre.

Doutez-vous de ce que j'avance là? Doutez-vous que Shakespeare rattachât dans sa pensée cette conclusion d'*Édouard III* à la conclusion de *Henry V?* Eh bien, voici, sur ce point, un témoignage que nul ne récusera, le témoignage de Shakespeare lui-même :

Hear her (England) but exempled by herself :
When all her chivalry hath been in France,
And she a mourning widow of her nobles,
She hath herself not only well defended,
But taken, and impounded, as a stray,
The king of Scots, whom she did send to France
To fill king Edward's fame with prisoners kings,
And make your chronicle as rich with praise,
As is the ooze and bottom of the sea
With sunken wreck and sumless treasures.

(*Henry the Fifth. Sc. II.*)

« Voyez l'exemple que l'Angleterre s'est donné à elle-
» même. Tandis que toute sa chevalerie était en France
» et qu'elle était la veuve en deuil de ses nobles, non-seu-
» lement elle se défendit parfaitement, mais *elle prit et*
» *traqua comme une bête fauve le roi d'Écosse qu'elle en-*
» *voya en France pour parer le triomphe du roi Édouard*
» *de captifs royaux* et pour faire regorger de gloire notre
» chronique autant que le limon du fond des mers regorge
» d'épaves enfouies et d'incalculables trésors. »

J'appelle les réflexions de la critique sur ces vers bien curieux que Shakespeare met dans la bouche de l'archevêque de Cantorbéry à la deuxième scène de *Henry V*. L'archevêque, voulant encourager le roi à réclamer la couronne de France, lui cite l'exemple de son aïeul et lui rappelle ce triomphe que *parait le roi d'Écosse envoyé* tout exprès par l'Angleterre *en France*. Or quel est le roi d'Écosse dont il est question ici? Ce ne peut être que David II, fils de Robert Bruce. Mais jamais en réalité David II captif n'a été envoyé en France. Chacun sait que ce prince, fait prisonnier par un simple écuyer nommé John Copland, à la bataille de Nevils' Cross, en 1346, fut immédiatement mené au manoir qui servait de résidence à cet écuyer, puis, sur la réclamation du roi Édouard III, transféré à la Tour de Londres, où il resta enfermé dix ans. Ce n'est donc pas à un événement historique, mais à un incident imaginaire, que Shakespeare fait allusion, quand il mentionne l'envoi de David II sur le territoire français. Eh bien, cet incident imaginaire, c'est la conclusion même d'*Édouard III*, et c'est évidemment cette conclusion qu'affirme à nouveau Shakespeare. La légende, imaginée pour des raisons spéciales par l'auteur d'*Édouard III*, est volontairement et expressément consacrée par le chantre de *Henry V*. Shakespeare eût-il ainsi adopté sans nécessité la fiction d'un autre poëte? Je ne le crois pas. Selon moi, il s'est approprié ce qui lui appartenait, en rappelant une tradition scénique dont il était l'auteur, et il a ainsi organiquement relié l'épopée d'Azincourt à l'épopée de Crécy.

Les vers de *Henry V*, que je viens de citer, constituent, on en conviendra, une présomption bien forte en faveur de ma thèse. Mais, quelque probante qu'elle soit, cette présomption ne m'autoriserait pas à intercaler *Édouard III* dans le théâtre de Shakespeare, si ma témérité n'était pas

justifiée par des raisons supérieures. Ces raisons, je les trouve dans la lecture même d'*Édouard III*. Les inégalités très-visibles, que la critique a signalées dans ce drame, ne prouvent rien contre mon opinion. Les premières compositions du maître, la *Comédie des Erreurs*, *Peines d'amour perdues*, la *Sauvage apprivoisée*, l'esquisse d'*Hamlet*, sont entachées de faiblesses qui n'infirment nullement leur authenticité, et, selon moi, *Édouard III* doit être classé parmi ces travaux, en quelque sorte préparatoires, où s'essaie le génie naissant du maître. Au milieu de défaillances incontestables, ce génie se manifeste ici par des traits éclatants. Ces traits ne sont-ils que des retouches? C'est possible. En tout cas, la griffe magistrale est là. J'ai déjà signalé la beauté toute shakespearienne de cet épisode qui nous montre le vainqueur de Crécy vaincu par un regard de femme. Je retrouve Shakespeare presque à chaque page dans le reste du drame. Cette pittoresque description de « la fière armada d'Édouard » attaquant et détruisant la flotte française, quel autre que Shakespeare pourrait alors la signer? Lui seul a pu nous peindre avec ce lumineux éclat le formidable champ de bataille de Poitiers :

« Devant nous, dit le vieil Audley au prince Noir, devant nous se déploie le roi Jean fort de tous les avantages que peuvent donner le ciel et la terre ; ses troupes forment un front de bataille plus considérable que toute notre armée. Son fils, l'arrogant duc de Normandie, couvre la montagne à notre droite d'un surtout de métal, si bien qu'en ce moment l'altière colline semble un orbe d'argent. Sur ses flancs, les étendards des bannerets, les flammes resplendissantes soufflètent l'air et fouettent le vent qui, dominé par leur éclat, s'acharne à les caresser. Sur notre gauche, s'étend Philippe, le plus jeune enfant du roi ; il cuirasse la colline opposée d'un tel attirail, que toutes ces piques vermeilles qui se dressent semblent de sveltes arbres d'or

ayant pour feuilles les banderolles flottantes; les écussons aux antiques devises, écartelés de couleurs diverses qui rappellent autant de fruits, complètent ce jardin des Hespérides. Derrière nous également la colline élève ses pentes, car, ouverte d'un seul côté, elle nous entoure comme une demi-lune; et là, sur notre dos, sont postées les arbalètes fatales, auxquelles commande le brutal Châtillon. Voici donc la situation : la vallée, par où notre fuite serait possible, est fermée par le roi; les hauteurs de droite et de gauche sont superbement couronnées par ses fils; et sur la côte, derrière nous, est embusquée l'inévitable mort à la suite de Châtillon. »

Vous venez d'entendre raisonner l'inquiétude anglaise. Maintenant, voulez-vous avoir une idée de l'extraordinaire anxiété qui s'est emparée de l'armée française au moment du combat? Écoutez ces paroles que le poëte prête au roi Jean :

« Une obscurité soudaine a terni le ciel; les vents se sont blottis d'effroi dans leur antre; les feuilles ne bougent pas; les oiseaux ont cessé de chanter, et les ruisseaux vagabonds ne murmurent plus à leurs rives le salut familier. Le silence guette quelque prodige, et attend que le ciel proclame quelque prophétie. Nos hommes, la bouche béante, l'œil fixe, se considèrent comme s'ils attendaient un mot les uns des autres, et pourtant pas un ne parle. Une frayeur muette a fait partout la nuit, et les paroles dorment dans toutes les régions en éveil. »

N'est-ce pas Shakespeare qui a imaginé et décrit cette stupeur de la nature à l'approche du grand événement qui va s'accomplir? Et ne reconnaissez-vous pas la forme unique du maître à cette belle métaphore : « Le silence guette quelque prodige, *silence attends some wonder* ; » et à cette étonnante antithèse : « les paroles dorment dans toutes les régions en éveil, *speeches sleep through all the waking regions?* »

Votre incrédulité persiste-t-elle? Eh bien, laissez-moi, pour vous convaincre, vous signaler un dernier trait, une magnifique explosion. — Salisbury, dupe d'une fausse alerte, est accouru à Calais pour annoncer à Édouard III la défaite et la mort du prince son fils. Édouard III se tourne alors vers sa femme qui sanglote, et lui dit :

« Du courage, Philippa ! Ce ne sont pas des pleurs qui nous rendront notre Édouard, s'il nous a été enlevé. Console-toi dans l'espoir d'une vengeance signalée, effroyable, inouïe. Le roi Jean m'a dit de préparer les funérailles de mon fils. Eh bien, soit! Mais tous les pairs de France suivront le deuil en versant des larmes de sang jusqu'à ce que leurs veines soient taries. Leurs ossements seront les piliers de son cercueil ; les cendres de leurs cités seront l'argile qui le recouvrira. Son glas funèbre, ce sera le râle des mourants ; et, en guise de cierges sur sa tombe, cent cinquante tours embrasées flamboieront ! »

Je pourrais multiplier les citations. Mais l'espace commence à me manquer, et il est temps de terminer une étude déjà trop longue. D'ailleurs l'œuvre est là, scrupuleusement traduite. Que le lecteur la lise, et qu'il juge.

Il me reste à résoudre une objection qui a souvent été élevée contre la thèse que je soutiens ici : comment se fait-il qu'*Édouard III*, s'il est véritablement de Shakespeare, n'ait jamais été publiquement avoué par lui? Comment se fait-il qu'aucune des éditions connues de ce drame ne porte son nom? A ceux qui posent cette question, je pourrais répondre par cette autre question assez embarrassante, on en conviendra : Comment se fait-il que *Roméo et Juliette*, imprimé en 1597 et réimprimé en 1599, puis en 1609, n'ait *jamais* été publié du vivant de Shakespeare avec le nom de Shakespeare? Comment se fait-il que la signature de Shakespeare ne soit apposée ni à la première édition de

Henry IV (1598), ni aux deux premières éditions de *Henry V* (1600-1601), ni à la première édition de *Richard II* (1597), ni à la première édition de *Richard III* (1597)? Ces éclatants exemples prouvent surabondamment que ce n'est pas la signature qui fait l'authenticité d'un ouvrage. Personne ne conteste que Shakespeare soit l'auteur de *Roméo et Juliette* qu'il n'a jamais signé, et tous les critiques sont d'accord pour affirmer qu'il n'est pour rien dans certaines productions qui, comme *Sir John Oldcastle* et *le Prodigue de Londres*, ont été publiées, de son vivant, sous son nom. Parce qu'*Édouard III*, comme *Roméo et Juliette*, n'a jamais été reconnu publiquement par Shakespeare, ce n'est donc nullement un motif pour déclarer cette pièce apocryphe. Au surplus, s'il nous est impossible de dire pourquoi Shakespeare n'a jamais signé *Roméo et Juliette*, il nous est facile de deviner pourquoi il se serait refusé à s'avouer manifestement l'auteur d'*Édouard III*. Le motif est un motif politique qu'a entrevu un critique d'outre-Rhin, M. Ulrici. Selon le commentateur allemand, Shakespeare aurait craint de blesser la redoutable susceptibilité du roi Jacques Ier, en contresignant toutes les épigrammes qui, dans *Édouard III*, sont dirigées contre le peuple écossais. Ces épigrammes, fort inoffensives et fort licites alors que régnait sur l'Angleterre la geôlière de Marie Stuart, devenaient fort dangereuses après l'accession du fils de Marie Stuart au trône d'Élisabeth. De là l'anonyme prudemment et systématiquement gardé par Shakespeare. De là l'omission d'*Édouard III* par les éditeurs de l'in-folio de 1623. — L'explication est ingénieuse ; mais, à mon avis, elle n'est pas complétement satisfaisante. Si l'auteur d'*Édouard III* s'était borné à critiquer et à railler la nation écossaise, il n'eût guère été plus téméraire que l'auteur de *Henry V* comparant cette antique alliée de la France à la belette qui se faufile dans l'aire de l'aigle et la pille lâchement tandis qu'il

est en chasse[1]. Mais ce n'est pas seulement le peuple écossais que dénigre l'auteur d'*Édouard III*, c'est la race royale d'Écosse, dans la personne de ce brutal David qui fut fait prisonnier après la bataille de Nevil'sCross. Fils de Robert Bruce, David II était le frère de cette princesse Marjaria qui, par son mariage avec le majordome Walter Stewart, devait déterminer l'avènement de la maison de Stuart. Jacques Ier était ainsi l'arrière-neveu de David II. Bafouer David en rappelant sa honteuse captivité, c'était donc outrager Jacques dans son prédécesseur et dans son ascendant, c'était insulter le sang royal d'Écosse devenu le sang royal d'Angleterre, c'était attenter à la dynastie régnante. Sous Élisabeth Tudor, en 1596, une satire contre David Bruce était une bonne plaisanterie; sous Jacques Stuart, en 1603, c'était un crime de lèse-majesté. Croit-on que maître William Shakespeare, comédien ordinaire du roi, eût pu impunément avouer ce crime?

Le moment est enfin venu d'arracher le voile de l'anonyme que la raison d'État a trop longtemps jeté sur ce noble poëme. Le devoir de la critique est de remettre en lumière cette œuvre méconnue qui mérite à tant de titres l'attention et l'estime de la postérité. *Édouard III* remplit une lacune considérable dans le théâtre anglais. Il marque le point culminant de cette civilisation féodale dont Shakespeare nous a montré ailleurs l'extrême dégradation. Tous les fiers instincts, toutes les bonnes passions, toutes les généreuses inspirations que l'épouvantable guerre des deux Roses doit étouffer et dévorer, affluent ici au sommet de la société. *Édouard III* symbolise la lutte et le triomphe de ces admirables vertus du cœur humain, — la magnanimité, la clémence envers les vaincus, le respect de la foi jurée, le désintéressement, l'intrépidité fortifiée par la foi dans une

[1] *Henry V*, sc. II.

autre vie, la piété filiale, l'amour conjugal, l'amour de la patrie, la religion du devoir. Ce drame est la douce et pathétique épopée de l'âme chevaleresque. Dans *Richard III*, nous avons vu l'âge de bronze de la féodalité. *Édouard III* nous en montre l'âge d'or.

III

La lamentable et véridique tragédie de M. Arden de Feversham, dans le Kent, qui fut fort méchamment assassiné par le moyen de sa déloyale et impudique femme qui, pour l'amour qu'elle portait à un Mosby, soudoya deux ruffians désespérés, Blakwill et Shakebag, pour le tuer. — Londres : imprimé pour Édouard White, demeurant à la petite porte nord de l'église Saint-Paul, à l'enseigne du Canon. 1592.

A qui attribuer ce drame étrange qui nous rebute et nous fascine, qui nous révolte par l'horreur même du sujet, mais qui nous captive par la précision et la vérité du détail, qui fait violence à toutes nos délicatesses, mais qui force notre attention et, de péripétie en péripétie, la traîne haletante jusqu'à la catastrophe finale ? Pour bien apprécier cette composition, ne la comparez pas aux chefs-d'œuvre qui l'ont suivie, mais rapprochez-la des opuscules qui l'ont précédée. Songez qu'hier encore les enfants de chœur de la chapelle Saint-Paul jouaient le *Gorboduc* de lord Buckurst ou je ne sais quelle informe traduction de quelque tragédie de Sénèque. Songez qu'aujourd'hui, dans les provinces, les troupes ambulantes représentent encore avec succès les Mystères de Coventry. Le faux règne et gouverne. L'allégorie barbare accapare la scène et l'encombre de ses fictions parasites. C'est à ce moment critique, de 1580 à 1591, qu'apparaît *Arden de Feversham*. Faites contre ce drame

toutes les réserves que vous voudrez; blâmez, s'il vous plaît, le choix de ce sujet; récriminez contre les laideurs de cette intrigue; élevez-vous contre l'écœurante hypocrisie de cette héroïne qui cache l'âme d'un démon sous un masque de femme. Mais avouez que l'innovation est hardie. Avouez que ce drame réagit vigoureusement contre les conventions classiques ou gothiques. Avouez que l'auteur d'*Arden de Feversham*, quel qu'il soit, a indiqué à l'art nouveau sa véritable voie, — l'étude de la nature et de la société.

En effet, ce qui nous frappe ici, c'est la saisissante réalité du tableau. *Arden de Feversham* est une peinture de mœurs du plus extraordinaire intérêt. La vie anglaise au seizième siècle est là, prise sur le fait et reproduite avec ses mille originalités locales. Voulez-vous voir un intérieur bourgeois et provincial? Regardez ce ménage. Le mari, quoique riche, va lui-même au marché faire la provision du jour; quoique gentleman, il a un comptoir, tient un commerce et procède en personne au déballage de ses marchandises, — occupation roturière qui n'altère en rien sa « respectabilité » et qui ne l'empêchera pas d'être invité demain à souper par un pair d'Angleterre; la femme, quoique *gentlewoman* et de très-honorable naissance, fait elle-même la cuisine et prépare de ses blanches mains le pot-au-feu du dîner. Dans la grande salle tapissée de jonc, les voisins vont et viennent. La haute bourgeoisie fraternise avec la petite. On est fort lié avec l'aubergiste de la *Fleur de Lys* et avec maître Bradshaw, l'orfévre de la grande rue. Le jour, on vaque aux affaires; le soir, on s'assemble et l'on joue au tric-trac, entre amis. L'existence s'écoule ainsi. De temps en temps, le mari fait un voyage à Londres, où il a un correspondant qui l'accueille; il peut se rendre dans la grande ville, soit par eau, soit par terre; s'il choisit la première voie, un bateau-pêcheur le conduira directement du quai de Feversham au quai de la Cité; s'il a peur des coups de mer et s'il pré-

fère la seconde voie, il lui faudra cheminer à cheval par la route de Rochester. Mais, alors, gare les dunes de Raynham ! Sur cette lande montueuse et solitaire, couverte d'ajoncs et de broussailles, les attaques à main armée sont fréquentes. Des bandits redoutables s'embusquent souvent derrière ces épais fourrés et tombent à l'improviste sur le passant. Il est donc bon de prendre ses précautions. Aller là, seul, avec un domestique, c'est déjà une grosse témérité. Le plus prudent, c'est de recruter d'honnêtes compagnons de route et d'organiser, pour traverser ces parages, une sorte de caravane. Au reste, quand vous serez parvenu à Londres, ne vous croyez pas au bout de vos inquiétudes. Il y a dans la Cité maint carrefour tout aussi périlleux que les dunes de Raynham. Dès le crépuscule, le boutiquier sage ferme son échoppe. Pas de lumière dans les rues; l'obscurité est profonde, et « la vieille filouterie[1] » s'y donne carrière. Si, après avoir soupé à *l'ordinaire*, cette table d'hôte de l'époque, vous avez envie de prendre l'air à la promenade fashionable de Saint-Paul, ne vous attardez pas trop ; car, au détour d'une rue, vous pourriez bien faire une mauvaise rencontre et recevoir un mauvais coup.

A cette époque, le guet-apens est partout ; il rôde aux alentours des palais ; il guette le seuil des maisons ; il barre les routes ; il tient la ville et la campagne. Il menace les existences les plus hautes, comme les plus humbles. Il se loue à vil prix. Pour quelques livres, on achète un assassin et l'on se débarrasse d'un être gênant. On n'a qu'à choisir entre les genres de meurtre : le coup d'épée, le coup de couteau, le coup de fusil, le coup de massue, la bastonnade, la noyade ou l'étranglement. Veut-on éviter les traces de violence et faire la chose sans bruit ? On se procure du poison. Rien de plus facile. Il n'est pas de petite ville qui n'ait

[1] *Old filching*, dit l'auteur d'*Arden de Feversham*.

ment devant un gros taillis; mais, par un singulier hasard, Blackwill se trompa de chemin, et Arden revint chez lui sain et sauf. C'était la cinquième fois qu'il esquivait la mort. Cependant mistress Arden s'impatientait; elle récriminait contre la lenteur des meurtriers; elle voulut en finir à tout prix, et il fut décidé qu'Arden serait égorgé dans sa propre maison. Ce projet, d'une incroyable audace, fut exécuté, et, le dimanche 15 février 1551, vers sept heures du soir, tandis que maître Arden faisait une partie de tric-trac avec Mosby, les brigands, apostés à la porte du parloir, se précipitèrent sur le malheureux homme, à un signal convenu, et l'étranglèrent avec une serviette. Mistress Arden et Mosby aidèrent à achever la victime, qui expira après la plus effroyable lutte. Le meurtre commis, il fallut faire au plus vite disparaître le cadavre. On l'emporta dans un champ voisin de l'abbaye. Mais il neigeait, et la trace des pas, imprimée dans la neige, indiqua le lieu du crime et fit découvrir les coupables. Alice Arden, Mosby, Michel, la sœur de Mosby, et un certain Bradshaw, furent immédiatement arrêtés et jugés par une commission spéciale qui tint ses assises à l'abbaye. La condamnation fut terrible. Mosby et sa sœur furent pendus; Michel Saunderson fut roué et pendu; Bradshaw, qui était parfaitement innocent, fut étranglé; enfin mistress Arden fut brûlée vive. Greene et Blackwill, qui étaient parvenus à s'évader, furent rattrapés plus tard et exécutés. Shakebag seul échappa à toutes les recherches de la justice. — Deux ans après le meurtre, on voyait encore l'empreinte du cadavre de maître Arden nettement dessinée sur le gazon du pré où il avait été déposé, et les gens du pays faisaient la remarque que ce pré avait été injustement enlevé par maître Arden à un pauvre paysan appelé Read, — action inique qui n'avait été que trop durement châtiée!

Telle est, en résumé, la lamentable histoire qu'Holinshed a racontée en huit grandes colonnes dans son histoire d'An-

gleterre [1]. L'auteur d'*Arden de Fevèrsham* a reproduit l'émouvant récit du chroniqueur, mais en le modifiant avec une rare sagacité sur un point essentiel. Maître Arden n'est plus, dans le drame, ce complaisant méprisable que la chronique nous montre tolérant et favorisant par un calcul sordide la passion adultère de sa femme. C'est, au contraire, un mari fort amoureux et fort jaloux qui a au plus haut degré le sentiment de sa dignité et de son honneur, qui souffre du moindre soupçon, et qui ne se laisse tromper que par la plus savante dissimulation. Grâce à cette modification habile, le personnage de maître Arden devient complétement sympathique. On l'estime autant qu'on le plaint, et cette estime accroît encore l'anxiété avec laquelle on suit les phases diverses du complot tramé contre lui.

Sur d'autres points encore, le drame corrige, pour l'améliorer, la narration historique.—Le guet-apens du cimetière de Saint-Paul, à peine indiqué par Holinshed, devient l'un des plus curieux épisodes de la pièce. Au lieu d'être préservé par ce hasard insignifiant, — la présence de quelques amis,— maître Arden échappe à ses assassins, grâce à une comique altercation entre les bandits et un boutiquier prudent qui ferme son échoppe et qui fait tomber le châssis d'une fenêtre sur la tête de Blackwill traîtreusement adossé à la muraille. Je recommande au lecteur ce tableau du vieux Londres nocturne qui est certainement des plus pittoresques.

Non moins remarquable est la scène à laquelle donne lieu le scrupule du valet Michel refermant, après réflexion, la porte qu'il devait ouvrir aux assassins : « Ce Michel, dit Holinshed, ayant mis son maître au lit, ouvrit la porte conformément à la convention faite. Son maître, étant couché,

[1] De la page 1060 à la page 1066. Édition de 1586. Voir à l'Appendice la traduction complète de ce récit.

lui demanda s'il avait fermé la porte, et il répondit oui; mais, ensuite, craignant que Blackwill ne le tuât comme son maître, il se releva, après s'être couché, et ferma hermétiquement la porte. » Cette indication si brève de l'historien est magistralement mise à profit par l'auteur du drame : — maître Arden est couché et endormi; le moment fixé pour l'assassinat approche; Michel a laissé la porte d'entrée ouverte; une méchante chandelle projette sa clarté blafarde sur le seuil sépulcral; Michel attend à toute minute l'arrivée des bandits; mais peu à peu l'horreur du forfait imminent l'envahit; il se rappelle combien son maître a été bon, et il ne peut s'empêcher de plaindre ce brave homme qui eût tant mérité de vivre. Il voit déjà les assassins se ruer sur la victime, et il assiste mentalement à cet épouvantable égorgement. Alors une réflexion subite le frappe : où s'arrêteront ces bandits ivres de sang? Après avoir tué le maître, n'ont-ils pas intérêt à tuer le valet, pour rendre toute dénonciation impossible? « Il semble » que déjà on les entend demander où est Michel, et » l'impitoyable Blackwill s'écrie : *Tuez ce misérable! le* » *maroufle révélera le meurtre!* Les rides sur ce front » hideux et menaçant sont comme des tombes ouvertes » pour engloutir les hommes. Ma mort pour Blackwill » ne sera qu'un jeu, et il m'assassinera pour s'amu- » ser... Il vient! il vient! Ah! mon maître, au secours! » appelez les voisins, ou nous sommes morts! » Au cri poussé par Michel, Arden saute à bas du lit et accourt. Il demande au valet quelle est la cause de sa frayeur. Le maraud, qui n'ose avouer sa complicité, donne pour prétexte un mauvais rêve; il s'est cru, dans son sommeil, attaqué par des brigands qui voulaient l'assassiner, et il a été tellement terrifié qu'il en tremble encore et que ses jambes se dérobent sous lui. Arden, inquiété, demande à Michel s'il a bien verrouillé la porte de la mai-

son. Michel balbutie qu'il croit l'avoir fait. Arden veut s'en assurer et court à la porte qu'il trouve fermée seulement au loquet; tout en pestant contre la négligence du valet, il donne vite un tour de clef et pousse les verroux. Il n'est que temps : les assassins arrivent, trouvent porte close, et se retirent en maugréant. Arden est sauvé ! — L'effet de cette scène est saisissant. Rien n'est plus finement nuancé et plus réellement dramatique que l'anxiété de ce valet qui, dans l'attente du crime dont il est complice, passe successivement de la pitié à l'inquiétude, de l'inquiétude à la frayeur, et qui, dans le paroxysme de l'épouvante, finit par pousser un cri d'alarme et par appeler à son secours la victime même qu'il devait livrer aux assassins. Tout cet épisode est un chef-d'œuvre et de pensée et d'expression. L'idée ici est d'un maître, comme le style.

Quel est ce maître, voilà la question?

Nous sommes ainsi amenés à rechercher quel peut être l'auteur d'*Arden de Feversham*. Dans cet ouvrage anonyme, que nous révèle l'in-quarto de 1592, et qui appartient certainement à l'époque primitive du théâtre anglais, on ne retrouve la manière d'aucun des écrivains en vogue avant 1592. Cette exécution fréquemment gauche et timide, mais dont la naïveté même fait souvent la grandeur, ne rappelle ni le procédé pédantesque de Green, ni la façon emphatique et outrée de Marlowe. De qui donc peut être *Arden de Feversham?* Évidemment d'un écrivain encore inexpérimenté, mais profondément original.

En 1770, un libraire de Feversham, Édouard Jacob, a réimprimé cette pièce, sous le patronage d'une grande dame, lady Sondes, comme étant le premier essai de Shakespeare. L'assertion a paru audacieuse tout d'abord, elle a été vivement combattue, mais, en dépit des contradictions, elle a fini par rallier bon nombre d'adhérents parmi les critiques. La *Revue d'Édimbourg*, dans un article dont

j'ai déjà parlé, avoue qu'*Arden de Feversham* ne serait pas indigne de la jeunesse de Shakespeare [1]. M. Collier, plus explicite, attribue ce drame, tout au moins partiellement, à Shakespeare. M. Charles Knight, après avoir analysé l'œuvre et s'être extasié sur tant de surprenantes qualités, est réduit, pour ainsi dire malgré lui, à nommer Shakespeare comme le seul écrivain à qui elle puisse être assignée. En Allemagne, les adhésions à la thèse de Jacob sont plus éclatantes encore. Schlegel la confirme de son éminent suffrage dans son Cours de littérature dramatique, et Tieck la consacre définitivement en traduisant *Arden de Feversham* comme une incontestable création de Shakespeare.

A défaut de preuves irrécusables, la conjecture de Jacob a effectivement pour elle de fortes présomptions. Le sujet d'*Arden de Feversham* est emprunté à cette chronique d'Holinshed qui a fourni à Shakespeare la matière de tant de drames, et je ne doute pas que l'attention du poëte n'ait été de bonne heure attirée par un récit où il retrouvait à chaque ligne un nom qui lui était cher. Ce nom d'Arden, que portait le malheureux homme assassiné en 1551, Shakespeare ne pouvait le prononcer sans une émotion filiale, car c'était le nom même de sa mère. Mistress John Shakespeare, petite-fille d'un valet de Henry VII, était née Arden de Wilmecote. Peut-être y avait-il un lien de parenté entre les Arden de Wilmecote et les Arden de Feversham. Peut-être l'auteur d'*Hamlet* était-il, du côté maternel, un peu cousin de la pauvre victime. Peut-être avait-il dans les veines un peu de ce sang qui avait été si tragiquement versé. Quel intérêt alors devait avoir pour lui la narration d'Holinshed ! Je me figure que cette narration, publiée dès 1577, a dû être souvent lue et relue dans les veillées de

[1] « *Arden of Feversham* would have done no discredit to the early manhood of Shakespeare. » — Edinburgh Review, vol. LXXI, p. 471.

l'humble maisonnée d'Henley-Street, à Stratford-sur-Avon, et je vois d'ici l'enfant sublime, inspiré par cette pathétique lecture, se hâtant de jeter sur le papier les premières scènes d'un drame improvisé.

Je ne nie pas qu'*Arden de Feversham*, par la simplicité même de l'intrigue, diffère essentiellement de la plupart des pièces authentiques de Shakespeare. Mais cette simplicité, inhérente au sujet, devait faciliter le premier essai d'un auteur novice, et d'ailleurs la réalité historique imposait ici son cadre rigide à l'inspiration poétique. L'hypothèse qu'*Arden de Feversham* est la conception primitive de Shakespeare, me paraît donc parfaitement vraisemblable. Si maintenant j'examine l'œuvre en détail, la vraisemblance grandit à mes yeux presque jusqu'à l'évidence. Je découvre à chaque instant maintes expressions, maintes locutions, maintes pensées devenues familières à Shakespeare. L'auteur d'*Arden de Feversham* prodigue les allusions à l'antiquité classique et aux superstitions du moyen âge, que nous remarquons dans les ouvrages incontestés du maître. Il vante, avec l'admiration irréfléchie d'un écolier, cet Ovide à qui Shakespeare emprunte l'épigraphe de son premier poëme, *Vénus et Adonis*. Il parle de cette « folie de Midsummer, » qui doit présider au *Songe d'une Nuit d'été*. Il mentionne même ce personnage étrange que le chantre de la *Tempête* nous montre errant dans la lune chargé d'un fagot d'épines. — Ce n'est pas seulement par certaines particularités frappantes, c'est par de réelles beautés qu'*Arden de Feversham* rappelle le grand poëte anglais. L'esprit shakespearien, l'inimitable humour qui doit animer tant de créations bouffonnes, semble s'essayer dans cette pièce, et souvent le coup d'essai est un coup de maître. Je ne sache rien de plus magistralement pittoresque, par exemple, que ce croquis d'un brigand : « Un drôle à la face maigre et grimaçante, au nez

de faucon, à l'œil cave, avec d'énormes rides sur un front torve, et de longs cheveux crépus sur les épaules; son menton est ras, mais à la lèvre supérieure il a une moustache qu'il enroule autour de son oreille. Pour costume, un pourpoint de satin bleu clair si déguenillé que l'envers a encore meilleure apparence que l'endroit, des hauts-de-chausse râpés et décousus, de gros bas de laine retombant déchirés sur ses souliers; enfin, un manteau de livrée, dégarni de tout galon, mauvais, mais assez bon encore pour cacher de l'argenterie. » La figure de Blackwill est une des plus originales qui soient au théâtre anglais. Ce truand qui escamote même les constables, ce ribaud avec qui les filles de joie sont obligées de s'arranger pour ouvrir boutique, ce terrible buveur à qui les cabaretiers doivent chaque matin offrir une chopine de bière, sous peine d'avoir, le soir, leur enseigne arrachée, ce soldat-larron qui a quitté la guerre pour le brigandage et qui de maraudeur s'est fait coupe-jarrets, pourrait aisément s'enrôler, à la suite de Bardolphe, dans l'arrière-garde de Falstaff. Ce Blackwill, qui fait rire autant qu'il fait peur, est un type que le créateur du drame pouvait seul enfanter. C'est le grotesque sinistre.

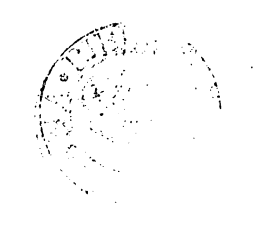
Le génie shakespearien, si visible déjà dans cette création, se laisse également deviner dans les scènes finales d'*Arden de Feversham*. Dans le banquet où s'asseyent les assassins de maître Arden, il y a quelque chose de cette horreur sublime qui préside au festin de Macbeth, comme, dans le touchant repentir que manifeste Alice Arden après l'assassinat de son mari, il y a le germe de ces pathétiques remords qui doivent supplicier la mère d'Hamlet.

Arden de Feversham, conçu, comme *Périclès*, par la jeune imagination d'un grand poëte, affirme, comme *Périclès*, l'intervention d'en haut dans les choses terrestres. Ici règne cette même force occulte et surhumaine qui, là, pro-

tége si constamment la vertu contre les attentats du vice. Seul, sans défense et sans défiance, l'honnête maître Arden échappe à tous les dangers qui le menacent par l'entremise bienfaisante de l'inconnu. Menacé à son insu, il est sauvegardé, à son insu, par une sympathique influence qui, aux ennemis ameutés autour de lui, suscite continuellement des obstacles imprévus; tantôt c'est le bizarre scrupule d'un complice, tantôt c'est l'arrivée inopinée d'un passant, tantôt c'est la chute comique d'un châssis de fenêtre, tantôt c'est la brusque obscurité produite en plein jour par un brouillard étrange qui détourne le coup meurtrier. Grâce à ces menus empêchements qu'une ruse supérieure oppose à la fourberie humaine, Arden déjoue victorieusement le complot tramé contre sa vie. Fort de sa probité, il reste invulnérable au crime jusqu'au jour où lui-même commet le mal. — Pour la cinquième fois il vient d'esquiver la mort, quand un pauvre paysan, nommé Read, vient réclamer de lui un petit champ dont Arden l'a injustement dépossédé. Arden est riche; il pourrait, sans grand sacrifice, réparer son tort en restituant ce champ qui suffirait à faire vivre une malheureuse famille; au lieu d'accéder à une si juste demande, il la repousse durement; le paysan se venge du refus en maudissant Arden : « Arden, s'écrie-t-il, je te » parle dans l'agonie de mon âme, puisse le morceau de » terre que tu détiens à mon détriment t'être ruineux et » fatal ! puisses-tu y être massacré par tes plus chers amis, » ou y être amené pour faire la stupéfaction des hommes, » ou y devenir fou et y finir tes jours maudits ! » C'est de cet humble anathème que va jaillir la catastrophe finale. Ce champ, qu'Arden a usurpé, exige désormais le cadavre d'Arden. L'unique mauvaise action commise par cet honnête homme lui aliène provisoirement la bienveillance de la destinée et le livre désarmé à la coalition des passions néfastes acharnées contre lui. Le guet-apens, jusqu'ici dé-

pisté, réussit enfin par l'abstention de l'imprévu; Arden est assassiné. Mais à peine le crime a-t-il été commis, à peine Arden a-t-il expié sa faute par sa mort, que la puissance invisible, qui un moment l'a abandonné, reprend son initiative et se hâte de le venger. Tandis que les meurtriers emportent le cadavre vers le champ fatidique, la neige tombe, et cette neige, en gardant la trace de leurs pas, va les dénoncer à la justice. Ainsi s'impose avec une inéluctable équité la volonté d'en haut. Depuis l'exposition jusqu'à la conclusion, l'action de ce sombre drame est gouvernée par un Ariel muet et invisible qui plane sur la scène, réglant les choses, suscitant les incidents, disposant les hasards, remuant les consciences, soufflant les remords, évoquant les brumes, versant les neiges, improvisant les ténèbres, faisant le jour comme la nuit, jouant avec le ciel et lutinant avec les éléments!

Ce sylphe tutélaire, dont les ailes ont l'envergure de l'infini, c'est la Providence.



Bruxelles, 21 mai 1866.

LA

PIÈCE, RÉCENTE ET FORT ADMIRÉE,

INTITULÉE

PÉRICLÈS, PRINCE DE TYR.

Avec la vraie relation de toute l'histoire, auentures et épreuues dudit Prince.

Ainsi que les non moins étranges et mémorables accidents de la Naissance et de la Vie de sa fille Mariana.

Comme elle a été souuentes fois iouée par les Seruiteurs de Sa Maiesté, au *Globe*, sur le *Bank-Side*.

PAR WILLIAM SHAKESPEARE.

Imprimée à Londres pour Henry Gossen, et mise en vente *à l'enseigne du Soleil* dans Pater-noster row.

1609.

PERSONNAGES :

PÉRICLÈS, prince de Tyr.
HÉLICANUS, ESCANÈS, seigneurs de Tyr.
ANTIOCHUS, roi d'Antioche.
THALIARD, ministre d'Antiochus.
SIMONIDE, roi de Pentapolis (1).
CLÉON, gouverneur de Tharse.
LYSIMAQUE, gouverneur de Mitylène.
CÉRIMON, seigneur d'Éphèse.
PHILÉMON, serviteur de Cérimon.
LÉONIN, serviteur de Dionysa.
UN MAQUEREAU.
BOULT, son serviteur.
UN MAJORDOME.
GOWER, faisant office de chœur.

THAISA, fille de Simonide.
MARINA, fille de Périclès et de Thaïsa.
LYCHORIDA, nourrice de Marina.
LA FILLE D'ANTIOCHUS.
DIONYSA, femme de Cléon.
UNE MAQUERELLE.
DIANE.

SEIGNEURS, DAMES, CHEVALIERS, GENTLEMEN, MATELOTS, PIRATES, PÊCHEURS, MESSAGERS, ETC.

La scène se passe dans différentes parties de l'Asie Mineure.

PROLOGUE.

[Le palais d'Antioche. Au-dessus de la porte d'entrée sont clouées des têtes coupées.]

Entre GOWER.

GOWER.

Pour chanter une chanson qui se chantait jadis,
Le vieux Gower est sorti de ses cendres,
Assumant les infirmités humaines
Afin d'amuser votre oreille et de charmer vos yeux.
Ce récit a été chanté dans les fêtes,
Dans les veillées, dans les soirées fériées;
Et dans le temps, seigneurs et dames
Le lisaient pour se récréer.
Il a pour but de rendre les hommes dignes de gloire.
Et quo antiquius, eo melius.
Si vous daigniez, vous, nés dans ces temps modernes
Où les esprits sont plus mûrs, agréer mes vers,
Si vous pouviez prendre plaisir
A écouter chanter un vieillard,
Je souhaiterais vivre encore, afin de pouvoir
Consumer pour vous le flambeau de ma vie.
Cette ville que vous voyez, Antiochus le Grand
La bâtit pour sa capitale;
C'est la plus belle de toute la Syrie,
(Je vous répète ce que disent mes auteurs.)
Ce roi prit une compagne
Qui mourut, lui laissant une fille

Si accorte, si agréable, si belle
Que le ciel semblait lui avoir prêté toutes ses grâces.
Son père conçut une passion pour elle,
Et la provoqua à l'inceste.
Mauvais père! Entraîner son enfant
Au mal, c'est ce que nul ne devrait faire.
La chose une fois commencée entre eux,
A la longue, ne leur parut plus criminelle.
La beauté de cette dame coupable
Fit venir là bien des princes,
Qui la recherchèrent comme compagne de lit
Et de jouissances dans les plaisirs du mariage.
Le père fit une loi pour y mettre obstacle,
Pour tenir sa fille en garde et les prétendants en respect.
Il ordonna que quiconque la demanderait pour femme
Perdrait la vie, s'il ne devinait certaine énigme.
C'est ainsi que beaucoup moururent pour elle,
Comme le prouvent ces sinistres figures.

Il montre les têtes coupées.

Ce qui suit, je le livre au jugement
De vos yeux, dont le témoignage est le meilleur.

SCÈNE I

[Même lieu.]

Entrent ANTIOCHUS, PÉRICLÈS et leur suite.

ANTIOCHUS.

— Jeune prince de Tyr, vous êtes pleinement instruit — des dangers de la tâche que vous entreprenez.

PÉRICLÈS.

— Oui, Antiochus, et, l'âme — enhardie par la gloire d'un tel triomphe, — je ne m'inquiète pas de la mort dans cette entreprise.

Musique.

ANTIOCHUS.

— Qu'on amène notre fille, vêtue comme le serait une

fiancée — pour les embrassements de Jupiter lui-même. — Lors de sa conception à laquelle présida Lucine, — la nature lui donna en dot les grâces qui l'embellissent, — toutes les planètes se réunirent en conseil — pour la douer de leurs perfections suprêmes.

Entre LA FILLE D'ANTIOCHUS.

PÉRICLÈS.

— Voyez-la venir, parée comme le printemps! — Les Grâces sont ses sujettes, et sa pensée règne — sur toutes les vertus qui font la gloire des hommes. — Son visage est un livre de beauté où l'on ne peut lire — rien qui ne soit exquis et charmant, et — d'où l'ennui a été pour toujours raturé, comme si la sombre colère — ne devait jamais être la compagne de sa douceur. — Vous, dieux, qui m'avez fait homme et qui commandez à l'amour, — vous qui avez allumé dans mon cœur le désir — de goûter le fruit de cet arbre céleste, — ou de mourir à la tâche, aidez-moi, — s'il est vrai que je suis un enfant soumis à votre volonté, — aidez-moi à conquérir un si immense bonheur!

ANTIOCHUS.

— Prince Périclès...

PÉRICLÈS.

Qui désire être le gendre du grand Antiochus.

ANTIOCHUS.

— Devant toi apparaît cette belle Hespéride, — au fruit d'or, mais dangereux à toucher : — car des dragons meurtriers veillent près d'elle pour t'épouvanter. — Son visage, pareil au ciel, t'invite à contempler — des splendeurs sans nombre que le mérite seul peut conquérir; — et, si ce mérite te manque, toute ta personne devra mourir — pour expier la téméraire indiscrétion de tes yeux.

Montrant les têtes coupées.

— Les princes jadis illustres que tu vois là, comme toi, —

attirés par la renommée, enhardis par le désir, — t'avertissent avec leur langue muette et leur mine sinistre ; — sans autre abri que ce champ d'étoiles, — ils restent là comme les martyrs, égorgés dans cette guerre d'amour ; — et avec leur funèbre visage ils te conseillent de te désister — et de ne pas te jeter dans la nasse irrésistible de la mort.

PÉRICLÈS.

— Antiochus, je te remercie : tu as appris — à ma frêle mortalité à se reconnaître, — en préparant ma personne, par la vue de ces objets terribles, — à une destinée semblable à la leur. — L'image de la mort est comme un miroir — qui nous dit que la vie n'est qu'un souffle, et que s'y fier est une erreur. — Je vais donc faire mon testament, semblable à un malade — qui, ayant connu le monde, aperçoit le ciel, et, sentant l'agonie, — cesse de se cramponner, comme auparavant, aux joies terrestres. — Ainsi je vous lègue une heureuse paix à vous, — et à tous les gens de bien, comme doit le faire un vrai prince ; — je lègue mes richesses à la terre d'où elles sont venues, — mais, à vous,

S'adressant à la fille d'Antiochus.

la flamme immaculée de mon amour. — Ainsi, préparé pour la vie comme pour la mort, — je suis prêt à recevoir le coup le plus rude, Antiochus, — en dépit des avertissements.

ANTIOCHUS.

Lis donc l'énigme ; — si, l'ayant lue, tu ne peux l'expliquer, il est décrété — que tu périras comme tous ceux que tu vois là.

LA FILLE D'ANTIOCHUS.

— En tout, sauf en cela, puisses-tu réussir ! — En tout, sauf en cela, je te souhaite le succès.

PÉRICLÈS.

— Comme un hardi champion, j'entre dans la lice, — et je ne prends plus conseil — que de ma loyauté et de mon courage.

Il lit l'énigme :

Je ne suis point vipère, pourtant je me repais
De la chair de ma mère qui m'engendra.
Je cherchais un époux, et, en le cherchant,
J'en ai trouvé la tendresse dans un père.
Lui est père, fils, et bon époux;
Moi, je suis mère, épouse et pourtant sa fille.
Comment tout cela peut exister en deux personnes,
Devinez-le, si vous voulez vivre.

— Cette condition est bien amère!... Mais, ô puissances, — qui donnez au ciel d'innombrables yeux pour voir les actions humaines, — pourquoi ne se voilent-ils pas d'un éternel nuage, — si cette chose est bien vraie, dont la lecture me fait pâlir?

Prenant la main de la princesse.

— Beau miroir de lumière, je vous aimais, et vous aimerais encore, — si le mal ne remplissait pas cette splendide cassette; — mais je dois vous dire... Non, ma pensée se révolte; — car celui-là est loin d'être un homme parfait — qui, se sachant devant le logis du vice, veut pousser la porte. — Vous êtes une belle viole, dont vos sens sont les cordes; — touchée de manière à produire sa légitime harmonie, — elle eût attiré à elle le ciel et les dieux, avides de l'entendre; — mais, maniée avant l'heure, — elle ne fait danser que l'enfer avec sa musique discordante. — En vérité, je ne me soucie pas de vous.

ANTIOCHUS.

— Prince Périclès, ne la touche pas, il y va de ta vie; — car c'est là un article de notre loi, — aussi dangereux que les autres... Le temps pour vous est expiré : — ou expliquez l'énigme sur-le-champ, ou subissez votre sentence.

PÉRICLÈS.

Grand roi, — bien peu aiment à entendre les fautes qu'ils aiment à commettre; — ce serait vous offenser trop grave-

ment que de parler. — Celui qui a un registre de tous les actes des rois — fait mieux pour sa sûreté de le tenir fermé qu'ouvert. — Car leur vice, qu'on divulgue, est comme le vent déchaîné, — qui, en se répandant, souffle de la poussière dans tous les yeux; — et quel est le prix de cet effort? — la bouffée passe, et les yeux, d'abord blessés, y voient assez clair — pour se fermer au vent qui leur serait funeste. La taupe aveugle — soulève ses monticules vers le ciel pour déclarer que la terre souffre — de l'oppression de l'homme; et le pauvre animal meurt pour cela. — Les rois sont les dieux de la terre; dans le vice, leur volonté est leur loi; — et, si Jupiter s'égare, qui ose dire que Jupiter fait le mal? — Il suffit que vous le sachiez, et il est sage, — quand le mal s'aggrave à être connu, de l'étouffer. — Tous aiment le sein qui leur a donné l'être; — permettez aussi à ma langue d'aimer ma tête.

ANTIOCHUS, à part.

— Ciel! que ne l'ai-je, sa tête! il a trouvé le sens... — Mais rusons avec lui.

Haut.

Jeune prince de Tyr, — selon la teneur de notre strict édit, — votre explication étant erronée, — nous pourrions mettre fin à vos jours; — cependant l'espérance, issue d'un arbre aussi beau — que vous, nous dispose autrement. — Nous vous accordons un sursis de quarante jours; — si d'ici là notre secret est révélé, — cet acte de clémence prouve la joie que nous aurons alors à vous avoir pour fils; — et jusqu'alors vous serez traité — comme il sied à notre dignité et à votre mérite.

Antiochus sort avec sa fille et sa suite.

PÉRICLÈS.

— Comme la courtoisie tâche de masquer le crime! — C'est bien là l'acte d'un hypocrite, — qui n'a rien de bon que ce qu'il laisse voir. — S'il était vrai que mon interpré-

tation fût fausse, — alors, il serait certain que tu n'as pas été assez criminel — pour déshonorer ton âme par un odieux inceste. — Mais j'ai trop bien deviné : tu es à la fois père et fils, — par ton union contre nature avec ton enfant, — union dont les jouissances conviennent à un mari, non à un père; — et elle, elle se repaît de la chair de sa mère, — en souillant le lit maternel; — et tous deux, vous êtes des serpents qui, tout en se nourrissant — des plus douces fleurs, ne produisent que du poison. — Antioche, adieu! Car, la prudence me le dit, les gens — qui ne rougissent pas d'actions plus noires que la nuit — ne reculeront devant rien pour les dérober à la lumière. — Un crime, je le sais, en provoque un autre; — le meurtre confine à la luxure, comme la fumée à la flamme. — Le poison et le guet-apens sont les deux bras du crime, — oui, et ses boucliers pour repousser le scandale. — Aussi, de peur que vous ne tranchiez mes jours pour vous sauvegarder, — j'échapperai par la fuite au danger que je redoute.

Il sort.

Rentre ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

— Il a trouvé la solution; aussi sommes-nous résolus — à avoir sa tête. — Il ne faut pas qu'il vive pour proclamer mon infamie, — et pour annoncer au monde qu'Antiochus pèche — d'une aussi abominable manière. — Donc ce prince doit mourir sur-le-champ; — car mon honneur ne peut être maintenu que par sa chute. — Holà, quelqu'un!

Entre THALIARD.

THALIARD.

Votre altesse appelle?

ANTIOCHUS.

— Thaliard, vous êtes de notre chambre. Notre con-

science — confie ses actes intimes à votre discrétion, — et nous voulons que votre fidélité fasse votre avancement... — Tiens, Thaliard, voici du poison, et voici de l'or : — nous haïssons le prince de Tyr, et il faut que tu le tues : — il est inutile que tu m'en demandes la raison ; — nous te donnons un ordre. Dis-moi si c'est chose faite.

THALIARD.

Monseigneur, — c'est chose faite.

ANTIOCHUS.

Il suffit ; — les paroles, en exprimant ton zèle, ne feraient que refroidir ton élan.

Entre UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Monseigneur, le prince Périclès a pris la fuite.

Il sort.

ANTIOCHUS, à Thaliard.

Il y va — de ta vie, vole après lui ; et, pareil à la flèche qui, lancée — par un habile archer, frappe le but — visé par lui, ne reviens — que pour nous dire : Le prince Périclès est mort.

THALIARD.

Monseigneur, si — une fois je puis le tenir à la portée de mon pistolet, — son affaire est sûre. Sur ce, salut à votre altesse !

Il sort.

ANTIOCHUS.

— Thaliard, adieu ! Jusqu'à ce que Périclès soit mort, — mon cœur ne peut prêter secours à ma tête.

Il sort.

SCÈNE II

[Le palais du prince de Tyr.]

Entrent PÉRICLÈS, HÉLICANUS et d'autres seigneurs.

PÉRICLÈS.

— Que personne ne nous dérange... Pourquoi ces pensées qui m'oppressent? — Cette triste compagne, la sombre mélancolie, — est si assidue auprès de moi que ni le jour — à la marche radieuse, ni la nuit pacifique, — (cette tombe où devrait dormir la douleur) — ne peuvent me donner une heure de repos. — Ici les plaisirs courtisent mes regards, et mes regards les évitent. — Le danger, que je redoutais, est à Antioche, — et le bras d'Antiochus semble bien trop court pour m'atteindre ici ; — pourtant la science du plaisir est impuissante à me réjouir, — et la distance de mon ennemi, à me rassurer. — Cela n'est que trop vrai ; les émotions morales — qui sont nées d'une frayeur exagérée — sont entretenues et alimentées par l'inquiétude ; — ce qui n'était d'abord que la crainte d'un malheur — devient à la longue la préoccupation de le prévenir. — C'est ma situation : le grand Antiochus, — avec qui je suis trop petit pour lutter, — (car il est si puissant qu'il fait de toutes ses volontés des actes,) — croira que je parlerai, quand je jurerais de me taire ; — et il ne me servirait de rien de lui dire que je l'honore, — s'il soupçonne que je puis le déshonorer ; — et, craignant des révélations qui le feraient rougir, — il les préviendra par tous les moyens ; — il inondera la contrée de troupes ennemies, — et déploiera un si formidable appareil de guerre — que la stupeur bannira le courage du pays. — Nos hommes seront vaincus, avant de com-

battre, — et nos sujets punis d'une offense à laquelle ils n'ont pas même songé. — C'est ma sollicitude pour eux, et non mon inquiétude pour moi-même, — (moi, je ne suis rien de plus que la cime de l'arbre — protégeant et abritant les racines dont il se nourrit,) — qui fait pâtir mon corps et languir mon âme, — et qui torture d'avance celui que voudrait torturer Antiochus.

PREMIER SEIGNEUR.

— Que la joie et le bonheur remplissent votre cœur sacré!

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Et jusqu'à votre retour parmi nous, puisse votre esprit demeurer — en paix et en joie!

HÉLICANUS.

— Paix, paix, messeigneurs, et laissez parler l'expérience! — Ils abusent le roi, ceux qui le flattent; — car la flatterie est le soufflet qui attise le vice : — ce qu'on flatte n'est qu'une étincelle — dont le souffle de l'adulation fait une flamme ardente; — au contraire une remontrance respectueuse et modérée — convient aux rois, car ils sont hommes et peuvent faillir. — Quand messer l'enjôleur parle de paix, — il vous flatte, en faisant la guerre à votre vie.

S'agenouillant.

— Prince, pardonnez-moi, ou frappez-moi, si vous voulez; — je ne puis pas tomber beaucoup plus bas qu'à genoux.

PÉRICLÈS, aux autres seigneurs.

— Laissez-nous seuls, lui et moi; mais ayez soin de vous informer — quels sont les navires en partance dans notre port, — et revenez nous le dire.

Les seigneurs sortent.

Hélicanus, — tu nous as ému : que vois-tu sur notre visage?

HÉLICANUS.

— Un front irrité, mon redouté seigneur.

PÉRICLÈS.

— S'il y a de tels éclairs dans le sourcil froncé d'un prince, — comment ta langue ose-t-elle nous faire monter la colère à la face?

HÉLICANUS.

— Comment les plantes osent-elles regarder le ciel — qui les nourrit?

PÉRICLÈS.

Tu sais que j'ai le pouvoir — de t'ôter la vie.

HÉLICANUS, à genoux.

J'ai moi-même aiguisé la hache; — vous n'avez plus qu'à frapper le coup.

PÉRICLÈS.

Lève-toi, je te prie, lève-toi. — Assieds-toi, assieds-toi. Tu n'es pas un flatteur, — je t'en remercie. Que le ciel puissant préserve — les rois d'aimer à entendre pallier leurs fautes! — Digne conseiller, digne serviteur d'un prince, — qui par ta sagesse fais d'un prince ton serviteur, — que veux-tu que je fasse?

HÉLICANUS.

Que vous supportiez avec patience — les peines que vous vous infligez à vous-même.

PÉRICLÈS.

— Tu parles comme un médecin, Hélicanus; — tu m'administres une potion — que toi-même tu tremblerais de prendre. — Écoute-moi : j'allai donc à Antioche, — où, comme tu sais, à la face même de la mort, — je cherchai à obtenir une beauté splendide, — pour en avoir une postérité — qui fût le soutien du prince et la joie des sujets. — Son visage m'apparut comme une merveille incomparable; — le reste, (je te le dis à l'oreille,) était noir comme l'inceste. — Ma science ayant tout deviné, le père criminel, — au lieu de me

frapper, affecta de me cajoler; mais, tu sais cela, — c'est quand les tyrans semblent caressants qu'il faut les craindre. — Cette crainte m'ayant saisi, j'ai fui jusqu'ici, — sous le couvert d'une nuit favorable — qui fut ma bonne protectrice; et, une fois ici, — j'ai réfléchi à ce qui s'était passé, à ce qui pourrait s'ensuivre. — Je le savais tyrannique; or, les soupçons des tyrans, — loin de diminuer, s'accroissent plus vite que leurs années. — S'il soupçonne, comme il le fait sans doute, — que je révélerai à l'air attentif — de combien de princes il a versé le sang — pour garder le secret de son lit ténébreux, — afin de couper court à cette inquiétude, il couvrira ce pays d'armées, — sous prétexte d'un outrage que je lui aurai fait; — et alors, pour mon offense, si c'en est une, tous — auront à supporter les coups de la guerre, qui n'épargne pas l'innocence. — Ma sollicitude pour tous (y compris toi-même, — qui en ce moment me la reproches)...

HÉLICANUS.

Hélas, seigneur!

PÉRICLÈS.

— A fait refluer le sommeil de mes yeux, le sang de mes joues, — et affluer dans mon esprit mille inquiétudes, mille appréhensions; — j'ai cherché les moyens de conjurer la tempête, avant qu'elle éclate; — et, ayant trouvé bien faibles les chances de salut, — j'ai cru, en m'en affligeant, faire acte de charité princière.

HÉLICANUS.

— Eh bien, monseigneur, puisque vous m'avez donné permission de parler, — je parlerai franchement. Vous redoutez Antiochus; — et c'est justement, à mon avis, que vous redoutez ce tyran — qui, soit par une guerre ouverte, soit par une trahison cachée, — veut vous ôter la vie. — Conséquemment, monseigneur, voyagez pendant quelque temps, — jusqu'à ce que sa colère furieuse soit passée, —

ou que les destins aient tranché le fil de ses jours. — Déléguez votre pouvoir à quelqu'un ; si c'est à moi, — le jour ne sert pas la lumière plus fidèlement que je n'accomplirai ma mission.

PÉRICLÈS.

— Je ne doute pas de ton zèle ; — mais si dans mon absence il attente à mon empire...

HÉLICANUS.

— Notre sang confondu couvrira la terre, — qui nous a donné l'être avec la naissance.

PÉRICLÈS.

— Je vais donc m'éloigner de Tyr, et me rendre — à Tharse où tu m'écriras : — c'est d'après tes lettres que je me dirigerai. — Le contrôle que j'ai exercé et que j'exerce pour le bien de mes sujets, — je te le délègue, à toi dont la sagesse a la force de l'assumer. — J'accepte pour garant ta parole, et je ne te demande pas de serment : — qui ne craint pas de manquer à l'une, saura assurément rompre l'autre. — Vivons chacun dans notre sphère, intègres et loyaux, — et que jamais notre existence ne démente cette vérité, — que tu es un sujet modèle, et moi un vrai prince.

Ils sortent.

SCÈNE III

[Tyr. — Un vestibule du palais.]

Entre THALIARD.

THALIARD.

Donc voici Tyr, et voici la cour. C'est ici que je dois tuer le roi Périclès ; sinon, je suis sûr d'être pendu au retour : c'est dangereux... Allons, je m'aperçois que c'était un compagnon sage et circonspect, celui qui, invité à solliciter du

roi ce qu'il désirait, demanda à ne jamais connaître aucun de ses secrets. Je vois maintenant qu'il avait raison : car, pour peu qu'un roi dise à un homme d'être un coquin, il est obligé d'en être un par la teneur de son serment. Chut! voici venir les seigneurs de Tyr.

Entrent HÉLICANUS, ESCANÈS et autres seigneurs.

HÉLICANUS.

— Vous n'avez pas, mes pairs de Tyr, — à discuter davantage sur le départ du roi. — La commission, scellée de son sceau, qu'il m'a confiée, — parle suffisamment : il est parti pour voyager.

THALIARD, à part.

Comment! le roi est parti!

HÉLICANUS.

— Si au surplus vous tenez à savoir — pourquoi il est parti, sans avoir, pour ainsi dire, — pris congé de vos affections, je vais vous donner quelques éclaircissements. — Quand il était à Antioche...

THALIARD, à part.

Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS.

— Le roi Antiochus, (j'ignore pour quelle cause,) — conçut contre lui du déplaisir; du moins Périclès le crut; — et, craignant d'avoir commis quelque erreur ou quelque faute, — il a voulu, pour en témoigner son regret, se punir lui-même; — il s'est donc jeté au milieu des périls d'une navigation — qui à chaque minute le met entre la vie et la mort.

THALIARD, à part.

Allons, je vois — que je ne serai pas encore pendu, quand je le voudrais; — mais, puisqu'il est parti, le roi sera bien aise sans doute — qu'il se soit échappé de terre

pour périr sur les mers. — Mais présentons-nous... Paix aux seigneurs de Tyr!

HÉLICANUS.

— Le seigneur Thaliard est le bienvenu de la part d'Antiochus.

THALIARD.

C'est de sa part que je viens — avec un message pour le prince Périclès; — mais, comme j'ai appris, depuis mon débarquement, — que votre roi est allé voyager on ne sait où, — mon message doit faire retour à celui dont il émane.

HÉLICANUS.

— Nous n'avons aucune raison de demander à le connaître, puisqu'il est — adressé à notre maître, et non à nous. — Pourtant, avant votre départ, permettez — que, comme amis d'Antiochus, nous vous fêtions dans Tyr.

Ils sortent.

SCÈNE IV

[Tharse. — La maison du gouverneur.]

Entrent CLÉON, DIONYSA et leur suite.

CLÉON.

— Ma Dionysa, reposons-nous ici, — et voyons si, en racontant les souffrances des autres, — nous parviendrons à oublier les nôtres.

DIONYSA.

— Ce serait attiser le feu, dans l'espoir de l'éteindre; — celui qui sape une colline parce qu'elle est trop élevée, — s'expose à abattre une montagne pour en édifier une plus haute. — O mon malheureux seigneur! tels sont nos maux : — jusqu'ici, ils ne se font sentir et voir qu'à travers les yeux troubles de la douleur; — mais, si nous les ébranchons, ils vont grandir, comme des arbres.

roi ce qu'il désirait, demanda à ne jamais connaître aucun de ses secrets. Je vois maintenant qu'il avait raison : car, pour peu qu'un roi dise à un homme d'être un coquin, il est obligé d'en être un par la teneur de son serment. Chut! voici venir les seigneurs de Tyr.

Entrent HÉLICANUS, ESCANÈS et autres seigneurs.

HÉLICANUS.

— Vous n'avez pas, mes pairs de Tyr, — à discuter davantage sur le départ du roi. — La commission, scellée de son sceau, qu'il m'a confiée, — parle suffisamment : il est parti pour voyager.

THALIARD, à part.

Comment! le roi est parti!

HÉLICANUS.

— Si au surplus vous tenez à savoir — pourquoi il e parti, sans avoir, pour ainsi dire, — pris congé de vos fections, je vais vous donner quelques éclaircissements. Quand il était à Antioche...

THALIARD, à part.

Que dit-il d'Antioche?

HÉLICANUS.

— Le roi Antiochus, (j'ignore pour quelle ca conçut contre lui du déplaisir; du moins Péricl — et, craignant d'avoir commis quelque erreur faute, — il a voulu, pour en témoigner son re lui-même; — il s'est donc jeté au milieu d navigation — qui à chaque minute le met mort.

THALIARD, à part.

Allons, je vois — que je ne serai quand je le voudrais; — mais, puis sera bien aise sans doute — qu'il s

dégradent faute d'usage; — ces palais qui, il y a deux étés à peine, — avaient besoin de tous les raffinements pour flatter le goût, — seraient maintenant satisfaits d'un morceau de pain, et le mendient. — Ces mères qui, pour gorger leurs enfants, — ne trouvaient rien de trop exquis, sont maintenant prêtes — à manger les chers petits qu'elles aimaient tant. — Si aiguës sont les dents de la faim, que mari et femme — tirent au sort à qui mourra le premier pour allonger la vie de l'autre; — ici pleure un seigneur, là une dame; — beaucoup succombent, mais ceux qui les voient périr, — ont à peine assez de force pour leur donner la sépulture. — N'est-il pas vrai?

DIONYSA.

— Nos joues et nos yeux caves l'attestent.

CLÉON.

— Oh! puissent les cités — qui à la coupe prospère de l'Abondance boivent si largement — entendre nos sanglots dans l'orgie de leur superflu! — La misère de Tharse pourrait bien être la leur.

Entre UN SEIGNEUR.

LE SEIGNEUR.

— Où est le seigneur gouverneur?

CLÉON.

Le voici. — Proclame les malheurs que tu apportes avec tant de hâte; — car le secours est trop loin de nous pour que nous puissions l'attendre.

LE SEIGNEUR.

— Nous avons signalé, sur la côte voisine, — une imposante flottille faisant voile sur notre ville.

CLÉON.

Je m'en doutais. — Un malheur n'arrive jamais sans amener un héritier — qui puisse lui succéder. — Ainsi du

nôtre. Quelque nation voisine, — prenant avantage de notre misère, — a rempli ces vastes vaisseaux de forces supérieures, — pour accabler des gens déjà à terre — et triompher d'un malheureux comme moi — qu'il y a si peu de gloire à abattre.

LE SEIGNEUR.

— Cela n'est guère à craindre; car, à en juger — par le pavillon blanc qu'ils ont déployé, ils nous apportent la paix — et viennent à nous en auxiliaires, non en ennemis.

CLÉON.

— Tu parles comme quelqu'un qui ignore — que sous les apparences les plus loyales se cachent les projets les plus perfides. — Mais, quelles que soient leurs intentions, qu'avons-nous à craindre? — La fosse est l'abîme le plus profond, et nous en sommes à mi-chemin. — Va dire à leur général que nous l'attendons ici, — afin de savoir pourquoi il vient, d'où il vient, — et ce qu'il demande.

LE SEIGNEUR.

J'y vais, monseigneur.

Il sort.

CLÉON.

— Bienvenue est la paix, si c'est la paix qu'il veut; — si c'est la guerre, nous sommes incapables de résister.

PÉRICLÈS entre avec sa suite.

PÉRICLÈS.

— Seigneur gouverneur, car nous apprenons que vous l'êtes, — que nos vaisseaux et nos nombreuses troupes — ne soient pas comme des feux allumés qui effarent vos regards. — Nous avons appris vos misères à Tyr même, — et nous avons vu la désolation de vos rues; — nous venons, non pour ajouter une souffrance à vos larmes, — mais pour en alléger le poids douloureux; — vous croyez peut-être que nos vaisseaux — sont, comme le cheval de Troie, char-

gés d'une guerre, — d'une expédition sanglante qui vous menace de la ruine; — ils sont chargés de blé pour vous procurer le pain nécessaire, — et rendre la vie à ceux qui sont à demi morts de faim.

TOUS.

— Que les dieux de la Grèce vous protégent! — nous prierons pour vous.

PÉRICLÈS.

Levez-vous, je vous prie, levez-vous; — nous ne demandons pas des hommages, mais de l'affection, — et un hâvre pour nous, nos vaisseaux et nos hommes.

CLÉON.

— S'il en est ici qui se refusent à votre demande, — ou qui vous payent mentalement d'ingratitude, — fût-ce nos femmes, nos enfants, ou nous-mêmes, — que la malédiction du ciel et des hommes punisse leur vilenie! — Jusqu'alors, (et cela n'arrivera jamais, j'espère), — que votre grâce soit la bienvenue dans notre ville et parmi nous.

PÉRICLÈS.

— Nous agréons cette bienvenue; réjouissons-nous ici quelque temps, — jusqu'à ce que nos étoiles, encore menaçantes, nous accordent un sourire.

Ils sortent.

Entre GOWER.

GOWER.

Vous venez de voir là un puissant roi
Entraîner sa fille à l'inceste,
Et un prince meilleur, un bénin seigneur,
Se faire vénérer par ses actes et ses paroles.
Patientez donc, comme le doivent des hommes,
Jusqu'à ce qu'il ait échappé à l'adversité.
Je vous montrerai les couronnés du malheur
Perdant un fétu et gagnant une montagne.

Le vertueux prince,
A qui je donne ma bénédiction,
Est toujours à Tharse où par chacun
Ce qu'il dit est tenu pour texte sacré,
Et où, en mémoire de ses actes,
On lui élève une statue d'or :
Mais des nouvelles d'un genre différent
Sont apportées sous vos yeux ; qu'ai-je besoin de parler?

PANTOMIME.

Entre, par une porte, PÉRICLÈS, causant avec CLÉON; leur suite les escorte. Entre, par une autre porte, UN GENTILHOMME, chargé d'une lettre pour Périclès; Périclès montre la lettre à Cléon, puis donne une récompense au messager et l'arme chevalier. Périclès, Cléon, etc., sortent par différents côtés.

GOWER, reprenant.

Le bon Hélicanus est resté à Tyr,
Mais non, comme le frélon, pour manger le miel
Produit par d'autres; tous ses efforts tendent
A détruire le mal et à faire vivre le bien.
Pour accomplir le désir de son prince,
Il lui mande tout ce qui arrive à Tyr :
Que Thaliard est venu avec la résolution criminelle
Et l'intention secrète de l'occire,
Et qu'il ne serait pas très-bon pour lui
De prolonger son séjour à Tharse.
Sur cet avis, le prince se remet en mer
Où il est rare qu'on se trouve à l'aise;
En effet déjà le vent se met à souffler;
Le tonnerre en haut, en bas les lames
Donnent de telles secousses que le navire,
Qui devait le protéger, naufrage et se brise;
Et lui, le bon prince, ayant tout perdu,
Est par les vagues chassé de côte en côte.
Tout a péri, corps et biens,
Nul n'a échappé que lui.
Enfin la fortune, lasse de mal faire,
L'a jeté à la côte pour le mettre à l'aise.
Et le voici qui vient; ce qui va s'ensuivre,

Ne le demandez pas au vieux Gower
Dont le récit est déjà trop long.

Il sort.

SCÈNE V

[Pentapolis. Une plage.]

Entre PÉRICLÈS, tout mouillé.

PÉRICLÈS.

— Apaisez votre ire, astres irrités! — Vents, pluie, tonnerre, l'homme terrestre — n'est qu'une substance qui doit vous céder, — et je vous obéis, comme le veut ma nature. — Hélas! la mer m'a jeté sur les rochers, — m'a balayé de rivage en rivage, et ne m'a laissé de souffle — que pour penser à la mort imminente. — Qu'il suffise à la grandeur de votre puissance — d'avoir dépouillé un prince de tous ses biens; — rejeté de votre tombe liquide, — tout ce qu'il demande est de mourir ici en paix.

Entrent TROIS PÊCHEURS.

PREMIER PÊCHEUR.

Holà! Plastron!

SECOND PÊCHEUR.

Holà! arrive, et ramène les filets.

PREMIER PÊCHEUR.

Allons donc, culottes rapiécées!

TROISIÈME PÊCHEUR.

Que dites-vous, maître?

PREMIER PÊCHEUR.

Vois comme tu te dépêches à cette heure! Arrive, ou je vais te chercher avec un grappin.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Ma foi, maître, je pensais aux pauvres gens qui se sont perdus devant nous, tout à l'heure.

PREMIER PÊCHEUR.

Hélas! pauvres âmes! Cela me navrait le cœur d'entendre les cris lamentables qu'ils jetaient vers nous pour que nous les sauvions, quand nous pouvions à peine nous sauver nous-mêmes.

TROISIÈME PÊCHEUR.

Pour ça, maître, ne l'avais-je pas dit, quand j'ai vu les marsouins bondir et faire la culbute? On dit qu'ils sont moitié chair, moitié poisson. La peste soit d'eux! Ils ne paraissent jamais, que je ne m'attende à être trempé. Maître, je me demande comment les poissons vivent dans la mer.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh! comme les hommes à terre : les grands mangent les petits. Je ne puis mieux comparer nos riches avares qu'à une baleine qui se joue et se trémousse, en chassant devant elle le menu fretin, et finit par le dévorer d'une bouchée. J'ai ouï signaler sur terre de ces baleines-là, qui ne cessent d'ouvrir la gueule qu'elles n'aient avalé la paroisse, église, flèche, cloches et tout.

PÉRICLÈS, à part.

Jolie moralité!

TROISIÈME PÊCHEUR.

Mais, maître, si j'avais été le sacristain, j'aurais été ce jour-là dans le beffroi.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Pourquoi, mon brave?

TROISIÈME PÊCHEUR.

Parce que la baleine m'aurait avalé aussi; et, quand j'aurais été dans son ventre, j'aurais fait avec les cloches un carillon dont elle ne se serait débarrassée qu'après avoir

tout rejeté, cloches, flèche, église et paroisse. Mais si le bon roi Simonide était de mon avis...

PÉRICLÈS, à part.

Simonide?

TROISIÈME PÊCHEUR.

Nous purgerions le pays de ces frelons qui dérobent aux abeilles leur miel.

PÉRICLÈS, à part.

Comme ces pêcheurs prennent texte de la gent squammeuse des mers — pour dénoncer les infirmités humaines! — Comme ils savent extraire de l'empire liquide — tout ce qui chez les hommes est louable ou blâmable!

Haut.

— Paix à vos travaux, honnêtes pêcheurs!

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Honnête! mon garçon, qu'est cela? Si c'est un saint de vos amis, rayez-le du calendrier, et personne ne songera à le chercher.

PÉRICLÈS.

Voyez, la mer a vomi sur votre côte...

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Quelle méchante ivrogne que la mer de te vomir ainsi sur notre chemin!

PÉRICLÈS.

Un homme, que les flots et les vents — se sont renvoyé comme une balle — dans cet immense jeu de paume, vous conjure d'avoir pitié de lui : — il vous implore, lui qui n'a pas été habitué à mendier.

PREMIER PÊCHEUR.

Vraiment, l'ami, vous ne savez pas mendier? Il en est dans notre pays de Grèce qui gagnent plus à mendier que nous ne le faisons à travailler.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Sais-tu attraper le poisson, alors?

PÉRICLÈS.

Je n'ai jamais essayé.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Eh bien, tu es sûr de mourir de faim; car tu ne peux gagner quoi que ce soit de nos jours, que tu n'aies su le pêcher.

PÉRICLÈS.

— Ce que j'étais, je l'ai oublié; — mais ce que je suis, le besoin me l'enseigne : — un homme racorni par le froid; mes veines sont glacées, — et il ne me reste de chaleur vitale — que ce qu'il faut pour que ma langue implore votre secours; — si vous me le refusez, quand je serai mort, — veuillez, comme je suis un homme, me faire ensevelir. —

PREMIER PÊCHEUR.

Tu parles de mourir! Les dieux nous en préservent! J'ai là un manteau; allons, mets-le; ça te tiendra chaud... Voilà, sur ma parole, un beau garçon!... Allons, tu viendras chez nous, et nous aurons de la viande les jours de fête, du poisson les jours de jeûne, et en outre des poudings et des crêpes; et tu seras le bienvenu.

PÉRICLÈS.

Je vous remercie, monsieur.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Dites donc, l'ami, vous disiez que vous ne saviez pas mendier!

PÉRICLÈS.

Je n'ai fait que supplier.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Que supplier! Alors, je vais me faire suppliant, comme vous, et de cette façon, j'échapperai au fouet.

PÉRICLÈS.

Çà, tous les mendiants sont donc fouettés chez vous?

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Oh! pas tous, mon ami, pas tous; car, si tous les men-

diants étaient fouettés, je ne voudrais pas d'autre office que celui de fouetteur... Mais, maître, je vais retirer le filet.

Sortent deux des pêcheurs.

PÉRICLÈS.

Comme cette honnête gaîté sied à leur vie laborieuse!

PREMIER PÊCHEUR.

Dites-moi, monsieur, savez-vous où vous êtes?

PÉRICLÈS.

Pas précisément.

PREMIER PÊCHEUR.

Eh bien, je vais vous le dire; ce pays s'appelle Pentapolis; et notre roi, le bon Simonide.

PÉRICLÈS.

Vous l'appelez le bon roi Simonide?

PREMIER PÊCHEUR.

Oui, monsieur, et il mérite d'être ainsi appelé, pour son règne paisible et son bon gouvernement.

PÉRICLÈS.

— C'est un heureux roi, puisqu'il obtient de ses sujets — le surnom de bon, par son gouvernement. — A quelle distance sa cour est-elle de ce rivage? —

PREMIER PÊCHEUR.

Morguienne, monsieur, à une demi-journée de marche; et je vous dirai qu'il a une jolie fille, dont c'est demain le jour de naissance; et il y a des princes et des chevaliers venus de toutes les parties du monde pour jouter dans un tournoi en son honneur.

PÉRICLÈS.

— Si ma fortune était à la hauteur de mon désir, — je voudrais être un des concurrents.

PREMIER PÊCHEUR.

Les choses doivent être ce qu'elles peuvent être; et tout

homme a droit d'aspirer à ce qu'il ne peut obtenir, fût-ce le cœur d'une femme.

Les DEUX PÊCHEURS rentrent traînant un filet.

SECOND PÊCHEUR.

A l'aide, maître, à l'aide! Il y a un poisson empêtré dans le filet, comme le droit d'un pauvre homme dans la loi : il y aura peine à l'en tirer... Ha! diantre!... le voici hors, enfin, et il se trouve changé en une armure rouillée.

PÉRICLÈS.

— Une armure, amis! Je vous prie, laissez-la-moi voir. — Je te remercie, fortune, après toutes mes traverses, — de me donner de quoi refaire figure... — Mais c'est bien la mienne! cette armure fait partie de mon héritage! — C'est bien celle que feu mon père m'a léguée, — au moment de mourir, avec cette stricte recommandation : — « *Garde-la, mon Périclès, elle a été une égide — entre moi et la mort.* » Puis, me montrant ce brassard : — « *Il m'a sauvé, garde-le; en semblable nécessité, — dont puissent les dieux te préserver! il pourra te défendre.* » — Cette armure ne m'avait jamais quitté, tant j'y suis attaché; — il a fallu que la rude mer, qui n'épargne personne, — me l'arrachât dans sa rage; mais, devenue plus calme, elle me la rend. — Merci; mon naufrage n'est plus si désastreux, — puisque je retrouve ici le don légué par mon père.

PREMIER PÊCHEUR.

Que voulez-vous dire, monsieur?

PÉRICLÈS.

— Je vous demande, mes amis, cette noble cotte d'armes, — qui a jadis appartenu à un roi; — je la reconnais à cette marque. Ce roi m'aimait tendrement, — et, pour l'amour de lui, je désire l'avoir. — Vous voudrez bien ensuite me conduire à la cour de votre souverain, — où, avec cette ar-

mure, je pourrai paraître en gentilhomme; — et, si jamais ma fortune abaissée se relève, — je vous récompenserai de vos bontés; jusque-là, je reste votre débiteur. —

PREMIER PÊCHEUR.

Quoi! tu veux jouter en l'honneur de la princesse!

PÉRICLÈS.

Je montrerai la valeur que je puis avoir sous les armes.

PREMIER PÊCHEUR.

Allons, prends cette armure, et veuillent les dieux qu'elle te porte bonheur!

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Oui, mais écoutez bien, mon ami; c'est nous qui t'avons taillé cet habillement dans la rude étoffe des vagues; il doit y avoir pour nous certaines indemnités, certains menus profits. J'espère, monsieur, que, si vous réussissez, vous vous rappellerez à qui vous le devez.

PÉRICLÈS.

Croyez-moi, je n'y manquerai pas... — Maintenant, grâce à vous, me voici revêtu d'acier! — En dépit de toutes les secousses de la mer, — ce joyau est solidement fixé à mon bras; — je veux monter un coursier digne d'une si précieuse charge, — un coursier dont les allures délicieuses — fassent s'extasier les spectateurs à chacun de ses pas. — Seulement, mon ami, il me manque encore — une paire de jambières.

DEUXIÈME PÊCHEUR.

Nous t'en fournirons; je te donnerai ma meilleure cotte pour t'en faire une paire; et je te conduirai à la cour moi-même.

PÉRICLÈS.

— Maintenant, que l'honneur soit l'unique but de mes efforts! — Ou je me relèverai en ce jour, ou j'accumulerai malheur sur malheur.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Pentapolis. — Une plateforme conduisant à la lice; sur un des côtés, une estrade pour recevoir le roi et la princesse.]

Entrent SIMONIDE, THAÏSA, des SEIGNEURS et des gens de service.

SIMONIDE.

Les chevaliers sont-ils prêts à commencer la joute?

PREMIER SEIGNEUR.

Oui, mon suzerain; — et ils n'attendent plus que votre arrivée pour se présenter.

SIMONIDE.

— Retournez leur dire que nous sommes prêt; et que notre fille, — dont ces joutes doivent célébrer la naissance, — est assise ici, comme l'enfant de la beauté qu'a engendrée la nature — pour l'offrir à la vue et à l'admiration des hommes.

Sort le seigneur.

THAISA.

— Il vous plaît, mon père, de faire de moi — un éloge d'autant plus grand que mon mérite est plus mince.

SIMONIDE.

— Il convient qu'il en soit ainsi; car les princes sont — un modèle que le ciel fait à son image; — comme les bijoux perdent leur éclat, s'ils sont négligés, — les princes perdent leur renom, s'ils ne sont pas révérés. — A vous maintenant, ma fille, l'honneur d'expliquer — la mission de chaque chevalier par sa devise.

THAISA.

— Je mettrai mon honneur à le faire.

Entre un chevalier; il traverse la scène, et son écuyer présente son écu à la princesse.

SIMONIDE.

— Quel est le premier qui s'avance?

THAISA.

— Un chevalier de Sparte, mon illustre père ; — et l'emblème qu'il porte sur son écu — est un noir Éthiopien, désignant le soleil ; — la devise est : *Lux tua vita mihi.*

SIMONIDE.

— Il vous aime bien, celui qui tient la vie de vous. — Quel est le second qui se présente?

Le second chevalier passe.

THAISA.

— C'est un prince de Macédoine, mon royal père ; — l'emblème qu'il porte sur son écu — est un chevalier armé qui est vaincu par une dame ; — la devise est en espagnol : *Piu per dulçura que per fuerça.*

Le troisième chevalier passe.

SIMONIDE.

— Et quel est le troisième?

THAISA.

Le troisième est d'Antioche ; — son emblème est une guirlande de chevalerie ; — l'inscription : *Me pompæ provexit apex.*

Le quatrième chevalier passe.

SIMONIDE.

Qu'est-ce que le quatrième?

THAISA.

— Une torche allumée et renversée ; — la devise : *Quod me alit, me extinguit.*

SIMONIDE.

— Ce qui veut dire que la beauté a tout pouvoir sur lui, — étant capable de l'enflammer comme de le tuer.

Le cinquième chevalier passe.

THAISA.

— Le cinquième, c'est une main environnée de nuages, — tenant de l'or éprouvé par la pierre de touche, — avec cette devise : *Sic spectanda fides.*

Le sixième chevalier passe.

SIMONIDE.

— Et quel est ce sixième et dernier écu que le chevalier lui-même — a présenté avec une si gracieuse courtoisie?

THAISA.

— Il a l'air d'un étranger; son emblème est — une branche flétrie, qui n'est verte qu'au sommet; — la devise : *In hac spe vivo.*

SIMONIDE.

Joli mot! — A en juger par l'état de délabrement où il est, — il espère que par vous sa fortune pourra refleurir encore.

PREMIER SEIGNEUR.

— Il a grand besoin de valoir mieux que ses dehors — qui ne parlent guère en sa faveur; — car il semble, par son extérieur misérable, — être plus exercé au maniement du fouet qu'à celui de la lance.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Il peut certes bien être un étranger, car il vient — à un noble tournoi, étrangement équipé.

TROISIÈME SEIGNEUR.

— Et il a tout exprès laissé rouiller son armure — jusqu'aujourd'hui, afin de l'écurer dans la poussière.

SIMONIDE.

— Folle est l'opinion qui nous fait juger — l'homme intérieur par l'accoutrement extérieur. — Mais attendez, les chevaliers arrivent; nous allons passer — dans la galerie.

Ils se retirent. Bruyantes acclamations; cris de : Vive le pauvre chevalier !

SCÈNE VII

[Une salle d'apparat. — Un banquet préparé.]

Entrent SIMONIDE, THAÏSA, LES SEIGNEURS, UN MARÉCHAL DU PALAIS et les gens de la suite; puis LES CHEVALIERS, parmi lesquels est PÉRICLÈS.

SIMONIDE.

Chevaliers, — vous dire que vous êtes les bienvenus serait superflu. — Exposer en tête du volume de vos hauts faits, — comme à la page du titre, vos mérites guerriers, — ce serait faire plus que vous n'attendez de moi, plus qu'il ne sied, — car tout mérite se recommande de lui-même par ses effets. — Préparez-vous à la joie, car la joie convient à un festin. — Vous êtes mes hôtes.

THAISA, à Périclès.

Mais vous, vous êtes mon hôte et mon chevalier; — je vous remets ce laurier de victoire, — et je vous couronne roi de cette heureuse journée.

PÉRICLÈS.

— Je dois plus à la fortune, madame, qu'à mon mérite.

SIMONIDE.

— Dites ce que vous voudrez, la victoire est à vous; — et il n'est personne ici, j'espère, qui en conçoive de l'envie. — En formant les artistes, l'art a voulu — qu'il y en eût de bons, mais d'autres excellents; — et vous êtes son élève de prédilection... Venez, reine de la fête, — (car vous l'êtes, ma fille,) prenez ici votre place... — Vous, maréchal, placez les autres suivant leur dignité.

LES CHEVALIERS.

— Nous sommes grandement honorés par le bon Simonide.

SIMONIDE.

— Votre présence réjouit nos jours; nous aimons l'honneur; — car qui hait l'honneur, hait les dieux là-haut.

LE MARÉCHAL, à Périclès.

— Messire, voilà votre place.

PÉRICLÈS.

Un autre en serait plus digne.

PREMIER CHEVALIER.

— Ne résistez pas, messire; car nous sommes des gentilshommes — qui jamais, soit dans leur cœur, soit dans leurs procédés, — n'ont témoigné d'envie envers les grands ni de dédain envers les petits.

PÉRICLÈS.

— Vous êtes excessivement courtois, chevalier.

SIMONIDE.

Asseyez-vous, asseyez-vous, messire; asseyez-vous... —

PÉRICLÈS.

Par Jupiter, ce roi des pensées, c'est étonnant, — je ne puis manger sans penser à elle.

THAISA.

— Par Junon, cette reine — du mariage, tous les mets que je goûte — me semblent insipides, et je n'ai d'appétit que pour lui! — Assurément c'est un galant gentilhomme.

SIMONIDE.

Ce n'est — qu'un gentilhomme campagnard; il n'a pas fait plus que n'ont fait les autres chevaliers; — il a rompu une lance ou deux; n'en parlons plus.

THAISA.

— Il me fait l'effet d'un diamant à côté de verroteries.

PÉRICLÈS, à part.

— Ce roi est pour moi comme une image de mon père, — qui me rappelle la gloire dont il était entouré. — Lui aussi avait des princes rangés, comme des étoiles, autour de son trône, — et il était le soleil révéré d'eux tous. —

Tous ceux qui le contemplaient, astres inférieurs, — inclinaient leur couronne devant sa suprématie; — tandis que son fils n'est qu'un ver luisant dans la nuit, — lequel brille dans l'ombre, mais non dans la lumière. — Aussi bien je vois que le Temps est le souverain des hommes, — car il est leur créateur, comme il est leur tombeau, — et il leur octroie ce qu'il veut, non ce qu'ils demandent.

SIMONIDE.

Eh bien, êtes-vous joyeux, chevaliers?

PREMIER CHEVALIER.

— Qui pourrait être autrement en votre royale présence?

SIMONIDE.

— Eh bien, avec une coupe remplie jusqu'au bord, (que vos rasades soient à la hauteur des lèvres aimées de vos maîtresses), — nous vous portons cette santé.

LES CHEVALIERS.

Nous remercions votre grâce.

SIMONIDE.

Mais arrêtez un peu.

Montrant Périclès.

— Ce chevalier là-bas reste, il me semble, par trop mélancolique : — on dirait que les fêtes de notre cour — ne lui offrent rien qui soit digne de son mérite. — Ne le remarquez-vous pas, Thaïsa?

THAISA.

Qu'est-ce que — cela me fait, mon père?

SIMONIDE.

Oh! écoutez, ma fille; — les princes ici-bas doivent ressembler aux dieux d'en haut, — qui dispensent leurs générosités à quiconque — vient les honorer; et les princes qui n'agissent pas ainsi — sont comme des moucherons qui font grand bruit et qui, une fois tués, — surprennent par leur petitesse. — Donc, pour charmer sa rêverie, dis-lui — que nous buvons ce hanap de vin à sa santé.

THAISA.

— Hélas! mon père, il ne me sied pas — d'être aussi hardie avec un chevalier étranger; — il pourrait prendre mon offre pour une offense; — car les hommes prennent pour effronteries les avances des femmes.

SIMONIDE.

Eh bien! — faites ce que je vous dis, ou vous allez me fâcher.

THAISA, à part.

— Ah! par les dieux, il ne pouvait me faire plus grand plaisir.

SIMONIDE.

— Et dis-lui en outre que nous désirons savoir — de quel pays il est, son nom et sa famille.

THAISA, à Périclès.

— Messire, le roi mon père a bu à votre santé.

PÉRICLÈS.

— Je le remercie.

THAISA.

— En souhaitant que ce qu'il buvait fût autant de sang vivifiant pour vous.

PÉRICLÈS.

— Je vous remercie, lui et vous, et je lui fais volontiers raison.

THAISA.

— Et en outre il désire savoir de vous — de quel pays vous êtes, votre nom et votre famille.

PÉRICLÈS.

— Je suis un gentilhomme de Tyr; mon nom est Périclès; — mon éducation a été celle des arts et des armes; — en cherchant les aventures dans le monde, — j'ai perdu par une mer orageuse mes vaisseaux et mes hommes, — et, après un naufrage, j'ai été poussé sur cette côte.

THAISA, à Simonide.

— Il remercie votre grâce; il se nomme Périclès, — gentilhomme de Tyr; il a, — par un malheur, perdu sur mer — ses vaisseaux et ses hommes, et il a été jeté sur cette côte.

SIMONIDE.

— Par les dieux, je compâtis à ses malheurs, — et je veux le distraire de sa mélancolie. — Allons, messieurs, nous nous attardons aux bagatelles, — et nous perdons les moments que réclament d'autres plaisirs. — Les armures que vous portez — conviennent parfaitement à des soldats qui dansent; — je ne veux pas de cette excuse qu'une — si bruyante musique est trop rude pour les oreilles des dames, — car elles aiment les hommes sous les armes autant qu'au lit.

Les chevaliers et les dames dansent.

— Allons, la chose, si bien demandée, a été aussi bien exécutée.

A Périclès.

Venez, monsieur; — voici une dame qui a besoin de se mettre en haleine; — et j'ai souvent ouï dire que les chevaliers de Tyr — excellent à faire glisser les dames, — et n'excellent pas moins à danser.

PÉRICLÈS.

— Oui, monseigneur, ceux qui s'y exercent.

SIMONIDE.

— Oh! vous parlez comme si vous souhaitiez un refus — à votre courtoise invitation.

Les chevaliers et les dames dansent.

Décrochez, décrochez. — Messieurs, merci à tous; tous s'en sont bien acquittés, — mais vous mieux que tous.

Il s'adresse à Périclès.

Pages, des flambeaux! conduisez — ces chevaliers à leurs logements respectifs.

A Périclès.

Vous, messire, — nous avons donné ordre que vous fussiez logé près de nous.

PÉRICLÈS.

Je suis soumis au bon plaisir de votre grâce.

SIMONIDE.

— Princes, il est trop tard pour causer d'amour; — car c'est là le but, je le sais, auquel vous visez. — Donc, que chacun aille se reposer; — demain, tous feront de leur mieux pour réussir.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Tyr. — Le palais du gouverneur.]

Entrent HÉLICANUS et ESCANÈS.

HÉLICANUS.

— Non, Escanès, sachez ceci : — Antiochus était coupable d'inceste; — aussi les dieux tout-puissants n'ont pas voulu — ajourner davantage le châtiment qu'ils tenaient en réserve, — et qui était dû à ce crime odieux. — Au faîte même et dans tout l'éclat de sa gloire, — quand il était assis avec sa fille — dans un chariot d'une inestimable valeur, — un feu est parti du ciel et a réduit — leurs corps en lambeaux odieux; ils étaient si infects, — que tous ceux qui les adoraient du regard avant leur chute — répugnent maintenant à les ensevelir de leurs mains.

ESCANÈS.

— C'est fort étrange.

HÉLICANUS.

Et ce n'est que juste; car, si grand — que fût ce roi, sa

grandeur n'a pu le défendre — contre le coup de foudre du ciel, et le crime a eu sa récompense.

ESCANÈS.

C'est très-vrai.

Entrent TROIS SEIGNEURS.

PREMIER SEIGNEUR.

— Voyez, nul autre n'est admis par lui — en conférence particulière ou en conseil.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Cet état de choses ne sera pas supporté plus longtemps sans une remontrance.

TROISIÈME SEIGNEUR.

— Et maudit soit celui qui ne la secondera pas!

PREMIER SEIGNEUR.

— Suivez-moi donc... Seigneur Hélicanus, un mot.

HÉLICANUS.

— A moi? Soyez le bienvenu... Bonjour, messeigneurs.

PREMIER SEIGNEUR.

— Sachez que nos griefs ont atteint le comble, — et vont enfin déborder.

HÉLICANUS.

— Vos griefs? pourquoi? Ne faites point injure au prince que vous aimez.

PREMIER SEIGNEUR.

— Ne vous faites point injure à vous-même, noble Hélicanus. — Si le prince est vivant, mettez-nous à même de le saluer, — ou de savoir sur quelle terre fortunée il respire. — S'il est encore de ce monde, nous irons le chercher; — s'il repose dans son tombeau, nous l'y trouverons; — sortons du doute : vivant, il doit nous gouverner; — mort, il nous donne motif de le pleurer, — et nous laisse libres pour une nouvelle élection.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

— Sa mort étant, à notre avis, la probabilité la plus forte, — et considérant que ce royaume, resté sans chef, — comme un bel édifice sans toit, — tomberait vite en ruine, c'est à vous-même, noble seigneur, — à vous qui êtes le plus habile à gouverner et à régner, — que nous nous soumettons désormais, comme à notre souverain. —

TOUS.

— Vive le noble Hélicanus!

HÉLICANUS.

— Écoutez la voix de l'honneur; suspendez vos suffrages; — si vous aimez le prince Périclès, suspendez-les. — Si je déférais à vos vœux, je m'élancerais dans une mer — où il y a des heures de troubles pour une minute de satisfaction. — Laissez-moi donc vous supplier de supporter — un an encore l'absence de votre roi. — Si, ce délai expiré, il n'est pas revenu, — je supporterai avec la patience de l'âge le joug que vous m'imposez. — Du moins, si je ne puis obtenir de vous cette preuve d'affection, — allez, en nobles gens, en nobles sujets, à la recherche du prince, — et employez à cette recherche votre aventureuse valeur; — si vous le trouvez et le décidez à revenir, — vous serez comme les diamants rangés autour de sa couronne.

PREMIER SEIGNEUR.

— Fou est celui qui ne se rend pas à la sagesse; — et, puisque le seigneur Hélicanus nous l'enjoint, — nous allons nous mettre en campagne.

HÉLICANUS.

— Ainsi vous nous aimez, nous vous aimons, et nous nous serrons la main; — quand les pairs sont ainsi unis, un royaume reste toujours debout.

Ils sortent.

SCÈNE IX

[Pentapolis. — Dans le palais.]

Entre **Simonide**, lisant une lettre; **les chevaliers** le rencontrent.

PREMIER CHEVALIER.

Bonjour au bon Simonide !

SIMONIDE.

– Chevaliers, j'ai à vous dire de la part de ma fille — qu'elle est résolue à ne pas entreprendre avant un an — l'état conjugal. — Ses raisons ne sont connues que d'elle-même, — et je n'ai pu les savoir d'elle.

DEUXIÈME CHEVALIER.

– Ne pourrons-nous avoir accès auprès d'elle, monseigneur?

SIMONIDE.

– Nullement, ma foi. Elle s'est si rigoureusement enfermée — dans sa chambre, que c'est impossible. — Elle veut durant douze lunes encore porter la livrée de Diane; – elle a fait ce vœu par le regard de Cynthia, — et elle s'est engagée, sur son honneur virginal, à ne pas le rompre.

TROISIÈME CHEVALIER.

– Si pénible que nous soit cet adieu, nous prenons congé de vous.

Ils sortent.

SIMONIDE.

Ainsi — les voilà dûment expédiés. Maintenant la lettre de ma fille ! — Elle me dit là qu'elle veut épouser le chevalier étranger — ou ne jamais revoir le jour ni la lumière. — Madame, c'est bien, votre choix s'accorde avec le mien; — j'en suis fort aise, mais quelle autorité elle prend ici! —

Elle ne se demande même pas si cela me plaît ou non!... — N'importe, j'approuve son choix, — et je ne veux plus de délai. — Tout beau! le voici qui vient!... Dissimulons.

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS.

— Toute félicité au bon Simonide!

SIMONIDE.

— Comme à vous, messire! Je vous suis fort obligé — pour votre charmante sérénade de la nuit dernière; mes oreilles, — je le proteste, n'ont jamais été rassasiées — d'une harmonie aussi délicieusement agréable.

PÉRICLÈS.

— C'est le bon plaisir de votre grâce qui me vaut cet éloge, — non mon mérite.

SIMONIDE.

Messire, vous êtes le maître de la musique.

PÉRICLÈS.

— Je suis le pire de tous ses élèves, mon bon seigneur.

SIMONIDE.

— Laissez-moi vous demander une chose. Que pensez-vous, messire, de — ma fille?

PÉRICLÈS.

Ce que je pense de la plus vertueuse princesse.

SIMONIDE.

— Et de plus elle est belle, n'est-ce pas?

PÉRICLÈS.

— Comme un beau jour d'été; prodigieusement belle.

SIMONIDE.

— Ma fille, messire, pense beaucoup de bien de vous, — oui, messire, tant de bien qu'il faut que vous soyez son maître, — et qu'elle veut être votre élève; ainsi réfléchissez.

PÉRICLÈS.

— Je suis indigne d'être son précepteur.

SIMONIDE.

— Elle ne pense pas ainsi ; lisez plutôt cet écrit.

PÉRICLÈS, à part, lisant la lettre que lui tend Simonide.

Que vois-je ! — Une lettre disant qu'elle aime le chevalier de Tyr ! — C'est une subtilité du roi pour avoir ma vie !

Haut.

— O mon gracieux seigneur, ne cherchez pas à prendre au piége — un gentilhomme étranger et malheureux — qui jamais n'a osé aspirer à aimer votre fille — et a borné toute son ambition à l'honorer.

SIMONIDE.

— Tu as ensorcelé ma fille, et tu es — un scélérat.

PÉRICLÈS.

Par les dieux, il n'en est rien, monsieur. — Jamais ma pensée n'a songé à pareille offense ; — jamais mes actions n'ont pris l'initiative — d'un fait qui pût m'attirer son amour ou votre déplaisir.

SIMONIDE.

— Traître, tu mens.

PÉRICLÈS.

Traître !

SIMONIDE.

Oui, traître !

PÉRICLÈS.

— S'il n'était le roi, je répondrais à celui — qui m'appelle traître, qu'il en a menti par la gorge.

SIMONIDE, à part

Par les dieux, j'applaudis à son courage.

PÉRICLÈS.

— Mes actions sont aussi nobles que mes pensées, — qui n'ont jamais trahi une basse origine. — Je suis venu à votre cour par amour pour l'honneur, — et non pour être rebelle à ses lois ; — et quiconque pense autrement de moi, — cette épée lui prouvera qu'il est l'ennemi de l'honneur.

SIMONIDE.

Non! — Voici venir ma fille, elle peut confirmer ce que je dis.

Entre THAISA.

PÉRICLÈS, à Thaïsa.

— Vous qui êtes aussi vertueuse que belle, — éclairez votre père courroucé : dites-lui si ma langue — a jamais sollicité de vous, si ma main vous a jamais écrit — rien qui ressemblât à une parole d'amour.

THAISA.

Eh! messire, quand vous l'auriez fait, — qui pourrait s'offenser de ce qui me serait agréable?

SIMONIDE.

— Oui-dà, madame, êtes-vous si péremptoire?

A part.

— J'en suis bien aise au fond du cœur.

Haut.

Je vous dompterai; — je vous ramènerai à la soumission... — Vous osez, sans avoir mon consentement, accorder — votre amour et vos affections à un étranger!...

A part.

— Qui, d'après tout ce que je sais de lui, — pourrait bien, il me semble, être d'un sang égal au mien.

Haut.

— Eh bien, écoutez-moi, madame, apprenez à soumettre votre volonté à la mienne; — et vous aussi, messire, écoutez... Laissez-vous commander par moi, — ou je fais de vous... le mari et la femme... — Allons, voyons, il faut que vos mains et vos lèvres scellent ce pacte... — Maintenant qu'elles se sont jointes, je vais détruire vos espérances; — et, pour surcroît de malheur... que Dieu vous tienne en joie!... — Ah çà, êtes-vous contents tous deux?

THAISA, s'adressant à Périclès.

Oui, si vous m'aimez, messire.

PÉRICLÈS.

— Comme la vie aime le sang qui l'alimente.

SIMONIDE.

— Ah çà, êtes-vous tous deux d'accord?

TOUS DEUX.

Oui, n'en déplaise à votre majesté.

SIMONIDE.

— Cela me plaît si fort que je vais vous marier; — ensuite, aussi vite que vous pourrez, allez vous mettre au lit.

Ils sortent.

Entre GOWER.

GOWER.

Maintenant le sommeil a assoupi le raout.
On n'entend plus dans le palais que les ronflements,
Que rend plus bruyants l'estomac surchargé
Par un très-pompeux repas de noces.
Le chat, avec ses yeux de charbon ardent,
Se couche devant le trou de la souris,
Et les grillons chantent à la bouche du four,
Comme égayés par la sécheresse.
Hymen a mené la fiancée au lit,
Où, par la perte d'une virginité,
Un enfant est formé... Soyez attentifs,
Et que l'intervalle si brusquement écoulé
Soit prestement rempli par vos fines imaginations.
J'expliquerai par des paroles les jeux muets du spectacle.

PANTOMIME.

Entrent par une porte Périclès, Simonide et leur suite; un messager va à leur rencontre, s'agenouille et remet une lettre à Périclès. Périclès montre la lettre à Simonide; les seigneurs s'agenouillent devant le premier. Alors entrent Thaïsa, grosse, et Lychorida. Simonide montre la lettre à sa fille; elle manifeste sa joie. Elle et Périclès prennent congé du roi et partent. Puis Simonide et sa suite se retirent.

GOWER.

Par maintes contrées désolées et ardues,
On cherche activement Périclès

Aux quatre coins opposés
Que réunit le monde;
On y met toute diligence;
Chevaux, navires et grosses dépenses
Aident aux perquisitions. De Tyr enfin,
(La renommée ayant secondé de si énergiques recherches),
A la cour du roi Simonide
Une lettre est apportée dont voici la teneur :
» Antiochus et sa fille sont morts;
» Les gens de Tyr sur la tête
» D'Hélicanus ont voulu mettre
» La couronne de Tyr, mais il s'y est refusé;
» Il s'est hâté d'apaiser les mutins,
» En leur disant que, si le roi Périclès
» N'était pas revenu après douze lunes,
» Il se soumettrait à leur décision,
» Et prendrait la couronne. » Ces nouvelles,
Ainsi apportées à Pentapolis,
Ont ravi les pays d'alentour,
Et chacun d'applaudir en s'écriant :
« *Notre héritier présomptif est un roi!*
» *Qui eût rêvé, soupçonné pareille chose?* »
Bref, Périclès doit retourner à Tyr;
Sa femme qui est grosse témoigne le désir
De l'accompagner : qui voudrait la contrarier?
Nous omettons les doléances et les regrets.
Elle prend avec elle Lychorida, sa nourrice,
Et les voilà en mer. Leur vaisseau oscille
Sur la vague neptunienne; la quille a déjà sillonné
La moitié du trajet; mais l'humeur de la fortune
Change encore; le Nord chenu
Dégorge une telle tempête
Que, comme un canard plongeant pour se sauver,
Le pauvre navire ne fait que monter et descendre.
La dame crie, et, juste ciel!
La frayeur la fait accoucher.
Ce qui doit s'ensuivre en ce terrible orage
Va s'expliquer de soi-même.
Je ne relate plus rien; l'action peut
Parfaitement développer le reste,
Mais n'eût pu révéler ce que j'ai dit.

Dans votre imagination tenez
Cette scène pour le vaisseau sur le pont duquel
Le prince, jouet des mers, paraît et parle.

Il sort.

SCÈNE X

[Un navire en mer.]

Entre PÉRICLÈS.

PÉRICLÈS.

— O dieu de ce vaste abîme, réprime ces vagues — qui éclaboussent le ciel et l'enfer; toi qui — commandes aux vents, emprisonne-les dans l'airain, — après les avoir rappelés de ces profondeurs ! O apaise — tes assourdissants et terribles tonnerres; éteins doucement tes brusques — jets de flamme!... Ah! Lychorida, — comment va ma reine? O ouragan, dans cette bave venimeuse — veux-tu te cracher tout entier? Le sifflet du capitaine — est comme un murmure à l'oreille de la mort; — il n'est pas entendu! Lychorida!... Lucine, ô — divine patronne, divine accoucheuse si secourable — à celles qui crient dans la nuit, transporte ta déité — à bord de notre esquif bondissant; — abrége les douleurs — de ma femme!... Eh bien, Lychorida?

LYCHORIDA entre, un enfant dans ses bras.

LYCHORIDA.

Voici une créature — trop jeune pour un tel lieu; si elle avait — la raison, elle mourrait de frayeur comme j'en mourrai sans doute. — Prenez dans vos bras cette portion de votre femme morte.

PÉRICLÈS.

Que dis-tu, Lychorida?

LYCHORIDA.

— Patience, bon sire ! n'assistez pas l'ouragan. — Voici tout ce qui reste vivant de votre femme, — une petite fille; pour l'amour d'elle, — soyez homme, et prenez courage.

PÉRICLÈS.

O dieux ! — Pourquoi nous faire aimer vos dons splendides, — et nous les enlever immédiatement? Nous autres, ici-bas, — nous ne reprenons pas ce que nous donnons, et en cela nous vous — donnons une leçon de générosité.

LYCHORIDA.

Patience, bon sire, — au nom de ce fardeau même !

PÉRICLÈS, regardant l'enfant.

Puisse maintenant ta vie être douce ! — Car jamais enfant n'eut une naissance plus orageuse. — Puisse ta nature être paisible et bonne ! — Car tu as eu en ce monde la plus rude bienvenue — qu'ait jamais eue fille de prince ! Puisse ton avenir être heureux ! — Tu as eu la plus bruyante nativité — que le feu, l'air, l'eau, la terre et le ciel réunis pouvaient te faire, — pour proclamer ta venue au monde ; la perte — que tu as subie dès le point de départ ne saurait être compensée par ton arrivée dans la vie — et par tout ce que tu peux y trouver... Que les dieux bons — jettent sur elle leur plus bienveillant regard !

Entrent DEUX MATELOTS.

PREMIER MATELOT.

Où en est le courage, seigneur? Dieu vous garde !

PÉRICLÈS.

— J'ai assez de courage. Je ne crains pas la tempête : — elle a fait ce qu'elle pouvait me faire de pire. Cependant, — pour l'amour — de cette pauvre enfant, marinière si novice, — je voudrais qu'elle se calmât.

PREMIER MATELOT.

Relâche les boulines, toi là-bas, entends-tu? entends-tu?... Ouragan, souffle et crève.

DEUXIÈME MATELOT.

Pourvu que nous ayons du large, les flocons d'écume de la vague peuvent bien atteindre la lune; je ne m'en inquiète guère.

PREMIER MATELOT.

Seigneur, il faut que la reine soit jetée par-dessus le bord; la mer est haute, le vent est violent, et ils ne se calmeront que quand le navire sera débarrassé de la morte.

PÉRICLÈS.

C'est une superstition que vous avez.

PREMIER MATELOT.

Pardonnez-nous, seigneur; c'est une observation qui a été constamment faite par nous en mer, et nous insistons sur la tradition. Ainsi livrez-la vite; car il faut qu'elle soit jetée à la mer sur-le-champ.

PÉRICLÈS.

— Faites comme bon vous semble... Malheureuse reine!

LYCHORIDA.

La voilà gisante, là, seigneur.

PÉRICLÈS.

— Tu as eu de terribles couches, ma chérie; — pas de lumière, pas de feu; les éléments ennemis — t'ont complétement abandonnée; je n'ai pas même le temps — de te déposer selon les rites dans ta tombe; il faut que sur-le-champ — je te jette dans le limon des mers, à peine couverte du cercueil; — là, au lieu du monument funèbre — et des lampes à jamais allumées, la baleine vomissante — et les flots grondants pèseront sur ton corps — gisant parmi de simples coquillages. Lychorida, — dis à Nestor de m'apporter des épices, de l'encre et du papier, — ma cassette et mes joyaux, et dis à Nicandre — de m'apporter la boîte

de satin; dépose l'enfant — sur l'oreiller, cours, tandis que je dis — à Thaïsa un religieux adieu : vite, femme! —

Sort Lychorida.

DEUXIÈME MATELOT.

Seigneur, nous avons sous les écoutilles une caisse, déjà calfatée et bituminée.

PÉRICLÈS.

— Merci. Marinier, dis-moi quelle est cette côte?

DEUXIÈME MATELOT.

Nous sommes près de Tharse.

PÉRICLÈS.

Allons là, gentil marinier, — au lieu de nous diriger sur Tyr. Quand peux-tu arriver?

SECOND MATELOT.

— A la pointe du jour, si le vent cesse.

PÉRICLÈS.

Oh! mets le cap sur Tharse. — Là je visiterai Cléon, car l'enfant — ne pourrait pas supporter le voyage jusqu'à Tyr; là je le confierai — aux soins les plus vigilants. Va ton chemin, bon marinier, — je vais amener le corps immédiatement.

Ils sortent.

SCÈNE XI

[Éphèse. Une habitation de riche apparence.]

Entrent CÉRIMON, UN DOMESTIQUE et des personnes qui viennent de naufrager.

CÉRIMON.

— Holà, Philémon!

Entre PHILÉMON.

PHILÉMON.

Monseigneur appelle?

CÉRIMON.

— Fais du feu et donne à manger à ces pauvres gens; — la nuit a été turbulente et orageuse.

LE DOMESTIQUE.

— J'en ai vu beaucoup; mais jusqu'à présent je n'ai jamais enduré — une nuit pareille à celle-ci.

CÉRIMON.

— Votre maître sera mort avant votre retour; — rien de ce qui peut être administré à une créature humaine — ne pouvait le sauver.

A Philémon.

Remets ceci à l'apothicaire, — et dis-moi quel en est l'effet.

Sortent Philémon, le domestique et les naufragés.

Entre DEUX GENTLEMEN.

PREMIER GENTLEMAN.

Bonjour, monsieur.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

— Bonjour à votre seigneurie!

CÉRIMON.

Messieurs, — pourquoi êtes-vous levés de si bonne heure?

PREMIER GENTLEMAN.

Monsieur, — nos logis, situés isolément sur la mer, — ont été ébranlés comme par un tremblement de terre; — il semblait que les plus grosses poutres allaient se briser — et tout s'écrouler; la surprise et la frayeur — m'ont fait quitter la maison.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

— Voilà par quel motif nous vous dérangeons de si bonne heure; — ce n'est nullement par ardeur matinale.

CÉRIMON.

Oh! vous avez raison.

PREMIER GENTLEMAN.

— Mais je m'étonne fort que votre seigneurie, ayant — autour d'elle un si riche confort, ait si tôt — secoué le songe d'or du repos. — Il est bien étrange — qu'une créature recherche ainsi la fatigue, — sans y être forcée.

CÉRIMON.

J'ai toujours pensé — que la vertu et le savoir étaient des dons plus précieux — que la noblesse et la richesse : des héritiers négligents — peuvent ternir et gaspiller les deux dernières; — mais aux premières est réservée l'immortalité, — qui fait de l'homme un dieu. On sait que — j'ai toujours étudié la médecine : m'étant initié aux secrets de cet art, — en consultant les autorités, — et aussi par une pratique constante, je me suis rendu — utilement familières les vertus bénies — que recèlent les végétaux, les métaux et les pierres; — et je puis parler des perturbations — et des cures que produit la nature; et je trouve là — plus de satisfaction, plus de vraies jouissances — qu'à soupirer après des honneurs chancelants, — ou à serrer mes trésors dans des sacs soyeux — pour le bénéfice des fous et de la mort.

SECOND GENTLEMAN.

Votre honneur a répandu dans Ephèse — ses charités, et des centaines de personnes se disent — vos créatures, ayant été sauvées par vous; — votre savoir, votre obligeance personnelle, enfin — votre bourse toujours ouverte ont fait au seigneur Cérimon — une telle réputation que jamais le temps...

Entrent DEUX DOMESTIQUES portant un coffre.

PREMIER DOMESTIQUE.

— Bien! soulevez, là!

CÉRIMON.

Qu'est ceci?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est un coffre — que la mer vient de jeter à l'instant sur notre côte; — il provient de quelque naufrage.

CÉRIMON.

Mettez-le à terre, que nous l'examinions.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

— C'est comme un cercueil, monsieur.

CÉRIMON.

Quoi que ce soit, — c'est prodigieusement lourd. Forcez-le vite et ouvrez-le; — si la mer a l'estomac surchargé d'or, — c'est par une heureuse pression du sort — qu'elle le dégorge sur nous.

DEUXIÈME SEIGNEUR.

C'est vrai, monseigneur.

CÉRIMON.

— Comme il est hermétiquement calfaté et bituminé! — Et c'est la mer qui l'a rejeté?

LE DOMESTIQUE.

— Je n'ai jamais vu, monsieur, de vague aussi haute — que celle qui l'a lancé sur le rivage.

CÉRIMON.

Allons, forcez-le... — Doucement, doucement!... il s'en exhale un parfum exquis.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

Une délicieuse odeur.

CÉRIMON.

— La plus délicieuse qui ait jamais frappé mes narines; allons, découvrez! — Dieu tout-puissant! Qu'est ceci? un cadavre!

PREMIER GENTLEMAN.

C'est bien étrange!

CÉRIMON.

— Enseveli dans un drap somptueux; précieusement embaumé — avec des sacs pleins d'épices!... Une cédule! — Apollon, apprends-moi à déchiffrer ces caractères.

Il déplie un parchemin.

Ici je donne avis,
Si jamais ce cercueil touche à terre,
Que moi, le roi Périclès, j'ai perdu
Cette reine, valant toutes les splendeurs de ce monde.
Que celui qui la trouvera lui donne la sépulture.
Outre ces trésors qui le paieront de sa peine,
Que les dieux récompensent sa charité.

— Si tu vis, Périclès, tu as un cœur — qui doit se fendre de douleur!... C'est arrivé cette nuit.

DEUXIÈME GENTLEMAN.

— Très-probablement, seigneur.

CÉRIMON.

Très-certainement cette nuit. — Car voyez, quel air de fraîcheur elle a... Ils ont été bien durs, — ceux qui l'ont jetée à la mer. Faites du feu à côté; — allez me chercher toutes les boîtes de mon cabinet. — La mort peut usurper sur la nature plusieurs heures, — et pourtant le feu de la vie peut encore rallumer — les esprits accablés. J'ai ouï parler — d'un Égyptien qui, resté neuf heures sans vie, — a été ranimé par d'opportuns secours.

Entre UN DOMESTIQUE, apportant des boîtes, des serviettes et du feu.

— Bon! bon! le feu et le linge! — Faites résonner, je vous prie, — la rude et triste musique que nous avons... — La viole encore une fois!... Bougeras-tu, bloc!... — La musique, là!... Donnez-lui de l'air, je vous prie, — messieurs, — cette reine vivra; la nature se réveille; la chaleur — s'en exhale; elle n'a pas été en léthargie — plus de cinq heures. Voyez, comme en elle s'épanouit de nouveau — la fleur de la vie!

PREMIER GENTLEMAN.

Les cieux, seigneur, — ajoutent par vous à notre émerveillement, et consacrent — à jamais votre renommée.

CÉRIMON.

Elle vit; voyez, — ses paupières, écrins des célestes joyaux — qu'a perdus Périclès, — commencent à entr'ouvrir leurs franges d'or brillant. — Des diamants de l'eau la plus splendide — apparaissent pour doubler la richesse du monde. Oh! vis, — et fais-nous pleurer au récit de ta destinée, belle créature, — qui nous sembles si rare!

Elle remue.

THAISA.

O Diane chérie, — où suis-je? où est monseigneur? Quel monde est celui-ci?

DEUXIÈME GENTLEMAN.

— N'est-ce pas étrange?

PREMIER GENTLEMAN.

Très-extraordinaire.

CÉRIMON.

Silence, chers voisins! — prêtez-moi main-forte : portons-la dans la chambre voisine. — Du linge!... Maintenant la plus grande vigilance est nécessaire, — car sa rechute serait mortelle. Venez, venez, venez, — et qu'Esculape nous garde!

Ils sortent emportant Thaïsa.

SCÈNE XII

[Tharse. Le palais de Cléon.]

Entrent PÉRICLÈS, CLÉON, DIONYSA, LYCHORIDA et MARINA.

PÉRICLÈS.

Très-honoré Cléon, il faut que je parte; — mes douze mois sont expirés, et Tyr vit — dans un calme précaire.

Vous, et votre dame, — agréez toute la reconnaissance de mon cœur! et que les dieux — acquittent ma dette envers vous!

CLÉON.

— Les traits du malheur qui vous frappent mortellement — nous atteignent par contre-coup.

DIONYSA.

O votre charmante reine! — Que les destins rigoureux n'ont-ils permis qu'elle fût ici avec nous — pour ravir mes regards!

PÉRICLÈS.

Nous ne pouvons qu'obéir — aux puissances qui sont au-dessus de nous. Quand j'entrerais en fureur, quand je rugirais — comme la mer dans laquelle elle est ensevelie, le résultat — n'en serait pas moins ce qu'il est. Voici ma fille Marina, (je — l'ai nommée ainsi parce qu'elle est née sur mer), — je la confie à votre tendresse, et j'en fais — le nourrisson de votre sollicitude; vous conjurant — de lui donner une éducation princière, en sorte que — ses manières soient dignes de sa naissance.

CLÉON.

Ne craignez rien, monseigneur : — votre grâce, qui a nourri mon pays de son blé, — (bienfait pour lequel les bénédictions du peuple tombent incessamment sur elle), — doit être honorée par nous dans cette enfant. Si je m'avilissais ici — par une négligence, la nation entière, — par vous secourue, me rappellerait de force à mon devoir; — mais, si ma nature a besoin pour cela d'un stimulant, — que les dieux m'en punissent, moi et les miens, — jusqu'à la dernière génération!

PÉRICLÈS.

Je vous crois; — votre honneur et votre bonté suffisent à me convaincre, — sans vos protestations. Jusqu'à ce qu'elle soit mariée, madame, — j'en jure par la lumineuse Diane,

que nous honorons tous, — les ciseaux ne toucheront pas à ma chevelure, — dussé-je en cela faire preuve d'obstination. Sur ce, je prends congé de vous. — Bonne madame, faites ma joie par votre sollicitude — à élever mon enfant.

DIONYSA.

J'ai moi-même une fille, — qui ne me sera pas plus chère — que la vôtre, monseigneur.

PÉRICLÈS.

Madame, mes remercîments et mes actions de grâces !

CLÉON.

— Nous allons conduire votre altesse jusqu'au bord de la mer; — puis nous vous livrerons au Neptune masqué et — aux plus doux vents du ciel.

PÉRICLÈS.

J'accepte volontiers — votre offre. Venez, très-chère madame... Oh! pas de larmes, — Lychorida, pas de larmes ! — Occupez-vous de votre petite maîtresse, c'est à sa grâce — que vous êtes désormais attachée. Venez, monseigneur.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Éphèse. La maison de Cérimon.]

Entrent CÉRIMON et THAISA.

CÉRIMON, remettant une lettre à Thaïsa.

— Madame, cette lettre, avec quelques bijoux, — se trouvait avec vous dans votre cercueil; tout cela est maintenant — à votre disposition... Reconnaissez-vous l'écriture?

THAISA.

C'est celle de mon époux. — J'ai été embarquée sur mer, je me le rappelle bien, — à la veille de mon accou-

chement; mais est-ce là — que j'ai été délivrée, ou non? par les dieux sacrés, — je ne saurais le dire. Mais puisque je ne dois pas revoir — le roi Périclès, mon seigneur légitime, — je veux prendre la livrée d'une vestale, — et renoncer pour toujours à la joie.

CÉRIMON.

— Madame, si vous êtes bien décidée à faire ce que vous dites, — non loin d'ici est le temple de Diane, — où vous pourrez résider jusqu'à vos derniers moments. — Au surplus, si cela vous plaît, une nièce à moi — vous y accompagnera.

THAISA.

— Pour récompense, un remercîment est tout ce que je puis offrir; — mais ma bonne volonté est grande, si petit que soit le don.

Ils sortent.

Entre GOWER.

GOWER.

Figurez-vous Périclès à Tyr,
Accueilli au gré de son désir.
Sa reine désolée reste à Éphèse,
Pour s'y consacrer à Diane.
Maintenant reportez votre pensée vers Marina,
Que notre scène rapide doit retrouver
A Tharse, exercée par Cléon
A la musique et aux lettres; elle a gagné
Toutes les grâces de l'éducation,
Ce qui fait d'elle le centre et l'objet
De l'admiration générale. Mais, hélas!
Le monstre de l'envie, contre lequel se brise trop souvent
Toute gloire légitime, cherche à faire périr
Marina sous le couteau de la trahison.
Notre Cléon a une fille
De cette espèce, une donzelle déjà grande,
Et mûre pour la lutte conjugale. Cette fille

A nom Philotène ; et l'on assure
Dans notre histoire qu'elle
Voulait toujours être avec Marina ;
Soit qu'elle filât l'écheveau soyeux
De ses doigts longs, menus, blancs comme le lait ;
Soit qu'avec la pointe de son aiguille elle blessât
La batiste, qu'elle rendait plus belle
A chaque piqûre ; soit qu'elle chantât
Sur le luth et fît taire l'oiseau de nuit
Aux accents toujours plaintifs ; soit que
D'une plume riche et constante elle
Célébrât Diane sa maîtresse. Toujours
Cette Philotène veut rivaliser de talent
Avec l'accomplie Marina : comme si
Le corbeau pouvait lutter avec la colombe de Paphos
Pour la blancheur des plumes. Marina obtient
Tous les éloges, qui lui sont décernés, comme dettes,
Et non comme dons. Ainsi sont éclipsées
Toutes les grâces de Philotène, tellement
Que la femme de Cléon, saisie d'une envie rare,
Suscite un meurtrier
A la bonne Marina ; sa fille,
Grâce à cet assassinat, devra rester sans rivale.
Pour favoriser son infâme projet,
Lychorida, notre nourrice, est morte.
Et la maudite Dionysa a
Sous la main l'instrument de sa fureur
Prêt à frapper le coup fatal. Je recommande
A votre complaisance l'événement qui va naître.
Je ne puis que faire marcher le temps
Ailé à l'allure boiteuse de ma rime ;
Et je ne pourrais jamais y réussir,
Si votre pensée ne m'accompagnait.
Dionysa paraît
Avec Léonin, le meurtrier.

Il sort.

SCÈNE XIV.

[Tharse. Une plage.]

Entrent DIONYSA et LÉONIN.

DIONYSA.

— Rappelle-toi ton serment; tu as juré de le faire. — Ce n'est qu'un coup, et l'on n'en saura jamais rien. — Tu ne peux rien faire aussi vite — qui te procure autant de profit. Que la froide conscience, — en allumant la sympathie dans ton sein, — n'y allume pas de scrupule; et ne te laisse pas amollir par la pitié — que les femmes elles-mêmes ont dépouillée, mais sois — le soldat de ta résolution.

LÉONIN.

— Je ferai la chose; mais pourtant c'est une ravissante créature.

DIONYSA.

— Elle mérite d'autant plus que les dieux la possèdent. La voici — qui arrive pleurant la mort de sa vieille nourrice. — Tu es décidé?

LÉONIN.

Je suis décidé.

Entre MARINA, portant une corbeille de fleurs.

MARINA.

— Non, non! je veux dérober à Tellus sa parure, — pour joncher de fleurs ton gazon; des fleurs jaunes, bleues — et pourpres, des violettes et des soucis, — tapisseront ta tombe, — tant que dureront les jours d'été. Hélas! pauvre fille que je suis, — née dans un ouragan pendant lequel ma mère est morte, — ce monde est pour moi comme une perpétuelle tempête — qui m'emporte loin de mes amis.

DIONYSA.

— Eh bien, Marina! pourquoi êtes-vous seule? — Comment se fait-il que ma fille ne soit pas avec vous? — Ne vous brûlez pas le sang à vous chagriner; n'avez-vous pas — en moi une nourrice? Seigneur! comme votre visage est altéré — par cette stérile douleur! Allons, allons, — donnez-moi votre guirlande de fleurs, que la mer ne la flétrisse pas. — Promenez-vous là avec Léonin; l'air est vif, — perçant, et stimule l'appétit. Allons! — Léonin, prends-la par le bras, et promène-toi avec elle.

MARINA.

Non, je vous prie; — je ne veux pas vous priver de votre serviteur.

DIONYSA.

Allons, allons; — j'ai pour le roi votre père et pour vous-même — plus que l'affection d'une étrangère. Tous les jours — nous l'attendons ici; quand il arrivera et qu'il trouvera — ainsi flétrie cette merveille digne naguère de tous les éloges, — il regrettera les fatigues de son grand voyage, — et il nous blâmera, mon seigneur et moi, de n'avoir pas pris — de votre bien-être un soin suffisant. Allons, je vous prie, — promenez-vous, et reprenez votre gaîté; conservez — cette excellente mine qui ravissait — les regards des jeunes et des vieux... Ne vous inquiétez pas de moi; — je puis rentrer seule.

MARINA.

C'est bien, j'y vais; — mais je n'en ai pas envie.

DIONYSA.

— Allez, allez, je sais que c'est bon pour vous. — Promenez-vous au moins une demi-heure, Léonin; — souvenez-vous de ce que j'ai dit.

LÉONIN.

Soyez tranquille, madame.

DIONYSA.

— Je vous quitte, ma chère dame, pour un moment; — marchez doucement, je vous prie ; ne vous échauffez pas le sang. — Ah ! c'est qu'il faut que j'aie soin de vous.

MARINA.

Merci, chère madame.

Dionysa sort.

— Est-ce le vent d'ouest qui souffle?

LÉONIN.

Le vent du sud-ouest.

MARINA.

— Quand je suis née, le vent était nord.

LÉONIN.

Vraiment?

MARINA.

— Mon père, m'a dit ma nourrice, n'avait pas peur ; — *Braves marins!* criait-il aux matelots, et il écorchait — ses royales mains à haler les cordages ; — cramponné à un mât, il reçoit un coup de mer — qui crève presque le pont, et des hunes — enlève un mousse. *Ah!* dit-il, — *tu veux t'en aller!* et, se laissant tomber avec art, — les voilà tous qui dégringolent de l'avant à l'arrière ; le bosseman siffle, — le patron appelle, et triple la confusion.

LÉONIN.

— Et quand cela a-t-il eu lieu?

MARINA.

Quand je suis née. — Jamais les vagues ni le vent n'ont été plus violents.

LÉONIN.

— Allons, dites vite vos prières.

MARINA.

Que voulez-vous dire?

LÉONIN.

— S'il vous faut un petit moment pour prier, — je vous

l'accorde. Priez, mais ne soyez pas longue ; — car les dieux ont l'oreille fine, et j'ai juré — de faire rapidement ma besogne.

MARINA.

Eh quoi ! voulez-vous me tuer?

LÉONIN.

Pour satisfaire madame.

MARINA.

— Pourquoi voudrait-elle me faire mourir? — Sur ma parole, autant que je puis me souvenir, — jamais de ma vie je ne lui ai fait de mal ; — je n'ai jamais dit une mauvaise parole, ni jamais causé de dommage — à aucune créature vivante : croyez-moi, là, — je n'ai jamais tué une souris, ni heurté une mouche ; — j'ai marché sur un ver involontairement, — mais j'en ai pleuré. Quelle offense ai-je commise? — En quoi ma mort est-elle pour elle un profit? En quoi — ma vie est-elle pour elle un danger?

LÉONIN.

Ma mission — est d'exécuter l'acte, non de le raisonner.

MARINA.

— Pour rien au monde vous ne l'exécuterez, j'espère. — Vous avez l'air bon, et votre physionomie annonce — que vous avez un cœur sensible. Je vous ai vu récemment — recevoir un coup en séparant deux êtres qui se battaient : — sur ma foi, cela vous faisait honneur ; agissez de même à présent : — votre maîtresse en veut à ma vie ; interposez-vous entre nous, — et sauvez-moi, pauvrette, sauvez la plus faible.

LÉONIN.

Je l'ai juré, — et je ferai la chose.

Pendant que Marina se débat, entrent des PIRATES.

PREMIER PIRATE.

Arrête, misérable !

Léonin se sauve.

DEUXIÈME PIRATE.

Une prise ! une prise !

TROISIÈME PIRATE.

Demi-part, camarades, demi-part ! Allons, emmenons-la vite à bord.

Les pirates sortent avec Marina.

Rentre LÉONIN.

LÉONIN.

— Ces écumeurs servent le grand pirate Valdès ; — et ils se sont emparés de Marina. Qu'elle parte ! — il n'y a pas d'espoir qu'elle revienne. Je jurerai qu'elle est morte, — et que je l'ai jetée à la mer... Mais je vais voir ; — peut-être qu'ils se contenteront de s'assouvir sur elle, — sans l'emmener à mort. Si elle reste, — celle qu'ils auront violée sera tuée par moi.

Il sort.

SCÈNE XV.

[Mitylène. — L'intérieur d'un lupanar.]

Entrent LE MAQUEREAU, LA MAQUERELLE et BOULT.

LE MAQUEREAU.

Boult !

BOULT.

Monsieur ?

LE MAQUEREAU.

Visite scrupuleusement le marché ; Mitylène est plein de galants. Nous avons perdu trop d'argent cette saison-ci, faute de filles.

LA MAQUERELLE.

Nous n'avons jamais été aussi à court de créatures. Nous n'avons que trois pauvrettes, et elles ne peuvent faire plus

qu'elles ne peuvent; par l'effet de la continuelle action elles sont à peu près pourries.

LE MAQUEREAU.

Ayons-en donc de fraîches, coûte que coûte. Si l'on ne met pas de conscience à faire son métier, jamais on ne prospère.

LA MAQUERELLE.

Tu dis vrai : ce n'est pas en élevant de pauvres bâtards, et je crois bien en avoir élevé onze...

BOULT.

Oui, jusqu'à onze ans, et ensuite vous les avez remis à terre! Ah çà, faut-il que je visite le marché?

LA MAQUERELLE.

Quel moyen de faire autrement? Les marchandises que nous avons, un vent un peu fort les mettrait en pièces, tant elles sont lamentablement gâtées.

LE MAQUEREAU.

Tu dis vrai; elles sont par trop malsaines, en conscience. Le pauvre Transylvanien, qui couchait avec la petite bagasse, est mort.

BOULT.

Ouais, elle l'a vite fait crever; elle en fait un rôt pour les vers; mais je vais visiter le marché.

Il sort.

LE MAQUEREAU.

Trois ou quatre mille sequins, ça serait un joli capital pour vivre tranquille, et alors on se retirerait.

LA MAQUERELLE.

Pourquoi se retirer, je vous prie? Y a-t-il de la honte à acquérir quand on est vieux?

LE MAQUEREAU.

Oh! la considération ne nous vient pas comme le bénéfice; et le bénéfice n'est pas en proportion du danger; donc, si dans notre jeunesse nous pouvons amasser une jo-

lie fortune, nous ferons bien de mettre la clef sous la porte. Et puis, les mauvais termes où nous sommes avec les dieux sont une forte raison pour que nous nous retirions.

LA MAQUERELLE.

Allons, les autres pèchent tout aussi bien que nous.

LE MAQUEREAU.

Aussi bien que nous! oui-dà, et mieux encore; nous sommes les pires des pécheurs. Et puis notre profession n'est pas un métier; ce n'est pas une carrière... Mais voici venir Boult.

Entrent LES PIRATES, et BOULT, traînant MARINA.

BOULT, à Marina.

Avancez...

Aux pirates.

Mes maîtres, vous dites qu'elle est vierge?

PREMIER PIRATE.

Oh! monsieur, nous n'en doutons pas.

BOULT, au maquereau.

Maître, j'ai dû aller loin dans mes offres pour avoir le morceau que vous voyez; si elle vous convient, c'est bon; sinon, j'ai perdu mes arrhes.

LE MAQUEREAU.

Boult, a-t-elle des qualités?

BOULT.

Elle a une figure agréable, s'exprime bien, et a d'excellents vêtements; elle a toutes les qualités requises pour ne pas être refusée.

LE MAQUEREAU.

Quel est son prix, Boult?

BOULT.

Mille écus! je ne peux pas en faire rabattre un denier.

LE MAQUEREAU.

Bien, suivez-moi, mes maîtres; vous allez avoir votre argent sur-le-champ. Femme, introduis-la; instruis-la de ce qu'elle a à faire, afin qu'elle ne soit pas maladroite en besogne.

Sortent le maquereau et les pirates.

LA MAQUERELLE.

Boult, prenez en note son signalement, la couleur de ses cheveux, son teint, sa taille, son âge, sa virginité garantie, et criez : *Celui qui donnera le plus l'aura le premier.* Un pucelage pareil se paierait cher, si les hommes étaient ce qu'ils ont été. Faites ce que je vous commande.

BOULT.

L'exécution va suivre.

Il sort.

MARINA.

— Hélas! pourquoi Léonin a-t-il été si hésitant et si lent? — Il aurait dû frapper, sans parler, ou pourquoi ces pirates, — trop peu barbares, ne m'ont-ils pas jetée — par dessus le bord à la recherche de ma mère!

LA MAQUERELLE.

Pourquoi vous lamentez-vous, jolie fille?

MARINA.

Parce que je suis jolie.

LA MAQUERELLE.

Allons, ce sont les dieux qui vous ont ainsi partagée.

MARINA.

Je ne les accuse pas.

LA MAQUERELLE.

Vous êtes tombée dans mes mains où vous êtes sûre de vivre.

MARINA.

Je n'en suis que plus malheureuse d'avoir échappé aux mains où j'étais sûre de mourir.

LA MAQUERELLE.

Et puis vous vivrez en joie.

MARINA.

Non.

LA MAQUERELLE.

Si fait, ma foi, et vous tâterez des gentilshommes de toutes sortes. Vous aurez du plaisir; vous connaîtrez les différences de tous les tempéraments. Quoi! vous vous bouchez les oreilles!

MARINA.

Êtes-vous une femme?

LA MAQUERELLE.

Que voulez-vous que je sois, si je ne suis pas une femme?

MARINA.

Soyez une honnête femme, ou ne soyez plus une femme.

LA MAQUERELLE.

Morbleu! te faut-il le fouet, petite sotte? Je sens que j'aurai fort à faire avec vous. Allons, vous êtes une jeune niaise, et il faut que vous vous pliiez à tout ce que je voudrai.

MARINA.

Que les dieux me protégent!

LA MAQUERELLE.

S'il plaît aux dieux que vous soyez protégée par des hommes, eh bien, il y aura des hommes pour vous consoler, des hommes pour vous nourrir, des hommes pour vous mettre en train... Boult est de retour.

Entre BOULT.

Eh bien, mon cher, l'as-tu bien criée par le marché?

BOULT.

J'ai crié presque jusqu'au nombre de ses cheveux; j'ai fait son portrait de vive voix.

LA MAQUERELLE.

Et dis-moi, je te prie, comment as-tu trouvé les gens disposés, spécialement les jeunes?

BOULT.

Ma foi, ils m'écoutaient comme ils auraient écouté le testament de leur père. Il y avait un Espagnol à qui l'eau est venue à la bouche, au point qu'à ma seule description il est allé se mettre au lit.

LA MAQUERELLE.

Nous l'aurons ici demain avec sa plus belle fraise.

BOULT.

Ce soir, ce soir. Mais, maîtresse, vous connaissez ce chevalier français qui se traîne sur ses jarrets?

LA MAQUERELLE.

Qui? Monsieur Véroles?

BOULT.

Oui; il a essayé, sur ma proclamation, d'exécuter une cabriole; mais ça lui a fait pousser un cri de douleur, et il a juré qu'il la verrait demain.

LA MAQUERELLE.

Bien, bien. Quant à lui, il a apporté sa maladie ici; il ne fait que l'y renouveler. Je suis certaine qu'il va venir à notre ombre faire reluire ses écus au soleil.

BOULT.

Dame, quand il y aurait ici des voyageurs de toutes les nations, nous serions sûrs de les loger tous à l'enseigne de cette fille-là.

LA MAQUERELLE, à Marina.

Approchez un peu, je vous prie. Vous avez votre fortune faite. Écoutez-moi bien; il faudra que vous ayez l'air de faire avec répulsion ce que vous exécuterez volontiers, et de mépriser le profit là où vous aurez le plus à gagner. Pleurez sur la vie que vous menez; ça excitera la pitié de vos amants; et il est rare que cette pitié ne leur donne pas

de vous une bonne opinion, et que cette opinion ne soit pas pour vous une bonne aubaine.

MARINA.

Je ne vous comprends pas.

BOULT.

Oh! faites-la marcher, maîtresse, faites-la marcher; il faut dissiper ces rougeurs-là par un peu de pratique immédiate.

LA MAQUERELLE.

Tu dis vrai, ma foi, il le faut; car une mariée même ne se laisse pas aller sans honte là où elle peut légitimement aller.

BOULT.

Oui, il y en a qui ont honte, d'autres non. Mais, maîtresse, si c'est moi qui ai marchandé ce friand morceau...

LA MAQUERELLE.

Tu as le droit d'en couper une tranche sur la broche.

BOULT.

C'est mon droit.

LA MAQUERELLE.

Qui le nierait? Venez, jeunesse, j'aime fort la façon de vos vêtements.

BOULT.

Oui, ma foi, elle n'en changera pas encore.

LA MAQUERELLE.

Boult, répands la chose par la ville; annonce quelle pensionnaire nous avons; tu ne perdras rien à multiplier les pratiques. Quand la nature a formé ce morceau-là, elle te voulait du bien; va donc dire quelle merveille il y a ici, et tu tireras une récolte de tes rapports.

BOULT.

Soyez tranquille, maîtresse, le tonnerre est moins prompt à réveiller les anguilles que ne le sera mon éloge de la belle à stimuler les libertins. J'en amènerai dès ce soir.

LA MAQUERELLE, à Marina.

Avancez; suivez-moi.

MARINA.

— S'il existe des feux brûlants, des couteaux affilés, des eaux profondes, — je garderai noué le nœud de ma virginité. — Diane, seconde ma résolution!

LA MAQUERELLE.

Qu'avons-nous à faire de Diane? Eh bien, voulez-vous venir avec nous?

Ils sortent.

SCÈNE XVI.

[Tharse. Le palais de Cléon.]

Entrent CLÉON et DIONYSA.

DIONYSA.

Ah çà, êtes-vous fou? Peut-on défaire ce qui est fait?

CLÉON.

— O Dionysa, le soleil et la lune — n'ont jamais vu scène de meurtre pareille!

DIONYSA.

Je crois — que vous allez retomber en enfance.

CLÉON.

— Quand je serais le souverain seigneur de l'immense univers, — je le donnerais pour défaire ce forfait. Une si noble fille, — moins noble par le sang que par la vertu! une princesse — digne devant l'impartiale équité — de la plus belle couronne de la terre! Et ce misérable Léonin — que tu as empoisonné! — Si tu lui avais fait raison en buvant à la même coupe, cet acte de courtoisie — aurait dûment achevé ton œuvre! Que pourras-tu dire, — quand le noble Périclès redemandera sa fille?

DIONYSA.

— Je dirai qu'elle est morte. Une nourrice n'est pas la destinée, — pour pouvoir avec des soins conserver à jamais un enfant. — Elle est morte de nuit; voilà ce que je dirai. Qui pourrait me démentir? — A moins que tu ne joues le jeu impie de la niaiserie, — et que, pour la gloriole de l'honnêteté, tu ne t'écries : — *Elle est morte par guet-apens!*

CLÉON.

Oh! continue! Va, va, — de tous les crimes commis sous le ciel, celui-ci est le plus horrible — aux dieux.

DIONYSA.

Oui, sois de ceux qui croient — que les petits moineaux de Tharse iront à tire d'aile — tout révéler à Périclès. J'ai honte — quand je pense de quelle noble race vous êtes, — et de quelle couarde nature.

CLÉON.

Celui qui à de pareils actes — donnerait, je ne dis pas son consentement, — mais sa simple approbation, se détournerait — des voies de l'honneur.

DIONYSA.

Eh bien, soit! — Mais nul, excepté vous, ne sait comment elle est morte, — et, Léonin disparu, nul ne peut le savoir. — Elle humiliait ma fille, et s'interposait entre — elle et sa fortune. Nul ne regardait Philotène; — tous les yeux étaient fixés sur Marina, — tandis que notre enfant dédaignée était traitée comme une souillon, — indigne d'un simple bonjour! Cela me perçait le cœur; — et vous pouvez trouver mon action dénaturée, — vous qui n'aimez guère votre enfant; mais moi, — je m'en félicite comme d'un service signalé, — rendu à votre fille unique.

CLÉON.

Que les cieux te la pardonnent!

DIONYSA.

Et quant à Périclès, — que pourrait-il dire? Nous avons pleuré derrière son cercueil, — et maintenant encore nous portons son deuil : son mausolée — est presque achevé; et une épitaphe — en lettres d'or splendides exprime — un complet éloge de sa personne et notre sollicitude à nous — qui lui élevons à nos frais ce monument.

CLÉON.

Tu es comme une harpie — qui traîtreusement porte un visage d'ange, — pour fondre sur sa proie avec des serres d'aigle.

DIONYSA.

Vous êtes comme un impie — qui blasphème contre les dieux parce que l'hiver tue les mouches; — mais n'importe, je suis sûre que vous ferez comme je vous conseillerai.

Ils sortent.

Entre GOWER. On aperçoit le tombeau de Marina.

GOWER.

Ainsi nous usons le temps en abrégeant les plus longues distances,
Nous traversons les mers dans des coques de noix,
Et pour avoir nous n'avons qu'à souhaiter,
Voyageant, pour occuper votre imagination,
De parage en parage, de région en région.
Autorisés par vous, nous pouvons sans crime
Employer une seule langue dans les divers pays
Où nos scènes semblent s'animer. Permettez
Que je vous renseigne, moi qui apparais par intervalles
Pour vous apprendre les phases de notre histoire. Périclès,
Accompagné de nombre de seigneurs et de chevaliers,
Franchit de nouveau les mers maussades
Pour voir sa fille, joie de toute sa vie.
Le vieil Escanès, qu'Hélicanus vient justement
D'élever à d'importantes et hautes dignités,
Est resté pour gouverner. Notez bien
Que le vieil Hélicanus suit Périclès.

LA MAQUERELLE.

Fi! fi! la donzelle! Elle serait capable de geler le dieu Priape et de réduire à néant toute une génération. Il faut ou la faire violer ou nous débarrasser d'elle. Au lieu de faire sa besogne pour les clients et de nous avoir les complaisances de notre profession, elle nous a des scrupules, des raisons, des maîtresses-raisons, des prières, des génuflexions! Elle ferait du diable un puritain, s'il marchandait un baiser d'elle.

BOULT.

Ma foi, il faut que je la viole, ou elle éloignera de nous tous nos cavaliers, et elle fera de tous nos lurons des prêtres.

LE MAQUEREAU.

Ah! que la vérole emporte ses pâles couleurs!

LA MAQUERELLE.

Ma foi, pour s'en débarrasser, il n'y a guère d'autre voie que la voie de la vérole. Voici venir le seigneur Lysimaque, déguisé.

BOULT.

Nous aurions ici et les nobles et les vilains, si cette mauvaise bagasse cédait seulement aux chalands.

Entre LYSIMAQUE.

LYSIMAQUE.

Eh bien! combien la douzaine de virginités?

LA MAQUERELLE.

Veuillent les dieux bénir votre honneur!

BOULT.

Je suis charmé de voir votre honneur en bonne santé.

LYSIMAQUE.

Vous devez l'être; il vaut mieux pour vous que vos pratiques soient solides sur leurs jambes... Eh bien, salubre Iniquité, avez-vous quelque chose à qui un homme puisse avoir affaire en se moquant du chirurgien?

LA MAQUERELLE.

Nous en avons une ici, monsieur... Si elle voulait... Mais on n'a jamais vu sa pareille à Mitylène.

LYSIMAQUE.

Si elle voulait, veux-tu dire, faire les actes de ténèbres.

LA MAQUERELLE.

Votre honneur sait suffisamment ce que parler veut dire.

LYSIMAQUE.

C'est bon ; appelle-la, appelle-la.

BOULT.

Pour la chair et le sang, monsieur, pour la blancheur et la rougeur, vous allez voir une rose ; et elle serait une rose en effet, si elle avait seulement...

LYSIMAQUE.

Quoi, je te prie?

BOULT.

Oh ! monsieur! je sais être modeste!

LYSIMAQUE.

La modestie rehausse la réputation d'un maquereau, comme elle donne à nombre de drôlesses le renom de chasteté.

Entre MARINA.

LA MAQUERELLE.

La voilà qui paraît, droite sur sa tige... Pas encore cueillie, je puis vous l'assurer... N'est-ce pas une jolie créature?

LYSIMAQUE.

Ma foi, on s'en accommoderait après un long voyage en mer... C'est bon, voilà pour vous; laissez-nous.

LA MAQUERELLE.

Je conjure votre honneur de m'excuser : un mot, et j'ai fini.

LYSIMAQUE.

Faites, je vous prie.

LA MAQUERELLE, à part, à Marina.

D'abord, je veux vous faire remarquer que c'est là un homme honorable.

MARINA, à part, à la maquerelle.

Je désire le trouver ainsi, pour que je puisse dignement le remarquer.

LA MAQUERELLE, à part.

Ensuite, c'est le gouverneur de ce pays, et un homme à qui je suis obligée.

MARINA, à part.

S'il gouverne le pays, vous lui êtes effectivement obligée, mais jusqu'à quel point est-il honorable en cela, je l'ignore.

LA MAQUERELLE, à part.

Voyons, sans plus de résistance virginale, voulez-vous le traiter gentiment? Il bourrera d'or votre tablier.

MARINA, à part.

Ce qu'il fera de gracieux pour moi, je l'accueillerai avec reconnaissance.

LYSIMAQUE.

Avez-vous fini?

LA MAQUERELLE.

Monseigneur, elle n'est point encore au pas; il vous faudra prendre un peu de peine pour la dresser à votre usage. Allons, laissons-les ensemble, sa seigneurie et elle.

Sortent le maquereau, la maquerelle et Boult.

LYSIMAQUE.

Allez votre chemin... Maintenant, ma mignonne, combien de temps avez-vous été à ce métier-là?

MARINA.

Quel métier, monsieur?

LYSIMAQUE.

Celui que je ne puis nommer sans offense.

MARINA.

Je ne saurais être offensée de mon métier. Nommez-le.

LYSIMAQUE.

Combien de temps avez-vous été dans cet état-là?

MARINA.

Tout le temps dont j'ai souvenance.

LYSIMAQUE.

Avez-vous donc commencé si jeune? Étiez-vous fille de joie à cinq ou six ans?

MARINA.

Encore plus tôt, monsieur, si j'en suis une aujourd'hui.

LYSIMAQUE.

Eh! mais la maison où vous résidez vous dénonce pour une créature vénale.

MARINA.

Vous connaissez cette maison comme un lieu de pareille compagnie, et vous y venez! J'ai ouï dire que vous êtes d'un caractère honorable et que vous êtes gouverneur de ce pays.

LYSIMAQUE.

Quoi! est-ce que votre supérieure vous a fait connaître qui je suis?

MARINA.

Qui est ma supérieure?

LYSIMAQUE.

Eh! votre herboriste; celle qui sème l'opprobre et plante l'iniquité. Ah! vous avez ouï parler de ma puissance, et vous vous tenez ainsi sur la réserve dans l'attente de plus sérieuses instances. Mais je te proteste, ma mignonne, que mon autorité ne te verra pas ou du moins qu'elle ne te verra que d'un œil affectueux. Allons, conduis-moi en quelque chambre particulière. Viens, viens.

MARINA.

— Si vous êtes né dans l'honneur, montrez-le en ce

moment; — si de l'honneur vous n'avez que la réputation, justifiez l'opinion — qui vous en a cru digne.

LYSIMAQUE.

— Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire?... Continuez! faites de la morale.

MARINA.

Pour moi, — qui suis une vierge, bien que la fortune impitoyable — m'ait placée ici dans ce bouge immonde — où, depuis ma venue, j'ai vu la maladie se vendre — plus cher que la santé... Oh! veuillent les dieux bons — me délivrer de ce lieu sacrilége, — quand ils devraient me changer en le plus humble oiseau — qui vole dans l'air pur!

LYSIMAQUE.

Je n'aurais jamais cru — que tu pusses si bien parler; jamais je ne me le serais figuré. — Si j'avais apporté ici une pensée corrompue, — tes paroles l'auraient changée. Tiens, voilà de l'or pour toi; — persévère toujours dans la bonne voie où tu marches, — et que les dieux te donnent de la force!

MARINA.

— Que les dieux vous protégent!

LYSIMAQUE.

Quant à moi, crois bien — que j'étais venu sans intention mauvaise; car pour moi — il n'est pas jusqu'aux portes et aux fenêtres de cette maison qui ne sentent l'infamie. — Adieu; tu es un modèle de vertu, — et je ne doute pas que tu n'aies eu une noble éducation. — Tiens; voici de l'or encore! — Qu'il soit maudit, qu'il meure de la mort d'un bandit, — celui qui te ravira ta pureté! Si tu entends parler de moi, — ce sera pour ton bien.

Au moment où Lysimaque referme sa bourse, entre BOULT.

BOULT.

Je conjure votre seigneurie, une pièce pour moi!

LYSIMAQUE.

— Arrière, guichetier damné! Votre maison, — sans cette vierge qui la sauvegarde, — s'écroulerait et vous écraserait tous. Va-t-en.

Il sort.

BOULT.

Qu'est-ce que c'est que ça? Il faut que nous nous y prenions autrement avec vous. Si votre maussade chasteté, qui ne vaut pas un déjeuner dans le pays le moins coûteux qu'il y ait sous la calotte des cieux, doit ruiner toute une maison, que je sois châtré comme un épagneul! Venez.

MARINA.

Où voulez-vous me mener?

BOULT.

Il faut que j'aie votre pucelage, ou ce sera le bourreau qui le prendra. Venez. Nous ne permettrons plus que des gentilshommes soient éconduits. Venez, vous dis-je.

Rentre LA MAQUERELLE.

LA MAQUERELLE.

Eh bien! qu'y a-t-il?

BOULT.

De pire en pire, maîtresse; elle vient de dire des paroles pieuses au seigneur Lysimaque.

LA MAQUERELLE.

Oh! abominable!

BOULT.

Elle rend notre profession pour ainsi dire infecte à la face des dieux!

LA MAQUERELLE.

Morbleu! qu'elle soit pendue pour toujours!

BOULT.

Ce seigneur aurait agi envers elle en grand seigneur, et

elle l'a renvoyé aussi froid qu'une boule de neige, et disant ses prières encore !

LA MAQUERELLE.

Boult, emmène-la ; traite-la à ta guise : brise la glace de sa virginité, et rends le reste malléable !

BOULT.

Quand elle serait la pièce de terre la plus hérissée d'épines, elle va être labourée.

MARINA.

Écoutez, écoutez, vous, dieux !

LA MAQUERELLE.

Elle conjure ! hors d'ici la sorcière ! Que je voudrais qu'elle ne fût jamais entrée céans ! Peste soit de vous ! Elle est née pour nous perdre. Ah ! vous ne voulez pas passer par où passent toutes les femmes !... Mais voyez donc, morbleu ! le beau plat de chasteté, garni de romarin et de laurier (2) !

Elle sort.

BOULT.

Allons, ma petite dame, venez avec moi.

MARINA.

Que voulez-vous de moi ?

BOULT.

Vous prendre le joyau que vous estimez si cher.

MARINA.

Dis-moi une chose, je te prie.

BOULT.

Voyons votre chose.

MARINA.

Que souhaiterais-tu à ton ennemi ?

BOULT.

Eh bien, je lui souhaiterais d'être mon maître, ou plutô[redacted] ma maîtresse.

MARINA.

— L'un et l'autre sont moins misérables que toi, — puisqu'ils te sont supérieurs de toute leur autorité. — Tu occupes une place contre laquelle le démon le plus accablé — de l'enfer n'échangerait pas la sienne sans dégradation ; — tu es l'introducteur damné du dernier gredin — qui vient ici chercher sa femelle ; — ton oreille est sujette aux horions furieux — du moindre maroufle ; ta nourriture même est faite — de ce qu'ont craché des gorges infectes !

BOULT.

Que voulez-vous que je fasse ? Que j'aille à la guerre où, après sept ans de service, on peut avoir une jambe de moins, et n'avoir pas au bout du compte assez d'argent pour s'en acheter une de bois !

MARINA.

— Fais tout, hormis ce que tu fais. Vide — de vieux réceptacles d'immondices, les égouts publics ; — fais-toi par contrat valet de bourreau ; — chacun de ces métiers-là vaut mieux que celui-ci. — Ta profession ! un babouin, — s'il pouvait parler, la déclarerait indigne de lui. — Oh ! si les dieux pouvaient me délivrer saine et sauve — de ce lieu ! Tiens, voici de l'or pour toi. — Si ton maître veut gagner quelque chose par moi, — annonce que je sais chanter, broder, coudre, danser, — sans compter d'autres mérites dont j'ai garde de me vanter ; — je me charge volontiers d'enseigner tout cela, — et je ne doute pas que cette cité populeuse — ne me fournisse bien des élèves.

BOULT.

Mais, vraiment, pouvez-vous enseigner tout ce que vous venez de dire ?

MARINA.

— S'il est prouvé que je ne le puis, ramenez-moi ici, — et prostituez-moi au plus vil maraud — qui fréquente votre maison.

BOULT.

Eh bien, je vais voir ce que je peux faire pour toi; si je peux te placer, je le ferai.

MARINA.

Mais chez d'honnêtes femmes!

BOULT.

Ma foi, ce n'est guère parmi elles que j'ai des relations. Mais puisque mon maître et ma maîtresse vous ont achetée, il n'y a pas moyen de s'en aller sans leur consentement; je vais donc leur faire connaître vos intentions, et je ne doute pas de les trouver suffisamment traitables. Allons, je vais faire pour toi ce que je pourrai; viens!

Ils sortent.

Entre GOWER.

GOWER.

Marina échappe ainsi au bordel, et est accueillie
Dans une honnête maison, dit notre histoire.
Elle chante comme une immortelle, et danse
Comme une déesse sur les airs qu'elle fait admirer :
Elle stupéfait les clercs profonds, et de son aiguille reproduit
Les formes de la nature, bourgeons, oiseaux, branches et fruits;
Son art fait des sœurs aux roses naturelles;
Sa laine et sa soie sont jumelles des cerises rubicondes.
Elle ne manque pas d'élèves de noble race
Qui déversent sur elle leurs largesses; son gain,
Elle le donne à la matrulle maudite. Quittons-la ici,
Et reportons nos pensées vers son père.
Nous l'avons laissé en mer où nous l'avons perdu de vue;
Poussé par les vents, il est arrivé
Là où demeure sa fille; sur cette côte,
Supposez-le à l'ancre. La ville est tout occupée
De célébrer la fête annuelle du dieu Neptune;
Lysimaque aperçoit notre vaisseau tyrien,
Avec son pavillon noir et ses riches agrès;
Il s'empresse d'aller à sa rencontre dans sa barge.
Mettez de nouveau votre vision dans votre imagination;

Figurez-vous que ceci est la barque du triste Périclès.
Là va se passer l'action ; tout ce qu'on peut montrer
Sera mis en scène ; veuillez vous asseoir et écouter.

Il sort.

SCÈNE XIX.

[A bord du vaisseau de Périclès, en vue de Mitylène. Sur le pont une tente, fermée par un rideau, où Périclès est couché sur un lit de repos. Une barge est au côtédu vaisseau.]

Entrent DEUX MATELOTS, l'un appartenant au vaisseau tyrien, l'autre à la barge; HÉLICANUS s'avance vers eux.

LE MATELOT TYRIEN, au matelot de Mitylène.

Où est le seigneur Hélicanus? il peut vous répondre. — Oh! le voici! — Monsieur, il est arrivé de Mitylène une barge, — dans laquelle est le gouverneur Lysimaque, — qui demande à venir à bord. Quelle est votre volonté?

HÉLICANUS.

— Que la sienne soit faite! Faites monter quelques gentilshommes.

LE MATELOT TYRIEN.

— Holà, messieurs! monseigneur appelle!

Entrent DEUX GENTILSHOMMES.

PREMIER GENTILHOMME.

Votre seigneurie appelle?

HÉLICANUS.

Messieurs, — il y a quelqu'un de marque qui désire venir à bord; je vous prie — de lui faire un courtois accueil.

Les gentilshommes et les deux matelots descendent à bord de la barge, puis, de la barge, montent sur le pont du navire LYSIMAQUE et DES SEIGNEURS, LES GENTILSHOMMES TYRIENS et les DEUX MATELOTS.

LE MATELOT TYRIEN, à Lysimaque.

Monsieur, — voici l'homme qui peut répondre — à toutes vos demandes.

LYSIMAQUE.

— Salut, vénérable seigneur ! que les dieux vous gardent !

HÉLICANUS.

— Et vous aussi, monsieur, et puissiez-vous avoir une vie plus longue que la mienne, — et une mort comme je la voudrais !

LYSIMAQUE.

Voilà un bon souhait. — Étant sur la côte en train d'honorer les fêtes de Neptune, — j'ai vu ce magnifique navire voguer devant nous, — et je suis venu à bord pour savoir d'où vous venez.

HÉLICANUS.

D'abord, monsieur, quelle est votre fonction ?

LYSIMAQUE.

— Je suis gouverneur du pays qui est devant vous.

HÉLICANUS.

Monsieur, — notre vaisseau est de Tyr ; il a à son bord le roi, — un homme qui depuis trois mois n'a parlé — à personne et ne s'est nourri que juste assez — pour prolonger sa douleur.

LYSIMAQUE.

— Quel est le motif de son affliction ?

HÉLICANUS.

— Ce serait trop long, monsieur, à raconter en détail ; — mais sa douleur a pour cause principale la perte — d'une fille et d'une épouse bien-aimées.

LYSIMAQUE.

— Ne pourrions-nous donc pas le voir ?

HÉLICANUS.

Vous le pouvez, — mais votre visite est inutile ; il ne veut parler — à personne.

LYSIMAQUE.

Pourtant exaucez mon désir.

HÉLICANUS.

Regardez-le, monsieur.

Un rideau s'écarte et laisse voir Périclès.

C'était un homme d'une éclatante beauté — avant la nuit désastreuse et funeste — qui l'a réduit à cet état.

LYSIMAQUE.

— Salut, seigneur roi! Les dieux vous gardent! Salut! — Salut, royal seigneur!

HÉLICANUS.

C'est en vain; il ne vous parlera pas.

PREMIER SEIGNEUR, à Lysimaque.

— Seigneur, nous avons à Mitylène une jeune fille qui, j'oserais le parier, — obtiendrait bien de lui quelques paroles.

LYSIMAQUE.

C'est une bonne idée. — Je ne doute pas qu'avec sa suave harmonie — et ses moyens exquis d'attraction, elle ne le charme, — et ne pénètre irrésistiblement son oreille assourdie — qui aujourd'hui est fermée à tout. — En ce moment, heureuse et belle entre toutes, — elle est avec ses virginales compagnes, — dans le retrait boisé qui confine — à ce côté de l'île.

Il parle bas à l'un des seigneurs de sa suite. Celui-ci se retire dans la barge de Lysimaque.

HÉLICANUS.

— Assurément, tout est inutile; pourtant nous ne voulons rien omettre — de ce qui porte le nom de remède. Mais, puisque nous avons à ce point — usé de votre obligeance, permettez-nous d'implorer une faveur nouvelle; — souffrez qu'au prix de notre or nous renouvelions nos provisions; — ce n'est pas qu'elles nous manquent, — mais elles sont tellement passées que nous en sommes fatigués.

LYSIMAQUE.

Oh! monsieur, si nous vous refusions — cette preuve de courtoisie, Dieu ne serait que juste — en criblant nos plantes de chenilles — pour le châtiment de notre province. Cependant permettez — que j'insiste de nouveau pour connaître en détail la cause — de la douleur de votre roi.

HÉLICANUS.

Asseyez-vous, seigneur, je vais vous la raconter. — Mais voyez, j'en suis empêché.

Arrivent de la barge sur le navire UN SEIGNEUR, MARINA et UNE JEUNE FILLE.

LYSIMAQUE.

Oh! voici — la personne que j'ai envoyé chercher. Bienvenue, ma belle! — N'est-ce pas une charmante créature?

HÉLIC NUS.

Une dame ravissante.

LYSIMAQUE.

— Elle est telle que, si j'étais sûr qu'elle appartînt — à une bonne famille et à une noble race, je ne souhaiterais pas — une autre femme, et je me croirais splendidement marié. — Ma belle, tous les biens dont dispose la munificence, — attends-les de cette cure : il s'agit de guérir un roi! — Si, par l'action prospère de ton art, — tu peux seulement l'amener à te répondre une parole, — ton traitement sacré recevra tout le prix — que peuvent souhaiter tes désirs.

MARINA.

Seigneur, j'userai — de toute ma science pour le rétablir, — mais à la condition que, ma compagne et moi, — nous serons seules autorisées à l'approcher.

LYSIMAQUE.

Allons, laissons-la; — et que les dieux lui accordent le succès !

Tous s'écartent. Marina chante.

A-t-il fait attention à votre musique?

MARINA.

— Non, il ne nous a seulement pas regardées.

LYSIMAQUE.

Voyez, elle va lui parler.

MARINA.

— Salut, sire ! Monseigneur, prêtez l'oreille.

PÉRICLÈS.

Hum ! ha !

MARINA.

Je suis une jeune fille, — monseigneur, qui n'a jamais jusqu'ici sollicité les regards — sans être contemplée comme un météore. Celle qui vous parle, — monseigneur, a enduré une douleur — qui pourrait égaler la vôtre, si toutes deux étaient mises en balance. — Bien que la fortune morose ait persécuté ma destinée, — je suis descendue d'ancêtres — qui marchaient de pair avec les rois les plus puissants; — mais le temps a déraciné ma famille, — et sous le coup des calamités de ce monde — m'a réduite en servitude...

A part.

Je m'arrête ; — mais il y a quelque chose qui met le feu à mes joues — et murmure à mon oreille : *ne t'en va pas qu'il n'ait parlé.*

PÉRICLÈS.

— Ma destinée! famille! noble famille! — égale à la mienne! N'est-ce pas cela?... Que dites-vous?

Il la repousse.

MARINA.

— Je dis, monseigneur, que, si vous connaissiez ma race, — vous ne me feriez pas violence ainsi.

PÉRICLÈS.

Je le crois. — Tournez encore les yeux vers moi, je vous prie. — Vous ressemblez à quelqu'un qui... De quel pays êtes-vous? — De cette rive-ci?

MARINA.

Non, ni d'aucune rive. — Et pourtant j'ai été mise au monde mortellement, et ne suis pas — autre que je ne parais.

PÉRICLÈS.

— Je suis gros de douleur, et il faut que je me délivre par des larmes. — Ma femme chérie ressemblait à cette jeune fille, et telle — pourrait être ma fille aujourd'hui... Voilà bien le front carré de ma reine! — sa taille exacte! droite comme une baguette!... — Voilà bien sa voix argentine! ses yeux, joyaux splendides, — dans leur riche écrin! sa démarche de Junon! — La voilà bien, affamant les oreilles qu'elle rassasie et les rendant plus avides — à chaque mot qu'elle leur accorde... Où demeurez-vous?

MARINA.

— Ici, où je ne suis qu'une étrangère : du pont — vous pouvez distinguer l'endroit.

PÉRICLÈS.

Où avez-vous vous été élevée? — Et comment avez-vous acquis ces talents que — vous faites si richement valoir?

MARINA.

Si je vous disais mon histoire, — elle vous ferait l'effet de ces fables dédaignées aussitôt que contées.

PÉRICLÈS.

Je t'en prie, parle; — nulle fausseté ne peut venir de toi, car tu as l'air — modeste comme la justice, et tu sembles un palais — où doit trôner la vérité couronnée. Je te croirai; — et je forcerai mes sens à ajouter foi à ton récit, — sur les points même qui sembleraient impossibles; car tu ressembles — à quelqu'un que j'ai aimé vraiment. Quels étaient

tes parents? — Ne disais-tu pas, quand je t'ai repoussée — à première vue, que tu étais — d'une bonne famille?

MARINA.

Je le disais en effet.

PÉRICLÈS.

— Raconte ta parenté. J'ai cru t'entendre dire — que tu avais été ballotée de souffrances en injures, — et que tes malheurs, pensais-tu, égaleraient les miens, — s'ils étaient mis en regard?

MARINA.

C'est en effet quelque chose comme cela — que j'ai dit, et je n'ai rien dit que ma conviction — ne me certifiât probable.

PÉRICLÈS.

Dis ton histoire; — si, bien considérée, elle contient la millième partie — de mes tribulations, c'est toi qui es l'homme, et, moi, — j'ai eu la sensibilité d'une fillette; pourtant tu ressembles — à la Résignation contemplant les tombeaux des rois et désarmant — d'un sourire la calamité! Quels étaient tes parents? — Comment les as-tu perdus? Ton nom, ma bonne vierge? — Raconte, je t'en conjure; viens, assieds-toi près de moi.

MARINA.

— Mon nom, seigneur, est Marina.

PÉRICLÈS.

Oh! je suis joué; — et tu es envoyée ici par quelque dieu courroucé — pour faire de moi la risée du monde.

MARINA.

Patience, bon seigneur, — ou je me tais.

PÉRICLÈS.

Oui, je serai patient; — tu ne sais pas quel tressaillement tu me causes, — en te nommant Marina.

MARINA.

Le nom de Marina — m'a été donné par quelqu'un qui avait quelque pouvoir, — par mon père, un roi.

PÉRICLÈS.

Comment! tu es fille de roi! — et tu t'appelles Marina!

MARINA.

Vous avez dit que vous me croiriez; — mais, pour ne plus troubler votre repos, — je vais en rester là.

PÉRICLÈS.

Mais êtes-vous de chair et de sang? — Votre pouls bat-il? n'êtes-vous pas une fée? — une illusion?... Allons! parlez encore. Où êtes-vous née? — Et pourquoi vous appelez-vous Marina?

MARINA.

J'ai été appelée Marina, — parce que je suis née en mer.

PÉRICLÈS.

En mer!... Et quelle était ta mère?

MARINA.

— Ma mère était la fille d'un roi, — qui est morte à la minute même où je suis née, — ainsi que ma bonne nourrice Lychorida me l'a souvent — raconté en pleurant.

PÉRICLÈS.

Oh! arrête un peu!

A part.

— Voilà bien le plus étrange rêve dont jamais l'épais sommeil — ait leurré un triste insensé: cela ne peut être. — Ma fille est enterrée!

Haut.

Bien. Où avez-vous été élevée? — J'écouterai votre histoire jusqu'au bout, — sans jamais vous interrompre.

MARINA.

— Vous aurez peine à me croire; je ferais mieux de m'arrêter.

PÉRICLÈS.

— Je croirai, jusqu'à la dernière syllabe, — ce que vous

›z. Pourtant, permettez : — comment êtes-vous venue ıs ces parages? où avez-vous été élevée?

MARINA.

– Le roi, mon père, m'avait laissée à Tharse ; — là le el Cléon et sa méchante femme — cherchèrent à me :tre à mort; ils décidèrent — un misérable à s'en char- ; au moment où celui-ci dégaînait, — survint une bande pirates qui me délivrèrent — et m'emmenèrent à Mity- e... Mais, mon bon seigneur, — que voulez-vous de i? Pourquoi pleurez-vous? Peut-être — que vous me yez coupable d'imposture; non, sur ma foi ; — je suis ille du roi Périclès, — si le bon roi Périclès existe.

PÉRICLÈS.

– Holà ! Hélicanus !

HÉLICANUS.

Mon gracieux seigneur appelle?

PÉRICLÈS.

– Tu es un grave et noble conseiller, — fort sagace en néral : dis-moi, si tu le peux, — ce qu'est ou ce que ut être cette fille — qui m'a fait ainsi pleurer?

HÉLICANUS.

Je ne sais pas ; mais, — sire, voici le gouverneur de Mi- ène — qui en fait un éloge bien exalté !

LYSIMAQUE.

Elle n'a jamais voulu dire — quelle est sa famille ; quand le lui demandait, — elle restait silencieuse et pleurait.

PÉRICLÈS.

– O Hélicanus, vénérable seigneur, frappe-moi, — fais- ıi une blessure, cause-moi une douleur immédiate ; — peur que cet océan de joie qui m'inonde — ne déborde rives de ma mortalité — et ne me noie dans les dé- es ! Oh ! viens ici, — toi qui rends la vie à qui te l'a don- e, — toi qui es née sur mer, ensevelie à Tharse, — et re- ›uvée en mer encore !... O Hélicanus, — tombe à genoux,

et remercie les dieux sacrés par des actions de grâces aussi éclatantes — que la foudre qui nous menace. Voici Marina... — Quel était le nom de ta mère? Dis-moi cela seulement; — car la vérité ne saurait être trop confirmée, — bien que ton récit n'ait pas un moment éveillé mes doutes.

MARINA.

D'abord, seigneur, dites-moi, — quel est votre titre?

PÉRICLÈS.

— Je suis Périclès de Tyr; mais dis-moi maintenant, — toi qui jusqu'ici as été d'une exactitude divine, — dis-moi le nom de ma reine noyée, et tu seras l'héritière de royaumes, — en ressuscitant Périclès ton père.

MARINA.

— N'ai-je donc plus, pour être votre fille, — qu'à dire : le nom de ma mère était Thaïsa? — Thaïsa était ma mère ; et elle a fini — à la minute où je commençais.

PÉRICLÈS.

— Maintenant, sois bénie; relève-toi; tu es ma fille. — Donnez-moi de nouveaux vêtements. Mon enfant, Hélicanus! — Elle n'est pas morte à Tharse, comme l'eût voulu — le sauvage Cléon; elle te dira tout; — et tu t'agenouilleras en la reconnaissant — pour ta princesse.

Montrant Lysimaque.

Qui est-ce?

HÉLICANUS.

— Seigneur, c'est le gouverneur de Mitylène, — qui, apprenant votre état de mélancolie, — est venu pour vous voir.

PÉRICLÈS.

Je vous embrasse, seigneur... — Donnez-moi mes vêtements royaux; je suis tout ébahi... — O cieux, bénissez ma fille! Mais écoutons! quelle est cette musique?... — Expliquez à Hélicanus, ma Marina, expliquez-lui — de point en point, car il semble en douter encore, — combien

il est sûr que vous êtes ma fille... Mais quelle est cette musique?

HÉLICANUS.

— Monseigneur, je n'en entends aucune.

PÉRICLÈS.

Aucune? — C'est la musique des sphères : écoutez, ma Marina.

LYSIMAQUE.

— Il ne serait pas bon de le contrarier; cédons-lui.

PÉRICLÈS.

Les sons les plus exquis! — Est-ce que vous n'entendez pas?

LYSIMAQUE.

De la musique? Monseigneur, j'entends...

PÉRICLÈS.

La plus céleste musique; — elle me pénètre de ses harmonies, et une profonde somnolence — pèse sur mes paupières; laissez-moi reposer.

Il s'endort.

LYSIMAQUE.

Un oreiller pour sa tête! — Sur ce, laissons-le tous... Allons, mes compagnons, mes amis, — si l'événement répond à ma juste conjecture, — je me souviendrai de vous.

Lysimaque, Hélicanus, Marina et sa compagne s'éloignent.

DIANE apparaît, comme en une vision, à Périclès endormi.

DIANE.

Mon temple est à Éphèse; hâte-toi de t'y rendre,
Et offre un sacrifice sur mes autels.
Là, quand mes virginales prêtresses seront réunies,
En présence de tout le peuple assemblé,
Révèle comment tu as perdu ta femme sur mer;
Appelle la pitié sur tes malheurs et sur ceux de ta fille,
Et fais-en la vivante peinture.

Exécute mon ordre ; sinon tu vivras dans l'infortune ;
Obéis, et, par mon arc d'argent, tu seras heureux.
Éveille-toi, et dis ce que tu as rêvé.

Diane disparaît.

PÉRICLÈS, s'éveillant.

— Céleste Diane, déesse argentine, — je t'obéirai... Hélicanus !

Reviennent HÉLICANUS, LYSIMAQUE et MARINA.

HÉLICANUS.

Seigneur?

PÉRICLÈS.

— J'avais l'intention d'aller à Tharse, pour y châtier — l'inhospitalier Cléon ; mais j'ai — un autre devoir à rempli d'abord ; dirige sur Éphèse — notre voile gonflée ; je te dirai bientôt pourquoi...

A Lysimaque.

— Permettez-vous, seigneur, que nous nous ravitaillion sur votre côte, — et que nous achetions les provisions — nécessaires à notre voyage?

LYSIMAQUE.

— De tout mon cœur, seigneur ; et, quand vous serez terre, — j'aurai à mon tour une demande à vous adresse

PÉRICLÈS.

Vous l'obtiendrez, — fût-ce l'autorisation de faire cour à ma fille ; car il paraît — que vous avez agi nob ment envers elle.

LYSIMAQUE.

Seigneur, prêtez-moi votre bras.

PÉRICLÈS.

Viens, ma Marina.

Tous sortent.

Entre GOWER.

GOWER.

Maintenant notre sable est presque tout écoulé;
Encore un peu, et tout sera fini.
Accordez-moi une dernière faveur,
(Car il faut que votre indulgence vienne à mon aide).
Veuillez vous figurer
Les fêtes, les joutes, les spectacles,
Les chants des ménestrels, les divertissements bruyants
Que le gouverneur a improvisés à Mitylène
En l'honneur du roi. Il a si bien réussi
Que la belle Marina lui a été promise
En mariage; mais il doit attendre
Que Périclès ait offert le sacrifice
Ordonné par Diane; le roi part.
Comblez, je vous prie, tout l'intervalle.
Les voiles gonflées ont la vitesse des ailes,
Et l'événement exauce tous les désirs.
Voici Éphèse; regardez le temple,
Notre roi et toute sa compagnie.
S'il est arrivé aussi vite,
C'est à la faveur gracieuse de votre imagination.

Il sort.

SCÈNE XX.

[Le temple de Diane à Éphèse.]

THAISA se tient près de l'autel, comme grande prêtresse; de chaque côté de l'autel un certain nombre de vierges; dans l'assistance, CÉRIMON et d'autres habitants d'Éphèse. Entrent PÉRICLÈS, avec sa suite; LYSIMAQUE, HÉLICANUS, MARINA et sa compagne.

PÉRICLÈS.

— Salut, Diane! pour exécuter ton juste commandement; — je confesse ici que je suis le roi de Tyr; — chassé de mon pays par la terreur, j'ai épousé — à Pentapolis la

PÉRICLÈS.

— Vois qui s'agenouille là ! La chair de ta chair, Thaïsa, — celle que tu portas sur mer et que j'ai nommée Marina, — parce qu'elle y vint au monde.

THAISA.

Sois bénie, mon enfant !

HÉLICANUS.

— Salut, madame et ma reine !

THAISA.

Je ne vous connais pas.

PÉRICLÈS.

— Vous m'avez ouï dire que, quand je m'échappai de Tyr, — j'y laissai pour mon substitut un vieillard. — Vous rappelez-vous quel nom je lui donnais ? — Je vous l'ai souvent nommé.

THAISA.

Eh bien, c'était Hélicanus.

PÉRICLÈS.

Nouvelle confirmation. — Embrassez-le, chère Thaïsa ; c'est lui. — Maintenant il me tarde d'apprendre comment vous avez été trouvée, — comment on a pu vous sauver, et qui j'ai à remercier, — outre les dieux, pour ce grand miracle.

THAISA.

— Le seigneur Cérimon, sire ; lui, l'homme — par qui les dieux ont manifesté leur puissance, et qui peut — tout vous expliquer de point en point.

PÉRICLÈS.

Vénérable seigneur, — les dieux n'ont pas de ministr mortel — qui ressemble plus que vous à un dieu. Révélez-nous — comment cette reine morte revit.

CÉRIMON.

Je le ferai, monseigneur. — Mais veuillez d'abord veni avec moi dans ma maison ; — là vous sera montré tout

qui a été trouvé près d'elle, — et je vous apprendrai comment elle a été placée dans ce temple, — sans omettre aucun détail nécessaire.

PÉRICLÈS.

Pure Diane ! — Je te bénis pour ta vision, et je t'offrirai — mes oblations nocturnes.

Montrant Lysimaque.

Thaïsa, — ce prince est le fiancé de votre fille, — et l'épousera à Pentapolis. Maintenant, — cette chevelure qui me fait paraître si farouche, — je vais la tailler, ma bien-aimée Marina ; — et cette barbe, que depuis quatorze ans n'a touchée aucun rasoir, — je vais l'embellir en l'honneur de tes noces.

THAISA.

— Le seigneur Cérimon a appris par des lettres dignes de foi — que mon père est mort, sire.

PÉRICLÈS.

— Que les cieux fassent de lui un astre ! C'est dans son royaume, ma reine, — que nous célébrerons leurs noces, et que nous-mêmes — nous finirons nos jours ; — notre gendre et notre fille régneront à Tyr. — Seigneur Cérimon, nous retardons le récit si impatiemment attendu — de ce qui vous reste à nous dire... Seigneur, ouvrez la marche.

Ils sortent.

ÉPILOGUE.

Entre GOWER.

GOWER.

— Dans Antiochus et dans sa fille vous avez vu — la juste récompense d'une monstrueuse luxure ; — dans Périclès, sa femme et sa fille, — (assaillis par la fortune cruelle et acharnée), — la vertu préservée des violences terribles de

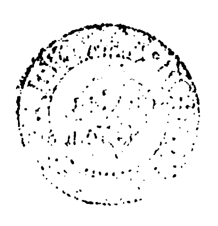
PERSONNAGES :

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, prince de Galles, son fils.
LE COMTE DE WARWICK.
LE COMTE DE SALISBURY.
LE COMTE DE DERBY.
LORD AUDLEY.
LORD PERCY.
LODOWICK, poëte, confident d'Édouard.
SIR WILLIAM MONTAGUE.
SIR JOHN COPLAND.
ROBERT D'ARTOIS.
LE COMTE DE MONTFORT.
GOBIN DE GREY.
DAVID, roi d'Écosse.
LE COMTE DOUGLAS.
JEAN, roi de France.
CHARLES, PHILIPPE } ses fils.
LE DUC DE LORRAINE.
VILLIERS, seigneur français.
LE ROI DE BOHÊME, UN CHEF POLONAIS } alliés du roi Jean.
DEUX BOURGEOIS DE CALAIS.
LE CAPITAINE DE CALAIS.
UN AUTRE CAPITAINE.
UN PAUVRE HABITANT DE CALAIS.
UN MARIN.
TROIS HÉRAUTS D'ARMES.
QUATRE CAMPAGNARDS FRANÇAIS.

LA COMTESSE DE SALISBURY.
LA REINE PHILIPPA, femme d'Édouard III.
UNE CAMPAGNARDE FRANÇAISE.

SEIGNEURS, OFFICIERS, SOLDATS, GENS DE SERVICE, MESSAGERS, ETC.

La scène est successivement en Angleterre et en France.



SCÈNE I.

[Londres. La salle du trône dans le palais.]

Fanfare. Entrent LE ROI ÉDOUARD et sa suite ; LE PRINCE DE GALLES, WARWICK, DERBY, AUDLEY, ARTOIS, et autres.

ÉDOUARD.

— Robert d'Artois, quoique tu sois banni — de France, tu garderas chez nous — une aussi haute seigneurie que dans ton pays natal ; — car nous te créons céans comte de Richmond. — Et maintenant poursuis notre généalogie : — qui succéda à Philippe-le-Bel?

ARTOIS.

— Ses trois fils qui tous, successivement — s'assirent sur le trône royal de leur père, — mais moururent sans laisser de postérité.

ÉDOUARD.

— Mais ma mère n'était-elle pas leur sœur?

ARTOIS.

— En effet, milord, Isabelle — était la fille unique de Philippe ; — et c'est elle que votre père prit pour femme. — Du jardin embaumé de son sein — vous naquîtes, vous, la gracieuse fleur attendue de l'Europe, — vous, le légitime héritier de la France ! — Mais remarquez la rancune des esprits rebelles. — Quand la lignée de Philippe fut éteinte, — les Français voilèrent les droits de votre mère ; — et, bien qu'elle fût la plus proche par le sang, ils proclamèrent — Jean, de la maison de Valois, aujourd'hui leur roi. — La raison

alléguée par eux était que le royaume de France, — étant rempli de princes grands feudataires, — ne doit admettre pour son gouverneur — que l'héritier de la ligne masculine; — et voilà le fondement spécial du dédain — avec lequel ils s'étudient à exclure votre grâce; — mais ils reconnaîtront que ce fondement factice — n'est qu'un amas poudreux de sable mouvant. — Peut-être trouvera-t-on odieux — que, moi, un Français, je fasse une pareille confession; — mais, je prends le ciel à témoin de ma déclaration, — ce n'est pas la haine, ce n'est pas un ressentiment personnel, — mais l'amour de mon pays et du droit — qui provoque ma langue à cette prodigalité d'aveux : — vous êtes le gardien légitime de notre repos, — et Jean de Valois ne s'est élevé que par une usurpation. — Quel est donc le devoir des sujets, sinon de saluer leurs rois? — Ah! notre loyauté peut-elle mieux se manifester — qu'en s'efforçant d'abattre l'orgueil d'un tyran — pour installer le vrai pasteur de notre république ?

ÉDOUARD.

— Ce conseil, Artois, comme une pluie féconde, — a donné force à ma dignité. — Grâce à la brûlante énergie de tes paroles, — je sens l'ardent courage naître dans mon cœur; — jusqu'ici il était comprimé par l'ignorance, — mais maintenant il s'élève sur les ailes d'or de la gloire, — et il prouvera que le fils de la noble Isabelle — est capable de faire plier sous un joug d'acier les épaules rebelles — qui résistent à ma souveraineté en France.

Fanfare de cor.

— Un messager?... Lord Audley, sachez de quelle part.

AUDLEY sort et revient.

AUDLEY.

— Le duc de Lorraine, ayant passé la mer, — sollicite un entretien avec votre altesse.

ÉDOUARD.

— Lords, introduisez-le, que nous sachions ce qu'il veut.

Les lords sortent. Le roi s'assied sur son trône.

Les lords reviennent avec le DUC DE LORRAINE et sa suite.

— Parle, duc de Lorraine, pourquoi es-tu venu?

LORRAINE.

— Le très-illustre prince, le roi Jean de France, — te salue, Édouard, et te commande par ma voix, — attendu que tu tiens — de sa libérale concession la duché de Guyenne, — de lui faire humblement hommage pour ce fief; — et, à cet effet, je te somme — de te rendre en France avant quarante jours — afin que, conformément à la coutume, — tu prêtes serment comme fidèle vassal du roi; — sinon, tes droits sur cette province expirent, — et lui-même en reprendra possession.

ÉDOUARD.

— Voyez comme l'occasion me sourit! — A peine faisais-je mes préparatifs pour aller en France — que me voilà invité, que dis-je? obligé, sous la menace — d'une pénalité, à m'y rendre : — certes ce serait pure folie de lui dire non! — Lorraine, reporte cette réponse à ton seigneur : — je compte lui faire visite, ainsi qu'il le demande, — mais comment? non pas comme un esclave, pour m'incliner devant lui, — mais comme un conquérant, pour le faire plier. — Ses artifices maladroits et grossiers ont été percés à jour; — et la vérité a arraché de son visage le masque — qui jetait un lustre sur son arrogance. — Il ose réclamer de moi un serment de féauté! — Dis-lui que la couronne qu'il usurpe m'appartient, — et qu'il devrait tomber à genoux là où il pose le pied! — Ce n'est pas un méchant duché que je réclame, moi, — ce sont tous les domaines du

royaume; — si, dans son obstination, il refuse de céder, — je lui enleverai toutes ces plumes d'emprunt — et je l'enverrai nu au désert.

LORRAINE.

— Eh bien, Édouard, ici même, en dépit de tous tes lords, — je te lance un défi à la face.

LE PRINCE DE GALLES.

— Un défi, Français? Nous le rejetons — à la gorge même de ton maître. — Je le déclare avec la déférence que je dois au roi, — mon gracieux père, et à tous ces seigneurs, — je considère ton message comme une farce, — et celui qui t'a envoyé comme un méchant frelon — qui s'est insinué par surprise dans l'aire de l'aigle; — mais nous l'en chasserons par une si rude secousse — que sa ruine sera une leçon pour tous.

WARWICK.

— Engage-le à se défaire de la peau de lion qu'il porte; — car il pourrait rencontrer dans la plaine un vrai lion — qui le mettrait en pièces pour le punir de son orgueil (3).

ARTOIS.

— Le meilleur conseil que je puisse donner à sa majesté, — c'est qu'elle se rende avant d'y être forcée. — Un malheur volontaire est moins humiliant — qu'une réprimande infligée par la violence.

LORRAINE, dégaînant.

— Traître renégat, serpent de ce pays — qui t'a nourri dès ton enfance, — tu te joins, toi aussi, à cette conspiration?

ÉDOUARD, dégaînant.

— Lorraine, regarde la pointe de cette épée. — Eh bien, l'ardeur conquérante qui stimule mon cœur — est une épine bien plus aiguë que cette lame; — et, pour peu que je veuille me livrer au repos, — elle me tiendra en éveil,

comme le rossignol, — jusqu'à ce que mes couleurs soient arborées en France. — Voilà ma réponse finale. Sur ce, va-t'en.

LORRAINE.

— Cette bravade et toutes les bravades anglaises — me blessent moins que la vue empoisonnée de cet homme.

Il montre Artois.

— Celui-là est le plus perfide, qui de tous devrait être le plus loyal.

Sortent le duc de Lorraine et sa suite.

ÉDOUARD.

— Maintenant, milords, notre barque rapide est sous voile; — notre gage est jeté, et la guerre sera vite commencée, — mais ne sera pas terminée si tôt.

Entre sir WILLIAM MONTAGUE.

— Mais pourquoi sir William Montague vient-il? — Où en est la trêve entre l'Écossais et nous?

MONTAGUE.

— Rompue, brisée, mon illustre seigneur! — A peine ce roi traître a-t-il été informé — de la retraite de votre armée, — que soudain, oubliant son serment récent, — il a envahi les villes frontières. — Berwick est conquis; Newcastle pillé et perdu; — et maintenant le tyran investit — le château de Roxburgh, où — la comtesse de Salisbury est enfermée et en danger de mort.

ÉDOUARD.

— C'est ta fille, Warwick, n'est-ce pas? — C'est cette comtesse dont le mari a si longtemps servi en Bretagne — pour y établir le seigneur de Montfort?

WARWICK.

— En effet, milord.

ÉDOUARD.

— Ignoble David! en es-tu donc réduit à tourner — contre

de faibles femmes tes armes menaçantes? — Ah! je te ferai rentrer tes cornes, limaçon! — Toi d'abord, Audley, charge-toi — de lever des fantassins pour nos guerres en France.

Au prince de Galles.

— Toi, Ned, tu rassembleras nos gens d'armes, — en choisissant dans chaque comté une compagnie d'élite : — que ce soient tous des soldats de fougueuse humeur, — de ces hommes qui ne craignent que la souillure du déshonneur! — Donc, de la vigilance! car nous commençons — une fameuse guerre, et contre une formidable nation... — Toi, Derby, sois notre ambassadeur — auprès de notre beau-père, le comte de Hainaut; — mets-le au courant de notre entreprise, — et prie-le, ainsi que tous les alliés — que nous avons dans les Flandres, de solliciter — l'empereur d'Allemagne en notre faveur. — Moi-même, tandis que vous serez ainsi occupés, — je vais, avec les forces que j'ai sous la main, — me mettre en marche et repousser une fois de plus ces traîtres d'Écossais... — Surtout, mes maîtres, soyez résolus, nous allons avoir la guerre — de tous les côtés... Ah! Ned, il faut que tu commences — dès à présent à négliger tes études et tes livres — pour endurcir tes épaules au poids d'une armure.

LE PRINCE DE GALLES.

— Ce tumulte d'une guerre qui s'allume — est pour ma juvénile ardeur un bruit aussi agréable — que l'est, au couronnement d'un roi, — l'acclamation joyeuse du peuple, — quand il s'écrie : *Ave, Cæsar!* — A cette école de l'honneur, j'apprendrai — à sacrifier mes ennemis à la mort — ou à verser mon sang pour une juste querelle. — Donc en avant, et gaîment! que chacun suive son chemin. — Dans les grandes affaires tout délai est fatal.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[Devant le château de Roxburgh.]

LA COMTESSE DE SALISBURY et des personnes de sa suite paraissent au haut des remparts.

LA COMTESSE.

— Hélas! comme mes pauvres yeux cherchent vainement — le renfort que devrait envoyer mon souverain!... — Ah! cousin Montague, tu n'as pas, je le crains, — une éloquence assez vive pour décider — le roi en ma faveur par tes véhémentes supplications. — Tu ne lui dis pas combien il est douloureux — de devenir la captive humiliée d'un Écossais, — pour être courtisée avec de gros jurons malsonnants; — ou violentée par une brutale et insultante barbarie. — Tu ne lui dis pas combien, s'ils triomphent ici, — ils riront de nous dans le nord, — par combien de chansons infâmes, inciviles et lestes — ils brairont leur victoire et notre défaite — au vent glacé de leur ciel ingrat et stérile!

Entrent le ROI DAVID et ses forces; puis DOUGLAS, LE DUC DE LORRAINE et d'autres.

— Retirons-nous; l'éternel ennemi — approche du rempart; tenons-nous aux aguets, — et écoutons leur grossier et insolent bavardage.

Elle se retire derrière les remparts.

DAVID.

— Monseigneur de Lorraine, recommandez-nous — à notre frère de France, comme à l'homme que, dans toute la chrétienté, — nous révérons le plus, et pour lequel nous avons la plus entière affection. — Pour ce qui touche votre

ambassade, retournez lui dire — qu'avec les Anglais nous n'entamerons jamais de pourparlers, — nous ne ferons jamais de trêve, nous ne rétablirons jamais le beau temps ; — qu'au contraire nous sommes décidé à brûler leurs villes frontières et à poursuivre — par delà leur cité d'York nos incursions acharnées. — Non, nos bons cavaliers ne se reposeront pas ; — ils ne laisseront pas au chancre de la rouille le temps de ronger — leurs souples brides et leurs éperons agiles, — ils ne dépouilleront pas leurs cottes de mailles, — ils ne suspendront pas leurs lances de dur frêne écossais — aux murailles de leur cité, à la manière pacifique ; — non, de leurs baudriers de cuir basanés et boutonnés, — ils ne détacheront pas leurs braquemarts mordants, que votre roi lui-même — n'ait crié : *Assez! par pitié, épargnez maintenant l'Angleterre!* — Adieu ; et dites-lui que vous nous avez quitté ici — devant ce château, et que vous êtes parti — au moment même où il se rendait à nous.

LORRAINE.

— Je prends congé, et je vais bellement rapporter — à mon roi votre agréable message.

Sort le duc de Lorraine.

DAVID.

— Maintenant, Douglas, revenons à ce qui nous occupait, — le partage de ce butin maintenant assuré.

DOUGLAS.

— Mon suzerain, je réclame la dame, et rien de plus.

DAVID.

— Ah! tout beau, messire! je dois le premier faire mon choix ; — et tout le premier je la revendique pour moi-même.

DOUGLAS.

— Eh bien donc, mon suzerain, laissez-moi prendre ses bijoux.

DAVID.

— Ils lui appartiennent, ils restent attachés à elle, — et celui à qui elle revient les a par-dessus le marché.

Entre en hâte UN MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Mon suzerain, comme nous piquions des deux sur les hauteurs — pour recueillir le butin, nous avons aperçu — une formidable troupe d'hommes se dirigeant de ce côté ; — le soleil, en se réfléchissant sur les armures, éclairait — une moisson de fer, une forêt de piques. — Que votre altesse prenne vite ses mesures. — Avant quatre heures, une marche modérée aura amené — jusqu'ici leur dernière colonne, mon prince.

DAVID.

— Délogeons, délogeons, c'est le roi d'Angleterre.

DOUGLAS.

— Jemmy, mon brave, selle ma bonne jument noire.

DAVID.

— Aurais-tu l'intention de combattre, Douglas? Nous sommes trop faibles.

DOUGLAS.

— Je ne le sais que trop, mon suzerain, et conséquemment, je m'enfuis.

LA COMTESSE, sortant de sa retraite.

— Messeigneurs d'Écosse, voulez-vous rester pour boire un coup?

DAVID.

— Elle se moque de nous, Douglas. Je ne puis pas endurer cela.

LA COMTESSE.

— Dites donc, milord, qui de vous deux aura la dame ; — et qui, les bijoux? Assurément, milords, vous — ne partirez pas d'ici sans avoir partagé les dépouilles.

DAVID.

— Elle a entendu le messager, et écouté notre conversation; — et, maintenant qu'elle est rassurée, elle se gausse de nous.

Entre un AUTRE MESSAGER.

LE MESSAGER.

— Aux armes, mon bon seigneur. Oh! nous sommes tous surpris.

LA COMTESSE.

— Courez après l'ambassadeur de France, mon prince, — et dites-lui que vous n'osez pas vous porter sur York. — Donnez-lui pour prétexte que votre bon cheval est boiteux.

DAVID.

— Elle a entendu cela aussi. Intolérable ennui!... — Femme, adieu! Si je ne reste pas...

LA COMTESSE.

— Ce n'est pas par peur, et pourtant vous vous dépêchez de fuir!

Fanfare d'alarme. Les Écossais sortent.

— O heureux secours, sois le bienvenu en notre demeure! — L'Écossais confiant et bruyamment fanfaron, — qui jurait, devant mes murs, qu'il ne reculerait pas — devant toutes les puissances armées de la terre, — eh bien, sur la simple mention, sur la seule annonce d'une armée, — il s'est enfui d'ici, à l'encontre de l'âpre vent du nord-est, — avec cette frayeur sans visage qui toujours tourne le dos.

Entrent MONTAGUE et d'autres officiers.

— O jour d'été! voilà mon neveu qui arrive!

MONTAGUE.

— Comment va ma tante?... Çà, tante, nous ne sommes

pas des Écossais. — Pourquoi donc fermez-vous ainsi vos portes à vos amis?

LA COMTESSE.

— Je puis avec raison t'offrir la bienvenue, neveu, — car tu viens à point pour chasser d'ici mes ennemis.

MONTAGUE.

— Le roi lui-même est venu jusqu'ici en personne; — descendez, chère tante, pour féliciter son altesse.

LA COMTESSE.

— Comment pourrais-je faire à sa majesté un accueil — digne de mon zèle et de sa grandeur?

Elle descend du rempart.

Fanfare. Entrent le ROI ÉDOUARD, WARWICK, ARTOIS, et d'autres (4).

ÉDOUARD.

— Eh quoi! les renards ravisseurs se sont-ils enfuis, — avant que nous puissions leur donner la chasse?

WARWICK.

— Ils se sont enfuis, mon suzerain; mais, avec des cris joyeux, — nos ardents et hardis limiers se sont élancés à leurs trousses.

LA COMTESSE reparaît avec sa suite.

ÉDOUARD.

— Voici le comtesse, n'est-ce pas, Warwick?

WARWICK.

— Elle-même, mon suzerain. Mais la crainte de la captivité, — comme un vent pernicieux soufflant sur la fleur de mai, — a terni, flétri, dévasté, ruiné sa beauté.

ÉDOUARD.

— A-t-elle été plus belle qu'elle n'est, Warwick?

WARWICK.

— Mon gracieux roi, elle ne semblerait plus belle du

tout, — si, pour s'éclipser elle-même, elle apparaissait — telle que je l'ai vue, quand elle était elle-même.

ÉDOUARD.

— Quel charme étrange devaient donc recéler ses yeux, — alors qu'ils dépassaient en éclat leur éclat actuel, — si, ternis comme ils le sont aujourd'hui, ils ont le pouvoir de détourner — mes regards asservis de l'éblouissante majesté — pour les fixer sur elle-même dans une admiration éperdue !

LA COMTESSE.

— Je me prosterne humblement plus bas même que le sol, — et j'incline, en avant de mes durs genoux, mon cœur attendri, — pour attester mon obéissance à votre altesse, — en lui offrant les millions de remercîments d'une sujette — pour cette royale présence dont la seule approche — a chassé de ma porte la guerre et le danger.

ÉDOUARD.

— Relève-toi, lady ! Je viens pour t'apporter la paix, — bien qu'à ce prix j'aie recueilli la guerre.

LA COMTESSE.

— Une guerre contre vous, mon prince? non pas ! Les Écossais sont partis, — et ils galopent vers l'Écosse en toute hâte.

ÉDOUARD, à part.

— De peur d'être captif ici même et de languir dans un humiliant amour, — il faut que je parte.

Haut.

Nous allons poursuivre les Écossais. Artois, en avant!

LA COMTESSE.

— Arrêtez un moment, mon gracieux souverain, — et permettez que l'autorité d'un puissant roi — honore notre toit. Mon mari, qui est en guerre, — triomphera de joie, en apprenant cela. — Donc, mon cher suzerain, ne sois pas

avare de ton auguste présence; — étant si près de la muraille, franchis notre humble porte.

ÉDOUARD.

— Pardonnez-moi, comtesse, je n'entrerai pas; — j'ai rêvé cette nuit de trahison, et j'ai des inquiétudes.

LA COMTESSE.

— Que la hideuse trahison s'embusque loin d'ici!

ÉDOUARD, à part.

— Elle n'est pas loin, elle est dans ces yeux conjurés — qui versent dans mon cœur un poison délétère, — que la raison ne saurait combattre, ni l'art guérir. — Il n'appartient plus au soleil seul — d'extraire avec sa lumière la lumière d'un regard mortel. — Car voici deux astres de jour, que contemplent mes yeux, — et qui, mieux que le soleil, tirent de moi la flamme! — Ardeur contemplative! Ardeur — qui, par la contemplation, aspire à la possession!...

Haut.

Warwick! Artois! à cheval, et partons.

LA COMTESSE.

— Que pourrais-je dire, pour faire rester mon souverain?

ÉDOUARD.

— Q'ajouterait la parole à l'éloquence d'un regard — plus persuasif que la plus décisive harangue?

LA COMTESSE.

— Que ta présence, comme le soleil d'avril, — ne flatte pas notre terre pour s'évanouir soudain! — Ne réjouis pas notre mur extérieur — pour refuser un égal honneur à l'intérieur de notre maison. — Notre logis, mon suzerain, est comme un paysan — dont l'habit grossier et les manières rudes et simples — n'annoncent pas grand'chose; mais, intérieurement, il se pare — des trésors de l'hospitalité et de la fierté cachée. — Là, où le minerai d'or gît enseveli, — le sol, que ne recouvre pas la tapisserie de la nature,

— semble stérile, aride, infertile, infécond, desséché; — là, au contraire, où la terre superficielle se vante — de ses parfums exquis et de sa richesse multicolore, — creusez là, et vous reconnaîtrez que cette éclatante exubérance — émane de l'ordure et des flancs de la corruption. — Pour conclure ma trop longue comparaison, — cette âpre muraille n'annonce pas — ce qu'elle recèle ; elle n'est qu'un manteau qui abrite — contre le temps d'orage la fière parure de dessous. — Toi, qui as une grâce que mes paroles ne sauraient exprimer, — décide-toi toi-même à résider un moment chez moi.

ÉDOUARD.

— Aussi spirituelle que belle ! Quelle folle passion pourrait se faire entendre — quand l'esprit monte la garde à la porte de la beauté? — Comtesse, quoique mes affaires me réclament, — elles seront ajournées, tant que je séjournerai près de toi. — Allons, milords, je logerai ici cette nuit.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Les jardins du château de Roxburgh.]

Entre LODOWICK.

LODOWICK.

— Ses regards, j'ai pu m'en apercevoir, sont perdus dans les regards de la comtesse ; — son oreille savoure tout ce qui émane de cette bouche bien-aimée ; — et mille émotions diverses, pareilles à ces nuées capricieuses — qui, étendues sur la roue des vents, — meurent en se dilatant, se succèdent sur ses joues troublées. — Tenez ! quand elle rougissait, aussitôt il devenait pâle, — comme si ces jolies joues, par quelque pouvoir magique, — avaient aspiré le sang ver-

meil des siennes. — Puis, alors qu'une crainte respectueuse la faisait pâlir, — les joues royales revêtaient leurs ornements écarlates; — mais cette rougeur ne ressemblait pas plus à l'orientale rougeur de l'autre — que la brique au corail, que la couleur vive à la couleur amortie. — Et pourquoi donc son visage contrefaisait-il ainsi ce charmant visage? — Si elle rougissait, c'était par une tendre timidité, confuse qu'elle était — de se trouver dans la présence sacrée d'un roi; — s'il rougissait, lui, c'était d'une impure honte, confus qu'il était — de lancer, lui roi, de si coupables regards. — Si elle pâlissait, c'était par une inquiétude toute féminine, — ayant à se tenir devant un roi. — S'il pâlissait, lui, c'était par l'inquiétude du remords, — en s'abandonnant, lui, ce puissant roi, à une passion coupable. — Donc, adieu la guerre d'Écosse! je crains bien qu'elle ne soit remplacée — par le languissant siége anglais d'un amour revêche. — Voici son altesse qui vient, se promenant toute seule.

Entre le roi ÉDOUARD.

ÉDOUARD, à part.

— Elle a encore embelli, depuis mon arrivée; — sa voix devient plus argentine, à chaque mot qu'elle profère; — son esprit, plus vif. Quel étrange récit — elle a fait sur David et ses Écossais! — *C'est ainsi*, disait-elle, *qu'il parlait*, et alors elle contrefaisait le grasseyement, — les locutions et l'accent de l'Écossais, — mais en y mettant une grâce qu'un Écossais ne peut avoir. — *Et voici*, ajoutait-elle, *ce que je répondis*, et elle nous disait elle-même sa réponse. — Car qui pourrait parler comme elle? Elle seule — peut entonner, du haut d'une muraille comme du fond du ciel, l'angélique fanfare — d'un si harmonieux défi à ses barbares ennemis. — Quand elle parle de paix, il me semble que sa bouche — mettrait la guerre aux arrêts;

quand elle parle de guerre, — elle serait capable d'arracher César de sa tombe romaine, — pour lui faire écouter un langage qui rend la guerre si belle. — Partout la sagesse est folie, excepté sur ses lèvres; — la beauté, une imposture, excepté sur son charmant visage! — Il n'y a d'été que dans son sourire; — il n'y a d'hiver glacé que dans son dédain. — Je ne puis blâmer les Écossais qui l'ont assiégée, — car elle est tout le trésor de notre pays; — mais je les trouve lâches de s'être ainsi sauvés, — ayant, pour rester, une si précieuse et si belle cause.

Haut.

— Ah! c'est toi, Lodowick? Donne-moi de l'encre et du papier.

LODOWICK.

— Oui, mon souverain.

ÉDOUARD.

— Et dis aux lords de continuer leur partie d'échecs. — Car nous voulons nous promener et méditer seul.

LODOWICK.

— Oui, mon prince.

Sort Lodowick.

ÉDOUARD.

— Ce garçon est fort versé dans la poésie, — et il a l'esprit vigoureux et persuasif. — Je lui révélerai ma passion, — et il la revêtira d'un voile de gaze, — à travers lequel la reine des reines de beauté apercevra — elle-même la source de ma faiblesse.

Rentre Lodowick.

— As-tu là, tout prêts, la plume, l'encre et le papier, Lodowick?

LODOWICK.

— Tout prêts, mon suzerain.

ÉDOUARD.

— Eh bien, assieds-toi près de moi, dans ce bosquet l'été, — et faisons-en notre salle de conseil, notre cabinet. — Puisque nos pensées sont en fleurs, que fleuri soit le retrait — où nous les déverserons à notre aise. — Maintenant, Lodowick, invoque quelque muse radieuse, — et prie-la de t'apporter ici une plume enchantée — qui, quand tu devras soupirer, te fournisse de vrais soupirs, — qui, quand tu exprimeras la douleur, te fasse exhaler de pathétiques gémissements, — qui, quand tu parleras de larmes, les exprime — en lamentations assez touchantes — pour arracher des pleurs aux yeux d'un Tartare — et pour attendrir le cœur de pierre d'un Scythe. — Car une plume de poëte a cette puissance d'émotion. — Donc, si tu es poëte, sois à ce point émouvant, — et inspire-toi de l'amour de ton souverain. — Si l'harmonieuse vibration des cordes à l'unisson — a pu forcer à l'attention les oreilles de l'enfer, — combien, à plus forte raison, les accents du génie poétique — doivent charmer et ravir les tendres âmes humaines!

LODOWICK.

— A qui, milord, dois-je adresser mes vers?

ÉDOUARD.

— A une créature qui humilie la beauté et rend sotte la sagesse, — dont la personne est un résumé, un abrégé — de toutes les vertus répandues dans le monde, — et qui est mieux que belle. Commence dans cette pensée. — Imagine pour sa grâce un mot plus gracieux que la grâce; — tous les charmes que tu loueras en elle, — élève-les au-dessus de l'essor de la louange. — Car ne crains pas d'être convaincu de flatterie. — Quand ton admiration serait dix fois plus grande, — la valeur de l'être que tu as à louer — excéderait encore dix millions de fois la valeur de ta louange. — Commence; je vais méditer pendant ce temps-là. — N'oublie pas d'expliquer quelle passion, — quelles peines de

cœur, quelle langueur — sa beauté provoque en moi.

LODOWICK.

Est-ce à une femme que j'écris?

ÉDOUARD.

— Quelle beauté autre pourrait ainsi triompher de moi? — Et qui donc, si ce n'est les femmes, saluons-nous de nos chants d'amour? — Ah çà! supposais-tu que je te disais de louer un cheval?

LODOWICK.

— De quelle condition, de quel rang est-elle? — Il serait nécessaire que je le susse, milord.

ÉDOUARD.

— Sa dignité est telle qu'elle est comme un trône — dont ma dignité n'est que le marchepied. — Tu peux donc juger quel est son rang, — par la proportion de sa puissance. — Écris, pendant que je la contemplerai en imagination...

Après une pause.

« ... Sa voix à une musique ou au rossignol? » — Le premier rustre venu, un saute-ruisseau compare à une musique — la parole de son amoureuse hâlée. — Et pourquoi parlerais-je ici du rossignol? — Le chant du rossignol rappelle l'outrage d'un adultère; — et ce rapprochement serait par trop satirique; — car le péché, tout péché qu'il est, ne veut pas être estimé tel; — bien au contraire, la vertu ici veut être traitée de péché, et le péché, de vertu. — « Sa
» chevelure, bien plus moelleuse que le fil du ver à soie, —
» telle qu'un miroir flatteur, prête un nouvel éclat — aux
» nuances de l'ambre blond. » *Telle qu'un miroir flatteur* — arrive trop vite; car, quand je parlerai de ses yeux, — je dirai que, comme un miroir, ils réfléchissent le soleil — et que cette ardente réverbération rejaillit — sur mon sein et me brûle le cœur. — Ah! quel monde de commentaires improvise mon âme — sur ce sujet choisi de l'amour!. . .

— Eh bien, Lodowick, as-tu fait de l'or avec ton encre? — Sinon, tu n'as qu'à écrire en lettres capitales — le nom de ma maîtresse, — et cela dorera ton papier... Au nom du ciel, lis, lis, — emplis mon oreille vide — de la douce harmonie de ta poësie.

LODOWICK.

— Je n'ai pas encore terminé son éloge.

ÉDOUARD.

— Son éloge est, comme mon amour, infini : — l'un et l'autre s'élèvent à des hauteurs si extrêmes — qu'ils dédaignent tout terme. — Sa beauté n'a d'égale que mon affection; — sa beauté est plus que suprême, et plus que suprême est mon affection. — Terminer son éloge! On aurait plutôt fait de philtrer la mer goutte à goutte, — et même de réduire la masse de la terre en grains de sable — et de supputer tous les grains. — Pourquoi parles-tu de terme — devant ce qui réclame une admiration illimitée? — Lis! nous t'écoutons.

LODOWICK, lisant.

Plus belle et plus chaste que la reine des ombres...

ÉDOUARD.

— Ce vers contient deux fautes grossières et palpables. — Eh quoi! tu la compares à la pâle reine de la nuit, — qui n'a d'éclat que parce qu'elle est entourée de ténèbres! — Quand le soleil lève la tête, qu'est-elle, cette reine, — — sinon un lumignon terne, blafard et amorti? — Ma bien-aimée, elle, braverait l'œil du ciel à midi, — et n'aurait qu'à se démasquer pour éclipser le soleil d'or.

LODOWICK.

— Quelle est l'autre faute, mon souverain seigneur?

ÉDOUARD.

— Relis le vers.

LODOWICK, relisant.

Plus belle et plus chaste...

ÉDOUARD.

— Je ne t'ai pas dit de parler de chasteté, — et de gaspiller ainsi le trésor de son âme; — car je la voudrais plutôt pleine de charité que de chasteté. — Rature-moi ce vers de la lune, je n'en veux pas, — et compare ma belle au soleil. — Dis qu'elle a trois fois plus de splendeur que le soleil, — que sa perfection rivalise avec le soleil, — qu'elle produit autant de délices que le soleil, — qu'elle dégèle l'hiver glacé, comme le soleil, — qu'elle réjouit le doux été, comme le soleil, — qu'elle éblouit les contemplateurs, comme le soleil; — et, poursuivant ce rapporchement avec le soleil, — dis-lui d'être aussi bonne et aussi généreuse que le soleil, — qui sourit à l'herbe la plus infime — aussi tendrement qu'à la rose embaumée. — Voyons donc ce qui suit ce vers de clair de lune.

LODOWICK, lisant.

Plus belle et plus chaste que la reine des ombres,
Plus intrépide dans la constance...

ÉDOUARD.

Dans la constance! que qui donc?

LODOWICK.

Que ne l'était Judith.

ÉDOUARD.

— Oh! le vers monstrueux! Maintenant mets-lui une épée à la main, — et je lui ferai ma cour pour qu'elle me — coupe la tête. — Efface, efface, bon Lodowick! Écoutons — la suite.

LODOWICK.

— Voilà tout ce qui est fait jusqu'à présent.

ÉDOUARD.

— Merci donc! tu as fait peu de mal; — mais le peu qu'-

est fait, est excessivement mal. — Non, laisse le capitaine parler des orages de la guerre, — et le prisonnier, des sombres rigueurs de la captivité murée. — Le malade lui-même exprime le mieux les affres de l'agonie; — l'affamé, les douceurs d'un festin; — l'être gelé, les bienfaits du feu; — toute souffrance, son heureux contraire! — L'amour ne trouve son juste accent que sur les lèvres de l'amoureux. — Donne-moi la plume et le papier. Je vais écrire...

Entre LA COMTESSE.

— Mais, doucement! voici venir le trésor de mon âme!... — Lodowick, tu ne sais pas dresser un plan de bataille; — ces ailes, ces éclaireurs, ces escadrons, ainsi disposés, — accusent chez toi une tactique défectueuse; — tu aurais dû placer cette troupe ici, ici cette autre.

LA COMTESSE.

— Pardonnez à ma hardiesse, mon seigneur trois fois gracieux; — daignez ne voir dans mon importunité que mon légitime empressement — à venir savoir comment se porte mon souverain.

ÉDOUARD, à Lodowick.

— Va, refais cela, je t'ai dit comment.

LODOWICK.

J'y vais.

Sort Lodowick.

LA COMTESSE.

— Je suis fâchée de voir mon suzerain si soucieux. — Que peut faire ta sujette, pour éloigner de toi — cette morose compagne, la sombre mélancolie?

ÉDOUARD.

— Ah! madame, je suis peu raffiné, et je ne sais pas jeter — les fleurs de la consolation sur un limon de honte. — Depuis que je suis ici, comtesse, je suis offensé.

LA COMTESSE.

— Ah ! à Dieu ne plaise que personne en ma maison — ait, ne fût-ce qu'en pensée, offensé mon souverain ! Trois fois noble roi, — révélez-moi la cause de votre mécontentement?

ÉDOUARD.

— Dans quelle mesure alors serai-je plus près du remède?

LA COMTESSE.

— Dans la mesure, mon souverain, de tout mon pouvoir de femme — engagé désormais à obtenir réparation.

ÉDOUARD.

— Si tu dis vrai, je tiens cette réparation. — Engage ton pouvoir au rachat de ma satisfaction, — et je suis satisfait, comtesse ; autrement, je meurs.

LA COMTESSE.

— J'y engage tout mon pouvoir, prince.

ÉDOUARD.

Jure-le, comtesse.

LA COMTESSE.

Par le ciel, je le jure.

ÉDOUARD.

— Eh bien, retire-toi un peu à l'écart ; — et dis-toi qu'un roi raffole de toi ; — dis-toi qu'il est dans ton pouvoir — de le rendre heureux, et que tu as juré — de me donner toute la satisfaction en ton pouvoir. — Fais cela, et dis-moi quand je serai heureux.

LA COMTESSE.

— Tout cela est fait, mon souverain trois fois redoutable ; — ce pouvoir d'amour, que j'ai le pouvoir de donner, — tu l'as déjà avec tout mon humble dévouement. — Pour preuve, emploie-moi comme tu voudras.

ÉDOUARD.

— Tu m'as entendu dire que je raffole de toi.

LA COMTESSE.

— Si c'est de ma beauté, prends-la, si tu peux. — Quelque mince qu'elle soit, le prix que j'y attache est dix fois plus mince. — Si c'est de ma vertu, prends-la, si tu peux; — car la vertu s'enrichit même en donnant. — Si tu es épris d'une chose quelconque que je puisse donner, — et si tu peux l'enlever, elle t'appartient.

ÉDOUARD.

— C'est ta beauté que je voudrais posséder.

LA COMTESSE.

— Oh! si elle n'était que peinte, je l'essuierais de ma joue, — et je m'en déferais pour te la donner; — mais, ô souverain, elle est soudée à ma vie. — Pour avoir l'une, il faut prendre l'autre; car cette beauté n'est qu'une ombre bien humble — qui hante le rayon d'été de ma vie.

ÉDOUARD.

— Mais tu peux me la céder pour que j'en jouisse.

LA COMTESSE.

— Je pourrais aussi aisément aliéner — mon âme immatérielle sans faire mourir mon corps — que céder mon corps, ce palais de mon âme, — sans perdre mon âme. — Mon corps, c'est le berceau, le palais, le monastère de mon âme, — et elle, c'est un ange pur, divin, immaculé; — si je te cède ainsi son sanctuaire, mon seigneur, — je tue ma pauvre âme, et, avec ma pauvre âme, je me tue.

ÉDOUARD.

— N'as-tu pas juré de me donner ce que je voudrais?

LA COMTESSE.

— Oui, mon suzerain, mais à condition que, ce que vous voudriez, je pusse le donner.

ÉDOUARD.

— Je ne désire de toi que ce que tu peux donner : — ton amour; et ce n'est pas même un don que je te demande,

— c'est un échange, car, en retour de ton amour, — je t'offre tous les trésors du mien.

LA COMTESSE.

— Si vos lèvres n'étaient pas sacrées, ô mon seigneur, — vous profaneriez le saint nom d'amour. — Cet amour, que vous m'offrez, vous ne pouvez le donner; — car César doit ce tribut à sa royale compagne. — Cet amour, que vous implorez de moi, je ne puis le donner; — car Sarah en doit l'hommage à son mari. — Celui qui mutile ou contrefait votre sceau — est puni de mort, monseigneur. Votre personne sacrée voudrait-elle donc — commettre une haute trahison envers le Roi du ciel — en imprimant son sceau sur un métal défendu, — au mépris de son allégeance et de son serment? — En violant la loi sainte du mariage, — vous attentez à une majesté plus haute que la vôtre. — Le roi est de moins ancienne maison — que l'époux. Votre ancêtre, — Adam, seul maître de l'univers, — fut honoré par Dieu du titre d'époux, — et non sacré roi par lui. — Si c'est un crime de violer vos statuts, — quoiqu'ils ne soient pas signés de la main même de votre altesse, — quel crime est-ce donc d'enfreindre le saint décret — promulgué par la bouche de Dieu et scellé de sa main! — Je suis sûre que mon souverain, dans son affection pour mon mari — qui, en ce moment, le sert loyalement à la guerre, — ne veut que mettre à l'épreuve la femme de Salisbury — et savoir si elle écouterait, ou non, de licencieux propos. — Je craindrais de commettre une faute en restant; — c'est de cette faute, et non de mon roi, que je m'éloigne.

Sort la comtesse.

ÉDOUARD.

— Sa beauté est-elle rendue divine par ses paroles? — Ses paroles ne sont-elles que les doux chapelains de sa beauté? — De même que le vent embellit la voile — et que la voile pare le vent invisible, — ses paroles ornent sa

beauté, et sa beauté ses paroles. — Oh ! que ne suis-je une abeille, avide de miel, — pour emprunter à cette fleur un rayon de vertu, — au lieu d'être l'araignée envieuse et altérée de poison, — qui distille l'impureté qu'elle absorbe en un venin meurtrier !... — Sa conscience est aussi austère que sa beauté est charmante ; — trop stricte sentinelle d'une forteresse si belle ! — Oh ! que n'est-elle pour moi comme l'air que je respire ! — Mais que dis-je? elle l'est; car, quand je cherche à l'embrasser, — comme ceci, je ne parviens à étreindre que moi-même. — Il faut que je la possède; car la raison et le remords — sont impuissants à chasser ce fol amour.

Entre WARWICK.

— Voici son père. Je vais agir sur lui — pour qu'il porte mes couleurs dans cette campagne d'amour.

WARWICK.

— Comment se fait-il que mon souverain soit si soucieux? — qu'il me soit permis de connaître le chagrin de votre altesse, — et, pour peu que mes vieux efforts puissent le dissiper, — il ne tourmentera pas longtemps votre majesté.

ÉDOUARD.

— Tu m'offres généreusement et spontanément un service — que j'allais me hasarder à te demander. — Mais, ô monde, grand nourricier de flatterie, — pourquoi bordes-tu les lèvres des hommes de paroles d'or, — et donnes-tu à leurs actes le poids du plomb massif, — en sorte qu'une loyale exécution ne suive jamais leurs promesses? — Oh ! pourquoi l'homme ne respecte-t-il pas le texte secret du cœur, — et ne bâillonne-t-il pas la bouche bavarde, quand elle profère — des paroles menteuses qui ne sont pas inscrites là !

WARWICK.

— Le ciel me préserve, pour l'honneur de ma vieillesse, — de rendre du plomb, quand je dois de l'or pur ! — L'âge est un cynique, et non un flatteur. — Je répète que, si je connaissais votre chagrin — et si je pouvais contribuer à l'amoindrir, — je paierais de ma propre souffrance le soulagement de votre altesse.

ÉDOUARD.

— Ce sont bien là les offres vulgaires de ces hommes faux — qui n'acquittent jamais la dette de leur parole. — Tu n'hésiteras pas à jurer ce que tu as dit ; — pourtant, quand tu connaîtras la nature de mon ennui, — tu ravaleras l'imprudente parole — que tu auras vomie, et tu me laisseras sans secours.

WARWICK.

— Non, par le ciel ! quand votre majesté — m'ordonnerait de me jeter sur mon épée et de mourir !

ÉDOUARD.

— Et supposons qu'à ma souffrance il n'y eût d'autre remède — que la perte et l'écroulement de ton honneur ?

WARWICK.

— Si cette perte pouvait seule faire votre bonheur, — je la regarderais comme un bonheur pour moi-même.

ÉDOUARD.

— Crois-tu que tu pourrais rétracter ton serment ?

WARWICK.

— Je ne le pourrais pas ; et je le pourrais, que je ne le voudrais pas.

ÉDOUARD.

— Mais, si tu le fais, que serai-je en droit de te dire ?

WARWICK.

— Ce qu'on peut dire à tout misérable parjure — qui viole l'engagement sacré du serment.

ÉDOUARD.

— Et que diras-tu à celui qui viole un serment?

WARWICK.

— Qu'il a faussé la foi jurée envers Dieu et envers l'homme — et qu'il est excommunié par l'un et par l'autre!

ÉDOUARD.

— Et qu'est-ce qu'un office qui consiste à insinuer à quelqu'un — de violer un vœu légitime et sacré?

WARWICK.

— C'est un office de démon, et non d'homme.

ÉDOUARD.

— Eh bien, c'est cet office de démon que tu dois remplir pour moi. — Sinon, il faudra que tu violes ton serment et que tu déchires tous les liens — d'affection et d'obéissance qui t'attachent à moi. — Ainsi donc, Warwick, si tu es resté toi-même, — le seigneur et maître de ta parole et de ton serment, — va trouver ta fille, et, en mon nom, — oblige-la, sollicite-la, détermine-la — à être ma maîtresse et mon secret amour. — Je ne veux pas rester à écouter ta réplique. — Que ton serment brise le sien, ou que ton souverain meure!

Édouard sort.

WARWICK.

— O roi affolé! ô détestable office! — Il faut donc que je me décide moi-même à m'outrager moi-même, — parce qu'il m'a fait jurer par le nom de Dieu — de violer un vœu fait au nom de Dieu! — Comme si je jurais par cette main droite — de couper cette main droite!... Mieux vaudrait encore — profaner l'idole que la ruiner. — Mais je ne ferai ni l'un ni l'autre. Je tiendrai mon serment, — et je renierai devant ma fille — toutes les vertus que je lui ai prêchées. — Je lui dirai qu'elle doit oublier son époux Salisbury, — si elle songe à embrasser le roi. — Je lui dirai qu'un ser-

ment peut être aisément violé, — mais qu'un serment violé n'est pas aussi aisément pardonné. — Je lui dirai qu'il y a une véritable charité à aimer, — mais qu'il n'y a pas de véritable amour à être ainsi charitable. — Je lui dirai que la majesté du roi peut endosser cette honte, — mais que tout son royaume ne rachèterait pas une telle faute. — Je lui dirai que mon devoir m'oblige à la convaincre, — mais que son honneur l'oblige à ne pas consentir.

Entre LA COMTESSE.

— La voici ! Jamais père fut-il — chargé, auprès de son enfant, d'une si triste mission?

LA COMTESSE.

— Mon seigneur et père, je vous cherchais. — Ma mère et toute la cour vous supplient — de rester auprès de sa majesté — et de faire de votre mieux pour l'égayer.

WARWICK, à part.

— Comment commencerai-je ce message sacrilége? — Je ne puis l'appeler mon enfant : car où est le père — qui voudrait séduire son enfant en de telles instances? — Eh bien, femme de Salisbury!... Débuterai-je ainsi ? — Non, Salisbury est mon ami, et quel est l'ami — qui voudrait faire à l'amitié un tel outrage? — Non ! ni ma fille, ni la femme de mon cher ami !...

A la comtesse.

— Je ne suis pas Warwick, comme tu le crois, — mais un agent de la cour de l'enfer; — et j'ai incarné mon esprit sous sa forme, — pour te transmettre un message du roi. — Le puissant roi d'Angleterre est épris de toi. — Celui qui a le pouvoir de t'ôter la vie — a le pouvoir de t'enlever l'honneur. Consens donc — à compromettre ton honneur plutôt que ta vie. — L'honneur est souvent perdu, et regagné ; — mais la vie, une fois partie, ne se rattrape

pas. — Le soleil, qui flétrit le foin, nourrit le gazon. — Le roi, qui pourrait t'abaisser, t'élèvera. — Les poëtes écrivent que la lance du grand Achille — pouvait guérir la blessure qu'elle faisait; la morale de ceci, — c'est que les puissants de la terre peuvent réparer le mal qu'ils font. — Le lion donne grâce à ses mâchoires sanglantes — et ennoblit sa curée, en se montrant clément — quand la peur vassale rampe tremblante à ses pieds. — Le roi absorbera ta honte dans sa gloire; — et ceux qui lèveront les yeux vers lui pour t'apercevoir — seront aveuglés en regardant le soleil. — Quel mal une goutte de poison peut-elle faire à la mer — dont les vastes abîmes peuvent digérer l'impureté — et lui faire perdre son action? — Le grand nom du roi tempérera tes fautes, — et donnera à la coupe amère de l'opprobre — le goût le plus mielleux et le plus délicieux. — D'ailleurs, il n'y a pas de mal à faire un acte — qu'on ne peut sans scandale s'abstenir de faire. — C'est ainsi qu'au nom de sa majesté — j'ai paré le péché de vertueuses sentences, — et j'attends ta réponse à sa requête.

LA COMTESSE.

— Siége monstrueux! Malheureuse que je suis — d'avoir échappé au danger de mes ennemis, — pour être investie dix fois plus douloureusement par ceux que j'aime! — Pour souiller ma vie pure, n'avait-il d'autre moyen — que de corrompre l'auteur de ma vie — et d'en faire son infâme et vil solliciteur? — Il n'est pas étonnant que le rameau soit infecté, — quand le poison a envahi la racine. — Il n'est pas étonnant que l'enfant meure de la lèpre, — quand la mère cruelle a empoisonné sa mamelle. — Eh bien donc, donnez au crime un blanc-seing pour mal faire, — et lâchez à la jeunesse les rênes de la périlleuse liberté. — Raturez la stricte interdiction de la loi, — et annulez tous les canons qui prescrivent — la honte pour la honte et la pénitence pour l'offense. — Non! que je meure, si sa trop im-

pétueuse volonté — l'exige, plutôt que de consentir — à être la complice de sa luxure sacrilége !

WARWICK.

— Ah ! tu parles en ce moment comme je voulais t'entendre parler. — Écoute, à ton tour, comme je vais rétracter mes paroles. — Une tombe honorable est plus estimée — que l'alcôve souillée d'un roi. — Plus l'homme est considérable, plus est considérable la chose, — bonne ou mauvaise, qu'il entreprend. — Un atome inaperçu, dès qu'il vole au soleil, — présente une plus grande substance. — Le plus beau jour d'été corrompt le plus vite — l'immonde charogne qu'il semble caresser. — Profonds sont les coups portés par une hache puissante. — Le péché s'aggrave dix fois — quand il est commis dans un saint lieu. — Une mauvaise action, faite par l'autorité, — est plus qu'une faute, c'est une subornation. Habillez un singe — de brocart, et la beauté de la robe — n'ajoutera à la bête qu'un surcroît de ridicule. — Je pourrais étendre le champ des objections — entre sa gloire, ma fille, et ta honte. — Le poison semble pire dans une coupe d'or ; — le jet de l'éclair fait paraître plus noire la nuit noire ; — les lis qui pourrissent sont plus fétides que les ronces ; — et pour toute gloire qui penche vers le péché — la honte est triple. — Je termine en couvrant ton cœur de ma bénédiction : — puisse-t-elle se changer en un accablant anathème — le jour où tu échangeras ton renom radieux d'honneur — pour la sombre ignominie d'un lit souillé !

Il sort.

LA COMTESSE.

— Je te suis. Quand j'aurai une pareille inclination, — que mon corps entraîne mon âme dans un éternel malheur !

Elle sort.

SCÈNE IV.

[Dans le château de Roxburgh.]

DERBY et AUDLEY se rencontrent.

DERBY.

— Enchanté de vous rencontrer céans, trois fois noble Audley! — Comment se portent notre souverain et ses pairs?

AUDLEY.

— Je n'ai pas vu son altesse depuis deux semaines entières, — depuis qu'il m'a envoyé faire une levée d'hommes; — j'ai exécuté l'ordre, et je les amène — en bel ordre de bataille devant sa majesté. — Quelles nouvelles de l'empereur, milord de Derby?

DERBY.

— Aussi bonnes que nous les souhaitons. L'empereur — accorde une aide amicale à son altesse, — et fait notre roi son lieutenant général — dans toutes ses terres et dans ses vastes domaines. — En route donc pour les spacieuses campagnes de France!

AUDLEY.

— Eh bien, le roi a-t-il sauté de joie en apprenant ces nouvelles?

DERBY.

— Je n'ai pas encore trouvé le moment de les lui communiquer. — Le roi est dans son cabinet, mécontent. — De quoi? Je l'ignore, mais il a donné l'ordre — que, jusqu'après dîner, personne ne le dérangeât. — La comtesse de Salisbury, son père, Warwick, — Artois, tout le monde a le sourcil froncé.

AUDLEY.

— Sans doute, il y a quelque chose qui va mal.

Fanfare.

DERBY.

— Les trompettes sonnent; le roi sort en ce moment.

Entre ÉDOUARD.

AUDLEY.

— Voici son altesse.

DERBY.

— Puissent tous les souhaits de mon souverain être exaucés!

ÉDOUARD, à part.

— Ah! que n'es-tu sorcier, pour faire de ce vœu une réalité!

DERBY, remettant une lettre au roi.

— L'empereur vous fait des compliments.

ÉDOUARD, à part.

— Que n'est-ce la comtesse!

DERBY.

— Tout ce que demande le roi est accordé.

ÉDOUARD, à part.

— Tu mens. Plût au ciel qu'elle m'eût tout accordé!

AUDLEY.

— Tout amour et tout respect à mon seigneur le roi!

ÉDOUARD, à part.

— Tout amour qui n'est pas le sien, n'est pas.

Haut.

Quelles nouvelles?

AUDLEY.

— Mon suzerain, j'ai levé ces cavaliers et ces fantassins, — conformément à votre ordre, et je vous les amène.

ÉDOUARD.

— Eh bien, que ces fantassins se mettent en croupe sur

les chevaux, — conformément à mon contre-ordre, et que tous décampent... — Derby, je m'occuperai des dispositions de la comtesse — tout à l'heure.

DERBY.

Des dispositions de la comtesse, sire?

ÉDOUARD.

— De l'empereur, veux-je dire! Laissez-moi seul.

AUDLEY.

— Qu'y a-t-il dans son esprit?

DERBY.

Laissons-le à son humeur.

Sortent Derby et Audléy.

ÉDOUARD.

— C'est ainsi que la langue parle selon le trop-plein du cœur. — *Comtesse* pour *empereur!* Et pourquoi pas, en vérité? — Elle règne sur moi; — et, pour elle, — je ne suis qu'un vassal agenouillé qui observe — le plaisir ou le déplaisir de son regard.

Entre LODOWICK.

— Qu'est-ce que cette Cléopâtre supérieure fait dire — aujourd'hui à César?

LODOWICK.

Qu'avant ce soir, mon suzerain, — elle fera une réponse définitive à votre majesté.

Roulement de tambour.

ÉDOUARD.

— Quel est ce tambour qui fulmine cette marche guerrière, — comme pour alarmer dans mon sein le tendre Cupidon? — Pauvre peau de mouton, comme celui qui la bat la fait hurler! — Va, crève ce parchemin tonnant, — et je le dresserai à murmurer les vers les plus doux — au cœur d'une nymphe céleste; — car je l'emploierai comme papier

à écrire, — et, de tambour criard qu'il était, je le réduirai ainsi — à être un héraut et un intermédiaire discret — entre une déesse et un roi puissant. — Va, dis à ce soldat d'apprendre à toucher du luth — ou de se pendre aux bretelles de son tambour; — car en ce moment nous tenons pour chose incivile — de troubler le ciel par des sons discordants! — Va.

Sort Lodowick.

— Pour la querelle qui m'occupe, je trouverai en moi-même — toutes les armes nécessaires : je marcherai sur mon ennemi — en faisant battre la charge par de pathétiques gémissements; — mes regards seront mes flèches, et mes soupirs — seront comme le vent propice — qui emportera dans un tourbillon ma plus touchante artillerie. — Mais, hélas! elle met le soleil contre moi, — car elle-même est le soleil. Je comprends maintenant — que les poëtes représentent aveugle le guerrier Cupidon; — l'amour a des yeux pour guider sa marche — jusqu'au moment où l'être aimé les éblouit par l'excès de son rayonnement.

Rentre LODOWICK.

— Eh bien?

LODOWICK.

Mon suzerain, le tambour qui battait si gaillardement aux champs — escorte le prince Édouard, votre fils trois fois vaillant.

Entre LE PRINCE DE GALLES. Lodowick se retire auprès de la porte.

ÉDOUARD.

— J'aperçois mon enfant... Oh! comme l'image de sa mère, — moulée dans ses traits, réprime ma passion égarée, — et gourmande mon cœur, et gronde mes yeux ravisseurs — qui, suffisamment riches de sa vue, — cherchent ail-

leurs leur butin. Il est si méprisable, le voleur — qui n'a pas su se contenter de la pauvreté même! — Eh bien, enfant, quelles nouvelles?

LE PRINCE DE GALLES.

— Mon cher seigneur et père, j'ai recueilli — la fleur la plus choisie de notre race anglaise — pour nos affaires en France ; et nous venons ici — pour prendre les ordres de votre majesté.

ÉDOUARD.

— Je vois toujours dans ses lignes — le visage de sa mère. Ses yeux, à lui, sont bien ses yeux, à elle, — qui me font rougir, en se fixant sur moi. — Car les fautes déposent contre elles-mêmes ; — la luxure est une flamme brûlante que les hommes, pareils à des lanternes, — laissent apercevoir en eux-mêmes, à travers eux-mêmes. — Loin de moi les molles soies d'une capricieuse galanterie ! — Eh quoi ! la belle Bretagne, dans ses vastes limites, — sera subjuguée par moi, et je ne saurai pas — maîtriser l'étroit empire de mon être ! — Qu'on me donne une armure d'éternel acier, — je vais triompher des rois. Vais-je donc — me réduire moi-même en servitude et être l'auxiliaire de mon ennemi ? — Non, cela ne se peut pas. Allons, mon fils, en marche, en avant ! — Balayons de nos couleurs le ciel de la France.

LODOWICK, s'avançant vers le roi et lui parlant bas.

— Sire, la comtesse, d'un air souriant, — demande accès près de votre majesté.

ÉDOUARD, à part.

— Eh bien, c'est dit, ce simple sourire d'elle — est la rançon de la France captive ; il met le roi, — le dauphin et ses pairs en liberté.

Haut, au prince de Galles.

— Va, laisse-moi, Ned, et amuse-toi avec tes amis.

Le prince sort.

A part.

— Ta mère est toute noire, et toi, qui lui ressembles, — tu me rappelles combien elle est affreuse.

A Lodowick.

— Va, amène ici la comtesse par la main, — et qu'elle chasse toutes ces nuées d'hiver; — car elle donne la beauté à la terre et au ciel.

Sort Lodowick.

— Il est plus coupable de tailler à merci de pauvres gens — que d'embrasser dans une illégitime étreinte — le résumé de toutes les beautés révélées au monde — depuis l'incarnation d'Adam jusqu'à ce moment nouveau-né.

LODOWICK rentre avec LA COMTESSE.

A part.

— Va, Lodowick, mets ta main dans ma bourse, — joue, dépense, donne, fais ripaille, gaspille; fais ce que tu voudras, — pourvu que tu t'absentes un moment et me laisses ici.

Sort Lodowick.

— Eh bien, compagne de jeu de mon âme! Es-tu venue enfin — pour répondre par ce mot plus que divin, oui, — à ma revendication de ton bel amour?

LA COMTESSE.

— Mon père m'a commandé, au nom de sa bénédiction...

ÉDOUARD.

— De me céder...

LA COMTESSE.

— Oui, mon cher prince, ce qui vous est dû.

ÉDOUARD.

— Et ce que tu me dois, mon très-cher amour, — c'est le bien pour le bien, c'est tendresse pour tendresse.

LA COMTESSE.

— Non, c'est le mal pour le mal, et c'est pour l'horreur une éternelle horreur. — Mais puisque la disposition de votre majesté est telle — que ma résistance, l'amour de mon mari, — votre haut rang, aucune considération enfin — ne peut me sauvegarder, puisque votre autorité — domine et épouvante tant de scrupules sacrés, — je soumets mon mécontentement à votre contentement, — et je m'engage à vouloir ce que je ne voudrais pas, — pourvu que vous-même vous écartiez les obstacles — qui s'interposent entre l'amour de votre altesse et le mien.

ÉDOUARD.

— Indique-les, belle comtesse, et, par le ciel, je les supprime.

LA COMTESSE.

— Ce sont les existences qui s'interposent entre nos amours — que je voudrais voir anéanties, mon souverain.

ÉDOUARD.

— Quelles existences, ma dame?

LA COMTESSE.

— Mon trois fois aimable souverain, — c'est la reine, votre femme, c'est Salisbury, mon mari, — qui, vivants, ont droit à un amour, — que nous ne pouvons aliéner qu'après leur mort.

ÉDOUARD.

— Ton objection est incompatible avec nos lois.

LA COMTESSE.

— Et votre désir aussi. Si la loi — vous interdit de vous rendre à l'une, — qu'elle vous empêche donc de satisfaire l'autre. — Je me refuse à croire que vous m'aimez comme vous dites, — à moins que vous ne prouviez par les actes ce que vous avez juré.

ÉDOUARD.

— Il suffit. Ton mari et la reine mourront. — Tu es bien plus belle que n'était Héro, — et l'imberbe Léandre était moins fort que moi; — pour celle qu'il aimait, il traversait à la nage un courant facile; — mais moi, je veux, à travers un Hellespont de sang, — atteindre ce Sestos où réside ma chère Héro !

LA COMTESSE.

— Vous ferez plus, le flot que vous traverserez, vous le ferez vous-même — avec le sang de ceux qui départagent notre amour : — le sang de mon mari et de votre femme .

ÉDOUARD.

— Ta beauté les rend coupables de leur mort, — en attestant qu'ils doivent mourir. — Sur cette déposition, moi, leur juge, je les condamne.

LA COMTESSE.

— O beauté parjure ! ô juge plus corrompu encore ! — Quand, dans l'immense chambre étoilée qui est là au-dessus de nos têtes, — les assises universelles demanderont compte — de ces criminelles violences, nous frémirons tous deux.

ÉDOUARD.

— Que dit ma beauté aimée? Est-elle déterminée?

LA COMTESSE.

— Déterminée à tout terminer ! Et voici comment : — Tiens seulement ta parole, grand roi, et je suis à toi. — Reste où tu es ; moi, je vais m'écarter un peu... — Maintenant regarde comme je vais me livrer entre tes mains.

Elle s'avance brusquement sur lui, et lui montre deux poignards.

— Ici, à mon côté, sont suspendus mes couteaux de noces. — Prends l'un des deux pour tuer la reine, — et apprends par moi à l'atteindre dans sa retraite. — Avec l'autre couteau, je vais frapper mon amour, — qui est

maintenant profondément endormi dans mon cœur. — Quand ce double sacrifice sera accompli, alors je consentirai à aimer. — N'essaie pas de m'empêcher, roi libertin. — Ma résolution est plus agile encore — que ne peut l'être ton empressement à me sauver. — Si tu bouges, je frappe. Ainsi reste immobile, — et écoute le dilemme que je vais t'imposer : — ou tu vas jurer de renoncer à ces instances sacriléges — et de ne plus me solliciter désormais, — ou, par le ciel!

Elle s'agenouille.

La pointe aiguë de ce couteau — va souiller ta terre de mon pauvre sang pur — que tu voulais souiller. Jure, Édouard, jure, — ou je frappe, et je meurs ici sous tes yeux.

ÉDOUARD.

— Je le jure par ce pouvoir suprême qui me donne en ce moment — le pouvoir de rougir de moi-même, jamais je ne rouvrirai les lèvres — pour renouveler, fût-ce par un seul mot, ces instances! — Relève-toi, vraie lady anglaise! notre île — a droit d'être plus fière de toi que Rome ne le fut — de cette héroïne dont les trésors saccagés ont stimulé — les vains efforts de tant de plumes! — Relève-toi, et que ma faute soit la gloire de ta vertu, — et que cette gloire soit ta richesse dans les siècles à venir. — Je suis réveillé de ce songe insensé (5)... — Warwick! mon fils! Derby! Artois! Audley! — Vous tous, braves guerriers, où êtes-vous?

Entrent LE PRINCE DE GALLES et les lords.

— Warwick, je te fais gardien du nord. — Vous, prince de Galles, et Audley, vite en mer! — Courez à Newhaven, et là que des troupes m'attendent. — Moi-même, Artois et Derby, nous passerons par les Flandres — pour y saluer nos amis et réclamer leur aide... — Cette nuit m'aura tout

juste suffi pour lever — le siége mis par ma folie devant un dévouement fidèle. — Car, avant que le soleil ait doré le ciel oriental, — nous l'éveillerons par notre martiale harmonie.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[En Flandre. Le camp français.]

Entrent le ROI JEAN DE FRANCE, ses deux fils, CHARLES, DUC DE NORMANDIE, et PHILIPPE; le DUC DE LORRAINE et d'autres.

LE ROI JEAN.

— Jusqu'à ce que notre flotte, forte de mille voiles, — ait déjeuné sur mer de nos ennemis, — campons ici dans l'attente de ses heureux succès. — Lorraine, jusqu'à quel point Édouard est-il prêt? — Sais-tu s'il est pourvu — d'un appareil militaire suffisant pour cette expédition?

LORRAINE.

— Pour laisser de côté les précautions de langage inutiles — et ne pas perdre le temps en circonlocutions, — on donne pour certain, mon seigneur, — que ses forces sont excessivement considérables. — Ses sujets partent en masse pour cette guerre avec autant d'empressement — que si on les menait à un triomphe.

CHARLES.

— L'Angleterre avait coutume d'être un repaire de mécontents, — de sanguinaires et séditieux Catilinas, — de prodigues uniquement avides — de changement et d'altération dans l'État. — Est-il possible que sa population — soit aujourd'hui si loyale?

LORRAINE.

— L'Écossais seul fait exception; il jure solennellement,

— comme j'en ai déjà informé sa grâce, — de ne jamais remettre l'épée au fourreau, de ne jamais accepter de trêve.

LE ROI JEAN.

— Ah! voilà pour nous l'ancre d'une plus ferme espérance. — Mais, d'un autre côté, quand je songe aux amis — que le roi Édouard a recrutés dans les Pays-Bas, — parmi ces épicuriens toujours ivres, — ces Flamands mousseux, gonflés de double bière (6), — qui boivent et se soûlent partout où ils passent, — je sens ma colère s'échauffer quelque peu. — En outre, nous apprenons que l'empereur s'en mêle — et investit Édouard de sa propre autorité. — N'importe! plus leur nombre sera grand, — plus la moisson de gloire sera belle, après la victoire. — Outre nos forces domestiques, nous avons des amis. — Le farouche Polonais et le belliqueux Danois, — le roi de Bohême et de Sicile, — se sont tous ligués avec nous, — et sont, je pense, en marche pour nous joindre.

Tambour derrière le théâtre.

— Mais, doucement! j'entends la musique de leurs tambours; — d'où je conclus qu'ils sont près d'arriver.

Entrent le ROI DE BOHÊME et ses forces, avec un renfort de Danois, de Polonais et de Moscovites.

LE ROI DE BOHÊME.

— Roi Jean de France, comme l'amitié et le bon voisinage — l'exigent, quand un allié est quelque peu harcelé, — je viens à ton aide avec toutes les forces de mon pays.

UN CHEF POLONAIS.

— Et moi, de la grande Moscou, terrible aux Turcs, — et de la fière Pologne, nourrice d'hommes hardis, — je t'amène ces serviteurs — tout prêts à combattre pour ta cause.

LE ROI JEAN.

— Bienvenu, roi de Bohême! Bienvenus, tous! — Je n'oublierai pas ce grand acte de votre dévouement. — Outre de larges récompenses en écus — que vous recevrez de notre trésor, — voici venir une nation écervelée, drapée dans son orgueil, — dont la dépouille sera pour vous un triple butin. — Et maintenant mon espérance est entière, ma joie complète. — En mer, nous avons des forces aussi formidables — qu'Agamemnon dans le havre de Troie; — sur terre, nous rivalisons de puissance avec Xerxès, — dont les armées épuisaient les rivières en se désaltérant. — Aussi, ce nouveau Bayard, l'aveugle, l'outrecuidant petit Édouard, — qui ose aspirer à notre impérial diadème, — doit être ou englouti par les vagues — ou taillé en pièces dès qu'il débarquera.

Entre UN MARIN.

LE MARIN.

— Monseigneur, je viens de signaler près de la côte, — comme j'étais occupé à faire ma faction, — la fière armada des vaisseaux d'Edouard. — Tout d'abord, quand je les aperçus de loin, — il me sembla voir une forêt de pins flétris; — mais, à mesure qu'ils approchaient, leurs splendides agrès, — leurs enseignes de soie bariolée, flottant au vent, — les faisaient ressembler à un parterre de fleurs — ornant le sein nu de la terre. — L'ordre majestueux de leur course — figurait le croissant de la lune. — Au perroquet de l'amiral, — comme au haut de toutes les voiles de sa suite, — étaient arborées les armes d'Angleterre et de France — écartelées également par l'art du héraut. — Ainsi, portés lestement par une brise joyeuse, — ils arrivent droit sur nous en labourant l'Océan.

LE ROI JEAN.

— Oserait-il déja toucher à la fleur de lys? — J'espère

que, s'il en approche, tout le miel en aura été extrait — et que, pareille à l'araignée, — il ne pourra retirer de la tige qu'un venin mortel. — Mais où sont nos marins, sont-ils préparés — à s'élancer à tire-d'ailes contre cet essaim de corbeaux?

LE MARIN.

— Avertis par des éclaireurs, ils ont — immédiatement levé l'ancre; et, gonflés de rage — autant que leurs voiles étaient gonflées de vent, — ils ont appareillé. Tel vole l'aigle affamé — pour satisfaire son appétit dévorant.

LE ROI JEAN, jetant une bourse au marin.

— Voilà pour tes nouvelles. Retourne à ta barque; — et, si tu échappes aux coups sanglants de la guerre, — si tu survis au conflit, reviens — nous dire les détails du combat.

Le marin sort.

— En attendant, messeigneurs, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous disperser — sur différents points, pour le cas où ils parviendraient à débarquer.

Au roi de Bohême.

— Vous, d'abord, monseigneur, avec vos troupes bohémiennes, — vous vous rangerez en bataille au bas du plateau; — mon fils aîné, le duc de Normandie, — avec ce renfort de Moscovites, — gravira les hauteurs, dans l'autre sens; — ici, à mi-côte, entre vous deux, — Philippe, mon plus jeune fils, et moi, nous nous établirons. — Sur ce, messeigneurs, partez, et faites votre devoir; — vous combattez pour la France, un noble et vaste empire.

Sortent le duc de Normandie, le duc de Lorraine, le roi de Bohême et leurs troupes.

— Maintenant, dis-moi, Philippe, quelle est ta pensée — sur ce défi que nous jettent les Anglais?

PHILIPPE.

— Je dis, monseigneur, que, quelles que soient les pré-

tentions d'Édouard, — quelque nette que soit la généalogie produite par lui, — vous êtes en possession de la couronne, — et c'est le point de droit le plus sûr. — En tout cas, avant qu'il triomphe, — je m'engage à verser le plus pur de mon sang, — ou à chasser jusque chez eux ces maraudeurs intrus.

LE ROI JEAN.

— Bien parlé, jeune Philippe !... Qu'on apporte du pain et du vin. — Soutenons nos estomacs, — pour pouvoir plus énergiquement faire face à l'ennemi.

On apporte une table et des provisions; le roi et son fils s'attablent. Décharge d'artillerie au loin.

— Maintenant commence sur mer la redoutable journée. — Combattez, Français, combattez; ayez l'intrépidité des ours, — quand ils défendent leurs oursons dans leurs cavernes. — Dirige, implacable Némésis, l'heureux gouvernail — en sorte que la flotte ennemie soit dispersée et coulée à fond — par les bordées sulfureuses de la furie française.

Nouvelles décharges.

PHILIPPE.

— O mon père, l'écho bruyant du canon — est la plus douce harmonie qui puisse assaisonner mon repas.

LE ROI JEAN.

— Maintenant, enfant, tu entends la foudre terrible — que fait gronder la lutte des empires. — La terre secouée par un tremblement de terre vertigineux, — les émanations du ciel — faisant explosion dans un éclair, — sont moins effroyables que les rois, quand ils se disposent — à manifester la rancune de leurs cœurs gonflés.

La retraite sonne.

— On sonne la retraite : l'un des côtés a le dessous : — oh ! si c'étaient les Français !... Douce fortune, tourne, — et,

en tournant, change les vents contraires, — de telle sorte que, protégés par un ciel favorable, — nos hommes soient vainqueurs, et que l'ennemi s'enfuie !

Rentre le MARIN.

— Mon cœur a un pressentiment sinistre... Parle, miroir de la mort livide ! — A qui appartient l'honneur de cette journée? — S'il te reste assez de souffle, fais, je te prie, — le triste récit de ce désastre.

LE MARIN.

J'obéis, monseigneur. — Mon gracieux souverain, la France a essuyé une défaite, — et l'arrogant Édouard triomphe de son succès. — Ces marines au cœur de fer, — qui, comme je le disais naguère à votre grâce, — toutes deux pleines de furie, d'espérance et de crainte, — couraient si hâtivement l'une sur l'autre, — ont fini par se joindre. L'amiral ennemi — a attaqué notre amiral par une formidable bordée. — Aussitôt les autres vaisseaux, ayant vu les deux chefs — donner ainsi les arrhes de l'extermination, — ont pris, comme des dragons de feu, leur essor superbe, — et, s'étant rencontrés, se sont lancé — de leurs entrailles fumantes mille sinistres messagers de mort. — Alors le jour s'est changé en une nuit funèbre. — Les ténèbres enveloppaient les vivants — autant que ceux à qui l'existence venait d'être arrachée. — Les amis n'avaient plus le loisir de se dire adieu ; — et, quand ils l'auraient eu, l'épouvantable vacarme était tel — que les uns semblaient devenus sourds et muets pour les autres. — La mer était pourpre ; ses eaux absorbaient — les flots de sang qui jaillissaient des blessures, — à mesure que la lame écumante pénétrait — par les crevasses des planches trouées de boulets. — Ici flottait une tête, séparée du tronc; — là, sautaient sur la vague des bras et des jambes mutilés :

— ainsi une trombe soulève la poussière d'été — et la disperse au milieu de l'air. — Alors vous pouviez voir les vaisseaux à la dérive se briser, — et, tout croulants, s'enfoncer dans l'abîme implacable — jusqu'à ce que leurs sommets altiers eussent entièrement disparu. — Tous les moyens étaient employés et pour la défense et pour l'attaque; — et alors les effets de la valeur et de la crainte, — de la résolution et de la couardise, — étaient peints sur les visages; on devinait que l'un combattait pour la gloire, — l'autre par nécessité. — Le *Sans-Pareil*, ce brave navire, faisait des prodiges; — de même le *Serpent-Noir* de Boulogne, — le vaisseau le plus gaillard qui ait jamais déployé ses voiles. — Mais c'était en vain. Le soleil, le vent, la marée — s'étaient mis du côté de nos ennemis, — si bien que nous avons été forcés de battre en retraite, — et qu'ils sont débarqués. Là se termine mon récit; — nous avons été battus à la male heure, et ils ont triomphé!

LE ROI JEAN.

— Donc il ne nous reste plus qu'à réunir — sur-le-champ toutes nos forces, — et à leur livrer bataille avant qu'ils aient pénétré trop avant. — Allons, cher Philippe, partons d'ici. — Les paroles de ce soldat ont percé le cœur de ton père.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[En Picardie. Les environs de Crécy.]

Entre un FRANÇAIS. Il se croise avec d'autres FRANÇAIS, parmi lesquels une femme et deux enfants, chargés de meubles et d'ustensiles, comme des gens qui déménagent.

PREMIER FRANÇAIS.

— Heureux de vous rencontrer, mes maîtres. Eh bien!

qu'y a-t-il? — Pourquoi êtes-vous chargés de tout cet attirail? — Est-ce aujourd'hui jour de quartier, que vous déménagez, — en emportant ainsi sacs et bagages?

DEUXIÈME FRANÇAIS.

— Jour de quartier? C'est plutôt, j'en ai peur, une journée sans quartier. — Avez-vous pas appris la nouvelle qui court?

PREMIER FRANÇAIS.

— Quelle nouvelle?

DEUXIÈME FRANÇAIS.

— La nouvelle que la flotte française a été détruite sur mer, — et que l'armée anglaise a débarqué.

PREMIER FRANÇAIS.

— Eh bien, après?

DEUXIÈME FRANÇAIS.

Après, dites-vous? Est-il pas temps de se sauver, — quand la fureur et le pillage sont si proches?

PREMIER FRANÇAIS.

— Rassurez-vous, mon cher; ils sont assez loin d'ici encore, — et je vous garantis qu'ils le paieront cher, — avant de pénétrer si loin dans le pays.

DEUXIÈME FRANÇAIS.

— Oui, ainsi la cigale passe le temps — en un fol enjouement, jusqu'à la venue de l'hiver; — et alors elle voudrait réparer le temps perdu, alors qu'il est trop tard, — et que le froid glacial mord sa tête insouciante. — Celui qui ne se munit d'un manteau — que dès qu'il voit la pluie tomber, — risque fort, pour sa négligence, — d'être trempé jusqu'aux os quand il ne s'y attend pas. — Nous, qui avons charge de famille, comme vous voyez, — nous devons nous y prendre à temps pour sauvegarder et les nôtres et nous, — de peur de ne plus trouver de ressources en cas de besoin.

PREMIER FRANÇAIS.

— Il paraît que vous désespérez de tout succès ; — vous croyez donc que votre pays va être subjugué.

TROISIÈME FRANÇAIS.

— Nous ne savons ; mais le mieux est de s'attendre au pire.

PREMIER FRANÇAIS.

— Combattez donc, au lieu d'agir comme des fils dénaturés — et d'abandonner dans la détresse votre chère patrie.

DEUXIÈME FRANÇAIS.

— Bah ! bah ! ceux qui déjà ont pris les armes — se comptent par millions ; c'est une masse formidable, comparée — à cette poignée d'hommes dont se compose l'armée ennemie ; — mais la bonne cause doit prévaloir. — Édouard est fils de la sœur de notre feu roi, — tandis que Jean de Valois est un parent éloigné de trois degrés.

LA FEMME.

— Et puis il circule une prophétie, — publiée par quelqu'un qui a été moine jadis — et dont les oracles se sont maintes fois vérifiés ; — voici cette prédiction : *Bientôt le temps viendra — où un lion, survenu dans l'ouest, — emportera d'ici la fleur de lis de France !* — Ces paroles, je vous le déclare, et d'autres rumeurs du même genre, — ont glacé le cœur de bien des Français.

Entre un autre FRANÇAIS, en toute hâte.

QUATRIÈME FRANÇAIS.

— Fuyez, compatriotes, concitoyens de France ! — La paix embaumée, cette racine de la vie heureuse, — a été sacrifiée et rejetée de ce pays ; — à sa place, la guerre acharnée au pillage — plane, comme le corbeau, sur le toit de vos maisons ; — le massacre et la destruction errent

dans vos rues, — et, déchaînés, saccagent tout sur leur passage. — Moi-même, j'ai vu leur spectre tout à l'heure — du haut de cette belle colline d'où j'arrive. — Car, aussi loin que je pouvais diriger mon regard, — j'ai pu apercevoir cinq villes tout en feu, — des champs de blé, des vignobles flamboyants comme un four; — et, dès que la fumée exhalée dans le vent — s'écartait, j'ai pu voir également — les pauvres habitants, échappés à l'incendie, — tomber innombrables sur les piques des soldats. — Par trois routes ces terribles ministres de la fureur — poursuivent leur marche tragique; — à droite s'avance le roi vainqueur; — à gauche, son fils bouillant et effréné, — et au centre, la splendide armée de notre nation; — toutes ces masses, quoique distantes, sont liguées ensemble — pour laisser la désolation derrière elles. — Fuyez donc, citoyens, si vous êtes sages; — cherchez plus loin quelque habitation. — Si vous restez ici, vos femmes vont être outragées, — vos trésors partagés sous vos yeux en larmes. — Abritez-vous, car voici la tempête qui s'élève. — Sauvez-vous! sauvez-vous! il me semble que j'entends leurs tambours! — Ah! misérable France, j'ai grand'peur que tu ne succombes. — Ta gloire tremble comme une muraille chancelante.

Ils sortent.

Tambour. Entre le ROI ÉDOUARD, à la tête de son armée; puis DERBY et GOBIN DE GREY.

ÉDOUARD.

— Où est ce Français, ce guide habile, — qui nous a fait trouver le gué de la Somme — et qui a si bien dirigé notre traversée?

GOBIN.

— Me voici, mon bon seigneur.

ÉDOUARD.

Comment t'appelles-tu? ton nom?

GOBIN.

— Gobin de Grey, s'il plaît à votre excellence.

ÉDOUARD.

— Eh bien, Gobin, pour le service que tu nous as rendu, — nous t'affranchissons et te donnons la liberté ; — en récompense, outre ce bienfait, — tu recevras cinq cents marcs d'or. — Je ne sais ce qui se passe ; nous aurions déjà dû rencontrer notre fils. — Je souhaite de tout mon cœur de le revoir.

Entre ARTOIS.

ARTOIS.

— Bonne nouvelle, mon seigneur ! le prince est tout près d'ici ; — avec lui arrivent lord Audley et tous ceux — que nous n'avons pu joindre depuis notre débarquement.

Tambour. Entrent le PRINCE DE GALLES, AUDLEY et des troupes.

ÉDOUARD.

— Bienvenu, beau prince ! Comment t'es-tu comporté, mon fils, — depuis ton arrivée sur la côte de France ?

LE PRINCE DE GALLES.

— Fort heureusement, grâce aux cieux propices. — Nous avons gagné plusieurs de leurs plus fortes villes, — telles qu'Harfleur, Saint-Lô, le Crotoye et Carentan ; — nous en avons détruit d'autres, laissant derrière nous — un vaste champ, un chemin tout frayé — à l'invasion de la solitude. — Pourtant nous avons royalement fait grâce à ceux qui se sont soumis volontairement ; — quant à ceux qui ont repoussé avec dédain nos offres d'alliance, — ils ont enduré la pénalité d'une vengeance sanglante.

ÉDOUARD.

— Ah ! France, pourquoi te refuses-tu si obstinément aux tendres embrassements de tes amis ? — Avec quelle douceur nous voudrions caresser ton sein, — et effleurer de

nos pas ta tendre argile, — n'était que, par un orgueil revêche et dédaigneux, — tu te dérobes, comme un cheval embrageux et indompté, — en nous frappant de tes ruades! — Mais, dis-moi, Ned, dans ta course guerrière, — n'as-tu pas vu le roi usurpateur de France?

LE PRINCE DE GALLES.

— Oui, mon bon seigneur, il n'y a pas deux heures, — escorté d'au moins cent mille combattants. — Il était sur un des côtés de la rivière, — et moi sur l'autre. Avec ses multitudes, — j'ai craint qu'il ne moissonnât notre petite armée; — mais heureusement, s'apercevant de votre approche, — il s'est retiré dans les plaines de Crécy, — où, déployé en bon ordre, il semble — avoir l'intention de nous livrer immédiatement bataille.

ÉDOUARD.

— Il sera le bienvenu. C'est ce que nous souhaitons.

Tambour. Entrent le ROI JEAN, CHARLES et PHILIPPE, ses fils, le ROI DE BOHÊME, le DUC DE LORRAINE, et leurs troupes.

LE ROI JEAN.

— Maintenant, Édouard, écoute. Jean, roi légitime de France, — songeant que tu veux envahir son domaine — et, dans ta marche tyrannique, égorger — ses fidèles sujets, et ruiner ses villes, — te crache au visage et en ces termes — te reproche ton arrogante intrusion. — D'abord, je te flétris comme un fugitif, — comme un pirate ravageur, comme un drôle besoigneux, — qui, soit qu'il n'ait ni feu ni lieu, — soit qu'il habite une terre stérile — où ne germe ni plante ni graine féconde, — vit uniquement de brigandage. — En outre, attendu que tu as faussé ta foi — en rompant une alliance et un pacte solennel fait avec moi, — je te tiens pour le plus perfide misérable. — Et enfin, quoique je répugne à me mesurer — avec un être aussi inférieur, — pourtant, considérant que tu n'as d'autre soif

que celle de l'or — et que tu cherches à être plus redouté qu'aimé, — afin de satisfaire ton double désir, — je suis venu ici, apportant avec moi — d'immenses trésors en pierres précieuses et en espèces. — Cesse donc désormais de persécuter les faibles ; — tourne tes armes contre ceux qui sont armés, — et montre-nous, après tant de chétifs larcins, — si tu peux par ton courage conquérir ce butin.

ÉDOUARD.

— Si le fiel a un goût agréable, — ta harangue a la douceur du miel ; — mais autant l'un est peu savoureux, — autant l'autre veut être sarcastique. — Apprends pourtant ce que je pense de tes indignes railleries ; — si tu les as proférées pour souiller ma renommée — ou pour ternir la gloire de ma naissance, — sache que tes hurlements de loup ne font aucun mal. — Si tu as voulu en imposer au monde, — et colorer ta cause vicieuse et difforme — du fard menteur de la prostituée, — sois sûr que ce fard s'effacera — et que tes hideux défauts finiront par se laisser voir. — Si tu as voulu me provoquer, — dans la supposition que j'étais trop timoré — et que ma froide nonchalance avait besoin d'éperon, — persuade-toi que j'ai été bien lent à traverser les mers ; — persuade-toi que, depuis mon débarquement, je n'ai pas conquis une ville, — et que j'ai pu tout au plus atterrir sur tes côtes, — et que depuis lors je me suis constamment endormi dans une impassible sécurité. — Mais, s'il est vrai que je me sois comporté autrement, — crois bien, Valois, que j'ai l'intention — de combattre, non pour le pillage, mais pour la couronne — que tu portes ; et cette couronne, je jure de l'avoir ; — ou l'un de nous deux sera couché dans son tombeau.

LE PRINCE DE GALLES.

— N'attends pas de nous d'amères invectives — ni de violentes imprécations de dépit. — Que les reptiles cachés dans les cavernes — piquent avec leurs langues ! nous

avons, nous, des épées sans remords, — et elles plaideront pour nous et pour nos intérêts. — Pourtant encore un mot, avec la permission de mon père : — s'il est vrai que ton langage insolent soit empoisonné — des mensonges les plus scandaleux et les plus notoires, — et que la cause soutenue par nous est vraiment juste, — puisse la bataille où nous nous mesurerons aujourd'hui se terminer en conséquence ! — Puisse l'un de nous deux réussir et triompher — ou subir, par la malédiction de la défaite, une éternelle humiliation !

ÉDOUARD.

— Il est inutile de prolonger cette discussion ; je suis sûr, — et j'en prends à témoin sa conscience, que le droit est pour moi. — Ainsi, Valois, parle, consens-tu à abdiquer, — avant que la faux ait entamé le blé, — avant que l'étincelle de ma furie soit devenue un incendie ?

LE ROI JEAN.

— Édouard, je sais quels sont tes droits sur la France ; — avant que j'aie bassement abdiqué la couronne, — ce champ de bataille sera devenu une mare de sang, — et tout l'horizon, un charnier.

LE PRINCE DE GALLES.

— Oui, cela prouve bien, tyran, ce que tu es. — Tu n'es pas le père ni le pasteur couronné de ton royaume, — mais un despote qui déchire de ses mains les entrailles de son pays — et qui lui suce le sang avec la voracité du tigre.

AUDLEY.

— Pairs de France, pourquoi soutenez-vous un homme — qui est à ce point prodigue de vos existences ?

CHARLES, à Audley.

— Et qui donc soutiendraient-ils, vieil impotent, — sinon celui qui est leur souverain légitime ?

ÉDOUARD, à Charles.

— Tu le railles, parce que sur sa face — le temps a gravé les caractères profonds de la vieillesse ! — Sache que

ces graves disciples de l'expérience — restent immuables, comme des chênes altiers, — tandis qu'un coup de vent abat bien vite de plus jeunes arbres.

DERBY.

— Dans la maison de tes pères est-il un seul homme — qui ait été roi avant ton avènement? — La grande lignée d'Édouard, du côté maternel, — a porté le sceptre pendant cinq cents ans. — Jugez donc, conspirateurs, par cette filiation — quel est le souverain légitime, celui-ci, ou celui-là?

Il montre Jean et Édouard.

PHILIPPE, au roi Jean.

— Bon père, rangez vos troupes en bataille; cessons de jaser; — ces Anglais emploieraient volontiers le temps en conversation — afin de pouvoir, la nuit venue, s'échapper sans coup férir.

LE ROI JEAN.

— Seigneurs, mes bien-aimés sujets, voici le moment — où votre énergie va être mise à l'épreuve. — Ainsi, mes amis, faites cette courte réflexion: — Celui pour qui vous combattez est votre roi naturel; — celui contre qui vous combattez est un étranger. — Celui pour qui vous combattez règne par la clémence — et vous gouverne avec le frein le plus aisé et le plus doux; — celui contre qui vous combattez, s'il prévaut, — fondera aussitôt son trône sur la tyrannie, — fera de vous des esclaves, et, de sa main lourde, — restreindra et tiendra en bride votre chère liberté. — Donc, pour la défense de votre pays et de votre roi, — que l'altier courage de vos cœurs réponde seulement — au nombre de vos bras forts, — et nous aurons bien vite chassé ces vagabonds. — Qu'est-ce, en effet, que cet Édouard? Un ventre divinisé, — un tendre et lascif galant, — qui l'autre jour se mourait presque d'amour? — Et qu'est-ce, je vous prie, que sa belle armée? — Un tas de gens qui, pour peu qu'on leur rogne leur échinée de

bœuf — et qu'on leur ôte leur moelleux lit de plume, — deviennent immédiatement aussi rétifs — que s'ils étaient autant de rosses surmenées. — Donc, Français, opposez-vous fièrement à ce qu'ils deviennent vos maîtres — et enchaînez-les eux-mêmes dans les liens de la captivité.

LES FRANÇAIS.

— *Vive le roi!* Dieu garde le roi Jean de France!

LE ROI JEAN.

— Maintenant déployez-vous dans les plaines de Crécy... — Et toi, Édouard, dès que tu l'oseras, livre la bataille.

Sortent le roi Jean, Charles, Philippe, le duc de Lorraine, le roi de Bohême et leurs armées.

ÉDOUARD.

— Nous allons te rejoindre sur-le-champ, Jean de France. — Lords anglais, prenons aujourd'hui la résolution — ou de nous laver de ces criminelles calomnies, — ou de nous ensevelir dans notre innocence.

Au prince de Galles.

— Et toi, Ned, puisque c'est aujourd'hui la première fois — que tu combats en bataille rangée, — suivant l'ancienne coutume des gens de guerre, — avant de t'investir du caractère de chevalier, — nous allons te remettre tes armes d'une manière solennelle. — Avancez donc, hérauts, et apportez selon les rites — un équipement de combat pour le prince mon fils.

Fanfare. Entrent quatre hérauts, portant processionnellement une cotte d'armes, un heaume, une lance et un bouclier.

Le premier héraut remet l'armure au roi Édouard qui, en la passant à son fils, reprend ainsi :

— Édouard Plantagenet, au nom de Dieu, — comme ta poitrine est recouverte par moi de cette armure, — puisse ton noble cœur intrépide — être muré d'une roche de vertu

incomparable, — en sorte que jamais les basses passions n'y pénètrent! — Combats, et sois vaillant, et triomphe où tu parais!... — Maintenant à votre tour, milords, faites-lui honneur.

DERBY, recevant le heaume des mains du second héraut.

— Édouard Plantagenet, prince de Galles, — comme je pose sur ta tête ce heaume — qui doit protéger le sanctuaire de ton cerveau, — puissent, par la main de Bellone, tes tempes — être toujours ornées du laurier Victoire! — Combats, et sois vaillant et triomphe où tu parais!

AUDLEY, recevant la lance des mains du troisième héraut.

— Édouard Plantagenet, prince de Galles, — reçois cette lance dans ta main virile; — emploie-la comme une plume de bronze — pour tracer de sanglants plans de bataille en France — et pour inscrire tes hauts faits dans le livre de l'honneur! — Combats, et sois vaillant, et triomphe où tu parais!

ARTOIS, recevant le bouclier des mains du quatrième héraut.

— Édouard Plantagenet, prince de Galles, — tiens, prends cet écu, porte-le à ton bras; — et puisse son seul aspect, comme celui du bouclier de Persée, — confondre tes ennemis ébahis et les transformer — en autant d'images impassibles de la mort décharnée. — Combats, et sois vaillant, et triomphe où tu parais!

ÉDOUARD.

— Maintenant il ne te manque plus que la chevalerie; nous ajournons cette investiture. — jusqu'à ce que tu aies gagné tes éperons sur le champ de bataille.

LE PRINCE.

— Mon gracieux père et vous, vaillants seigneurs, — l'honneur que vous m'avez fait anime — et stimule mon énergie à peine éclose — par les plus encourageants auspices. — Tel fut l'effet des paroles du vieux Jacob, — quand il donna sa bénédiction à ses fils. — Si jamais je

profane ces dons sacrés, — si jamais je les emploie autrement que pour glorifier Dieu, — pour protéger le pauvre et l'orphelin, — ou pour assurer à l'Angleterre une heureuse paix, — que mes membres se paralysent, que mes deux bras deviennent débiles! — que mon cœur se flétrisse, et puissé-je, comme un rameau desséché, — demeurer à jamais la mappemonde de l'infamie (7)!

ÉDOUARD.

— Eh bien, que nos bataillons d'acier se mettent en ligne. — Le commandement de l'avant-garde t'appartient, Ned; — pour ennoblir encore ta fougueuse vaillance, — nous la tempérons par la gravité d'Audley, — en sorte que le courage et l'expérience combinés — rendent votre manœuvre incomparable. — Pour le gros de l'armée, je veux moi-même le diriger. — Toi, Derby, tu nous suivras avec l'arrière-garde. — Ainsi disposés méthodiquement en ordre de bataille, — montons à cheval, et que Dieu nous accorde la victoire!

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Les plaines de Crécy dominées par une hauteur.]

Fanfare de combat. Entrent un grand nombre de Français, fuyant. Le prince de Galles et les Anglais les poursuivent et passent. Alors entrent le ROI JEAN et le DUC DE LORRAINE.

JEAN.

— O Lorraine, dis-moi, pourquoi mes gens s'enfuient-ils? — Nous sommes bien plus nombreux que nos ennemis.

LORRAINE.

— Monseigneur, la garnison génoise — qui arrivait de Paris, fatiguée de sa marche, — et mécontente d'être si vite employée, — avait à peine pris place au premier rang, —

qu'elle a lâché pied et a jeté l'alarme dans le reste de l'armée — qui s'est pareillement mise à fuir. — Dans la hâte de ce sauve-qui-peut, — des milliers d'hommes succombent, écrasés par leur foule — bien plus que par l'ennemi.

JEAN.

— O désastreuse fortune! Tâchons pourtant — d'en décider quelques-uns à tenir ferme.

Ils sortent.

Tambour. Entrent le roi ÉDOUARD et AUDLEY.

ÉDOUARD.

— Lord Audley, tandis que notre fils est à leur poursuite, — massez vos troupes sur cette petite colline; — et nous allons reprendre haleine ici un moment.

AUDLEY.

J'obéis, monseigneur.

Sort Audley. Retraite.

ÉDOUARD.

— Juste ciel, dont la secrète providence — est inscrutable à notre grossier jugement, — combien nous devons te louer de tes œuvres merveilleuses, — toi qui, en ce jour, as frayé passage au droit, — et fait trébucher les méchants dans leur marche!

Entre ARTOIS, en toute hâte (8).

ARTOIS.

— A la rescousse, roi Édouard! À la rescousse de ton fils!

ÉDOUARD.

— A la rescousse, Artois? Quoi, est-il prisonnier? — A-t-il été renversé à bas de son cheval?

ARTOIS.

— Nullement, monseigneur; mais il est serré de près —

par des Français qu'il poursuivait et qui ont fait volte-face; — et il est impossible qu'il échappe, — si votre altesse ne descend pas immédiatement.

ÉDOUARD.

— Bah! qu'il se batte! Nous lui avons donné des armes aujourd'hui, — et il a à gagner ses éperons de chevalier, mon cher.

Entre DERBY, en toute hâte.

DERBY.

— Le prince, monseigneur, le prince! Oh! secourez-le! — Il est enveloppé de toutes parts par des forces écrasantes.

ÉDOUARD.

— Eh bien, il conquerra un honneur suprême, — s'il peut se tirer de là par sa propre valeur. — Sinon, quel remède? Nous avons plus — d'un fils pour consoler notre vieillesse.

Rentre AUDLEY, en toute hâte.

AUDLEY.

— Illustre Édouard, permettez-moi, je vous prie, — de mener mes soldats au secours — de votre auguste fils qui est en danger d'être tué. — Les embûches des Français fourmillent — autour de lui; lui, vrai lion, — empêtré dans les rêts de leurs attaques, — se démène frénétiquement et mord les mailles du filet; — mais c'est en vain, il ne peut se dégager.

ÉDOUARD.

— Assez, Audley! je défends, sous peine de mort, — qu'aucun homme soit envoyé à son secours; — c'est le jour fixé par la destinée — pour fortifier son courage novice par des réflexions — qui, dût-il atteindre sur terre l'âge de Nes-

tor, — laisseront en lui l'impression ineffaçable de cet exploit.

DERBY.

— Ah! mais il ne lui sera pas donné de vivre pour voir ces jours lointains.

ÉDOUARD.

— Eh bien, son épitaphe sera une éternelle louange.

AUDLEY.

— Pourtant, mon bon seigneur, il y a une inflexibilité excessive — à laisser verser son sang, quand on peut le sauver.

ÉDOUARD.

— Plus d'objections! Nul de vous ne peut dire — si un renfort le sauverait, ou non. — Peut-être est-il déjà tué ou pris. — Troublez un faucon quand il est dans son essor, — et il sera à jamais hagard. — Qu'Édouard soit aujourd'hui délivré par nos mains, — et toujours, quand il sera en danger, il s'attendra à être secouru de même. — Mais, s'il se tire lui-même de là, — il aura vaincu, serein, la mort et la crainte, — et dès lors il ne redoutera pas plus leur pouvoir — que si c'étaient des enfants ou des esclaves captifs.

AUDLEY, à part.

— Oh! père cruel!

Haut.

Adieu donc, Édouard!

DERBY.

— Adieu, doux prince, l'espoir de la chevalerie!

ARTOIS.

— Oh! que ma vie ne peut-elle être la rançon de la sienne!

ÉDOUARD.

— Contenez-vous, milords... Mais doucement!...

On sonne la retraite.

Il me semble que j'entends — la fanfare néfaste des

trompettes entonnant la retraite. — Tous ceux qui sont partis avec lui ne sont pas tués, j'espère ; — quelques-uns reviendront avec la nouvelle, bonne ou mauvaise.

Fanfare. Entre LE PRINCE DE GALLES en triomphe, portant dans sa main sa lance brisée ; on porte devant lui son épée et son armure bossuée, ainsi que le corps du roi de Bohême, enveloppé dans les drapeaux. Les lords courent au devant de lui et l'embrassent.

AUDLEY.

— O joyeux spectacle ! le victorieux Édouard est vivant !

DERBY.

— Bienvenu, brave prince !

ÉDOUARD, embrassant son fils.

Bienvenu, Plantagenet !

Le prince de Galles s'agenouille et baise la main de son père.

LE PRINCE DE GALLES, se relevant.

— Après avoir rendu mon hommage, comme il sied, — lords, je vous salue par de cordiales actions de grâces. — Et maintenant voyez, après mes labeurs d'hiver, — après ma pénible traversée sur l'océan orageux — de la guerre aux golfes dévorants et aux brisants d'acier, — je rapporte au port souhaité ma cargaison, — l'espoir de mon épée, la douce récompense de mon voyage ; — et ici, avec le plus humble respect, j'offre — en sacrifice ce premier fruit de ma victoire, — cueilli aux portes même de la mort, — le roi de Bohême, que j'ai tué, mon père ! — Des milliers de ses gens m'avaient cerné — et multipliaient sur mon cimier bossué, — comme sur une enclume, les coups formidables de leurs glaives. — Pourtant un courage de marbre me soutenait toujours ; — et quand mes bras las, à force de frapper, — comme la hache continuellement en mouvement du bûcheron — qui est obligé de couper une charge de bois, — — commençaient à faiblir, aussitôt je me suis rappelé — les présents que vous m'aviez faits, et mes vœux fervents, — et

alors un nouveau courage m'a ranimé, — si bien qu'en dépit de tous mes ennemis je me suis frayé un passage, — et que j'ai mis leur multitude en déroute. — C'est ainsi que le bras d'Édouard a rempli votre désir, — et qu'il a, je l'espère, accompli le devoir d'un chevalier. —

ÉDOUARD.

— Oui, tu as bien mérité la chevalerie.

Il prend des mains d'un soldat l'épée de son fils et la pose sur l'épaule du prince agenouillé.

— Ainsi, sacré par ton épée, toute fumante encore — du sang de ceux qui ont combattu pour te perdre, — prince Édouard, relève-toi loyal chevalier. — En ce jour tu m'as confondu de joie, — et tu t'es montré le digne héritier d'un roi.

LE PRINCE DE GALLES.

— Voici, mon gracieux seigneur, la liste de ceux — de nos ennemis qui ont été tués dans le conflit : — sept princes estimés; quatre-vingts — barons et comtes, cent vingt chevaliers, — et trente mille simples soldats; de notre côté, mille hommes.

ÉDOUARD.

— Louange à Dieu ! Maintenant, Jean de France, j'espère — que tu ne prends plus le roi Édouard pour un voluptueux, — pour un langoureux petit maître, ni ses soldats pour des rosses. — Mais de quel côté s'est enfui ce terrible roi ?

LE PRINCE DE GALLES.

— Vers Poitiers, noble père, avec ses fils.

ÉDOUARD.

— Toi, Ned et Audley, vous allez vous mettre à leur poursuite; — moi, et Derby, nous allons marcher sur Calais, — et faire le siége de ce port. — Maintenant nous touchons au dénoûment. Frappez donc, — et courez sus au gibier débusqué.

Montrant un drapeau.

— Que représente ceci?

LE PRINCE.

Un pélican, monseigneur, — se déchirant la poitrine de son bec crochu — pour nourrir sa nichée de poussins — des gouttes de sang qui ruissellent de son cœur. — La devise : *Sic et vos, et vous de même.*

Fanfare. Ils sortent. Marche triomphale.

SCÈNE VIII.

[En Bretagne. Le campement des troupes anglaises commandées par le comte de Salisbury.]

Entre SALISBURY ; le COMTE DE MONTFORT, suivi de son escorte, vient à lui une couronne à la main.

MONTFORT.

— Milord de Salisbury, puisque, grâce à votre aide, — le sire Charles de Blois, mon ennemi, a été tué, — et que je suis de nouveau en paisible possession — de la duché de Bretagne, sachez que, — en reconnaissance du bienveillant appui que j'ai reçu de votre roi et de vous, — j'ai résolu de jurer allégeance à sa majesté : — pour gage, recevez cette couronne, — et portez-la-lui, ainsi que mon serment — de rester à jamais l'ami fidèle d'Édouard.

SALISBURY.

— Je m'en charge, Montfort. Ainsi j'espère qu'avant peu — tous les fiefs du royaume de France — seront soumis à son bras victorieux.

Sortent Montfort et sa suite.

— Maintenant, si je savais comment passer en toute sûreté, — j'irais volontiers rejoindre le roi à Calais, — où, à ce que m'assurent des dépêches, sa grâce — a l'intention de

ladie, aux souffrances, au dénûment ; – et aujourd'hui, comme nous sommes incapables de servir, – le capitaine de la place nous a jetés dehors, – pour épargner ainsi une dépense de nourriture.

ÉDOUARD.

– Charitable action, et bien digne d'éloges ! – Mais comment imaginez-vous donc vous sauver ? – Nous sommes vos ennemis ; et, dans cette situation, – nous ne pouvons faire moins que de vous passer au fil de l'épée, – puisque toutes nos offres de conciliation ont été repoussées.

PREMIER FRANÇAIS.

– Si votre grâce ne daigne pas prononcer une autre sentence, – la mort nous paraît aussi acceptable que la vie.

ÉDOUARD.

– Pauvres gens, déjà si éprouvés, et plus désespérés encore ! – Allez, Derby, allez, faites-leur donner des secours ; – commandez que des vivres leur soient distribués, – et donnez à chacun d'eux cinq écus.

Sortent Derby et les Français.

– Le lion dédaigne de frapper la proie qui s'abandonne ; – et l'épée d'Édouard doit s'en prendre à ceux – qu'a pervertis une opiniâtreté réfléchie.

Entre LORD PERCY.

– Lord Percy ! soyez le bienvenu. Quoi de nouveau en Angleterre ?

PERCY.

– La reine, milord, se recommande à votre grâce. – Je suis chargé par son altesse et par le lord vice-roi – d'apporter cette heureuse nouvelle d'un succès : – David d'Écosse, qui récemment avait pris les armes, – (pensant, sans doute, qu'il triompherait bien vite, – votre altesse étant absente du royaume,) – a été vaincu, soumis et

fait prisonnier, — grâce aux fidèles services de vos pairs, — après une expédition pénible où la reine elle-même, — quoique grosse, a chaque jour payé de sa personne.

ÉDOUARD.

— Merci de tout cœur, Percy, pour ta nouvelle! — Quel est celui qui a fait le roi prisonnier sur le champ de bataille?

PERCY.

— Un écuyer, milord. Son nom est John Copland. — Mais, malgré les instances de la reine, — il refuse de livrer sa prise — à tout autre qu'à votre grâce elle-même : — ce qui déplaît grandement à sa majesté.

ÉDOUARD.

— Eh bien, nous allons dépêcher un poursuivant, — pour sommer Copland de comparaître ; — et il amènera avec lui son royal prisonnier.

PERCY.

— La reine elle-même, milord, est à l'heure qu'il est sur mer; — elle compte, avec l'aide d'un bon vent, — débarquer à Calais et vous y visiter.

ÉDOUARD.

— Elle sera la bienvenue; pour attendre sa venue, — je vais planter ma tente près de la plage.

Entre un CAPITAINE FRANÇAIS.

LE CAPITAINE.

— Puissant roi, les bourgeois de Calais, — assemblés en conseil, ont volontairement décidé — de rendre la ville et le château entre vos mains, — à cette seule condition que votre grâce consentira — à leur laisser la vie et leurs biens.

ÉDOUARD.

— Voilà ce qu'ils veulent! On dirait, pardieu, qu'ils

peuvent commander, — décider, opter et gouverner à leur guise! — Non, l'ami, dis-leur que, puisqu'ils ont repoussé — notre pardon princier proclamé tout d'abord, — ils ne l'obtiendront pas aujourd'hui, quelque désir qu'ils en aient; — je ne traiterai avec eux que par le fer et par le feu, — à moins que d'ici à deux jours, six d'entre eux, — les plus riches marchands de la ville, — couverts seulement d'une chemise de lin, — ayant chacun une hart au cou, — ne viennent se prosterner à mes pieds et s'offrir à genoux, — pour être gehennés, pendus, ou exécutés à ma guise. — Vous pouvez informer de cela ces messieurs.

Sortent Édouard et Percy.

LE CAPITAINE.

— Voilà ce que c'est que de se fier à un bâton brisé. — Si nous n'avions pas été persuadés que Jean, notre roi, — viendrait avec son armée au secours de la ville, — nous ne nous serions pas ainsi obstinés à la résistance. — Mais maintenant nul ne peut revenir sur le passé; — et mieux vaut la ruine de quelques-uns que celle de tous.

Il sort.

SCÈNE X.

[Près de Poitiers. La tente du duc de Normandie dans le camp français.]

Entrent CHARLES et VILLIERS.

CHARLES.

— Je m'étonne, Villiers, que tu m'importunes ainsi — pour un homme qui est notre mortel ennemi.

VILLIERS.

— Mon gracieux seigneur, ce n'est pas par sympathie pour lui — que j'intercède si chaleureusement en sa faveur, — mais bien pour acquitter par là ma rançon.

CHARLES.

— Ta rançon, mon cher! eh! qu'as-tu besoin d'en parler? — N'es-tu pas libre? Et toutes les occasions — qui s'offrent de faire tort à nos ennemis — ne doivent-elles pas être acceptées et mises à profit?

VILLIERS.

— Oui, mon seigneur, pourvu qu'elles soient légitimes. — Le profit doit toujours être sanctionné par l'honneur; — autrement, nos actions ne sont que honteuses. — Mais laissons de côté ces objections dilatoires. — Votre altesse consent-elle, oui ou non?

CHARLES.

— Villiers, je ne consens pas, et ne puis consentir. — Salisbury ne m'imposera pas sa volonté — jusqu'à réclamer un passeport dans la forme qui lui plaît.

VILLIERS.

— Eh bien, mon seigneur, je sais ce qui me reste à faire: — je dois retourner à la prison d'où je suis sorti.

CHARLES.

— Y retourner! J'espère que tu n'en feras rien, Villiers. — Quel est l'oiseau, échappé au piége de l'oiseleur, — qui ne prendrait pas garde de se laisser attraper de nouveau? — Quel homme, ayant à peine franchi un gouffre dangereux, — est assez insensé, assez imprudent — pour s'exposer de nouveau au même péril?

VILLIERS.

— Ah! mon gracieux seigneur, mais mon serment, — je ne puis le violer en conscience; — autrement, tout un royaume ne m'arracherait pas d'ici.

CHARLES.

— Ton serment! Eh! il t'oblige à rester ici. — N'as-tu pas juré obéissance à ton prince?

VILLIERS.

— Oui, en toute chose équitable qu'il me commande. —

Mais me presser, par la persuasion ou par la menace — de ne pas tenir ma parole, — c'est un acte illégitime, et je ne suis pas tenu d'obéir.

CHARLES.

— Eh quoi! il est légitime de tuer son ennemi, — et il ne le serait pas de lui manquer de parole!

VILLIERS.

— Oui, monseigneur, tuer, quand la guerre a été une fois déclarée, — et quand notre querelle est motivée par des offenses reçues, — c'est, sans nul doute, un acte légitimement permis. — Mais, quant à un serment, nous devons mûrement réfléchir — avant de le faire; et, dès qu'une fois nous l'avons fait, — nous ne devons pas l'enfreindre, dussions-nous mourir. — Donc, monseigneur, je m'en retourne aussi volontiers — que si je volais au paradis.

Il va pour partir.

CHARLES.

— Arrête, mon Villiers; ta noblesse d'âme — mérite une éternelle admiration. — Ton vœu ne sera pas plus longtemps différé. — Donne-moi le papier; je vais le signer.

Il signe, et rend le papier à Villiers.

— Jusqu'à présent, je t'aimais comme Villiers; — désormais je t'embrasserai comme un autre moi-même; — reste, et sois à jamais en faveur auprès de ton seigneur.

VILLIERS.

— Je remercie humblement votre grâce; je dois me hâter, — tout d'abord, d'envoyer ce passeport au comte, — et ensuite je me mettrai aux ordres de votre altesse.

CHARLES.

— Fais, Villiers.

Villiers sort.

Que Charles ait toujours, en cas de besoin, — de pareils soldats, et advienne que pourra.

Entre le ROI JEAN.

LE ROI JEAN.

— Allons, Charles, aux armes! Édouard est pris au piége, — le prince de Galles est tombé dans nos mains, — et nous l'avons enveloppé : il ne peut échapper.

CHARLES.

— Mais votre altesse livrera-t-elle bataille aujourd'hui?

LE ROI JEAN.

— N'est-ce pas le cas, mon fils? Il est à peine fort de huit mille hommes, — et nous sommes soixante mille au moins.

CHARLES.

— Mon gracieux seigneur, j'ai par écrit une prophétie — où est annoncé le succès que probablement — nous obtiendrons dans cette guerre furieuse; — elle m'a été remise sur le champ de bataille de Crécy — par un vieil ermite du pays.

Il lit.

Quand l'oiseau emplumé fera trembler ton armée,
Quand les pierres s'envoleront et rompront ton front de bataille,
Songe alors à celui qui aujourd'hui se cache;
Car ce sera le jour désastreux et terrible;
Pourtant, à la fin, tu porteras tes pas
En Angleterre aussi loin que ton ennemi en France.

LE ROI JEAN.

— Cela semble annoncer que nous réussirons; — car il est impossible que jamais les pierres — s'envolent et rompent un front de bataille, — ou qu'une plume d'oiseau fasse frémir des hommes d'armes; — il est donc vraisemblable que nous ne serons pas vaincus; — et, en admettant que nous devions l'être, nous finirons toujours, — suivant cette promesse, par chasser d'ici nos ennemis — et

par ravager leur pays, comme il ont ravagé le nôtre, — de sorte que notre échec sera amoindri par ces représailles. — Mais ce ne sont là que de futiles imaginations, des chimères, des rêves. — Nous sommes sûrs, une bonne fois, de tenir le fils; — nous attraperons ensuite le père comme nous pourrons.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Le camp anglais.]

Entrent le PRINCE DE GALLES, AUDLEY et d'autres.

LE PRINCE DE GALLES.

— Audley, les bras de la mort nous enlacent de toutes parts. — Une seule consolation nous reste, celle de payer en mourant — les arrhes amères d'une plus douce existence. — Dans les champs de Crécy les nuages de notre belliqueuse fumée — suffoquèrent les Français et les mirent en déroute. — Mais aujourd'hui leurs innombrables multitudes cachent, — comme avec un masque, le resplendissant soleil, — ne nous laissant d'autre horizon qu'une ombre sinistre — et l'aveugle terreur d'une nuit immense.

AUDLEY.

— La soudaine, rapide et formidable jonction — qu'ils ont faite, noble prince, est vraiment merveilleuse. — Devant nous, dans la vallée, se déploie le roi, — fort de tous les avantages que peuvent donner le ciel et la terre; — ses troupes forment un front de bataille plus considérable que toute notre armée. — Son fils, l'arrogant duc de Normandie, — couvre la montagne à notre droite — d'un surtout de métal, si bien qu'en ce moment l'altière colline — semble une carrière, un orbe d'argent : — sur la côte, les ban-

nières des bannerets, — les flammes resplendissantes soufflètent l'air — et fouettent le vent qui, dominé par leur éclat, — s'acharne à les caresser. A notre gauche s'étend — Philippe, le plus jeune enfant du roi; — il cuirasse la colline opposée d'un tel attirail — que toutes ces piques vermeilles qui se dressent semblent — de sveltes arbres d'or ayant pour feuilles les banderolles flottantes; — leurs écussons aux antiques devises, — écartelés de couleurs qui rappellent autant de fruits, — complètent ce jardin des Hespérides. — Derrière nous également la colline élève ses pentes; — (car, ouverte d'un seul côté, elle nous entoure — comme une demi-lune;) et là, sur notre dos, sont postées — les fatales arbalètes; là les troupes — sont commandées par le brutal Châtillon. — Voici donc la situation. La vallée par où notre fuite serait possible — est fermée par le roi; les hauteurs de droite et de gauche — sont superbement couronnées par ses fils; — et sur la côte derrière nous est embusquée l'inéluctable mort, — à la solde et au service de Châtillon.

LE PRINCE DE GALLES.

— Le nom de la mort est bien plus formidable que son action même. — En détaillant les forces de l'ennemi, tu les as grandies. — Tous les grains de sable qui peuvent tenir dans mes deux mains — ne sont en somme qu'une poignée de sable. — Leur masse, il ne tient qu'à toi de dire leur armée, — est aisément enlevée et bien vite rejetée; — mais, si je m'arrête à les compter grain à grain, — leur nombre va confondre ma mémoire, — et compliquer d'un million d'efforts une tâche — qui, faite brièvement, n'en eût exigé qu'un seul. — Ces escadrons, ces troupes campées — devant, derrière nous, sur nos deux flancs, — ne font qu'une armée. Parlons-nous d'un homme? — Son bras, son pied, sa tête ont des forces diverses; — mais toutes ces forces combinées ne font qu'une force effective,

— et leur ensemble n'est que la force d'un seul homme. — Celui qui a une longue marche à faire, la mesure par milles; — s'il la mesurait par pas, cela tuerait son courage. — Les gouttes d'eau qui font une averse sont infinies; — et pourtant, tu le sais, nous ne les appelons qu'une pluie. — Il n'y a qu'une France, et qu'un seul roi de France, — la France n'ayant pas plusieurs maîtres; et ce roi unique — n'a que le puissant cortége d'un roi; — nous aussi, nous avons le nôtre. Ne crains donc pas de disproportion; — un contre un, c'est la stricte égalité.

Entre un HÉRAUT.

— Quelles nouvelles, messager? Sois net et bref.

LE HÉRAUT.

— Le roi de France, mon souverain seigneur et maître, — salue ainsi par ma bouche son ennemi le prince de Galles : — si tu veux réunir cent hommes de marque, — seigneurs, chevaliers, écuyers, gentilshommes anglais, — et toi-même venir avec eux te jeter à ses pieds, — il consentira à replier sur-le-champ ses drapeaux sanglants, — et la rançon rachètera les existences sacrifiées. — Si tu ne veux pas, cette journée sera abreuvée de plus de sang anglais — que n'en ensevelit jamais le sol britannique. — Quelle est ta réponse à cette offre de miséricorde?

LE PRINCE DE GALLES.

— Ce ciel, qui couvre la France, renferme la seule miséricorde — qui obtienne de moi d'humbles prières. — A Dieu ne plaise que mes lèvres laissent échapper un murmure assez vil — pour solliciter la miséricorde d'un homme! — Retourne dire à ton roi — que ma langue est d'acier et que c'est de son lâche cimier — que je réclamerai ma grâce; — dis-lui que mes étendards sont aussi rouges que les siens, — mes hommes aussi hardis, et nos bras anglais aussi forts. — Rejette-lui mon défi à la face.

LE HÉRAUT.

Je pars.

Sort le héraut.

Entre un SECOND HÉRAUT.

LE PRINCE DE GALLES.

Qu'as-tu de nouveau à me dire?

LE HÉRAUT.

— Le duc de Normandie, mon seigneur et maître, — ayant pitié de ta jeunesse que tant de périls environnent, — t'a envoyé par moi un agile genêt, — aussi rapide que la plus rapide monture; — et il te conseille de fuir sur sa croupe; — sinon, la mort elle-même a juré que tu mourrais.

LE PRINCE.

— Retourne avec cette bête à la bête qui l'envoie; — déclare-lui que je ne saurais monter le cheval d'un lâche; — et dis-lui d'enfourcher lui-même aujourd'hui ce destrier; — car, dussé-je éclabousser de sang mon cheval tout entier, — et rendre mes éperons doublement vermeils, je prétends attraper ton prince. — Dis cela à ce petit railleur, et va-t'en.

Sort le héraut.

Entre un TROISIÈME HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

— Édouard de Galles! Philippe, le second fils — du puissant roi très-chrétien de France, — voyant approcher la fin de ta personne charnelle, — plein de charité et d'amour chrétien, — offre ce livre, rempli de saintes prières, — à ta noble main et, pendant ta dernière heure, — te supplie de méditer sur ces pages, — et d'armer ton âme pour son lointain voyage. — Ainsi j'ai exécuté son ordre et je m'en retourne.

LE PRINCE DE GALLES.

— Héraut de Philippe, salue ton seigneur de ma part; — je puis recevoir tout ce qu'il peut m'envoyer pour mon bien; — mais ne penses-tu pas que ce jeune étourdi — s'est fait tort à lui-même en m'envoyant ce cadeau? — Peut-être ne peut-il pas prier sans livre; — je ne le crois guère capable d'improviser dans ses dévotions. — Rends-lui donc ce pieux guide-âne — qui lui sera utile en cas dans l'adversité. — Aussi bien, il ne connaît pas la nature de mes péchés, — et il ne sait pas quelles prières je dois faire. — Il se pourrait bien qu'avant ce soir il eût lui-même à prier Dieu — de disposer mon cœur à accueillir sa prière. — Dis cela à ce royal espiègle, et va-t'en.

LE HÉRAUT.

Je pars.

Sort le héraut.

LE PRINCE.

— Comme leur nombre les rend confiants!

A Audley.

— Maintenant, Audley, fais bruire tes ailes argentines, — et que ces messagers chenus de l'âge — attestent l'expérience de ton âge dans cet âge de dangers. — Toi-même tu es meurtri et ployé par bien des luttes, — et les stratagèmes du passé sont enregistrés — avec une plume d'acier sur ton noble front. — Tu es le vieil époux de cette détresse, — mais moi, je suis, pour le danger qui m'étreint, une vierge rougissante. — Apprends-moi donc à répondre dignement au péril.

AUDLEY.

— La mort est chose aussi commune que la vie. — Nous tenons à l'une, mais nous ne faisons que courir après l'autre. — Car, dès l'instant que nous commençons à vivre, — nous pourchassons incessamment le moment de mourir. — D'abord nous bourgeonnons, puis nous fleu-

rissons, ensuite nous faisons semence, — et enfin nous tombons ; et, comme l'ombre — suit le corps, nous poursuivons la mort. — Si donc nous relançons la mort, pourquoi la craignons-nous ? — Ou, si nous la craignons, pourquoi la poursuivons-nous? — Si nous la craignons, nous ne faisons que hâter — par nos craintes le moment où elle doit nous saisir. — Si nous ne la craignons pas, nous devons l'accepter avec résignation — sans prétendre modifier le terme fatal. — Car nous sommes prédestinés à tomber, mûrs ou pourris, — dès que nous avons tiré à la loterie du sort.

LE PRINCE DE GALLES.

— Ah ! bon vieillard, tes paroles ont bouclé — mille armures sur mon dos. — Ah ! quelle chose idiote tu as faite de cette existence, — courant sans cesse après ce qu'elle craint (9) ! et combien tu as ravalé — l'impériale victoire de la mort assassine ! — Puisque toutes les existences sont frappées par ses flèches victorieuses, — épargnons-lui la peine de nous chercher, et cherchons-la nous-mêmes pour humilier sa gloire. — Je ne donnerais pas un denier de la vie, — ni un demi-denier pour éviter la mort sinistre, — puisque la vie n'est que la recherche de la mort, — et que la mort n'est que le commencement d'une vie nouvelle. — Vienne donc la dernière heure, dès que celui qui doit la fixer le voudra ! — Je tiens pour indifférent de vivre ou de mourir.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[Le camp français.]

Entrent le ROI JEAN et CHARLES.

LE ROI JEAN.

— Une obscurité soudaine a terni le ciel ; — les vents

se sont blottis d'effroi dans leurs cavernes ; — les feuilles ne bougent pas, le monde est assoupi et immobile, — les oiseaux ont cessé de chanter, et les ruisseaux errants — ne murmurent plus à leurs rives le salut familier. — Le silence guette quelque prodige, et attend — que le ciel proclame quelque prophétie. — Quel est le sens, quelle est la cause de ce silence, Charles?

CHARLES.

— Nos hommes, la bouche béante, l'œil fixe, — se considèrent comme s'ils attendaient — un mot les uns des autres, et pourtant pas un ne parle. — Une frayeur muette a fait partout la nuit, — et les paroles dorment dans toutes régions en éveil.

LE ROI JEAN.

— Tout à l'heure encore le soleil, dans tout son éclat, — regardait le monde du haut de son char d'or, — et soudain il s'est voilé; — de telle sorte que la terre au-dessous est comme une tombe, — sombre, funèbre, silencieuse et désolée.

On entend des croassements de corbeaux.

— Écoutez ! quel est le cri sinistre que j'entends?

CHARLES.

— Voici mon frère Philippe qui vient.

LE ROI JEAN.

Tout effaré.

Entre PHILIPPE.

— Quelles terribles paroles ta mine présage-t-elle?

PHILIPPE.

— Malheur! Malheur!

LE ROI JEAN.

— Que parles-tu de malheur? Ce mot pour nous est un mensonge.

PHILIPPE.

Malheur !

LE ROI JEAN.

— Réveille ton énergie défaillante, et interroge — la substance même de la frayeur — qui fait sur ton visage cette impression spectrale : — qu'y a-t-il?

PHILIPPE.

Un essaim d'affreux corbeaux — croassent et planent au-dessus des têtes de nos soldats; — ils sont rangés en triangles et en carrés, — suivant l'alignement même de nos troupes; — à leur apparition est survenu ce brouillard soudain — qui vient de voiler le parquet aérien du ciel, — et de faire à midi une nuit contre nature — sur le monde tremblant et épouvanté. — Bref, nos soldats ont laissé tomber leurs armes, — et demeurent comme métamorphosés en statues, — blêmes et pâles, se regardant d'un œil hagard.

LE ROI JEAN, à part.

— Oui, je me rappelle maintenant la prophétie, — mais je ne dois pas donner accès à la frayeur.

A Philippe.

— Retourne rendre le courage à ces âmes timorées. — Dis-leur que les corbeaux, les voyant sous les armes, — voyant leur masse profonde opposée à une poignée d'hommes affamés, — viennent uniquement pour dîner de leur besogne — et pour se repaître de la charogne qu'ils vont abattre. — En effet, dès qu'ils aperçoivent un cheval qui tombe pour mourir, — bien qu'il ne soit pas encore mort, les oiseaux de proie — s'apostent pour guetter le départ de sa vie; — ainsi ces corbeaux planent à l'affût des cadavres — de ces pauvres Anglais qui sont condamnés à mourir. — Et, s'ils nous jettent ces cris, — c'est pour réclamer la proie que nous devons tuer pour eux. — Va, ranime mes soldats, — fais sonner les trompettes, et expédie sur-le-champ — cette petite mission d'une ruse bien innocente.

Sort Philippe.

Bruit derrière le théâtre. Entre un CAPITAINE FRANÇAIS, conduisant SALISBURY prisonnier.

LE CAPITAINE.

— Regardez, mon suzerain, ce chevalier; aidé de quarante hommes — qui, pour la plupart, ont été tués et mis en fuite, — il a fait tous ses efforts pour rompre nos lignes — et pour se frayer un passage jusqu'au prince investi. — Que votre majesté fasse de lui ce qu'elle voudra.

LE ROI JEAN.

— Va, soldat, va, et déshonore du poids de son corps — la première branche que tu verras; — en effet, je considère un arbre de France comme trop noble — pour être le gibet d'un bandit anglais.

SALISBURY.

— Monseigneur de Normandie, j'ai de vous un sauf-conduit — pour traverser en sûreté ce pays.

CHARLES.

— C'est Villiers qui te l'a procuré, n'est-ce pas?

SALISBURY.

— En effet.

CHARLES.

— Et il est valable : tu es libre.

LE ROI JEAN.

— Oui, libre d'aller à la potence pour être pendu — sans contestation et sans obstacle... — Qu'on l'emmène.

CHARLES, au roi.

— J'espère que votre altesse ne me déshonorera pas ainsi, — en détruisant la vertu d'un sceau à mes armes. — Ce prisonnier peut invoquer mon nom inviolé, — inscrit là de ma main princière; — et je veux cesser d'être prince, — plutôt que de fausser la solennelle parole d'un prince. — Je vous en conjure, laissez-le passer son chemin tranquillement.

LE ROI JEAN.

— Toi et ta parole, vous êtes soumis à ma volonté. — Quelle promesse peux-tu faire, que je ne puisse briser? — Quelle est la plus grande infamie, — te désobéir ou désobéir à ton père? — Il n'est pas de parole, la tienne pas plus qu'une autre, qui oblige à l'impossible; — et celui-là ne manque point à sa parole — qui la tient autant qu'il dépend de lui. — Le manque de foi réside dans le consentement de l'âme; — si tu manques à ta parole malgré toi, — tu n'es pas coupable de ce manque de foi... — Allons, qu'on le pende; car ton autorité dépend de moi, — et mon exigence est ton excuse.

CHARLES.

— Quoi! ne suis-je plus le soldat de ma parole? — Alors, adieu les armes! A d'autres de combattre! — Ne vaut-il pas mieux détacher ma ceinture de mes reins — que d'être contrôlé par un curateur — qui m'empêchera de disposer de ce qui m'appartient? — Sur mon âme, si Édouard, prince de Galles, — engageant sa parole, avait signé de sa noble main — la permission pour tous vos chevaliers de traverser les terres de son père, — ce roi souverain, pour faire honneur à son fils intrépide, — ne se serait pas contenté de leur donner un sauf-conduit; — il les eût, eux et les leurs, magnifiquement fêtés.

LE ROI JEAN.

— Tu invoques un exemple? Eh bien, soit!... — Parle, Anglais, de quel rang es-tu?

SALISBURY.

— Je suis comte en Angleterre, quoique prisonnier ici; — et ceux qui me connaissent m'appellent Salisbury.

LE ROI JEAN.

— Eh bien, Salisbury, parle, où devais-tu aller?

SALISBURY.

— A Calais où est mon suzerain, le roi Édouard.

LE ROI JEAN.

— A Calais, Salisbury? Cours donc à Calais, — et dis au roi de préparer un noble tombeau pour son fils Édouard, le prince Noir. — En te dirigeant à l'ouest de ce lieu, — tu rencontreras à deux lieues d'ici une haute montagne — dont le sommet semble perdu, car elle cache — sa tête haute dans le sein d'azur du ciel qui l'embrasse; — dès que ton pied en aura atteint la cime, — abaisse ton regard sur l'humble vallée au-dessous, — (vallée humble naguère, mais désormais ennoblie d'une bataille,) — et alors tu verras le misérable prince de Galles — étreint dans un cercle de fer. — Après avoir vu cela, pique des deux vers Calais — et annonce que le prince a été, non pas tué, mais étouffé; et dis au roi que ce n'est pas là tout son malheur; — car j'irai le saluer plus tôt qu'il ne croit. — Va, pars. La seule fumée de notre feu — suffoquerait nos ennemis, quand nos boulets ne les atteindraient pas.

Ils sortent.

SCÈNE XIII.

[Le champ de bataille de Crécy.]

Alarme annonçant un choc. Escarmouches.

Entrent LE PRINCE DE GALLES et ARTOIS.

ARTOIS.

— Comment est votre grâce? N'êtes-vous pas blessé, milord?

LE PRINCE DE GALLES.

— Non, cher Artois; mais suffoqué par la poussière et la fumée; — je me mets à l'écart pour respirer un air plus pur.

ARTOIS.

— Reprenez donc haleine, et puis à l'œuvre de nouveau! Les Français hagards — sont tout effarés à la vue des corbeaux; — et, si nos carquois étaient de nouveau remplis, — votre grâce verrait une glorieuse journée. — Oh! milord! des flèches! des flèches! voilà ce qu'il nous faut.

LE PRINCE DE GALLES.

— Courage, Artois! foin des flèches ailées, — quand les oiseaux ailés interviennent en notre faveur! — Qu'avons-nous besoin de combattre, de suer, de soutenir la lutte, — quand les corbeaux suffisent par leurs cris à dominer nos adversaires? — En avant, en avant, Artois! La terre elle-même est armée — de cailloux qui recèlent la flamme; ordonne à nos arcs — de dégorger de leur if diapré — une grêle de pierres.... En avant, Artois, en avant! — Mon âme prophétise que nous gagnerons la victoire.

Ils sortent.

Alarmes. Escarmouches.

Entre le ROI JEAN.

LE ROI JEAN.

— Nos multitudes s'abîment sur elles-mêmes — dans le délire de la terreur. L'inquiétude frémissante — fait circuler dans toute notre armée le frisson de l'épouvante, — et le plus léger désavantage souffle — la déroute à l'âme abjecte, prise de peur. — Moi-même, dont l'énergie oppose son acier au plomb de leur inertie, — quand je me rappelle la prophétie — et que je vois les pierres de notre pays, aux bras des Anglais, — se révolter contre nous, je me sens gagner — par la violente oppression de la faible et défaillante frayeur.

Entre CHARLES.

CHARLES.

— Fuyons, mon père, fuyons! les Français tuent les

Français ; — ceux qui veulent tenir bon tombent sur ceux qui veulent fuir. — Nos tambours ne battent que le découragement ; — nos trompettes sonnent le déshonneur et la retraite. — Le génie de la crainte, qui ne craint que la mort, — attire lâchement la ruine sur lui-même.

Entre PHILIPPE.

PHILIPPE.

— Arrachez-vous les yeux pour ne pas voir la honte de cette journée ! — Un bras a battu toute une armée ; un misérable David — a, avec une pierre, renversé vingt puissants Goliaths ; — une vingtaine de meurt-de-faim déguenillés, avec de menus cailloux, — ont mis en déroute une formidable légion d'hommes — équipés et armés de toutes pièces.

LE ROI JEAN.

— Mordieu, ils tirent à la cible sur nous et nous exterminent. — Plus de quarante mille vétérans aguerris — ont été aujourd'hui lapidés à mort par quarante pauvres diables.

CHARLES.

— Oh ! que ne suis-je d'une autre patrie ! — Ce jour a jeté le ridicule sur les Français ; — et le monde entier va faire des gorges chaudes sur nous.

LE ROI JEAN.

— Quoi ! n'y a-t-il plus d'espoir ?

PHILIPPE.

— Plus d'autre espoir que la mort pour ensevelir notre honte.

LE ROI JEAN.

— Ralliez-vous une fois encore autour de moi ; la vingtième partie — de ceux qui survivent suffit pour écraser — la chétive poignée d'hommes qui nous est opposée.

CHARLES.

— Retournons donc à la charge ; si le ciel ne nous est pas contraire, — nous ne pouvons perdre la bataille.

LE ROI JEAN.

En avant, en avant! Marchons.

Ils sortent.

Alarmes. Le combat recommence. Entre AUDLEY, blessé, soutenu par deux écuyers qui l'ont dégagé.

PREMIER ÉCUYER.

Comment va milord?

AUDLEY.

— Comme peut aller un homme, — qui dîne à un si sanglant banquet.

DEUXIÈME ÉCUYER.

— J'espère, milord, que la blessure n'est pas mortelle.

AUDLEY.

— Quand elle le serait, qu'importe! Au bout du compte, — ce ne serait que la fin d'un homme mortel, et rien de plus. — Mes bons amis, conduisez-moi près du princier Édouard, — que je puisse lui faire honneur en le saluant — sous la pourpre éclatante de mon sang. — Je lui dirai, en souriant, que cette plaie béante — met fin à la moisson guerrière de son Audley.

Nouvelles alarmes. Puis retraite.

Ils sortent.

SCÈNE XIV.

[Le camp anglais.]

Fanfares. Entre le PRINCE DE GALLES, en triomphe, amenant le ROI JEAN et son fils CHARLES prisonniers; des officiers et des soldats, enseignes déployées, ferment la marche.

LE PRINCE DE GALLES.

— Jean le Français, naguère Jean de France, désormais

— tes enseignes sanglantes sont mes captives. — Vous aussi, arrogant Charles de Normandie, — vous qui aujourd'hui même m'envoyiez un cheval pour fuir, — vous voilà à la merci de ma clémence. — Fi, seigneurs ! n'est-ce pas une honte que des marmousets anglais, — dont les jeunes années n'ont pas même la dignité de la barbe, — aient pu, au sein même de votre royaume, — vous battre tous ainsi, quand vous étiez vingt contre un ?

LE ROI JEAN.

— C'est ta fortune, et non ta force, qui nous a vaincus.

LE PRINCE DE GALLES.

— C'est la preuve que le ciel protége le droit !

Entre ARTOIS, amenant PHILIPPE.

— Voyez, voyez, Artois amène avec lui — l'excellent directeur de mon âme. — Sois le bienvenu, Artois ! Et vous aussi soyez le bienvenu, Philippe ! — Qui maintenant, de vous ou de moi, a le plus grand besoin de prier ? — En ce moment vous justifiez le proverbe : — *A trop brillante aurore nébuleux crépuscule.*

Entre AUDLEY, soutenu par les deux écuyers.

— Mais dites, quel lugubre mécompte nous arrive ici ! — Hélas ! quels milliers d'hommes d'armes français — ont gravé sur le visage d'Audley ce signe de mort ?...

A Audley.

— Parle, toi qui caresses la mort de ton insouciant sourire — et qui regardes la tombe avec autant de gaîté — que si tu étais épris de ton heure suprême, — quelle épée affamée a ainsi dévasté ton visage — et élagué de mon âme aimante un si fidèle ami ?

AUDLEY.

— O prince, ta douce plainte — est le glas funèbre d'un agonisant.

LE PRINCE DE GALLES.

— Cher Audley, si ma bouche sonne ton heure suprême, — mes bras seront ton tombeau. Que puis-je faire — pour préserver ta vie ou pour venger ta mort? — Veux-tu boire le sang des princes captifs? — Si cela peut te guérir, propose une santé avec du sang de roi, et je te ferai raison. — Si la gloire peut t'exempter de la mort, — que l'impérissable gloire de cette journée — te soit attribuée tout entière, Audley, et vis.

AUDLEY.

— Prince victorieux, à qui la captivité d'un roi — assure la renommée d'un César, — si je pouvais tenir la mort sinistre en respect — jusqu'à ce que j'eusse vu mon maître, ton royal père, — mon âme abandonnerait bien volontiers cette forteresse de ma chair, — ce tribut mutilé, — aux ravages des ténèbres, de la poussière et de la vermine.

LE PRINCE DE GALLES.

— Rassure-toi, homme intrépide! ton âme est trop fière — pour rendre sa cité à cause d'une petite brèche, — et pour se laisser séparer de son époux terrestre — par l'épée mollement trempée d'un Français. — Tiens, pour soutenir ton existence, je te donne — un revenu annuel de trois mille marcs en terre anglaise.

AUDLEY.

— J'accepte ton présent, pour payer la dette que j'ai contractée. — Ces deux pauvres écuyers m'ont délivré des Français — au risque héroïque de leur précieuse vie. — Ce que tu m'as donné, je le leur donne; — et, si tu m'aimes, prince, tu ratifieras — ce legs de mon suprême testament.

LE PRINCE DE GALLES.

— Illustre Audley, vis, et accepte de moi — ce présent doublé pour ces écuyers et pour toi. — Mais, que tu vives ou que tu meures, ce que tu as donné — à ces hommes leur appartiendra en toute immunité, à eux et à leurs des-

cendants. — Allons, messieurs, je vais faire installer mon ami — dans une litière commode; puis nous marcherons — fièrement, au pas du triomphe, sur Calais, — vers notre royal père, et nous lui amènerons — le tribut de mes guerres, le roi de la belle France.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Devant Calais.]

Entre le ROI ÉDOUARD, accompagné de la reine PHILIPPA et de DERBY; officiers, soldats, etc.

ÉDOUARD.

— Assez, reine Philippa, calmez-vous. — Si Copland ne sait pas excuser sa faute, — il lira le déplaisir dans nos regards… — Et maintenant, soldats, donnez l'assaut — à cette ville qui résiste si fièrement; je ne veux pas plus longtemps — me laisser duper par leurs délais trompeurs. — Passez tout au fil de l'épée, et partagez-vous les dépouilles.

Les trompettes sonnent la charge. Paraissent, sortant de la ville, six bourgeois, en chemise et pieds nus, une hart au cou.

LES BOURGEOIS.

— Pitié, roi Édouard! pitié, gracieux seigneur!

ÉDOUARD.

— Insolents vilains! vous demandez une trêve à présent! — Mes oreilles sont fermées à vos cris impuissants. — Sonnez, tambours!

Roulement de tambour.

En avant, épées menaçantes!

PREMIER BOURGEOIS.

— Ah! noble prince, — ayez pitié de cette ville! Écoutez-nous, puissant roi! — Nous réclamons de votre altesse

l'exécution de sa promesse. — Le répit de deux jours n'est pas encore expiré, — et nous venons volontairement subir — le mortel supplice ou la peine, quelle qu'elle soit, que vous voudrez nous infliger, — pourvu que notre population tremblante soit sauvée...

ÉDOUARD.

— Ma promesse? Oui, je la reconnais complétement; — mais ce que j'exige, c'est la soumission — des principaux citoyens, des hommes les plus considérables. — Vous, vous n'êtes, par aventure, que des gueux serviles, — des écumeurs de mer félons — que la loi frapperait, si elle les appréhendait, — quand même nous ferions taire notre sévérité. — Non, non, vous ne sauriez nous en imposer ainsi.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

— Seigneur redouté, le soleil qui, dans son déclin vers l'occident, — nous voit ainsi réduits à la misère, — nous saluait, dans sa pourpre orientale d'aurore, — comme d'illustres citoyens. — Si cela n'est pas, que la damnation des démons soit notre partage.

ÉDOUARD.

— S'il en est ainsi, que notre convention soit exécutée. — Nous prenons pacifiquement possession de la ville; — mais, pour vous-mêmes, n'espérez pas de pitié : — comme l'a décrété notre impériale justice, — vos corps vont être traînés autour de ces murailles — et recevront ensuite le coup suprême de la hache. — Voilà votre sentence... Allez, soldats, qu'on l'exécute.

LA REINE, à Édouard.

— Ah! sois plus clément envers des hommes qui se rendent! — C'est chose glorieuse que d'établir la paix; — mais les rois se rapprochent le plus près de la divinité, — qui accordent aux hommes la vie et le salut (10). — Si tu veux être vraiment le roi de France, — laisse vivre les Français

cendants. — Allons, messieurs, je vais faire installer mon ami — dans une litière commode; puis nous marcherons — fièrement, au pas du triomphe, sur Calais, — vers notre royal père, et nous lui amènerons — le tribut de mes guerres, le roi de la belle France.

Ils sortent.

SCÈNE XV.

[Devant Calais.]

Entre le ROI ÉDOUARD, accompagné de la reine PHILIPPA et de DERBY; officiers, soldats, etc.

ÉDOUARD.

— Assez, reine Philippa, calmez-vous. — Si Copland ne sait pas excuser sa faute, — il lira le déplaisir dans no regards... — Et maintenant, soldats, donnez l'assaut — cette ville qui résiste si fièrement; je ne veux pas p longtemps — me laisser duper par leurs délais trompe — Passez tout au fil de l'épée, et partagez-vous les pouilles.

Les trompettes sonnent la charge. Paraissent, sortant de la vil bourgeois, en chemise et pieds nus, une hart au cou.

LES BOURGEOIS.

— Pitié, roi Édouard! pitié, gracieux seigneur!

ÉDOUARD.

— Insolents vilains! vous demandez une trève à — Mes oreilles sont fermées à vos cris impuis Sonnez, tambours!

Roulement de tambour.

En avant, épées menaçantes!

PR RGEOIS.

— Ah! noble pri pitié de cett tez-nous, puissar réclamons d

pour qu'ils t'appellent leur roi ; — car ce que le glaive décime, ce que l'incendie dévore, — n'est plus considéré comme nôtre.

ÉDOUARD.

— L'expérience nous enseigne cette vérité — que la paix a d'autant plus de charmes — qu'est plus complète la répression des offenses. — Pourtant, nous voulons prouver aujourd'hui que — nous savons maîtriser nos ressentiments — autant que l'emporter sur autrui par la force de l'épée. — Triomphe donc, Philippa, nous cédons à tes instances. — Ces hommes vivront pour rendre grâces à la clémence. — O tyrannie, ne frappe que toi-même de tes terreurs !

LES BOURGEOIS.

— Longue vie à votre altesse ! heureux soit votre règne !

ÉDOUARD.

— Allons, retirez-vous, retournez à la ville ; — et, si cette générosité a mérité votre affection, — apprenez désormais à vénérer Édouard comme votre roi.

Les bourgeois sortent.

— Maintenant, si nous pouvions apprendre quel est ailleurs l'état de nos affaires, — nous établirions nos hommes dans une garnison provisoire, — jusqu'à la fin du triste hiver... — Mais qui vient là ?

Entrent COPLAND et le ROI DAVID (11).

DERBY.

— C'est Copland, milord, et David, roi des Écossais.

ÉDOUARD.

— Est-ce là cet écuyer du nord, si fièrement présomptueux, — qui n'a pas voulu céder son prisonnier à ma reine ?

COPLAND.

— En effet, milord, je suis un écuyer du nord, — mais nullement fier ni insolent, sur ma parole.

ÉDOUARD.

— Qu'est-ce donc qui t'a rendu assez obstiné — pour résister au désir de notre royale compagne?

COPLAND.

— Ce n'est point, milord, une opiniâtre désobéissance, — mais le respect de mon droit et des lois publiques de la guerre. — J'ai moi-même fait le roi prisonnier dans un combat singulier; — et, comme soldat, je répugnais à perdre — le léger honneur que je m'étais acquis. — Mais sur l'ordre de votre altesse, Copland n'a pas hésité — à venir en France et, en toute humilité, — il vous fait hommage de sa victoire. — Percevez, lord redouté, votre droit sur ma cargaison, — ce riche tribut de mes mains laborieuses; — il vous eût été concédé depuis longtemps, — si votre gracieuse personne s'était trouvée sur les lieux.

LA REINE.

— Mais, Copland, tu t'es joué des ordres du roi, — en manquant de respect à l'autorité que nous exercions en son nom.

COPLAND.

— Je révère son nom, mais plus encore sa personne; — à son nom, je devrai toujours allégeance, — mais devant sa personne, je plie le genou.

ÉDOUARD.

— Je t'en prie, Philippa, que ce déplaisir s'évanouisse. — Cet homme me plaît, et j'aime son langage. — Car quel est celui qui voudrait tenter un exploit — et perdre la gloire qui y est attachée? — Tous les fleuves ont leur embouchure dans l'Océan; — et la foi de Copland est vouée directement à son roi. — Plie donc le genou, et relève-

toi maintenant chevalier du roi Édouard ; — pour soutenir ton rang, je t'accorde en toute propriété, — à toi et aux tiens, cinq cents marcs de revenu.

Entre SALISBURY.

— Bienvenu, lord Salisbury ! Quelles nouvelles de Bretagne ?

SALISBURY.

— Voici, puissant roi : nous avons conquis le pays, — et Jean de Montfort, régent de cette province, — offre cette couronne à votre altesse, — en protestant de sa sincère allégeance.

ÉDOUARD.

— Nous te remercions pour tes services, vaillant comte. — Mets en réquisition notre faveur, car nous te la devons.

SALISBURY.

— Mais maintenant, milord, après cette joyeuse nouvelle, — il faut que ma voix redevienne tragique, — et que je chante de douloureux événements.

ÉDOUARD.

— Eh quoi ! nos gens ont-ils eu le dessous à Poitiers ? — Mon fils était-il enveloppé par des forces trop supérieures ?

SALISBURY.

— Oui, milord ; moi chétif, — et quarante autres chevaliers éprouvés, — munis d'un sauf-conduit scellé du sceau du dauphin, — nous nous dirigions de ce côté-là pour reconnaître la détresse du prince Édouard, — quand une troupe de lances nous rencontra, — nous surprit et nous amena prisonniers au roi de France. — Celui-ci, fier de ce succès et altéré de vengeance, — commanda sur-le-champ

qu'on nous tranchât la tête ; — et assurément nous eussions péri, si le duc de Normandie, — plus ému par l'honneur que par son ardente colère, — n'avait obtenu notre prompte délivrance. — Au moment où nous partions : « *Saluez votre roi*, s'écria-t-il, — *et dites-lui de préparer les funérailles de son fils ; — aujourd'hui notre épée va trancher le fil de son existence, — et nous le rejoindrons lui-même plus tôt qu'il ne pense — pour nous venger des tourments qu'il nous a causés.* — A ces mots, nous partîmes sans oser répliquer. — Nous avions la mort dans l'âme, le visage effaré et blême. — Tout en errant, nous parvînmes enfin au sommet d'une montagne ; — et, si grande que fût déjà notre affliction, — le spectacle qui s'offrit alors à nos yeux — tripla notre accablement ; — car de là, milord, oh ! de là nous aperçûmes — au fond de la vallée les deux armées rangées en bataille. — Les Français avaient élevé leurs tranchées en forme de cercle ; — et le front de chaque barricade — était hérissé d'artillerie de bronze. — Ici était posté un corps de dix mille chevaux ; — là, deux fois autant de piques, formées en carré ; — plus loin, les arbalétriers, armés de dards meurtriers ; — et au centre, comme un point perdu au fond de l'horizon, — pareil à un flocon d'écume en pleine mer, — à un coudrier au milieu d'une forêt de pins, — ou à un ours enchaîné au poteau, — se tenait l'illustre Édouard attendant sans cesse le moment — où ces chiens de Français se repaîtraient de sa chair. — Bientôt tinte le glas du massacre ; — les canons partent, et le bruit de leur secousse — fait trembler la montagne même où nous sommes ; — puis les trompettes font éclater leurs fanfares dans l'air ; — les armées s'entrechoquent ; et, quand enfin nous ne pouvions plus — discerner la différence entre amis et ennemis, — (si inextricable était la ténébreuse mêlée,) — nous avons détourné nos yeux humides, en poussant des soupirs — aussi sombres que la

poudre s'exhalant en fumée. — Et c'est ainsi, je le crains, que j'ai, malheureux, fait — le récit trop néfaste de la chute d'Édouard.

LA REINE.

— Hélas! est-ce là ma bienvenue en France? — Est-ce là la joie que j'espérais éprouver — en retrouvant mon fils bien-aimé? — Cher Ned, pourquoi les flots de l'Océan — n'ont-ils pas épargné à ta mère cette douleur mortelle?

ÉDOUARD.

— Du courage, Philippa! Ce ne sont pas les larmes qui parviendront — à nous le rendre, s'il nous a été enlevé. — Console-toi, comme moi, gentille reine, — dans l'espoir d'une vengeance signalée, effroyable, inouïe. — Il m'a dit de préparer les funérailles de mon fils; — eh bien, soit! mais tous les pairs de France — suivront le deuil en versant des larmes de sang — jusqu'à ce que leurs veines taries soient desséchées; — leurs ossements seront les piliers de son cercueil; — les cendres de leurs cités seront l'argile qui le recouvrira; — son glas funèbre, ce sera le râle des mourants; — et, tandis que nous pleurerons la mort de notre vaillant fils, — en guise de cierges sur sa tombe, — cent cinquante tours embrasées flamboieront.

Fanfare derrière le théâtre.

Entre UN HÉRAUT.

LE HÉRAUT.

— Réjouis-toi, prince, et monte au sommet du trône impérial! — Le puissant et redouté prince de Galles, — le grand serviteur du sanglant Mars armé, — la terreur des Français, la gloire de son pays, — chevauche triomphalement comme un pair romain; — et au-dessous de lui, à côté de ses étriers, marchent — Jean de France et son fils, —

enchaînés et captifs ; le prince apporte le diadème du prisonnier — pour t'en couronner et te proclamer roi.

ÉDOUARD.

— Arrière le deuil, Philippa ! essuie tes yeux ! — Sonnez, trompettes, en l'honneur de Plantagenet !

Longue fanfare. Entrent LE PRINCE DE GALLES, AUDLEY, ARTOIS, accompagnés du ROI JEAN et de PHILIPPE.

— Comme un objet longtemps égaré, et enfin retrouvé, — mon fils fait la joie de mon cœur, — dont tout à l'heure encore il faisait l'anxiété.

Il court au prince et l'embrasse.

PHILIPPA, embrassant le prince.

— Que ce baiser soit le gage expressif de mon bonheur, — car la profondeur de l'émotion m'empêche de parler !

LE PRINCE DE GALLES, offrant à Édouard la couronne de France.

— Mon gracieux père, recevez ici en don — cette guirlande de la victoire, cette palme de la guerre, — acquise au milieu des plus grands dangers — qui aient jamais été affrontés pour un objet de prix. — Que votre altesse prenne possession de ce qui lui appartient ! — Et, en même temps, je remets entre vos mains — ces prisonniers, principaux promoteurs de notre querelle.

ÉDOUARD.

— Ainsi, Jean de France, je vois que vous tenez parole ; — vous aviez promis d'être auprès de nous — plus tôt que nous ne le pensions, et c'est en effet ce qui arrive. — Mais, si vous aviez commencé par faire ce que vous faites aujourd'hui, — que de cités seraient encore debout et intactes, — qui ne sont plus désormais qu'un tas de pierres informe ! — Que d'existences vous eussiez préservées, — qui se sont prématurément abîmées dans la tombe !

LE BOI JEAN.

— Édouard, ne rappelle pas les choses irréparables. — Dis-moi quelle rançon tu exiges de moi.

ÉDOUARD.

— Ta rançon, Jean, sera fixée plus tard. — Mais d'abord il te faudra traverser les mers — pour voir quel accueil l'Angleterre te réserve; — quel qu'il soit, il ne sera certes pas aussi mauvais — que celui que nous avons trouvé, dès notre arrivée, en France.

LE ROI JEAN.

— Malédiction ! tout cela m'avait été prédit, — mais j'avais mal interprété la parole du prophète.

LE PRINCE.

— Maintenant, père, voici la prière que fait Édouard :

Il s'agenouille et lève les mains vers le ciel.

— O Toi, dont la grâce a été mon plus fort bouclier, — puisque tu as daigné me choisir — pour être l'instrument de ta puissance, — permets également dans l'avenir que bien d'autres princes, — nés et élevés dans cette petite île, — se rendent à jamais fameux par de pareilles victoires. — Pour ma part, les sanglantes blessures que j'ai reçues, — les pénibles nuits que j'ai veillé sur le champ de bataille, — les luttes périlleuses que j'ai soutenues, — les terribles menaces que j'ai affrontées, — les chaleurs, les froidures, les souffrances que j'ai endurées, — me sembleraient bien douces, et je voudrais subir des maux vingt fois plus grands, — s'il se pouvait que les générations futures, en lisant — les pénibles épreuves de ma tendre jeunesse, — fussent enflammées d'une ardeur assez vive pour faire trembler et reculer — non-seulement le pays de France, — mais l'Espagne, la Turquie et toutes les nations — en butte au juste courroux de l'Angleterre !

ÉDOUARD.

— Ici, lords anglais, nous proclamons une trêve, — une

suspension de cette pénible guerre. — Rengaînez vos épées, rafraîchissez vos membres fatigués ; — recueillez vos dépouilles ; et, quand nous aurons repris haleine — un jour ou deux dans ce havre, — Dieu aidant, nous nous embarquerons alors pour l'Angleterre — où heureusement, j'espère, — arriveront trois rois, deux princes et une reine.

Fanfare. Tous sortent.

FIN D'ÉDOUARD III.

LA

LAMENTABLE ET VRAIE

TRAGÉDIE

DE

M. ARDEN

DE

FEVERSHAM, DANS LE KENT

QUI FUT

moult méchamment occis par le moyen de sa déloyale et infidèle épouse, laquelle, pour l'amour qu'elle portait à un Mosby, soudoya deux ruffians désespérés, Blackwill et Shagbag, pour le tuer.

OU SONT EXPOSÉS

La grande malice et dissimulation d'une méchante femme,
l'insatiable désir d'une impure concupiscence,
et la fin honteuse de tous les meurtriers.

LONDRES

Imprimé pour Édouard White, demeurant à la petite porte du Nord
de l'église Saint-Paul, à l'enseigne du Canon.

—

1592

PERSONNAGES :

MAITRE ARDEN DE FEVERSHAM.
MAITRE FRANCKLIN, son ami.
MOSBY, ancien ouvrier tailleur, amant de mistress Arden.
MICHEL, domestique de maître Arden, — amoureux de Suzanne.
CLARKE, peintre à Feversham, autre amoureux de Suzanne.
MAITRE GREENE, habitant de Feversham.
DICK REED, marinier à Feversham.
BRADSHAW, orfévre à Feversham.
BLACKWILL, } assassins.
SHAKEBAG, }
ADAM FOWLE, hôtelier de *la Fleur de Lis.*
LORD CHEINY.

UN APPRENTI.
UN BATELIER.
UN MATELOT.
LE MAIRE DE FEVERSHAM.
LES GENS DU GUET.

ALICE, femme de maître Arden, maîtresse de Mosby.
SUZANNE, sœur de Mosby, femme de chambre d'Alice.

La scène est tantôt à Feversham, tantôt à Londres, tantôt dans les environs de ces deux villes.

SCÈNE I.

[Feversham. Chez maître Arden.]

Entrent ARDEN et FRANCKLIN.

FRANCKLIN.

— Arden, reprends courage et ne te laisse plus abattre. — Mon gracieux lord, le duc de Somerset, — t'a pleinement concédé, à toi et à tes héritiers, — par lettres patentes de sa majesté, — toutes les terres de l'abbaye de Feversham. — Voici les actes scellés et signés de son nom et de celui du roi. — Lis-les, et laisse là cette humeur mélancolique.

ARDEN.

— Francklin, ton affection soutient ma lourde existence. — Sans toi, combien me serait odieuse cette vie — qui ne m'offre rien que des tourments pour mon âme, — et que de tristes objets qui offensent mes regards! — Je serais tenté de souhaiter qu'au lieu de ce voile céleste — la terre pesât sur ma tête et me recouvrît. — Des lettres d'amour ont été échangées entre Mosby et ma femme, — et ils ont en ville des rendez-vous secrets. — J'ai même aperçu au doigt de cet homme l'anneau — qu'elle avait reçu du prêtre le jour de notre mariage. — Est-il une douleur qui approche de celle-là?

FRANCKLIN.

— Console-toi, doux ami. Il n'est pas étrange — que les femmes soient fausses et capricieuses.

ARDEN.

— Oui, mais s'éprendre d'un homme comme lui, — c'est monstrueux, Francklin, et intolérable!

FRANCKLIN.

— Mais qu'est-il donc?

ARDEN.

Un ancien ravaudeur, rien de plus, — qui, grâce à un vil courtage, ayant acquis quelque petit pécule, — s'est insinué au service d'un noble seigneur, — et, à force de flatteries serviles et de bassesses, — est devenu l'intendant d'une grande maison — où il se pavane superbement dans sa robe de soie.

FRANCKLIN.

— Pas un noble ne voudrait patronner un pareil manant.

ARDEN.

— Si fait, lord Clifford, qui ne m'aime point. — Mais que Mosby ne soit pas trop orgueilleux d'une telle faveur! — Car, fût-il appuyé par le lord protecteur lui-même, — il ne ferait pas de moi un objet de risée. — Je suis par ma naissance un gentleman de qualité, — et cet infâme ribaud qui essaie — de violer la chasteté de ma chère femme, — dont l'amour m'est aussi cher que le ciel, — verra, sur le lit qu'il prétend polluer, — ses membres dépecés et ses nerfs arrachés, — tandis que sur le plancher palpitera son corps épuisé, — souillé des torrents de son sang impudique.

FRANCKLIN.

— Aie patience, cher ami, et apprends de moi — à modérer ta douleur pour sauver l'honneur de ta femme. — Parle-lui doucement : les bonnes paroles sont les meilleurs

engins — pour abattre les parois de marbre du sein d'une femme. — En tout cas, ne sois pas trop jaloux, — et ne mets pas en question son amour pour toi; — mais affecte la sécurité, prends vite un cheval, — et installe-toi chez moi à Londres pour quelque temps; — car les femmes, dès qu'elles peuvent, ne veulent plus, — mais, dès qu'on les contraint, elles deviennent vite rebelles.

ARDEN.

— Quoique cet expédient répugne à ma raison, j'en essaierai. — Je vais l'appeler et prendre sur-le-champ congé d'elle. Hé! Alice!

Entre ALICE.

ALICE.

— Mon mari, pourquoi êtes-vous debout de si bonne heure? — Les nuits d'été sont courtes, et pourtant vous vous levez avant le jour! — Si j'avais été éveillée, vous ne vous seriez pas levé si tôt.

ARDEN.

— Doux amour, tu le sais, tous deux, comme Ovide, — nous avons souvent maugréé contre l'aurore, quand elle commençait à poindre; — et souvent nous avons souhaité que les coursiers aveugles de la sombre nuit, — la tirant par son manteau de pourpre, — la rejetassent à ses amours dans l'Océan; — mais cette nuit, chère Alice, tu m'as frappé au cœur; — je t'ai entendue appeler Mosby dans ton sommeil.

ALICE.

— Je devais être endormie quand je l'ai nommé; — car, quand je suis éveillée, il n'occupe point ma pensée.

ARDEN.

— Oui, mais vous avez tressailli, et, soudain, au lieu de lui, — vous m'avez embrassé par le cou.

ALICE.

— Au lieu de lui!... Mais qui était là, sinon vous? — Et quelle méprise pouvais-je faire en compagnie de vous seul?

FRANCKLIN, à part.

— Arden, prends garde de la trop presser.

ARDEN.

— Au fait, amour, on ne doit pas ajouter foi à un rêve. — Qu'il me suffise de savoir que tu m'aimes bien.

ALICE.

— Maintenant je me souviens d'où cela est venu : — n'avons-nous pas parlé de Mosby, hier soir?

FRANCKLIN.

— Mistress Alice, je vous l'ai entendu nommer une ou deux fois.

ALICE.

— C'est de là qu'est venu mon rêve; ne me blâmez donc pas.

ARDEN.

— C'est juste, n'en parlons plus. — Chère Alice, il faut que je parte pour Londres présentement.

ALICE.

— Mais, dites-moi, entendez-vous y rester longtemps?

ARDEN.

— Jusqu'à ce que mes affaires soient finies, pas plus longtemps.

FRANCKLIN.

— Il y restera un mois, tout au plus.

ALICE.

— Un mois! ciel! cher Arden, reviens — dans un jour ou deux, ou je meurs.

ARDEN.

— Je ne puis être longtemps éloigné de toi, gentille Alice. — Tandis que Michel ira chercher les chevaux à la prairie,

— Francklin et moi, nous descendrons jusqu'au quai ; — car j'ai là des marchandises à débarquer. — Pendant ce temps, prépare notre déjeuner, chère Alice ; — car avant midi, nous voulons monter à cheval et partir.

Sortent Arden et Francklin.

ALICE.

— Avant midi il entend monter à cheval et partir : — voilà une douce nouvelle ! — Oh ! si quelque esprit aérien, — prenant la forme d'un cheval, pouvait — galoper avec Arden à travers l'Océan — et le jeter de sa croupe dans les vagues ! — Le cher Mosby est l'homme à qui appartient mon cœur ; — Arden l'usurpe, ayant pour lui ceci seulement — que je lui suis attachée par le mariage. — L'amour est un dieu, et le mariage n'est qu'un mot ; — donc le titre de Mosby est le meilleur. — Bah ! quoi qu'il arrive, il sera à moi, — en dépit de mon mari, de l'hymen et de ses rites.

Entre ADAM de la Fleur de Lis.

— Eh ! voici venir Adam de la Fleur de Lis. — J'espère qu'il m'apporte des nouvelles de mon bien-aimé. — Eh bien, Adam, quelles nouvelles ? — N'aie pas peur ; mon mari est maintenant hors de la maison.

ADAM.

— Celui que vous savez, mistress Alice, Mosby — est venu à la ville et m'envoie vous dire — que dans aucun cas vous ne devez lui rendre visite.

ALICE.

Je ne dois pas lui rendre visite !

ADAM.

— Non, ni tenir aucun compte de sa présence ici.

ALICE.

— Mais, dites-moi, est-il fâché, mécontent ?

ADAM.

— On le dirait, car il est prodigieusement triste.

ALICE.

— Fût-il aussi furieux qu'Hercule en démence, — je le verrai. Oui, quand ta maison serait une maison de force, — je la raserai de mes mains jusqu'au sol, — si tu ne me donnes accès auprès de mon bien-aimé.

ADAM.

— Ah ! si vous vous impatientez ainsi, je m'en vais.

ALICE.

— Arrête, Adam ! Tu avais coutume d'être mon ami. — Demande à Mosby comment j'ai encouru sa colère. — Porte-lui de ma part cette paire de dés d'argent. — Avec ces dés-là, nous avons bien souvent joué des baisers ; — quand je perdais, je gagnais, et lui aussi. — Que Jupiter me fasse encore gagner et perdre ainsi !... — Et dis-lui, si son amour n'a pas décliné, — de venir ce matin devant ma porte — et de me saluer là, comme un étranger. — Cela, il peut le faire, sans suspicion ni danger.

ADAM.

— Je lui répéterai ce que vous dites, et sur ce, adieu.

ALICE.

— Fais-le, et un jour je te récompenserai de tous tes services.

Sort Adam.

— Je sais qu'il m'aime, mais il n'ose pas venir, — parce que mon mari est si jaloux ; — et puis tous ces voisins indiscrets qui bavardent — empêchent nos entrevues quand nous voudrions conférer ensemble. — Mais, si je vis, cet obstacle-là sera écarté. — Et toi, Mosby, qui viens me voir à la dérobée, — tu n'auras plus à craindre les propos mordants des hommes, — ni les regards d'Arden ; lui, il mourra aussi sûrement — que je l'abhorre et que je t'aime seul.

Entre MICHEL.

— Eh bien, Michel, où allez-vous?

MICHEL.

Chercher le bidet de mon maître. — J'espère que vous penserez à moi.

ALICE.

— Oui, mais, Michel, veillez à tenir votre serment, — et soyez aussi discret que résolu.

MICHEL.

— Je ferai en sorte qu'il ne vive pas plus d'une semaine.

ALICE.

— A cette condition, Michel, voici ma main. —Nul autre que toi-même n'aura la sœur de Mosby.

MICHEL.

— A ce que j'ai ouï dire, le peintre d'à côté — a prétendu qu'il était sûr d'avoir Suzon.

ALICE.

— Il n'y a là rien de vrai, Michel. N'en crois rien.

MICHEL.

— Mais il lui a envoyé un cœur percé d'un poignard, — avec un vers ou deux volés à quelque tapisserie, — et la fillette, m'a-t-on dit, garde la chose dans son sein. — Au fait, qu'elle la garde! Je trouverai un compagnon — qui sait lire et écrire, et rimer aussi, — et, dès que je l'aurai trouvé, eh bien, je ne dis que ça, — j'enverrai de Londres une lettre assez gaillarde — pour manger le cœur du peintre à la croque au sel — et lui flanquer son poignard à la tête.

ALICE.

— A quoi bon tout cela? Je dis que Suzanne est à toi.

MICHEL.

— Eh bien, alors, je dis que je tuerai mon maître, — ou n'importe qui vous voudrez.

ALICE.

— Mais, Michel, aie soin de faire la chose habilement.

MICHEL.

— Bah! quand je serais pris, jamais je n'avouerai — que vous en ayez rien su, et Suzanne, étant vierge, — pourra aisément obtenir ma grâce et me sauver de la hart.

ALICE.

— Ne te fie pas à ça, Michel.

MICHEL.

— Vous ne pourriez pas m'affirmer que je n'ai jamais vu pareille chose. — Mais, madame, dites-le lui, que je vive ou que je meure, — je la ferai plus cossue que ne le pourraient vingt peintres réunis; — car je me débarrasserai de mon frère aîné, — et alors la ferme de Bocton est à moi. — Qui donc ne risquerait pas quelque chose pour une maison et une terre, — quand il peut les avoir par un bon coup de main?

Entre MOSBY.

ALICE.

— Voilà Mosby. Michel, retire-toi, — et que ni lui ni personne ne se doute de tes projets.

Sort Michel.

— Mosby! Mon amour!

MOSBY.

Laissez-moi, vous dis-je, et ne me parlez plus désormais.

ALICE.

— Un mot ou deux, cher cœur, et puis je me tairai. — Il est encore de très-bonne heure, tu n'as rien à craindre.

MOSBY.

— Où est votre mari?

ALICE.

— C'est maintenant marée haute, et il est sur le quai.

MOSBY.

— Qu'il y soit, n'importe. A l'avenir ne me connaissez plus.

ALICE.

— Est-ce là la fin de tous tes serments solennels? — Est-ce là le fruit dont notre réconciliation était la fleur? — T'ai-je accordé tant de faveurs, — ai-je encouru la haine de mon mari, ai-je, hélas! — consommé dans tes bras le naufrage de mon honneur — pour que tu me dises : à l'avenir ne me connaissez plus? — Souviens-toi, quand je te tenais dans mon boudoir, — quelles étaient tes paroles et les miennes : n'avons-nous pas tous deux — résolu de tuer Arden dans la nuit? — Le ciel peut en témoigner, le monde peut l'affirmer, — avant que j'eusse vu ta face décevante, — avant que j'eusse été circonvenue par tes propos séducteurs, — Arden m'était plus cher que mon âme... — et il le sera toujours!... Vil manant, va-t'en, — et ne te vante pas de m'avoir conquise. — Tu ne m'as gagnée que par un noir sortilége. — Car quels sont tes titres à être aimé de moi — qui suis descendue d'une noble maison — et déjà unie à un gentleman — dont tu pourrais être le valet?... Sur ce, adieu.

MOSBY.

— Ingrate, impitoyable Alice! je le vois maintenant, — ce que j'ai toujours craint n'est que trop réel : — l'amour d'une femme est comme le feu de la foudre — qui se consume en éclatant. — J'ai affecté la froideur pour éprouver ta constance. — Je voudrais n'avoir pas tenté cette épreuve, et vivre encore dans l'illusion.

autre qui entrerait dans la chambre où le portrait serait pendu.

MOSBY.

— C'est juste, mais nous le couvrirons d'un drap, — et nous le pendrons dans le cabinet d'Arden à portée de lui seul.

ALICE.

— Impossible, car, dès que le tableau sera là, — je suis sûre qu'Arden viendra me le montrer.

MOSBY.

— Ne crains rien. Nous arrangerons la chose à souhait. — Voilà le logis du peintre; je vais l'appeler.

ALICE.

— Mais, Mosby, je ne veux pas d'une pareille peinture, moi!

MOSBY.

— Je t'en prie, laisse tout à ma discrétion...

Appelant par une fenêtre.

Holà, Clarke!

Entre CLARKE.

— Oh! vous êtes un homme de parole! vous m'avez montré de l'empressement.

CLARKE.

— Eh bien, monsieur, j'en agirai toujours ainsi envers vous, — pourvu que, suivant la parole par vous donnée, je puisse épouser Suzanne Mosby. — De même que les poëtes de génie, dont le vers harmonieux — force les dieux à suspendre leur rasade de nectar — et à prêter l'oreille au bruit infime de la terre, — sont les très-humbles fiancés de leur muse sacrée, — de même nous, qui sommes les émules des poëtes, — il faut que nous ayons un amour. Car l'amour est la muse du peintre, — la muse qui lui fait

représenter une physionomie parlante — et des yeux en larmes attestant la douleur du cœur. — Ainsi, dites-moi, maître Mosby, aurai-je Suzanne?

ALICE.

— Ce serait dommage qu'il ne l'eût pas; il la traitera bien.

MOSBY.

— Clarke, voici ma main. Ma sœur sera à toi.

CLARKE.

— Eh bien, frère, en récompense de cette courtoisie, — je veux que vous disposiez de ma vie, de mon savoir, de tout mon bien.

ALICE, à Clarke.

— Ah! si vous étiez discret!

MOSBY, à Alice.

— Ne craignez rien, laissez faire; je lui ai parlé suffisamment.

CLARKE, à Alice.

— Vous ne me connaissez pas pour m'adresser pareille question. — Que ceci suffise : je sais que vous l'aimez beaucoup — et que vous voudriez bien être débarrassée de votre mari; — en quoi, sur ma parole, vous montrez une âme noble, — vous qui, plutôt que de vivre avec celui que vous haïssez, — préférez risquer votre vie et mourir avec celui que vous aimez. — J'en ferais autant pour ma Suzanne.

ALICE.

— Pour me forcer à une pareille action, il fallait — mon amour pour Mosby... Si je pouvais — te posséder sans obstacle, Arden ne mourrait pas; — mais, puisque je ne le puis, qu'il meure!

MOSBY.

— Assez, chère Alice, tes affectueuses paroles m'attendrissent...

A Clarke.

— Nous n'aimons pas votre stratagème de peinture empoisonnée : — un autre poison serait bien préférable.

ALICE.

— Oui, par exemple, un poison qu'on mettrait dans sa soupe — et qui au goût ne se distinguerait pas.

CLARKE.

— Je sais ce que vous voulez, et j'ai ici votre affaire. — Mettez un grain de ceci dans sa boisson — ou dans la soupe, quelle qu'elle soit, qu'il doit manger, — et il mourra en moins d'une heure.

ALICE.

— Foi de femme de qualité, Clarke, — toi et Suzanne vous serez mariés le lendemain.

MOSBY.

— Et je la doterai mieux que je ne puis dire, Clarke.

CLARKE.

— Voilà votre mari ! Mosby, je pars.

Il sort.

Entrent ARDEN et FRANCKLIN.

ALICE.

— Juste à temps ! voilà mon mari... — Maître Mosby, adressez-lui vous-même la question.

MOSBY.

— Maître Arden, hier soir, comme j'étais à Londres, — les terres abbatiales, que vous possédez aujourd'hui, — m'ont été offertes à certaines conditions — par Greene, un des hommes de sir Antony Ager. — Dites-moi, je vous prie, monsieur, ces terres ne sont-elles pas votre propriété ? — Un autre a-t-il quelque droit sur elles ?

ARDEN.

— Mosby, nous résoudrons cette question tout à l'heure. — Alice, préparez mon déjeuner, il faut que je parte.

Sort Alice.

— Pour ces terres, Mosby, elles sont à moi — par lettres patentes de sa majesté. — Mais il faut que j'aie un mandat pour ma femme. — On dit que vous cherchez à me ravir son amour... — Misérable, que fais-tu dans sa société? — Ce n'est pas la compagne qui convient à un si vil coquin.

MOSBY.

— Arden, je ne songeais pas à elle, je venais pour toi; — mais, plutôt que d'empocher cette insulte...

FRANCKLIN.

— Que prétendez-vous, monsieur?

MOSBY.

Je châtierai le plus hardi de vous deux.

Il va pour tirer son épée. Arden la lui enlève.

ARDEN.

— Allons, drôle! vous ne pouvez pas porter une épée; — les statuts l'interdisent aux artisans; — cela, je vous le garantis... Maintenant usez de votre poinçon, — de votre aiguille espagnole, de votre fer à repasser. — Car cette épée restera dans mes mains. Et faites bien attention à mes paroles, — mon petit ravaudeur, c'est à vous que je m'adresse, — la prochaine fois que je te surprends près de ma maison, — au lieu de jambes, je te ferai ramper sur des moignons!

MOSBY.

— Ah! maître Arden, vous m'avez outragé! — J'en appelle à Dieu et au monde entier.

FRANCKLIN.

— Bah! peux-tu nier que tu aies été ravaudeur?

MOSBY.

— Mesurez-moi à ce que je suis, non à ce que j'ai été.

ARDEN.

— Eh! qu'es-tu à présent sinon un goujat vêtu de velours, — un intendant fripon, un ignoble manant?

MOSBY.

— Arden, maintenant que tu as vomi — la venimeuse rancune de ton cœur gonflé de fiel, — laisse-moi parler. Aussi vrai que je désire vivre — au ciel avec Dieu et ses saints d'élection, — je n'ai jamais eu l'intention de la séduire, — et cela, elle le sait bien, et tout le monde le verra! — Je l'ai aimée autrefois, bon Arden, pardonne-moi; — je n'ai pu m'en défendre, sa beauté avait enflammé mon cœur, — mais le temps a éteint ce brasier dévorant; — et, si aujourd'hui je fréquente ta maison, Arden, — c'est pour voir ma sœur, sa femme de chambre, — et non pas elle. Puisses-tu la posséder longtemps! — Que le feu de l'enfer et une formidable vengeance tombent sur moi, — si je la déshonore ou je te fais injure!

ARDEN.

— Mosby, tes protestations — ont apaisé la haine mortelle de mon cœur, — et toi et moi nous serons bons amis, si tu justifies tes paroles. — Quant aux épithètes humiliantes que je viens de t'adresser, — oublie-les, Mosby. J'avais bien sujet de parler, — quand tous les cavaliers et tous les gentilshommes de Kent — jasent communément à table sur elle et toi.

MOSBY.

— Qui, dans cette vie, n'est pas atteint par les langues calomnieuses?

FRANCKLIN.

— En ce cas, Mosby, pour ne pas donner prise aux propos des hommes — dans un monde où l'honneur dépend

entièrement de l'opinion publique, — évite désormais cette maison.

ARDEN.

— Qu'il l'évite! non, qu'au contraire il la fréquente davantage. — Le monde verra que je ne me défie pas de ma femme. — Le congédier brusquement de chez moi, — ce serait confirmer la rumeur qui s'est répandue.

MOSBY.

— Sur ma foi, monsieur, vous dites vrai, — et par conséquent je séjournerai ici provisoirement, — jusqu'à ce que nos ennemis aient jasé tout à leur aise. — Et alors j'espère qu'ils cesseront et qu'ils reconnaîtront enfin — combien étaient peu justifiées leurs calomnies contre elle et moi.

ARDEN.

— Et moi, je resterai à Londres tout ce temps, — pour leur faire voir combien peu je me soucie de leurs paroles.

Entre ALICE.

ALICE.

— Asseyez-vous, mon mari, votre déjeuner va être froid.

ARDEN.

— Allons, maître Mosby, voulez-vous être des nôtres?

MOSBY.

— Je ne puis manger, mais je m'asseoirai pour vous tenir compagnie.

ARDEN.

— Coquin de Michel, veille à ce que nos chevaux soient prêts.

ALICE.

— Pourquoi vous arrêtez-vous, mon mari, pourquoi ne mangez-vous pas?

ARDEN.

— Je ne me sens pas bien. Il y a quelque chose de malsain — dans cette soupe. Est-ce toi qui l'as faite, Alice?

ALICE.

— Oui, et voilà pourquoi vous ne l'aimez pas!

Elle jette la soupe par terre.

— Je ne puis rien faire qui soit à votre goût! — Vous feriez mieux de dire que je vous ai empoisonné! — Je ne puis dire un mot ni jeter un regard de côté, — qu'il ne s'imagine que j'ai agi de travers.

Montrant Mosby.

— Voilà celui que vous m'avez si souvent jeté à la tête. — Maintenant je veux être convaincue ou me justifier tout à fait. — Je te somme de parler à cet homme défiant, — toi, Mosby, toi qui voudrais me voir pendre. — Quelle faveur as-tu jamais obtenue au delà d'un baiser — à ton arrivée ou à ton départ de la ville?

MOSBY.

— Vous vous faites tort à vous-même comme à moi, en émettant ces doutes : — votre aimable mari n'est pas jaloux.

ARDEN.

— Eh! ma chère dame Alice, ne puis-je être malade — sans que vous vous accusiez vous-même? — Francklin, tu as une boîte de mithridate; — j'en prendrai un peu à tout événement.

FRANCKLIN.

— Faites, et montons immédiatement à cheval. — Je gage ma vie contre la vôtre que vous allez vous remettre.

ALICE.

— Donnez-moi une cuiller. Je vais en manger moi-même. — Je voudrais qu'elle fût pleine de poison jusqu'au bord. — Alors mes soucis et mes chagrins auraient

une fin. — Une faible femme fut-elle jamais aussi tourmentée?

ARDEN.

— De la patience, cher amour! Je ne me méfie pas de toi.

ALICE.

— Dieu t'en punira, Arden, si tu le fais. — Car jamais femme n'a aimé son mari plus que je ne t'aime.

ARDEN.

— Je le sais, chère Alice, cesse de te plaindre, — de peur que je ne te réplique par des larmes.

FRANCKLIN.

— Allons, laissez là ce badinage, et partons.

ALICE.

— Ne me blessez pas avec ce mot amer : départ! — Arden ira à Londres dans mes bras.

ARDEN.

— Il m'en coûte de partir, mais il le faut.

ALICE.

— Veux-tu donc aller à Londres et me laisser ici? — Ah! si tu m'aimes, doux Arden, reste... — Pourtant, si l'affaire est d'une grande importance, — fais comme tu veux, pars. Je supporterai ton absence comme je pourrai. — Mais écris-moi de Londres toutes les semaines, — non, tous les jours, et n'y reste pas plus longtemps — qu'il n'est absolument nécessaire. J'en mourrais de chagrin.

ARDEN.

— Je t'écrirai tous les deux jours, — et sur ce, adieu, chère Alice, au revoir!

ALICE.

— Adieu, mon mari, puisque vous le voulez. — Et vous, maître Francklin, vous qui l'emmenez, — dans l'espoir que vous le ramènerez vite, je vous donne ceci.

Elle embrasse Francklin.

FRANCKLIN.

— S'il reste, ce ne sera pas ma faute. — Mosby, adieu, et veillez à tenir votre serment.

MOSBY.

— J'espère qu'il n'est pas jaloux de moi, maintenant.

ARDEN.

— Non, Mosby, non ; considérez-moi désormais — comme votre meilleur ami, et sur ce, adieu.

Sortent Arden, Francklin et Michel.

ALICE.

— Je suis bien aise qu'il soit parti ; il a été sur le point de rester. — Mais avez-vous remarqué comme je m'en suis tirée ?

MOSBY.

— Oui, Alice, et c'était habilement joué. — Mais quel drôle que ce peintre, ce Clarke !

ALICE.

— Voilà-t-il pas un beau poison qu'il nous a donné là ! — Eh ! mais Arden se porte aussi bien à présent qu'auparavant. — Il aurait fallu quelque fine mixture — qui eût donné au bouillon un goût délicat. — Cette poudre était trop grossière et trop répulsive.

MOSBY.

— N'importe. S'il en avait pris trois cuillerées de plus, — il était mort, et nos amours continuaient.

ALICE.

— Et elles continueront, Mosby, quoiqu'il soit vivant.

MOSBY.

— C'est impossible ; j'ai juré — de ne plus te solliciter désormais — et, tant qu'il vivra, de ne plus t'importuner.

ALICE.

— Il n'en est pas besoin, c'est moi qui t'importunerai. — Quoi ! est-ce qu'un serment te fera renoncer à mon amour ? — Comme si moi-même je n'en avais pas juré tout

GREENE.

— J'ai ouï dire que votre mari a récemment obtenu, — par lettres patentes du roi, — la concession générale de toutes les terres — de l'abbaye de Feversham, en sorte que toutes les concessions antérieures — sont annulées. Comme moi-même j'en avais une, — mon titre serait par là mis à néant. — Voilà tout, mistress Arden; est-ce vrai ou non?

ALICE.

— C'est vrai, maître Greene, les terres sont désormais en sa possession; — et tous les baux qui existaient auparavant — sont nuls pour tout le temps que vivra maître Arden. — Il a la concession sous le sceau de la chancellerie.

GREENE.

— Pardonnez-moi, mistress Arden, il faut que je parle, — car je suis lésé! Votre mari me fait tort, — en m'extorquant le petit bien que j'ai. — Cette terre est ma vie, c'est tout — ce qui me reste de ma fortune. — Maître Arden a au cœur un désir infini d'acquérir; — il est avide, affamé incessamment de bénéfice; — et peu lui importe que les jeunes gens mendient, — pourvu qu'il puisse grappiller et enfouir de l'or dans sa sacoche. — Eh bien, puisqu'il m'a pris mes terres, le souci que j'ai de la vie — est aussi mince qu'est grand le souci qu'il a de s'enrichir. — Dites-lui cela de ma part. Je me vengerai, — et de manière à lui faire souhaiter que les terres de l'abbaye — fussent restées toujours dans les mêmes mains.

ALICE.

— Hélas! pauvre monsieur! je vous plains. — Loin de moi le désir de voir ruiner qui que ce soit! — Dieu sait que ce n'est pas ma faute. Mais il n'est point étonnant — qu'il soit dur envers les autres, quand il l'est envers moi. — Ah! maître Greene, Dieu sait comme je suis traitée!

GREENE.

Eh quoi! mistress Arden, se peut-il que le méchant ladre — vous traite mal! N'a-t-il pas d'égard pour votre naissance, — pour vos honorables parents, pour ce que vous lui avez apporté? — Mais tout le Kent connaît votre famille et ce que vous êtes.

ALICE.

— Ah! maître Greene, soit dit entre nous, — je n'ai jamais passé une bonne journée, seule avec lui : — quand il est à la maison, je n'ai de lui que des regards maussades, — des paroles dures, et des coups par dessus le marché; — et, quoique je suffise à satisfaire un si bon mari, — il entretient des gourgandines dans tous les coins, — et, quand il est fatigué des drôlesses du pays, — il galope vite à Londres, et là, sur ma parole, — il se débauche avec de sales créatures — qui lui conseillent de se défaire de sa femme. — Ainsi je vis dans une inquiétude, — dans une douleur continuelle, désespérant de tout redressement, — au point de souhaiter chaque jour — ou sa fin ou la mienne.

GREENE.

— Croyez-moi, mistress Alice, je suis désolé — qu'une si belle personne soit ainsi maltraitée. — Qui aurait pu croire si brutal ce cavalier courtois? — Il a l'air si doux! Fi de lui, le rustre! — S'il vit encore un jour, il aura vécu trop longtemps; — mais du courage, madame! Je serai l'homme — qui vous affranchira de tous ces tourments. — Si le ladre conteste mon titre — et ne veut pas me rendre ma ferme, — je lui réglerai son compte, quoi qu'il m'en advienne.

ALICE.

— Mais parlez-vous comme vous pensez?

GREENE.

— Oui, Dieu m'en soit témoin, j'entends n'y pas aller de

main morte, — car j'aimerais mieux périr que de perdre ma terre.

ALICE.

— Eh bien, maître Greene, suivez mon conseil. — Ne vous exposez pas pour un pareil misérable. — Mais soudoyez quelques coupe-jarrets pour couper court à son existence. — Voici dix livres pour les engager à l'affaire ; — quand il sera mort, vous en aurez vingt de plus, — et les terres dont mon mari est possesseur — seront rendues à leur ancien maître.

GREENE.

— Tiendrez-vous votre promesse à mon égard ?

ALICE.

— Autrement, tenez-moi pour fausse et parjure, tant que je vivrai.

GREENE.

— Eh bien, voici ma main. Je vais le faire ainsi expédier ; — je pars de ce pas pour Londres, j'y arrive au galop, — et je n'aurai pas de repos que je n'aie réussi. — Jusque-là, adieu.

ALICE.

— Que la bonne fortune seconde toutes vos pensées hardies. — Et quant à celui qui tentera la chose, — je lui souhaite une main heureuse ; et sur ce, adieu.

Sort Greene.

— Tout va bien. Mosby, il me tarde de te voir — pour te faire connaître tout ce que j'ai manigancé.

Entrent MOSBY et CLARKE.

MOSBY.

— Eh bien, Alice, quelles sont les nouvelles ?

ALICE.

— Des nouvelles qui te rendront bien content, cher cœur.

MOSBY.

— Ajournons-les pour un moment, et dites-moi, Alice, — ce que vous avez arrangé et décidé avec ma sœur. — Prendra-t-elle, ou non, mon voisin Clarke?

ALICE.

— Ah ! maître Mosby ! laissez-le faire sa cour lui-même. — Croyez-vous que les filles ne tiennent pas aux doux propos ? — Allez la trouver, Clarke, elle est toute seule en haut. — Michel, mon domestique, n'est plus du tout dans ses papiers.

CLARKE.

— Je vous rends grâces, mistress Arden ; je vais monter ; — et, si la belle Suzanne et moi nous parvenons à nous entendre, — vous pourrez faire de moi ce que vous voudrez — et disposer absolument de mon bien et de ma vie.

Il sort.

MOSBY.

— Maintenant, Alice, écoutons tes nouvelles.

ALICE.

— Elles sont si bonnes qu'il faut que j'en rie de joie, — avant de pouvoir commencer mon récit.

MOSBY.

— Apprends-les-moi donc, que je puisse rire de concert.

ALICE.

— Ce matin, maître Greene, tu sais, Richard Greene, — à qui mon mari a enlevé les terres de l'abbaye, — est venu ici tout maugréant, pour savoir si vraiment — mon mari a eu la concession de ces terres. — Je lui ai tout dit ; sur quoi il s'est emporté net, — et a juré qu'il réclamerait ses biens de ce ladre, — et que, s'il les lui contestait, — il le poignarderait, quoi qu'il pût lui arriver à lui-même. — Quand j'ai vu sa colère s'échauffer ainsi, — j'ai surexcité le

cher homme par mes paroles, — et enfin, Mosby, nous en sommes venus — à composition pour la mort de mon mari. — Je lui ai donné dix livres pour soudoyer les coquins — qui devront par quelque guet-apens faire disparaître le ladre. — Lui mort, Greene doit avoir vingt livres de plus — et rentrer en possession de ses terres. — Voilà ce dont nous sommes convenus, et il est immédiatement parti pour — Londres, afin de consommer le meurtre.

MOSBY.

— Et vous appelez ça de bonnes nouvelles?

ALICE.

Oui, cher cœur; n'ai-je pas raison?

MOSBY.

— Ce serait une réjouissante nouvelle d'apprendre que le ladre est mort. — Mais, croyez-moi, Alice, je trouve extrêmement mauvais — que vous soyez assez étourdie — pour faire part de nos affaires au premier maroufle venu. — Quoi! révéler nos projets à tous les étrangers, — spécialement dans un cas de meurtre! Mais c'est justement le moyen — de faire tout savoir à Arden lui-même, — et de provoquer à la fois ta ruine et la mienne. — Être averti, c'est être armé. Qui menace son ennemi — lui prête une épée pour se mettre en garde.

ALICE.

— J'ai fait pour le mieux.

MOSBY.

— Eh bien, puisque c'est fait, prenons-en gaîment notre parti. — Tu connais ce Greene. N'est-il pas religieux? — C'est, je crois, un homme d'une grande dévotion.

ALICE.

— Oui.

MOSBY.

— Eh bien, chère Alice, ne te mets pas en peine. J'ai un expédient — pour réparer tout le dommage.

Entrent CLARKE et SUZANNE.

ALICE.

— Eh bien, Clarke, vous ai-je trompé? — N'ai-je pas plaidé vigoureusement pour vous?

CLARKE.

— En effet.

MOSBY.

Et alors, y aura-t-il un mariage?

CLARKE.

— Un mariage? Oui, ma foi, monsieur. La journée est à moi. — Le peintre peint la réalité sur le vif; — son pinceau ne met pas d'ombre sur son amour : — Suzanne est à moi.

ALICE.

— Vous la faites rougir.

MOSBY.

— Eh bien, sœur, est-il arrêté que Clarke sera l'homme?

SUZANNE.

— Cela dépend de votre décision. Quelques paroles ont été échangées, — et peut-être irons-nous jusqu'au mariage, — si vous voulez qu'il en soit ainsi.

MOSBY.

— Ah! maître Clarke, cela dépend de ma décision. — Vous voyez, ma sœur est encore à ma disposition. — Or, si vous m'accordez une chose que je vais vous demander, — je consens à ce que ma sœur soit à vous.

CLARKE.

— De quoi s'agit-il, maître Mosby?

MOSBY.

— Une fois, je me souviens, dans un entretien secret, — vous m'avez dit pouvoir composer par votre art — un

crucifix empoisonné, -- capable de rendre aveugle quiconque l'apercevrait seulement — et de suffoquer, avant peu, par ses émanations venimeuses, — quiconque le considérerait attentivement. — Je voudrais que vous me fissiez un crucifix de ce genre, — et alors, je vous accorderai ma sœur.

CLARKE.

— Quelle que soit ma répugnance (car il y va de la vie), — plutôt que de perdre l'amour de cette chère Suzanne, — je ferai la chose, et avec toute la rapidité possible. — Mais, pour qui est-ce?

ALICE.

— C'est notre affaire. Mais, Clarke, comment vous est-il possible — de dessiner et de peindre vous-même — avec des couleurs malfaisantes et empoisonnées, — sans en ressentir vous-même aucun préjudice?

MOSBY.

Bonne question, Alice. — Clarke, comment répondez-vous à cela?

CLARKE.

— Bien aisément. Je vais vous dire tout de suite — comme j'emploie ces drogues empoisonnées; — je fixe mes besicles si hermétiquement — que rien ne peut plus blesser ma vue; — puis je me bouche le nez avec une feuille — de rhubarbe pour combattre les émanations, — et je peins aussi tranquillement que s'il s'agissait d'un autre ouvrage.

MOSBY.

— C'est fort bien. Mais quand aurai-je la chose?

CLARKE.

— D'ici à dix jours.

MOSBY.

Ça suffira. — Maintenant, Alice, allons voir quelle chère vous nous avez préparée. — A présent que maître Arden est

absent, j'espère — que vous me permettrez de jouer le rôle de votre mari.

ALICE.

— Mosby, vous le savez, celui qui est maître de mon cœur — peut aussi bien être le maître de la maison.

Ils sortent.

SCÈNE II.

[La dune de Raynham.]

Entrent GREENE et BRADSHAW.

BRADSHAW.

Voyez-vous ceux qui arrivent, là-bas, maître Greene?

GREENE.

Oui, parfaitement. Les connaissez-vous?

Entrent BLACKWILL et SHAKEBAG.

BRADSHAW.

Il y en a un que je ne connais pas, mais ce doit être un coquin, si j'en juge par son compagnon; pour celui-ci, il n'existe pas sur la terre d'aussi franc vaurien, d'aussi vil chenapan; son nom est Blackwill. Je vais vous dire, maître Greene, lui et moi, à Boulogne, nous avons été soldats ensemble; il y faisait de telles frasques que le camp tout entier le redoutait pour sa vilenie; il a l'âme si méchante que, pour un écu, il tuerait un homme, je vous le garantis.

GREENE, à part.

Morbleu, il n'en fera que mieux mon affaire.

BLACKWILL.

Eh bien, camarade Bradshaw, où vas-tu de si bonne heure?

BRADSHAW.

Ah! Will, les temps sont changés; nous ne sommes plus camarades à présent, quoique nous ayons été ensemble sur le champ de bataille; pourtant je reste ton ami suffisamment pour te rendre un service.

BLACKWILL.

Bah! Bradshaw, n'avons-nous pas été tous deux compagnons d'armes à Boulogne? J'étais caporal, quand tu n'étais qu'un vil mercenaire. Et maintenant nous ne serions plus camarades, parce que vous êtes orfévre et que vous avez un peu d'argenterie dans votre échoppe! Autrefois vous étiez bien aise de m'appeler camarade Will, et vous me saluiez jusqu'à terre en me disant : *Un morceau, bon caporal!* alors que je volais la moitié d'un bœuf à John le vivandier pour m'en régaler un soir avec de bons lurons.

BRADSHAW.

Oui, Will, ces jours sont passés pour moi.

BLACKWILL.

Oui-dà, mais ils ne le sont pas pour moi. Car je garde toujours les mêmes goûts honorables. Ainsi, voisin Bradshaw, vous êtes trop fier pour être mon camarade; mais moi, si je ne voyais pas un surcroît de compagnie descendre la colline, je ferais volontiers avec vous un dernier acte de camaraderie, en partageant avec vous vos écus. Mais laissons cela, et dites-moi où vous allez.

BRADSHAW.

A Londres, Will, pour une affaire où tu pourras peut-être m'être utile.

BLACKWILL.

De quoi s'agit-il?

BRADSHAW.

Dernièrement, lord Cheiny perdit de l'argenterie qu'un individu m'apporta et vendit à ma boutique, disant qu'il

était au service de sir Antony Cooke. Une perquisition fut faite, l'argenterie fut trouvée chez moi, et je suis sommé de répondre aux assises. Maintenant, lord Cheiny jure solennellement que, pour peu que la loi s'y prête, il me fera pendre. Moi, je vais à Londres, dans l'espoir de découvrir le filou. Mais toi, Will, tu connais, je le sais, tous ces gaillards-là.

BLACKWILL.

Quelle manière d'homme était-ce?

BRADSHAW.

Un drôle à la figure maigre et grimaçante, au nez de faucon, à l'œil très-cave, avec d'énormes rides sur un front torve, et de longs cheveux frisés sur les épaules; son menton était ras, mais à la lèvre supérieure il avait une moustache qu'il enroulait autour de son oreille.

BLACKWILL.

Quel costume avait-il?

BRADSHAW.

Un pourpoint de satin bleu clair si déguenillé que l'envers avait encore meilleure apparence que l'endroit, des hauts-de-chausses râpés et décousus, de gros bas de laine retombant déchirés sur ses souliers, enfin un manteau de livrée, dégarni de tout galon, mauvais, mais encore assez bon pour cacher l'argenterie.

BLACKWILL.

Parbleu! Shakebag, te rappelles-tu la ripaille que nous fîmes à Sittingburn, le jour où je cassai la tête au sommelier du *Lion* avec un rotin?

SHAKEBAG.

Oui, très-bien, Will.

BLACKWILL.

Eh bien, c'était avec l'argent provenant de la vente de l'argenterie. Voyons, Bradshaw, que donneras-tu à celui qui te dira le nom du vendeur de l'argenterie?

BRADSHAW.

Qui était-ce, dis-moi, bon Will?

BLACKWILL.

C'était un certain Jack Fitten; il est maintenant à Newgate pour avoir volé un cheval, et il sera jugé aux prochaines assises.

BRADSHAW.

Eh bien, que lord Cheiny poursuive Jack Fitten. Moi, je vais retourner lui dire qui lui a volé son argenterie. Ceci me réjouit le cœur. Maître Greene, je vais vous laisser, car il faut que je me rende vite à l'île de Sheppy.

GREENE.

Avant que vous partiez, je vous prierai de remettre cette lettre à mistress Arden de Feversham, et de lui faire mes humbles compliments.

BRADSHAW.

Je le veux bien, maître Greene, et, sur ce, adieu! Tiens, Will, voilà un écu pour ta bonne nouvelle.

BLACKWILL.

Adieu, Bradshaw. Je veux ne pas boire d'eau à ta santé, tant que ceci durera.

Sort Bradshaw.

A Greene.

Maintenant, mon gentilhomme, aurons-nous votre compagnie jusqu'à Londres?

GREENE.

Arrêtez un moment, mes maîtres. J'ai besoin de votre aide dans une affaire de grande conséquence; si vous y montrez de la discrétion et de l'adresse, je vous donnerai vingt anges d'argent pour votre père.

BLACKWILL.

Comment! vingt anges! Donne-nous vingt anges à mon camarade George Shakebag et à moi; et, si tu veux faire

tuer ton propre père pour hériter de son bien, nous nous chargeons de l'occire.

SHAKEBAG.

Oui, ta mère, ta sœur, ton frère, toute ta famille.

GREENE.

Eh bien, voici la chose : Arden de Feversham m'a fait un si grand tort dans l'affaire des terres de l'abbaye, que sa mort est la seule vengeance qui puisse me satisfaire. Voulez-vous le tuer? Voici les anges. Je dresserai moi-même le plan du meurtre.

BLACKWILL.

Ne me flanque pas de plan, donne-moi l'argent, et, la première fois qu'il s'arrête à pisser contre un mur, je le tue d'un coup de poignard.

SHAKEBAG.

Où est-il ?

GREENE.

Il est maintenant à Londres, dans Aldergate-Street.

SHAKEBAG.

Il est mort, comme s'il avait été condamné par acte du Parlement, dès qu'une fois, Blackwill et moi, nous aurons juré sa mort.

GREENE.

Voici dix livres. Quand il sera mort, vous en aurez vingt de plus.

BLACKWILL.

Les doigts me démangent d'étreindre le maroufle! Ah! si je pouvais avoir de l'ouvrage comme ça toute l'année, et si le meurtre pouvait devenir un métier qu'un homme pût exercer sans danger de procès ! Sangdieu ! je vous garantis que je serais le directeur de cette compagnie-là. Allons, partons; nous relâcherons à Rochester où je t'offrirai un gallon de Xérès pour étrenner le marché.

Ils sortent.

SCÈNE III.

[Londres. Devant la cathédrale de Saint-Paul.]

Entre MICHEL.

MICHEL.

— J'ai sur moi une lettre — qui va porter un coup au peintre. La voici.

Entrent ARDEN et FRANCKLIN qui écoutent la lecture de la lettre.

Avec l'offre de mon hommage, mistress Suzanne, et dans l'espérance que, grâce à Dieu, vous êtes en bonne santé, comme il est vrai que moi, Michel, j'ai présidé à la confection de cette missive, ceci est pour vous certifier que, de même que la tourterelle fidèle demeure seule quand elle a perdu son mâle, de même moi, désolé de votre absence, je ne fais qu'errer en tous sens dans Saint-Paul, si bien qu'un jour je suis tombé endormi et j'ai perdu les pantoufles de mon maître. Ah! mistress Suzanne, supprimez ce misérable peintre, coupez-lui les jarrets par la sombre mine de votre visage renfrogné, et pensez à Michel qui, enivré de la lie de votre faveur, doit tenir à votre amour comme un emplâtre de poix à l'échine d'un cheval écorché. Espérant ainsi que vous laisserez ma passion pénétrer ou plutôt impétrer la merci de vos mains indulgentes, je finis.

Votre Michel *qui n'est* Michel *qu'à cette condition.*

ARDEN.

Comment! méchant maraud, — vous voilà à flâner, quand vous savez que mes affaires — réclament un prompt départ pour le Kent!

FRANCKLIN.

En vérité, l'ami Michel, c'est bien mal; — vous savez que votre maître n'a plus que vous, — et vous négligez ses affaires pour les vôtres.

ARDEN.

— Où est cette lettre, drôle, que je la voie?

Lisant la lettre que lui tend Michel.

— Voyez donc, maître Francklin, voilà un beau galimatias! — Suzanne, ma femme de chambre, le peintre, et mon domestique, — une bande de ribauds, tous à faire l'amour! — Maraud, que je n'entende plus parler de cela; — si tu tiens à ta peau, n'écris plus désormais à Suzanne.

Entrent GREENE, BLACKWILL et SHAKEBAG.

— Veux-tu donc épouser une pareille drôlesse, — la sœur de Mosby? Dès que je serai rentré chez moi, — je l'empêcherai rudement d'y rester. — Eh bien, maître Francklin, promenons-nous dans Saint-Paul. — Allons, rien qu'un tour ou deux, et puis nous partons.

GREENE, à Blackwill et à Shakebag.

— Le premier est Arden, et voilà son valet; — l'autre est Francklin, le plus cher ami d'Arden.

Arden, Francklin et Michel disparaissent dans la cathédrale.

BLACKWILL.

— Sangdieu! Je les tuerai tous les trois.

GREENE.

— Non, mes maîtres, ne touchez en aucun cas à son valet; — mais approchez-vous, choisissez le meilleur poste, — et, dès qu'il sortira, expédiez-le. — *A la tête de cheval*, c'est là le gîte de ce couard. — Mais maintenant je vous laisse jusqu'à ce que l'affaire soit faite.

SHAKEBAG.

— Si son compte n'est pas réglé, ne vous fiez plus à Shakebag.

Sort Greene.

BLACKWILL.

— Morbleu, Shakebag, dès qu'il sortira, — je le transperce, et puis, à Blackfriars! — Là nous passons l'eau, et en route.

SHAKEBAG.

— Oui, c'est cela; mais aie soin de ne pas le manquer.

BLACKWILL.

— Comment pourrais-je le manquer quand je songe aux quarante — anges que je dois toucher encore?

Il se postent contre une boutique à la croisée de laquelle paraît un apprenti.

L'APPRENTI.

— Il est bien tard; je ferai bien de fermer mon échoppe; — car la vieille filouterie va s'en donner ici, quand la foule sortira — de Saint-Paul.

Il laisse tomber le châssis de la croisée qui atteint la tête de Blackwill.

BLACKWILL.

— Sangdieu! dégaîne, Shakebag, dégaîne, je suis presque mort.

L'APPRENTI.

— Nous vous donnerons une leçon, je vous le garantis.

BLACKWILL.

— Sangdieu! la leçon est assez rude comme ça.

Entrent ARDEN, FRANCKLIN et MICHEL.

ARDEN.

— Quelle bagarre, quelle querelle avons-nous là?

FRANCKLIN.

— Ce n'est qu'un méchant tapage — imaginé pour attrouper les passants et vider leurs poches.

ARDEN.

— N'est-ce que cela? Eh bien, Francklin, partons.

Ils sortent.

BLACKWILL.

— Quel dédommagement aurai-je pour ma tête brisée?

L'APPRENTI.

— Ce dédommagement que, si vous ne détalez pas — au plus tôt, vous allez être bâtonné et envoyé en prison.

BLACKWILL.

— C'est bon, je m'en vas, mais attention à vos enseignes, — car je vous les arracherai toutes.

L'apprenti disparaît.

— Shakebag, ce qui me peine, ce n'est pas tant ma tête rompue — que la pensée d'avoir ainsi laissé échapper Arden.

Entre GREENE.

GREENE.

— Je les ai aperçus, lui et son compagnon... — Eh bien, mes maîtres, Arden se porte aussi bien que moi. — Je l'ai rencontré retournant gaîment à l'ordinaire avec Francklin. — Quoi! vous n'osez donc pas!

BLACKWILL.

— Si fait, monsieur, nous osons bien; mais si mon consentement était encore à donner, — nous ne ferions pas la chose à moins de dix livres en sus. — J'évalue chaque goutte de mon sang à un écu de France. — J'ai eu dix livres pour voler un chien. — Ah! si un marché n'était pas un marché, — vous auriez à faire la chose vous-même.

GREENE.

— Mais, dis-moi, comment as-tu la tête fendue?

BLACKWILL.

— Oui, tu vois qu'elle est fendue, pas vrai?

SHAKEBAG.

— Il était posté contre une boutique, guettant la venue d'Arden, — quand un apprenti a fait tomber le châssis de sa fenêtre et l'a atteint à la tête. — Sur quoi s'est élevée une querelle, et dans le tumulte — Arden s'est échappé inaperçu. — Mais sursis n'est pas quittance. — Une autre fois nous ferons l'affaire, je te le garantis.

GREENE.

— Je t'en prie, Will, lave ton front sanglant, — et avisons un autre endroit — où l'on puisse commodément accoster Arden. — Rappelle-toi avec quelle ferveur tu as juré — de tuer le misérable. Songe à ton serment.

BLACKWILL.

— Baste ! j'ai rompu cinq cents serments ! — Mais, si tu veux me fasciner pour l'accomplissement de cette action, — parle-moi de l'or, cette prime de ma résolution. — Montre-moi Mosby s'agenouillant à mes genoux — et s'attachant à mon service pour cette haute entreprise ; — montre-moi cette chère Alice Arden, son tablier plein d'écus, — s'approchant, en me saluant jusqu'à terre, — pour me dire : « Accepte tout ceci, rien que pour ton trimestre, — je veux t'offrir ce tribut d'une année. » — Ah! cela suffirait pour acérer la plus molle couardise, — un vice dont Blackwill n'a pas encore été atteint. — Je te le déclare, Greene, le voyageur égaré — dont les lèvres sont collées par la chaleur brûlante de l'été — n'est pas plus impatient d'apercevoir une eau vive — que je ne le suis de finir la tragédie d'Arden. — Vois-tu ce caillot qui adhère à mon visage ? — Eh bien, je ne laverai pas cette tache sanglante, — que le cœur d'Arden ne soit resté palpitant dans ma main.

GREENE.

— Voilà qui est bien dit ; mais que dit Shakebag ?

SHAKEBAG.

— Je ne sais pas peindre ma valeur avec des mots ; — mais fournis-moi le lieu et l'occasion, — et je veux avoir pour Arden toute la pitié — que la lionne affamée — dont les mamelles ont été taries par ses petits avides — montre pour la première proie qui s'offre à elle.

GREENE.

— Ainsi doivent agir les gens de ferme résolution. — Et maintenant, mes maîtres, puisque la chance — de rencontrer notre homme à Saint-Paul a été infructueuse, — cherchons quelque autre endroit — où la terre puisse boire le sang de cet Arden.

Entre MICHEL.

— Voyez, voilà son valet qui arrive ; et, savez-vous une chose ? — l'imbécile est épris de la sœur de Mosby, — et pour l'amour de la belle dont il ne peut obtenir l'agrément, — s'il n'est appuyé par Mosby, — le maroufle a juré d'égorger son maître. — Nous allons l'interroger, car il peut nous être fort utile... — Eh bien, Michel, où allez-vous ?

MICHEL.

— Mon maître vient de souper, — et je vais préparer sa chambre.

GREENE.

— Où a soupé maître Arden ?

MICHEL.

— A *la Tête de cheval*, à l'ordinaire de dix-huit pences. — Eh quoi ! maître Shakebag ! Comment ! Blackwill ! — Notre Dame de Dieu ! par quelle chance avez-vous le visage ainsi ensanglanté ?

BLACKWILL.

— Drôle, il y a là, parbleu, bien de la chance! — Votre impertinence va vous attirer des horions.

MICHEL.

— Ah! si vous vous fâchez, je m'en vais.

GREENE.

— Restez, Michel, vous ne pouvez pas vous échapper ainsi. — Michel, je sais que vous aimez fort votre maître.

MICHEL.

— Eh bien, oui, mais pourquoi cette remarque?

GREENE.

— Parce que je crois que vous aimez mieux votre maîtresse.

MICHEL.

— Moi, je ne crois pas ça, mais quand ce serait?

SHAKEBAG.

— Allons, au fait! Michel, on dit — que vous avez à Feversham une jolie amoureuse.

MICHEL.

— Eh! j'en ai deux ou trois. Qu'est-ce que ça te fait?

BLACKWILL.

— Vous y allez trop doucement avec le drôle. Voici la chose : — nous savons que vous aimez la sœur de Mosby; — nous savons, en outre, que vous avez fait le serment — d'aider Mosby à épouser votre maîtresse — et de tuer votre maître, pour obtenir Suzanne. — Or, mon cher, un plus misérable poltron que vous — n'a jamais été élevé sur la côte de Kent. — Comment se fait-il donc qu'un cuistre comme vous — ose prendre un engagement d'une telle conséquence?

GREENE.

— Ah! Will!

BLACKWILL.

Bah! laissez-moi achever. Voici ce qui me reste à dire : — puisque tu as fait ce serment, nous n'hésitons pas à te révéler tout; — et, si tu en souffles un mot, — nous avons, sous main, concerté un moyen, — quoi qu'il puisse nous advenir, — pour t'envoyer rondement au diable de l'enfer. — Donc écoute : je suis justement l'homme — qu'à l'heure de sa naissance les destins ont marqué — pour mettre un terme à la vie d'Arden sur la terre. — Toi, tu n'es qu'un instrument bon tout au plus à aiguiser le couteau — dont la lame doit fouiller le repaire de son cœur ! — Ton office est simplement de désigner le lieu — et d'entraîner ton maître à la tragédie ; — le mien est de la conclure, quand l'occasion se présentera. — Donc pas de scrupule, et cherche ici avec nous — le meilleur moyen de consommer son trépas.

SHAKEBAG.

— Ainsi tu te feras un ami de Mosby, — et, avec son amitié, tu obtiendras l'amour de sa sœur.

GREENE.

— Ainsi ta maîtresse te deviendra favorable, — et tu seras déchargé du serment que tu as fait.

MICHEL.

— Eh bien, messieurs, je suis obligé de convenir, — puisque vous me pressez si vivement, — que j'ai juré la mort du maître Arden. — Cet homme, dont la bienveillance et la générosité — ne réclament de moi que de bons services, — je vais le remettre entre vos mains. — Venez cette nuit à son logis d'Aldersgate ; — je laisserai les portes fermées au loquet pour votre arrivée. — Dès que vous aurez franchi le seuil, — vous trouverez une cour intérieure, — et, à votre main gauche, l'escalier — qui conduit directement à la chambre de mon maître. — Là, surprenez-le, et disposez de lui comme il vous plaira. — Maintenant il serait

bon de nous séparer ; — ce que j'ai promis, je l'accomplirai.

BLACKWILL.

— Si vous nous trompiez, ça irait mal pour vous.

MICHEL.

— J'exécuterai de point en point ce que j'ai déclaré.

BLACKWILL.

— Eh bien, allons boire ; la colère m'a altéré comme un chien.

Sortent Blackwill, Greene et Shakebag.

MICHEL, seul.

— Ainsi l'agneau se repaît tranquillement sur la dune, — tandis que, dans l'épaisseur des broussailles, — le loup, mordu par la faim, le guette — et choisit son moment pour le dévorer. — Ah! inoffensif Arden! quel mal as-tu fait — pour que ta douce existence soit ainsi traquée? — Tous les bons procédés que tu as eus pour moi, — il faut que je les reconnaisse aujourd'hui en te trahissant. — Moi, qui devrais mettre l'épée à la main — pour te protéger contre de méchants ennemis, —j'abuse de ta confiance pour te conduire — à la boucherie avec un perfide sourire. — Voilà ce que j'ai juré à Mosby et à ma maîtresse. — Voilà ce que j'ai promis à ces hommes de sang. — Et, si je n'agissais pas franchement avec eux, — leur rage effrénée se vengerait sur moi... — Baste! je foulerai aux pieds la compassion pour cette fois ; — que la pitié se loge chez de faibles femmes ! — J'y suis résolu, Arden doit mourir.

Il sort.



SCÈNE IV.

[Londres. Une maison dans Aldersgate Street.]

Entrent ARDEN et FRANCKLIN.

ARDEN.

— Non, Francklin, non ! Si la frayeur, si la violence des menaces, — si son affection pour moi, si le respect de son sexe, — si la crainte de Dieu ou de l'opinion publique — qui déchire une réputation avec des paroles blessantes — en flétrissant le déshonneur dans son germe, — pouvaient faire naître un remords dans sa pensée impure, — il est certain qu'elle tournerait la page — et pleurerait sur sa corruption. — Mais elle est tellement enracinée dans sa vilenie, — elle est si perverse et si endurcie qu'elle ne saurait être régénérée. — Les bons conseils sont pour elle comme la pluie pour les mauvaises herbes ; — et les remontrances font renaître ses vices, — comme les têtes de l'hydre, en les frappant mortellement. — Il me semble que ses fautes sont peintes sur mon visage, — lisibles pour tout regard scrutateur, — et que le nom de Mosby, opprobre du mien, — est gravé profondément sur mon front rougissant. — Ah ! Francklin, Francklin, quand je songe à cela, — les angoisses de mon cœur torturent tout mon être — plus cruellement que les affres de l'agonie.

FRANCKLIN.

— Doux Arden, laisse là ces tristes lamentations : — elle se corrigera, et alors vos chagrins cesseront, — ou elle mourra, et alors vos tourments finiront. — Et, si ni l'une ni l'autre de ces choses n'arrive, — consolez-vous dans la

pensée que d'autres supportent — des maux quadruples à force de patience.

ARDEN.

— Ma maison m'est insupportable, je ne puis y rester.

FRANCKLIN.

— Eh bien, demeurez avec moi à Londres, ne retournez pas chez vous.

ARDEN.

— Alors cet infâme Mosby usurpe ma place, — et triomphe de mon absence! — Chez moi, hors de chez moi, où que je sois, — il y a toujours quelque chose là, là.

Il met la main sur son cœur.

Il y a là quelque chose, Francklin, — qui ne s'en ira pas, que le misérable Arden ne soit mort.

Entre MICHEL.

FRANCKLIN.

— Faites taire un moment vos chagrins. Voici votre valet.

ARDEN.

— Quelle heure est-il, maraud?

MICHEL.

Près de dix heures.

ARDEN.

— Voyez, voyez comme s'enfuient les tristes moments. — Allons, maître Francklin, nous mettrons-nous au lit?

FRANCKLIN.

— Allez devant, de grâce; je vous suis.

Sortent Arden et Michel.

— Ah! quel enfer que cette cruelle jalousie! — Que de paroles lamentables! que de soupirs profonds! — que de

douloureux sanglots! que de navrantes afflictions — accompagnent ce gentil gentleman! — Tantôt il agite sa tête bourrelée de soucis; — tantôt il fixe ses yeux tristes sur la terre morne, — comme honteux de regarder l'humanité en face; — tantôt il lève les yeux au ciel, — comme pour chercher là-haut le redressement de ses griefs; — tantôt il essaie de tromper sa douleur — en commençant un récit avec l'accent de l'attention; — alors le déshonneur de sa femme lui revient à la pensée — et lui coupe la parole au milieu de sa narration, — en versant de fraîches douleurs sur son être épuisé. — Jamais homme ne fut plus éprouvé. Jamais homme — n'eut à porter une telle charge de malheur, et n'en fut aussi accablé.

Entre MICHEL.

MICHEL.

— Mon maître désirerait que vous vous missiez au lit.

FRANCKLIN.

— Est-il, lui-même, déjà couché?

MICHEL.

— Oui, et il voudrait que les lumières fussent éteintes.

Sort Francklin.

— Des pensées contraires se heurtent dans mon cœur — et m'éveillent avec l'écho de leurs coups; — et moi, juge entre elles, — je ne sais de quel côté décider la victoire. — Les bontés de mon maître implorent de moi sa vie — avec une juste insistance, et je devrais la leur accorder. — Mais mistress Arden m'a obligé à faire, — pour l'amour de Suzanne, un serment que je ne puis rompre; — car l'amour d'une maîtresse est plus profond que l'amour d'un maître. — Ce gaillard à face sinistre, l'impitoyable Blackwill, — et ce Shakebag, si acharné aux sanglants stratagèmes, — les

deux plus rudes sacripants qui aient jamais vécu dans le Kent, — ont juré ma mort, si j'enfreignais mon serment. — Chose terrible à considérer! — Il me semble, ô Arden! que je les vois, les cheveux hérissés, — l'œil hagard, grinçant des dents devant ton doux visage, — brandir leurs dagues d'une main impitoyable — et t'insulter d'un tas d'imprécations, — pendant que toi, implorant humblement du secours, — tu te sens déchiré par leurs couteaux furieux. — Il me semble que je les entends demander où est Michel, — et l'implacable Blackwill s'écrie : *Poignardons le misérable! — Ce rustre va révéler toute la tragédie!...* — Les rides sur son visage affreux et menaçant — s'ouvrent béantes comme des fosses pour engloutir les hommes. — Ma mort pour lui ne sera qu'un badinage, — et il va m'égorger en se jouant. — Il vient! il vient!... Ah! maître Francklin, au secours! — Appelez les voisins, ou nous sommes morts!

Entrent FRANCKLIN et ARDEN.

FRANCKLIN.

— Quelle clameur terrible m'arrache à mon repos?

ARDEN.

— Quelle est la cause de ce cri effrayant? — Parle, Michel, quelqu'un t'a-t-il fait mal?

MICHEL.

— Nullement, monsieur; mais, comme j'étais tombé endormi — sur le palier, au haut de l'escalier, — j'ai fait un rêve effrayant qui m'a troublé; — et j'ai cru, dans mon sommeil, être attaqué — par des brigands qui venaient me dévaliser. — Mes membres tremblants attestent ma crainte profonde; — je vous demande pardon de vous avoir ainsi dérangé.

ARDEN.

— Je n'ai jamais entendu crier si fort pour rien. —

Voyons, les portes sont-elles bien fermées, et tout est-il en sûreté?

MICHEL.

— Je ne saurais dire, je crois avoir fermé les portes.

ARDEN.

— Je n'aime pas cela; je vais moi-même m'en assurer... — Sur ma parole, les portes n'étaient pas verrouillées! — Cette négligence est loin de me satisfaire. — Allez vous coucher, et si vous tenez à ma faveur, — ne me jouez plus de pareils tours... — Venez, maître Francklin, allons nous mettre au lit.

FRANCKLIN.

— Oui, ma foi; l'air est très-froid... — Bonsoir, Michel. Je t'en prie, ne fais plus de rêves.

Ils sortent.

SCÈNE V.

[Londres. Devant la maison d'Aldersgate-Street.]

Entrent BLACKWILL, GREENE et SHAKEBAG.

SHAKEBAG.

— La nuit noire a enfoui les joies du jour; — les ténèbres flottantes balayent la terre, — et, dans les plis sombres de leur robe brumeuse, — nous dissimulent aux yeux du monde. — Doux silence où nous triomphons! — Les minutes paresseuses ralentissent leur marche, — comme si elles craignaient d'offrir leur tribut à l'heure, — avant que le projet qui nous tient en éveil soit accompli, — et qu'Arden soit lancé dans la nuit éternelle! — Greene, retirez-vous, et promenez-vous aux alentours; — dans une heure environ, revenez, — et nous vous donnerons la preuve de sa mort.

GREENE.

— Coûte que coûte, réussissez au gré de mes vœux, — Sur ce, je vous laisse pour une heure ou deux.

Il sort.

BLACKWILL.

— Je te le déclare, Shakebag, je voudrais que cette affaire fût finie. — Je suis si appesanti que je puis à peine marcher. — Cette somnolence chez moi ne présage rien de bon.

SHAKEBAG.

— Eh quoi! Will devient superstitieux! — Alors, allons nous coucher, et que les épouvantails et les paniques — abattent notre courage par leur action chimérique!

BLACKWILL.

— Allons, Shakebag, tu me méconnais grandement, — et tu m'outrages en me parlant de panique. — Si l'affaire qui nous occupe n'était pas si sérieuse, — je la remettrais pour me battre avec toi, — afin de te prouver que je ne suis pas un couard, moi! — Je te déclare, Shakebag, que tu m'offenses.

SHAKEBAG.

— C'est que ton langage décelait une sorte d'inquiétude intime — et semblait annoncer une défaillance d'esprit. — Poursuis maintenant l'entreprise que nous avons commencée, — et ensuite tu me provoqueras si tu l'oses.

BLACKWILL.

— Si je ne le fais pas, que le ciel m'extermine. — Mais laissons cela, et conduis-moi à la maison. — Là, tu verras que j'en ferai tout autant que Shakebag.

SHAKEBAG.

— Voici la porte... Mais doucement! il me semble qu'elle est fermée! — Ce misérable Michel nous a trompés!

BLACKWILL.

— Doucement! Laisse-moi voir, Shakebag... Elle est vrai-

ment fermée ! — Frappe avec ton épée : le maroufle entendra peut-être.

SHAKEBAG.

— Oh! non! Le drôle au foie livide est allé se coucher — et s'est gaussé de nous deux.

BLACKWILL.

— Il me paiera cher cette plaisanterie, plus cher — que n'a jamais coûté à un poltron une farce aussi chétive! — Puisse cette épée ne jamais m'assister en cas de besoin, — puisse-t-elle, après ce serment, être dévorée par la rouille, — si, la première fois que je rencontre le rustre, — je ne lui fais pas sauter une jambe, un bras, ou tous les deux!

SHAKEBAG.

— Et moi, puissé-je ne jamais tirer l'épée — avec succès dans les pénombres du crépuscule, — quand je voudrai dévaliser le voyageur cossu, — puissé-je être jeté et languir dans une fosse infecte, — exposé aux malédictions et aux crachats des passants, — et mourir ainsi sans trouver de pitié, — si, la première fois que je rencontre le maroufle, — je ne lui coupe le nez, à ce lâche, — et si je ne le foule pas aux pieds pour sa vilenie!

BLACKWILL.

— Allons à la recherche de Greene. Je suis sûr qu'il va pester.

SHAKEBAG.

— Ce serait un pleutre, s'il ne pestait pas. — Être ainsi bafoué par un maroufle, — ça ferait pester, au milieu même de ses enfants, un rustre, — qui n'aurait encore osé dire que oui et non !

BLACKWILL.

— Shakebag, allons chercher Greene. Puis, dans la matinée, — du cabaret contigu à la maison d'Arden, — tu épieras la sortie de ce mâtin essorillé, — et alors laisse-moi l'arranger.

Ils sortent.

SCÈNE VI.

[Londres. La maison d'Aldersgate-Street.]

Entrent ARDEN, FRANCKLIN et MICHEL.

ARDEN, à Michel.

— Maraud, retournez à Billingsgate — et sachez à quelle heure la marée sera pour nous, — puis venez nous rejoindre à Saint-Paul. Faites le lit d'abord; — ensuite vous vous informerez de l'heure du flot.

Sort Michel.

— Allons, maître Francklin, vous partirez avec moi. — Cette nuit j'ai rêvé que dans un parc — un filet était tendu pour surprendre le daim, — et que moi, placé sur une petite colline, — j'épiais silencieusement l'arrivée de la bête. — A ce moment même, il m'a semblé qu'un doux sommeil me gagnait, — et conviait tous mes sens à un délicieux repos. — Mais, pendant que je jouissais de cette sieste dorée, — un chasseur malappris déplaça le filet — et me recouvrit de cette enveloppe perfide — qui venait d'être tendue, me semblait-il, pour attraper le daim. — Cela fait, il souffla dans son cor une sinistre fanfare; — et, à ce bruit, un autre chasseur survint — avec un coutelas nu qu'il dirigea sur ma poitrine, — en s'écriant : *Tu es le gibier que nous cherchons!*... — Sur ce, je me suis éveillé, tremblant de tous mes membres, — comme un homme qui, caché par un mince buisson, — voit un lion fourrager en tous sens : — même, quand le formidable roi des forêts a disparu, — il regarde avec inquiétude — par les croisées épineuses de la broussaille, — et ne se croit pas hors de danger, — mais tremble et frissonne, bien que le péril ait disparu. — Ainsi, ma foi, Francklin, en m'éveil-

lant, — je doutais encore si je dormais ou non, — tant cette fantastique alerte m'avait fait d'impression. — Dieu veuille que cette vision ne m'annonce pas de malheur !

FRANCKLIN.

— Ce songe a pour cause la frayeur de Michel — qui, éveillé par le bruit même qu'il a fait, — n'a pu donner de repos à ses sens troublés. — Voilà, je vous assure, d'où est venu votre rêve.

ARDEN.

— C'est possible. Que Dieu arrange tout pour le mieux, — mais mes rêves n'ont que trop souvent présagé la vérité.

FRANCKLIN.

— Ceux qui tiennent note de leurs visions nocturnes, — peuvent y ajouter foi une fois sur vingt; — mais n'en fais rien. Chimère que tout cela!

ARDEN.

— Venez, maître Francklin, nous allons faire un tour à Saint-Paul, — et nous dînerons ensemble à l'ordinaire; — puis, suivant les renseignements de mon valet, nous gagnerons le quai, — et nous descendrons avec la marée jusqu'à Feversham. — Dites, maître Francklin, est-ce convenu?

FRANCKLIN.

A votre guise, monsieur. — Je vous tiendrai compagnie.

Ils sortent.

SCÈNE VII.

[Aldersgate-Street. D'un côté la maison de maître Francklin. De l'autre, un cabaret.]

MICHEL entre sur la scène par la porte de la maison. GREENE, BLACKWILL et SHAKEBAG entrent par la porte du cabaret.

BLACKWILL.

— Dégaîne, Shakebag; car voilà ce coquin de Michel.

GREENE.

— Écoutons d'abord ce qu'il a à dire.

BLACKWILL.

— Parle, misérable soupe au lait, et que ce soient tes dernières paroles.

MICHEL.

— Au nom du ciel, mes maîtres, laissez-moi m'excuser. — J'en jure ici par le ciel, par la terre, par tout au monde, — j'ai accompli ma tâche jusqu'au bout, — en laissant les portes non verrouillées et non fermées. — Mais voyez le hasard! Francklin et mon maître — s'étaient attardés à causer sous le porche, — et Francklin avait laissé, à la place où il était assis, un mouchoir — avec un peu d'or enveloppé dedans, à ce qu'il a dit. — Étant au lit, il s'en est souvenu; — il est descendu, a trouvé les portes ouvertes, — les a fermées et a rapporté les clefs ; — mon maître m'a fort grondé de ma négligence. — Maintenant je vais voir où en est la marée, — car mon maître veut partir avec le flot. — Vous pourrez donc parfaitement le surprendre sur la dune de Rainham, — un lieu bien choisi pour un pareil stratagème.

BLACKWILL.

— Votre excuse a quelque peu amolli ma colère. — Eh bien, Greene, la chose se présente mieux encore qu'auparavant.

GREENE.

— Mais, Michel, est-ce bien vrai?

MICHEL.

Aussi vrai que je le dis.

SHAKEBAG.

— Alors, Michel, pour pénitence, — vous allez nous régaler tous à *la Salutation*, — où nous conviendrons pleinement de notre plan.

GREENE.

— Et puis, Michel, vous n'annoncerez pas cette marée-ci à votre maître, — pour qu'eux deux puissent se rendre avant lui sur la dune de Raynham.

MICHEL.

— Soit! Je consens à tout ce que vous voudrez de moi, — pourvu que vous acceptiez ma compagnie.

Ils sortent.

SCÈNE VIII.

[Feversham. La maison d'Arden.]

Entre MOSBY.

MOSBY.

— Mes pensées en désordre me font fuir la société — et dessèchent à force d'anxiété la moelle de mes os. — Le trouble continuel de mon cerveau sombre — m'affaiblit comme par un excès d'ivresse, — et me flétrit, ainsi que l'aigre vent du nord — étiole les tendres bourgeons du printemps. — Heureux l'homme, si maigre que soit son repas, — qui ne s'attable pas avec la noire inquiétude! — Celui-là ne fait que languir au milieu des mets les plus délicats — dont l'âme troublée est bourrelée de remords. — La vie pour moi était d'or quand je n'avais pas d'or. — Alors, malgré mes besoins, je dormais tranquille. — La fatigue de ma journée me faisait une nuit de repos, — et le repos de ma nuit me rendait douce la lumière du jour. — Mais, depuis que j'ai monté au sommet de l'arbre — et que j'ai cherché à bâtir mon nid dans les nues, — la plus légère brise du ciel agite ma couche — et me fait craindre de tomber à terre. — Mais où m'entraîne la réflexion? — Le chemin que je cherche, celui du bonheur, — est si bien fermé derrière moi, que je ne puis reculer. — Il faut que

j'avance jusqu'au seuil même du péril (12). — Ainsi, Arden, ta mort est décidée ; car Greene, chargé de labourer le sol, doit t'en extirper — pour que ma récolte soit toute de pur froment. — Pour sa peine, je le soutiendrai lui-même quelque temps, — et puis je l'étoufferai afin d'avoir sa cire. — Il ne faut pas que des abeilles comme Greene vivent assez pour piquer. — Ensuite, il y a Michel, et puis le peintre, — principaux acteurs de la perte d'Arden : — quand ceux-là me verront ainsi installé dans le siége d'Arden, — ils récrimineront contre mon succès, — et me menaceront de révéler sa fin. — Je ne veux pas de cela ; je saurai jeter un os — entre ces deux chiens, pour qu'il se sautent à la gorge, — et alors je serai le seul maître de ma fortune... — Pourtant mistress Arden vit encore !... Mais elle, c'est moi-même, — et les saintes cérémonies de l'Église auront fait un seul être de nous deux... — Mais qu'importe !... Non, Alice, je ne puis plus me fier à vous ; — vous avez exterminé Arden pour l'amour de moi, — et vous m'extermineriez pour en implanter un autre. — Il est dangereux de dormir dans le lit d'un serpent, — et je veux absolument me débarrasser d'elle. — Mais la voici, et il faut que je la flatte.

Entre ALICE.

— Comment va, Alice ? Quoi ! morose et agitée ! — Fais-moi part de ta préoccupation. — Feu divisé brûle moins violemment.

ALICE.

— Mais, moi, j'emprisonnerai ce feu dans mon sein, — jusqu'à ce que sa violence me consume tout entière. Ah ! Mosby !

Elle pleure.

MOSBY.

— Ces profonds sanglots, pareils à l'explosion d'un

canon — déchargé contre une muraille en ruine; — brisent en mille pièces mon cœur défaillant. — Cruelle Alice, ta souffrance est ma plaie, — tu le sais bien, et tu t'ingénies — à simuler des airs de désespoir pour blesser une poitrine — où bat un cœur qui se meurt quand tu es triste. — Ce n'est pas l'amour qui aime à torturer l'amour.

ALICE.

— Ce n'est pas l'amour qui aime à assassiner l'amour.

MOSBY.

Que voulez-vous dire?

ALICE.

— Tu sais avec quelle tendresse m'aimait Arden.

MOSBY.

Eh bien?

ALICE.

— Eh bien... Cachons la suite, car elle est trop coupable, — et je craindrais que le vent n'emportât mes paroles — et ne les répandît dans le monde pour notre honte à tous deux. — Je t'en prie, Mosby, flétrissons notre amour à son printemps, — nous n'en recueillerions, pour toute moisson, qu'une répulsive zizanie. — Oublie, je te prie, ce qui s'est passé entre nous; — car maintenant je rougis et je tremble d'y penser.

MOSBY.

— Quoi! allez-vous donc changer?

ALICE.

— Oui! mon existence actuelle pour ma vie d'autrefois! — Arrière le nom odieux de prostituée! — La femme de l'honnête Arden veut redevenir l'honnête femme d'Arden. — Ah! Mosby! c'est toi qui m'as dépouillée de ce titre, — et qui as fait de moi l'opprobre de toute ma famille! — Ton nom est gravé sur mon front, — le nom d'un méchant artisan, d'un homme de basse naissance. — J'ai été ensor-

célée! Maudites soient l'heure fatale — et toutes les causes qui m'ont enchantée!

MOSBY.

— Ah! tu récrimines! A mon tour maintenant de proférer les imprécations! — Si vous tenez avec tant de scrupule à votre réputation, — laisse-moi regretter le crédit que j'ai perdu. — J'ai négligé des affaires importantes — qui auraient élevé ma fortune au-dessus de la tienne; — j'ai laissé passer les occasions et gaspillé le temps. — Oui, Mosby a lâché la main droite de la fortune — pour prendre de la gauche une impure gourgandine. — J'ai renoncé à épouser une honnête fille, — dont la dot pesait plus que tout ce que tu possèdes, — et qui avait certes plus de beauté et de vertu que toi. — J'ai échangé pour un mal un bien très-certain, — et j'ai perdu mon crédit dans ta société. — Tu prétends avoir été ensorcelée! Cette excuse ne t'appartient pas. — C'est toi, impie, qui m'as enchanté; — mais je romprai tes charmes et tes exorcismes, — et je rendrai la vue à ces yeux, — qui ont présenté à mon cœur un corbeau pour une colombe. — Tu n'es pas jolie, jusqu'ici je ne te voyais pas; — tu n'es pas bonne, jusqu'ici je ne te connaissais pas. — Et maintenant que la pluie a enlevé ta dorure, — ton misérable cuivre se montre dans toute sa fausseté. — Je ne m'afflige pas de voir combien tu es noire, — mais j'enrage de t'avoir jamais crue blanche (13). — Va, éloigne-toi, digne compagne de ta valetaille; — je m'estime trop pour être ton favori.

ALICE.

— Oui, ce que m'ont si souvent affirmé mes amis — ne se vérifie que trop tôt; je le reconnais maintenant, — ce n'est pas moi que Mosby aime, c'est ma fortune; — et trop incrédule, je ne voulais jamais le croire... — Ah! Mosby, laisse-moi te dire un ou deux mots! — je mordrai ma langue si elle parle amèrement. — Regarde-moi,

Mosby, ou je vais me tuer. — Rien ne me dérobera à ton regard foudroyant. — Si tu proclames la guerre, il n'y aura pas de paix pour moi. — Je ferai pénitence pour t'avoir offensé, — et je brûlerai ce livre de prières où j'ai trouvé — la sainte parole qui m'avait convertie. — Vois, Mosby, je vais en arracher les feuilles, — toutes les feuilles, et sous cette couverture dorée, — je réunirai tes douces phrases et tes lettres ; — et je les méditerai constamment, — et je n'aurai plus d'autre religion que ma dévotion pour toi ! — Tu ne veux pas me regarder? C'en est donc fait de tout ton amour ! — Tu ne veux pas m'entendre? Quel maléfice bouche donc tes oreilles? — Pourquoi ne parles-tu pas? Quel silence enchaîne donc ta langue? — Je t'ai regardé, moi, comme on regarde l'aigle, — je t'ai écouté avec l'oreille attentive d'un lièvre inquiet, — je t'ai parlé avec les tempéraments du plus doux orateur; — et, quand à mon tour je te demande de m'écouter, de me regarder, de me parler, — tu es insensible à toutes mes prières! — Mets tous mes bons procédés en balance avec cette petite faute, — tu verras que je ne mérite pas les airs moroses de Mosby. — Le ressentiment d'une peine ne doit pas être de l'endurcissement. Reprends — ta sérénité, et je ne te ferai plus de peine.

MOSBY.

— Oh ! non ! je suis un vil artisan ; — mes ailes ne sont faites que pour une humble volée. — Fi ! Mosby !... Non, pas pour mille livres ! — Lui, vous faire l'amour, ce serait impardonnable ! — Nous autres mendiants, nous ne devons pas respirer le même air que les gens bien nés.

ALICE.

— Le doux Mosby est aussi bien né qu'un roi, — et je suis trop aveuglée pour le juger autrement. — Les fleurs poussent parfois dans les terres en friche, — et les mauvaises herbes dans les jardins. Les roses croissent sur les ronces.

— Aussi, quel qu'ait été le père de Mosby, — il est ennobli lui-même par sa propre valeur.

MOSBY.

— Ah! comme, vous autres femmes, vous savez insinuer, — et effacer un tort par la douceur de votre langage! — Je veux bien oublier cette querelle, charmante Alice, — pourvu que vous ne me provoquiez plus ainsi.

ALICE.

— Scelle donc avec tes lèvres cette réconciliation.

Entre BRADSHAW.

MOSBY.

— Doucement, Alice! voici quelqu'un qui vient.

ALICE.

— Eh bien, Bradshaw, quelles nouvelles?

BRADSHAW.

— J'ai peu de nouvelles, mais voici une lettre — que maître Greene m'a instamment prié de vous remettre.

ALICE.

— Entre là, Bradshaw, et demande un verre de bière. — C'est bientôt l'heure de souper; tu resteras avec nous.

Bradshaw sort.

Elle lit la lettre :

Nous avons manqué notre projet à Londres, mais nous l'accomplirons en route. Nous remercions notre voisin Bradshaw.

Votre Richard Greene.

— Que pense mon amour de la teneur de ce billet?

MOSBY.

— Plût au ciel que la date fût échue et expirée!

ALICE.

Ah! je le voudrais bien. — Alors commencerait mon

bonheur. — Jusque là ma joie est mêlée d'un fiel amer. — Allons, rentrons pour éloigner les soupçons.

MOSBY.

— Oui, je te suivrai jusqu'aux portes de la mort,

Ils sortent.

SCÈNE IX.

[La dune de Raynham et ses environs.]

Entrent GREENE, BLACKWILL et SHAKEBAG.

SHAKEBAG.

— Allons, Will, vois si tes instruments sont en bon état. — Ta poudre est-elle pas humide? Ta pierre peut-elle faire feu?

BLACKWILL.

— Demande-moi plutôt si mon nez est sur mon visage, — ou si ma langue est gelée dans ma bouche. — Mordieu! en voilà, des embarras! Vous feriez mieux de me demander, — sous la foi du serment, combien de pistolets m'ont passé par les mains, — ou si j'aime l'odeur de la poudre à canon, — ou si j'ose supporter le bruit d'une couleuvrine, — ou si je ne cligne pas de l'œil lorsque la flamme en jaillit. — De grâce, Shakebag, que cette réponse te suffise: — j'ai pris plus de bourses sur cette dune — que tu n'as manié de pistolets dans ta vie.

SHAKEBAG.

— Oui, mais peut-être as-tu escamoté dans la foule la plupart de ces bourses-là. — Quant à moi, si je déclarais toutes les prises que j'ai faites, — je crois que l'excédant de mon butin sur le tien — monterait à une somme d'argent plus grande — que vous ne valez, toi et tous tes pareils. — Mordieu! je les hais, comme je hais un crapaud, — ceux qui portent un mousquet dans leur langue, — et pas une arme sérieuse à la main.

BLACKWILL.

Oh! Greene, c'est intolérable! — Mon honneur ne saurait endurer cela. — Il n'est pas une action, Shakebag, dont tu puisses te vanter, — tandis que moi, j'ai servi le roi à Boulogne.

SHAKEBAG.

— Eh! Jack de Feversham peut dire qu'il en fait autant, — lui qui s'évanouissait en recevant une chiquenaude sur le nez, — et qui, pour peu qu'en la lui donnant on lui hurlât dans l'oreille, — s'imaginait avoir été frappé par un boulet de canon.

Ils vont pour se battre.

GREENE, les séparant.

— De grâce, mes maîtres, écoutez le récit d'Ésope : — « Tandis que deux vigoureux mâtins se battaient pour un » os, — survint un roquet qui le leur vola à tous deux. » Ainsi, pendant que vous restez là à ergoter sur votre bravoure, — Arden nous échappe et se joue de nous tous.

SHAKEBAG, montrant Blackwill.

— Eh! c'est lui qui a commencé.

BLACKWILL.

Et tu verras aussi que j'en finirai. — Je veux bien ajourner la chose jusqu'à un moment plus propice. — Mais, si je l'oublie...

Ici il s'agenouille, et lève les mains au ciel.

GREENE.

— C'est bon, choisissez le meilleur affût, et, encore une fois, — tendez bien vos gluaux pour attraper cet oiseau circonspect. — Je vous laisse, et, à la détonation de vos pistolets, — je m'élance comme le barbet impatient — qui se couche jusqu'à ce que le coup de feu soit parti — et qui alors se jette avidement sur la proie. — Ah! si je pouvais le voir raidir ses ergots à terre, — comme je l'ai vu jusqu'ici battre des ailes!

SHAKEBAG.

— Eh! tu vas le voir, s'il passe par ici.

GREENE.

— Oui, il y passera, Shakebag, je te le garantis. — Surtout ne vous chamaillez plus quand je serai parti; — mais faites en sorte, mes maîtres, de l'expédier dès qu'il arrivera. — Dans cet espoir, je vous laisse pour une heure.

Sort Greene. Blackwill et Shakebag se mettent à l'écart.

Entrent ARDEN, FRANCKLIN et MICHEL.

MICHEL.

— Je ferais mieux de retourner à Rochester; — le cheval boite tout à fait, et il ne serait pas bon — qu'avec cette douleur-là il allât jusqu'à Feversham. — Peut-être qu'en changeant un fer on le soulagerait.

ARDEN.

— Soit! retournez à Rochester; mais, maraud, veillez — à nous rejoindre avant que nous atteignions la dune de Raynham; — car il sera bien tard quand nous arriverons chez nous.

MICHEL, à part.

— Oui, Dieu le sait, et Blackwill et Shakebag le savent aussi, eux, — tu n'iras pas plus loin que cette dune. — Aussi ai-je blessé mon cheval tout exprès — pour ne pas assister au massacre.

Il sort.

ARDEN.

— Allons, maître Francklin, continuez votre récit.

FRANCKLIN.

— Je vous assure, monsieur, que vous m'imposez là une rude tâche. — Un sang épais s'amasse sur mon cœur, — et ma respiration est devenue soudain si courte —

que je puis à peine articuler un mot. — Jamais je n'ai été saisi d'une si terrible défaillance.

ARDEN.

— Eh bien, maître Francklin, allons doucement. — L'excès de poussière, ou peut-être un plat — dont vous aurez mangé à dîner, vous aura sans doute incommodé. — J'ai été souvent indisposé ainsi, et vite remis.

FRANCKLIN.

— Vous rappelez-vous où s'arrêtait mon récit?

ARDEN.

— Oui, au moment où le gentleman réprimandait sa femme.

FRANCKLIN.

— L'acte dont la femme était accusée — étant attesté par un témoin qui l'avait prise sur le fait, — par la production d'un gant qu'elle avait oublié, — et par maintes autres preuves évidentes, — le mari lui demanda si elle convenait de la chose...

ARDEN.

— Voyons sa réponse. Je me demande quelle contenance elle pouvait faire, — après avoir nié avec de si véhémentes protestations — la faute qui venait d'être prouvée à l'instant même.

FRANCKLIN.

— D'abord, elle baissa les yeux à terre, — considérant les larmes qui s'en échappaient à flots; — puis elle tira doucement son mouchoir, — et essuya timidement sa figure mouillée de pleurs; — puis elle toussa pour s'éclaircir la voix sans doute, — et s'apprêta avec majesté — à réfuter toutes leurs accusations... — Pardon, maître Arden, je n'en puis plus; — ces battements de cœur me coupent la respiration.

ARDEN.

— Allons, nous voici presque à la dune de Raynham :

— votre émouvant récit trompe la fatigue du chemin ; — je voudrais que vous fussiez en état de le terminer.

SHAKEBAG, à part, à Blackwill.

— Attention, Will! je les entends venir.

BLACKWILL.

— A l'œuvre, Shakebag, et du courage!

Entre lord CHEINY, suivi de ses gens.

LORD CHEINY.

— La nuit est-elle réellement aussi proche? — ou ce sombre crépuscule contient-il seulement une averse? — Tiens! maître Arden!... Heureux de vous rencontrer. — Voilà quinze jours que je désire vous parler. — Vous êtes un étranger, mon cher, pour l'île de Sheppy.

ARDEN.

— Tout dévoué toujours au service de votre honneur.

LORD CHEINY.

— Viendriez-vous de Londres, sans avoir même un valet avec vous?

ARDEN.

— Mon valet est en arrière, — mais voici mon honnête ami qui est venu avec moi.

Il présente Francklin.

LORD CHEINY, à Francklin.

— Vous êtes, je crois, de la maison de milord Protecteur?

FRANCKLIN.

— Oui, mon bon lord, et votre tout dévoué.

LORD CHEINY, à Arden.

— Venez souper chez moi, vous et votre ami.

ARDEN.

— Je supplie votre honneur de m'excuser... — J'ai promis à un gentleman, — un de mes bons amis, de le ren-

contrer chez moi. — L'affaire est importante; autrement je serais à vos ordres.

LORD CHEINY.

— Voulez-vous venir dîner demain avec moi, — et amener votre honnête ami? — j'ai à causer avec vous de diverses choses.

ARDEN.

— Demain nous serons aux ordres de votre honneur.

LORD CHEINY, à ses gens.

— Qu'un de vous retienne mon cheval au sommet de la côte.

Apercevant Blackwill.

— Comment, Blackwill! A la bourse de qui en veux-tu? — Tu finiras par être pendu dans le comté de Kent.

BLACKWILL, s'avançant.

— Pendu! non pas! Dieu garde votre honneur! — Je suis votre aumônier, voué à prier pour vous (14).

LORD CHEINY.

— Je crois que tu n'as jamais dit une prière de ta vie. — Qu'on lui donne un écu!... — Et toi, drôle, renonce à ce genre de vie. — Si tu te fais pincer, quand ce serait pour une affaire d'un penny, — tu es sûr de tâter de la hart... — Allons, maître Arden, mettons-nous en marche; — vous et moi, nous avons quatre milles à faire ensemble.

Tous sortent, excepté BLACKWILL et SHAKEBAG.

BLACKWILL.

— Que le diable vous rompe tous vos cous au bout des quatre milles! — Mordieu! je pourrais me tuer de colère. — Sa seigneurie se flanque à la traverse, au moment même où — je le visais au cœur. — Je voudrais que lord Cheiny eût son écu fondu dans la gorge.

SHAKEBAG.

— Arden, tu as une chance prodigieuse. — Jamais homme échappa-t-il comme tu l'as fait jusqu'ici? — Soit!

Je vais décharger mon pistolet dans le ciel, — car Arden ne pourrait pas mourir de cette balle-là.

Il décharge en l'air son pistolet. Entre GREENE.

GREENE.

— Eh bien ! est-il à bas? Est-il dépêché?

SHAKEBAG.

— Oui, dépêché sur Feversham, en parfaite santé, pour notre grande honte.

GREENE.

— Mais comment diable, mes maîtres, a-t-il échappé?

SHAKEBAG.

— Au moment où nous allions tirer, — est survenu lord Cheiny qui a empêché sa mort.

GREENE.

— Le Seigneur du ciel l'a encore préservé.

BLACKWILL.

— Préservé! Fi donc! c'est le seigneur — Cheiny qui l'a préservé. — Il l'a invité à dîner chez lui à Shurland; — mais, encore une fois, je saurai bien le retrouver sur la route; — et, quand tous les Cheiny du monde se récrieraient, — je lui logerai demain même une balle dans la poitrine. — Ainsi, Greene, allons à Feversham.

GREENE.

— Oui, et excusons-nous auprès de mistress Arden. — Oh! comme elle enragera en apprenant ceci!

SHAKEBAG.

— Eh! elle croira, je vous le jure, que nous n'osons pas agir.

BLACKWILL.

— Eh bien, allons lui conter la chose, — et concertons-nous pour le faire disparaître dès demain.

Ils sortent.

SCÈNE X.

[Feversham. La maison d'Arden.]

Le jour se lève. Entrent **Arden**, **Alice**, **Francklin** et **Michel**.

ARDEN.

— Voyez comme les heures, gardiennes des portes du ciel, — ont balayé les sombres nuages, — en sorte que le soleil puisse bien distinguer le sentier battu — où il a coutume de guider son char d'or. — Le temps est propice. Allons, Francklin, partons.

ALICE.

— Je croyais que vous aviez en tête quelque partie de chasse, — en abrégeant ainsi le moment du repos.

ARDEN.

— Ce n'est pas la chasse qui m'a fait lever de si bonne heure ; — mais, comme je te l'ai dit hier, je dois aller à l'île de Sheppy — pour y dîner chez milord Cheiny, — qui vient de m'inviter d'une façon pressante.

ALICE.

— Oui, les bons maris comme vous manquent rarement d'excuse. — L'intérieur est un tracas pour une humeur vagabonde. — Il fut un temps, plût à Dieu qu'il ne fût pas passé! — où ni honneur, ni titre, ni invitation seigneuriale — n'eût pu vous arracher de mes bras. — Est-ce mon mérite ou votre bienveillance qui a baissé? — ou l'un et l'autre?... Toujours est-il que, si le véritable amour peut passer pour un mérite, — je suis toujours digne de votre compagnie.

FRANCKLIN.

— Ah! je vous en prie, monsieur, laissez-la venir avec

nous. — Je suis sûr que sa seigneurie l'accueillera bien, — et nous mieux encore, pour l'avoir amenée.

ARDEN.

— J'y consens.

A Michel.

Maraud, sellez le cheval de votre maîtresse.

ALICE.

— Non ! Une faveur mendiée mérite peu de reconnaissance. — Si je partais, notre maison irait à la dérive — ou serait volée. Je resterai donc.

ARDEN.

— Ah ! voyez comme vous prenez les choses de travers... — Je t'en prie, viens.

ALICE.

Non, non, pas maintenant.

ARDEN.

— Eh bien, qu'en partant je te laisse au moins cette conviction — que ni temps, ni lieu, ni personne ne pourra me changer — et que tu me seras toujours plus chère que ma vie.

ALICE.

— C'est ce qui sera prouvé par votre prompt retour.

ARDEN.

— Et il aura lieu avant ce soir, si je vis. — Au revoir, douce Alice, nous comptons bien souper avec toi. —

Sort Alice.

FRANCKLIN.

Allons, Michel, nos chevaux sont-ils prêts ?

MICHEL.

Oui, vos chevaux sont prêts, mais moi, je ne le suis pas. Car j'ai perdu ma bourse avec trente-six schillings dedans, en rattrapant le cheval de ma maîtresse.

FRANCKLIN, à Arden.

Eh bien, partons en avant, je vous prie, tandis qu'il restera ici à chercher sa bourse.

ARDEN.

Soit, maraud, mais ayez soin de nous rejoindre à l'île de Sheppy, chez milord Cheiny où nous devons dîner.

Sortent Arden et Francklin.

MICHEL, seul.

— Que le beau temps vous escorte! — Car devant vous, dans les ajoncs, Blackwill et Shakebag — sont embusqués, et trop bien embusqués; — et ils vous feront passer l'eau pour un lointain parage!

Entre CLARKE.

Mais qui vient là? Le peintre, mon rival, celui qui voudrait tant obtenir mistress Suzanne!

CLARKE.

Eh bien, Michel, comment se porte ma maîtresse, et tout le monde ici?

MICHEL.

Qui? Suzanne Mosby? C'est elle qui est votre maîtresse?

CLARKE.

Oui; comment va-t-elle, elle et tout le reste?

MICHEL.

Tout le monde va bien, excepté Suzanne : elle est malade.

CLARKE.

Malade! de quelle maladie?

MICHEL.

D'une forte frayeur.

CLARKE.

Frayeur de quoi?

MICHEL.

D'un grand fléau.

CLARKE.

D'un fléau ! Le ciel l'en préserve !

MICHEL.

Oui, certes, d'un fléau tel que vous !

CLARKE.

Ah ! Michel ! la bile vous irrite ! Allons, vous surveillez d'un peu près mistress Suzanne.

MICHEL.

Oui, pour la préserver du peintre.

CLARKE.

Pourquoi plutôt du peintre que d'un valet comme vous ?

MICHEL.

Parce que, vous autres peintres, vous faites toujours un tableau d'une jolie fille et que vous gâtez sa beauté sous les coups de brosse.

CLARKE.

Que voulez-vous dire par là ?

MICHEL.

Que, vous autres peintres, vous peignez des brebis sous les cotillons des filles, et que, nous autres valets, nous faisons de vous des béliers, en vous faisant porter des cornes.

CLARKE.

Un autre mot de ce genre vous coûtera une taloche ou un coup.

MICHEL.

Quoi ! un coup de pinceau en guise de coup de dague ? Franchement, votre pinceau est trop faible. Donc tu es trop faible pour avoir Suzanne.

CLARKE.

Je voudrais que l'amour de Suzanne dépendît de ce coup-là.

Il frappe Michel à la tête.

Entrent MOSBY, GREENE et ALICE.

ALICE.

— Sur ma vie, je parierais que c'est pour l'amour de Suzanne.

A Michel.

— Est-ce pour cela que vous n'êtes pas parti avec votre maître? — N'avez-vous pour vous chamailler d'autre moment — que celui-ci, un moment où de si graves affaires sont en question?...

Au peintre.

— Eh bien, Clarke, as-tu fait la chose que tu avais promise?

CLARKE.

— Oui, la voici; un simple coup d'œil, c'est la mort.

ALICE.

— Alors, si tout le reste manque, — j'espère que ceci attrapera maître Arden — et rendra sage par la mort celui qui vécut comme un niais.

A Mosby.

— Pourquoi mettrait-il sa faux dans notre blé? — Qu'a-t-il à faire avec toi, mon amour? — Ou pourquoi me gouvernerait-il, moi qui dois me diriger moi-même? — En vérité, pour une question de décorum il fallait je te quittasse! — Non, c'est à lui de quitter la vie, afin que nous puissions aimer, — c'est-à-dire que nous puissions vivre. Car qu'est-ce que la vie, sinon l'amour? — Et l'amour doit durer aussi longtemps que persiste la vie, — et la vie doit finir avant que cesse mon amour.

MOSBY.

— Ah ! qu'est-ce que l'amour sans la véritable constance? — C'est un pilier bâti de plusieurs pierres, — dont les membrures n'ont pas été soudées — par du ciment, ni par de bon mortier : — il tremble à la moindre rafale de vent, — et, pour peu qu'on le touche, s'écroule à terre aussitôt, — ensevelissant toute sa splendeur superbe dans la poussière. — Non ! que notre amour soit un roc de diamant — que ne puisse briser ni temps, ni lieu, ni orage!

GREENE.

— Mosby, laisse là pour le moment les protestations; — et avisons à ce que nous avons à faire: — J'ai placé Black-will et Shakebag — dans le fourré, pour y guetter l'arrivée d'Arden. — Allons voir ce qu'ils ont fait.

Ils sortent.

SCÈNE XI.

[Une plage.]

Entrent ARDEN et FRANCKLIN.

ARDEN.

Holà ! batelier ! par où es-tu ?

Entre LE BATELIER.

LE BATELIER.

Voilà ! voilà ! Allez en avant jusqu'au bateau. Je vous suis.

ARDEN.

Nous sommes très-pressés ; je t'en prie, partons.

LE BATELIER.

Diantre ! quel brouillard il fait !

ARDEN.

Ce brouillard est symbolique, mon ami ; il ressemble au cerveau enfumé d'un bon compagnon qui toute la nuit s'est à moitié noyé dans de l'ale nouvelle.

LE BATELIER.

Il serait fâcheux que le crâne de ce compagnon-là ne fût pas un peu fêlé, pour rendre la cheminée plus large.

FRANCKLIN, au batelier.

L'ami, que penses-tu de ce brouillard ?

LE BATELIER.

Je pense qu'il ressemble à une méchante femme, dans un petit ménage, laquelle n'a pas de cesse qu'elle n'ait mis son mari à la porte avec une paire d'yeux en larmes; alors, à voir la mine du malheureux, on dirait que sa maison est en feu ou que quelqu'un de ses amis est mort.

ARDEN.

Parles-tu ainsi d'après ta propre expérience ?

LE BATELIER.

Peut-être que oui, peut-être que non. Car ma femme est, comme toutes les autres, gouvernée par la lune.

FRANCKLIN.

Par la lune. Comment cela, je te prie ?

LE BATELIER.

Eh bien, d'abord par la pleine lune de Midsummer ! Et puis, ma femme est sujette à une autre lune.

FRANCKLIN.

Oui-dà ; une lune qui a ses influences et ses éclipses.

ARDEN.

A ce compte-là, tu figures parfois l'Homme dans la lune.

LE BATELIER.

Oui, mais vous ferez bien de ne pas vous mêler de cette

lune-là (16), de peur que je ne vous égratigne la figure avec mon fagot d'épines.

ARDEN.

Je suis presque suffoqué par ce brouillard. Allons, partons.

FRANCKLIN.

Et en chemin, maraud, donnez-nous de nouveaux échantillons de votre hardiesse paysannesque.

LE BATELIER.

Dites plutôt, monsieur, de ma franche coquinerie.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[Une bruyère.]

Entrent d'un côté BLACKWILL, de l'autre SHAKEBAG.

SHAKEBAG, appelant.

Holà ! Will ! où es-tu ?

BLACKWILL.

Ici, Shakebag, presque dans la gueule de l'enfer, où la fumée m'empêche de voir mon chemin.

SHAKEBAG.

Je t'en prie, parle toujours, que nous puissions nous rejoindre au bruit de la voix ; ou je vais tomber dans quelque fondrière, à moins que mes pieds n'y voient mieux que mes yeux.

BLACKWILL.

As-tu jamais vu un temps meilleur pour se sauver avec la femme d'un autre, ou pour jouer avec une donzelle au trou-madame ?

SHAKEBAG.

C'est plutôt un beau temps pour les marchands de chandelles. Car, si ça durait toujours, on ne pourrait jamais ni dîner ni souper sans lumière. Mais morbleu, Will, quels sont donc ces chevaux qui ont passé?

BLACKWILL.

Quoi! en as-tu entendu?

SHAKEBAG.

Oui, certes.

BLACKWILL.

Ma vie contre la tienne, que c'étaient Arden et son compagnon! Alors toute notre peine est perdue.

SHAKEBAG.

Non, ne dis pas ça; car si c'étaient eux, ils ont pu perdre leur chemin comme nous, et alors nous pouvons avoir la chance de les rencontrer.

BLACKWILL.

Allons, marchons comme un couple de pèlerins aveugles.

Shakebag tombe dans un fossé.

SHAKEBAG.

Au secours, Will, au secours! je suis presque noyé.

Entre LE BATELIER.

LE BATELIER.

Qui est-ce qui appelle au secours?

BLACKWILL.

Personne ici; c'est toi-même.

LE BATELIER.

Je suis venu secourir celui qui a appelé au secours... Eh bien! qu'est-ce qui est là dans ce fossé?

Il aide Shakebag à sortir du fossé.

MOSBY.

— Ces drôles-là ne feront jamais la chose. Renonçons-y.

ALICE.

— Dites-moi d'abord ce que vous semble de mon nouveau projet. — Tantôt, quand mon mari reviendra, — vous et moi marchant bras dessus bras dessous, — comme de tendres amis, nous irons au-devant de lui, — et nous le narguerons hardiment à sa barbe. — Dès que les paroles deviendront vives, et que les coups commenceront à pleuvoir, — j'appellerai ces coupe-jarrets apostés chez vous ; — et eux, comme pour mettre fin à la querelle, — ils blesseront honnêtement mon mari à mort.

MOSBY.

Ah ! bonne idée ! Voilà qui mérite un baiser.

Ils sortent.

SCÈNE XII.

[Une route menant à Feversham.]

Entrent DICK REED et UN MATELOT.

LE MATELOT.

En vérité, Reed, ça ne t'avancera pas à grand'chose. — Il a la conscience trop large, et il est trop avare — pour renoncer à quoi que ce soit qui puisse contribuer à ton bien-être.

REED.

— Il arrive de Shurland, m'a-t-on dit ; — je vais l'accoster ici, car, chez lui, — il ne daignerait pas me répondre. — Si les prières, si de loyales supplications sont impuissantes — à battre en brèche son cœur de roche, — je maudirai le ladre, et je verrai ce qu'il en adviendra.

Entrent FRANCKLIN, ARDEN et MICHEL.

— Le voici justement qui arrive au gré de mon projet... — Maître Arden, je vais faire un voyage en mer, — et je viens à vous pour la pièce de terre — que vous détenez contre toute justice à mon détriment. — Quoique le revenu en soit bien petit, — il soutiendra ma femme et mes enfants — que je laisse ici, à Feversham, Dieu le sait, — dans le besoin et la détresse. Pour l'amour du Christ, rendez-leur cette pièce de terre.

ARDEN.

— Francklin, tu entends ce que dit ce garçon? — Ce qu'il réclame, je l'ai acheté de lui fort cher, — quoique le revenu m'en ait toujours appartenu... — Toi, l'ami, qui me fais cette demande, — si, de ta langue insolente, tu te permets — de déblatérer contre moi, comme j'ai ouï dire que tu le fais, — je t'enfermerai si étroitement douze mois durant, — que tu ne verras ni soleil ni lune. — Fais-y attention; car, aussi vrai que j'existe, — je bannirai toute pitié, si tu me traites ainsi.

REED.

— Eh quoi! tu me dépouilles, et puis tu me menaces! — Eh bien donc, je te défie, Arden. Fais le mal à ta guise. — Je supplie Dieu de faire quelque miracle — pour te châtier, toi et les tiens. — Je parle ici dans l'agonie de mon âme, — puisse ce morceau de terre que tu me confisques — t'être ruineux et fatal! — Puisses-tu y être égorgé par tes plus chers amis, — ou y être exposé pour l'étonnement des hommes! — Puisse-t-il t'y arriver malheur, à toi, ou aux tiens! — Ou puisses-tu y devenir fou pour y finir tes jours maudits!

FRANCKLIN.

— Silence, amer coquin! Retiens ta langue envieuse!

— Car les malédictions sont comme les flèches lancées droites en l'air — qui retombent sur la tête de celui qui les a décochées.

REED.

— Qu'elles tombent où elles voudront ! Quand je serais sur mer, — comme souvent je m'y suis trouvé, au milieu d'une rude tempête, — voyant approcher l'affreuse bourrasque du sud, — et le pilote trembler à la menace de l'ouragan, — et tous les matelots prier à deux genoux, — même à ce moment terrible, je me prosternerais — pour implorer de Dieu, quoi qu'il pût m'advenir, — quelque catastrophe vengeresse qui, en frappant Arden, — attestât au monde tout le mal qu'a fait ce misérable. — Je chargerai de ce soin ma malheureuse femme : — mes enfants apprendront à prier Dieu pour cela, — et moi, je pars en te laissant ma malédiction.

Sortent Reed et le matelot.

ARDEN.

— C'est le coquin le plus mal embouché de la chrétienté. — Souvent le drôle devient fou furieux. — Ce qu'il dit n'importe guère, — mais je vous assure que je ne lui ai jamais fait tort.

FRANCKLIN.

Je le crois, maître Arden.

ARDEN.

— Maintenant que nos chevaux sont allés en avant à la maison, — ma femme viendra peut-être à ma rencontre. — Car Dieu sait que depuis peu elle est devenue passablement aimable, — et que sa mauvaise humeur habituelle — s'est grandement modifiée. — Elle cherche par de bons procédés à racheter ses anciennes fautes.

FRANCKLIN.

— Heureux le changement qui améliore ! — Mais, en tous cas, gardez-vous bien de parler — de la chère exquise

et magnifique — que nous avons faite chez lord Cheiny ; — elle nous en voudrait d'autant plus — de ne pas l'avoir emmenée avec nous. — Je suis sûr qu'elle est froissée d'avoir été laissée à la maison.

ARDEN.

— Allons, Francklin, tâchons de presser le pas, — et de la surprendre à l'improviste dans son rôle de cuisinière ; — car elle fera, je crois, tous ses efforts pour nous bien traiter.

FRANCKLIN.

— Ma foi, il n'est pas au monde de meilleures créatures — que les femmes, quand elles sont de bonne humeur.

Entrent ALICE et MOSBY se tenant embrassés.

ARDEN.

— Qui est là? Mosby! Quoi! si familier! — Insolente catin, et toi, misérable ribaud, — déliez ces bras.

ALICE.

Oui, délions-les avec le plus doux baiser.

ARDEN.

— Ah ! Mosby, tu me paieras cela, monstre parjure!

MOSBY.

— Mais pas monstre cornu! Les cornes t'appartiennent.

FRANCKLIN.

— Oh ! infamie! il est temps de dégaîner.

Il dégaîne.

ALICE.

— Au secours! au secours! on assassine mon mari!

Entrent BLACKWILL et SHAKEBAG l'épée à la main.

SHAKEBAG.

Sangdieu! qui insulte maître Mosby?

Combat. Arden blesse Mosby, et Francklin touche Shakebag.

A moi, Will ! Je suis touché !

MOSBY.

— C'est vous, mistress Arden, que je dois remercier de cette blessure.

Mosby, Blackwill et Shakebag sortent.

ALICE.

— Ah ! Arden, quelle folie t'a aveuglé ! — Ah ! jaloux écervelé, qu'as-tu fait? — Quand, pour te faire fête, — nous venions gracieusement au devant de toi, — tu tires ton épée, enragé de jalousie, — et tu blesses ton ami — qui était bien loin de penser à mal. — Tout cela pour un serrement de mains, pour un méchant baiser — échangé par plaisanterie afin d'éprouver ta patience ! — Ah ! malheureuse que je suis d'avoir imaginé cette farce — qui, commencée dans le rire, a fini dans le sang !

FRANCKLIN.

— Morbleu ! Dieu me préserve de plaisanteries pareilles !

ALICE.

— Ne nous voyais-tu pas te sourire affectueusement, — alors que nous joignions nos mains et que je baisais sa joue? — Ne m'as-tu pas dernièrement trouvée extrêmement aimable? — Ne m'as-tu pas entendue crier : *on assassine mon mari!* — N'ai-je pas appelé du secours pour te dégager? — Non ! tes oreilles, comme tout ton être, étaient ensorcelées. Ah ! quelle malédiction — d'être enchaînée par l'amour à un homme en démence ! — Désormais je serai ton esclave, et non plus ta femme : — car, sous ce doux nom, jamais je ne te contenterai. — Si je suis gaie, aussitôt tu me crois légère. — Suis-je triste? tu dis que la maussaderie me trouble. — Bien habillée? Tu me crois galante. — Simplement mise? Je te fais l'effet d'une souillon. — Ainsi, je suis sans cesse, et je serai toute ma vie, — pauvrette, la victime de ton injustice !

ARDEN.

— Mais est-il bien vrai que ni toi, ni lui, — vous ne pensiez à mal en agissant ainsi?

ALICE.

— Que le ciel soit témoin de l'innocence de nos pensées!

ARDEN.

— Alors excuse-moi, chère Alice, — et pardonne cette faute, — oublie-la seulement, et elle ne se renouvellera plus. — Impose-moi une pénitence, et je l'accomplirai; — car je trouve dans ton mécontentement une mort, — oui, une mort plus cruelle que la mort elle-même.

ALICE.

— Ah! si tu m'avais aimée comme tu le prétends, — tu aurais fait attention aux paroles de ton ami, — qui, partant d'ici blessé, disait — avoir reçu ce coup uniquement à cause de ma folle idée. — Et, si tu avais eu le regret profond de ton erreur, — tu l'aurais suivi, tu l'aurais fait panser, — et tu lui aurais demandé pardon du mal que tu lui as causé. — Mon cœur ne sera soulagé que quand tu auras fait cela.

ARDEN.

— Calme-toi, chère Alice, ta volonté sera exaucée. — Quoi qu'il en soit, je t'ai outragée, — j'ai blessé un ami, et le remords me punit de mon tort. — Viens toi-même avec moi, — et sois médiatrice entre nous deux.

FRANCKLIN.

— Comment, maître Arden! Savez-vous ce que vous faites? — Vous allez assister celui qui vous a déshonoré!

ALICE, à Francklin.

— Quoi! peux-tu prouver que j'ai été infidèle?

FRANCKLIN.

— Mosby ne s'est-il pas moqué de votre mari en lui parlant de cornes?

ALICE.

— Oui, après avoir été flétri lui-même — de cette épithète outrageante : *monstre parjure!* — S'il a alors prononcé ce mot odieux, — c'est qu'il savait qu'aucune injure ne pouvait irriter davantage un jaloux.

FRANCKLIN.

— En admettant que ce soit vrai, il est dangereux pour lui — d'approcher l'homme qu'il vient de blesser.

ALICE.

— Une faute confessée est plus qu'à demi réparée. — Mais les gens aussi malveillants que vous — ne font que fomenter des désaccords et des disputes entre les maris et les femmes.

ARDEN.

— Je t'en prie, cher Francklin, tais-toi. — Je sais que ma femme me conseille pour le mieux. — Je vais trouver Mosby là où on panse sa blessure, — et je pallierai, si je puis, cette malheureuse querelle.

Sortent Arden et Alice.

FRANCKLIN, seul.

— Celui qu'entraîne le démon est bien forcé de marcher. — Pauvre gentleman! comme il est vite ensorcelé! — Mais, comme c'est sa femme qui le mène, — ses amis ne doivent pas être prodigues de paroles.

Il sort.

SCÈNE XIV.

[Dans la maison de maître Arden.]

Entrent BLACKWILL, SHAKEBAG et GREENE.

BLACKWILL.

Morbleu, Green, quand donc ai-je été si longtemps à tuer un homme?

GREENE.

Je crois que nous n'en viendrons jamais à bout. Renonçons-y.

SHAKEBAG.

Non. Sangdieu! nous le tuerons; dussions-nous être pendus à sa porte pour notre peine.

BLACKWILL.

Tu sais, Greene, que j'ai demeuré à Londres depuis douze années. Là, j'en ai fait marcher plus d'un sur une jambe de bois, rien que pour avoir pris sur moi le haut du pavé; d'autres vont avec des nez d'argent pour avoir dit : *Voilà Blackwill qui passe!* J'ai brisé autant de lames que tu as cassé de noix.

GREENE.

O monstrueux mensonge!

BLACKWILL.

Ma foi, je puis presque l'affirmer. Les mauvais lieux m'ont payé tribut. Là, pas une putain n'eût osé s'établir sans s'être d'abord arrangée avec moi pour ouvrir les fenêtres de sa boutique. Pour un mot de travers d'un sommelier, je lui ai percé tous ses barils, l'un après l'autre, avec ma dague, en le tenant par les oreilles jusqu'à ce que sa bière eût toute coulé dehors. Dans *Thames Street* la charrette d'un brasseur faillit me passer sur le corps; je ne fis pas de façon, j'allai au commis et je lui brisai toutes ses tailles à coche en les lui jetant à la tête. Moi et ma compagnie, nous avons enlevé le constable de son poste, et nous l'avons transporté dans les champs au bout d'une perche. J'ai brisé la tête d'un sergent de justice avec sa propre masse, et j'ai cautionné qui j'ai voulu avec mon épée et mon bouclier. Tous les maîtres de cabarets à dix pences se tenaient chaque matin sur leur seuil avec une chopine de bière dans la main, en disant : «Plait-il à votre révérence de boire?» Celui qui ne l'avait pas fait était sûr, le soir

venu, d'avoir son enseigne abattue et son volet arraché. Pour en finir, que n'ai-je pas fait? Et pourtant je ne puis faire ceci ; sans nul doute, il est préservé par miracle.

Entrent ALICE et MICHEL.

GREENE.

Retirez-vous, Will! voici mistress Arden.

ALICE.

Ah! cher Michel, es-tu sûr qu'ils sont réconciliés?

MICHEL.

Dame, je les ai vus se serrer la main. — En voyant saigner Mosby, maître Arden pleurait même de chagrin — et accusait Francklin d'être la cause de tout. — A peine le chirurgien est-il arrivé, — que mon maître a fouillé dans sa bourse et lui a donné de l'argent. — Pour conclure, il m'a envoyé vous dire — que Mosby, Francklin, Bradshaw, Adam Fowle — et plusieurs autres de ses voisins et amis, — viendraient souper chez nous ce soir.

ALICE.

— Ah! cher Michel, retourne vite, — et, tandis que mon mari se promène à la foire, — dis à Mosby de lui échapper et de venir me trouver. — Et ce soir même toi et Suzanne vous serez unis.

MICHEL.

J'y vais.

ALICE.

— En passant, avertis John le cuisinier que nous avons des hôtes, — et dis-lui de faire bien les choses et de ne rien épargner. —

Sort Michel.

BLACKWILL.

Ma foi, puisqu'on fait si bonne chère, invitons-nous

nous-mêmes. Mistress Arden, Dick, Greene et moi nous comptons souper avec vous.

ALICE.

— Et vous serez les bienvenus. Ah! messieurs, — comment avez-vous manqué votre coup hier soir?

GREENE.

— Ç'a été la faute de Shakebag, ce malheureux coquin.

SHAKEBAG.

— Tu m'outrages, j'ai fait autant que personne. —

BLACKWILL.

Eh bien, mistress Arden, je vais vous dire comment ça s'est passé. Au lieu de se couvrir avec sa double poignée, il a, par bravade, fait le moulinet au dessus de sa tête. Sur ce, Francklin est venu vigoureusement à lui et l'a atteint; le drôle a rompu : il aurait dû alors avancer du pied et de la main et, par une, deux, riposter à la tête. Lui, comme un imbécile, tient la pointe de son épée à une demi-aune hors de portée. Je le jure, sur ma vie, quand le diable lui-même se battrait contre moi, pourvu qu'il n'eût pas d'autre force que celle de l'escrime, il ne parviendrait pas à me débusquer de cette garde-ci.

Il se met en garde.

Je n'en démordrai pas. Un bouclier dans une main habile vaut une citadelle, et vaut mieux qu'un rempart. J'en ai fait l'épreuve... Mosby, voyant ça, a commencé à faiblir. Sur ce, Arden est arrivé l'épée tendue, et en un clin d'œil lui a percé l'épaule.

ALICE.

— Oui, mais ce qui m'étonne, c'est qu'alors vous soyez restés tous deux immobiles! —

BLACKWILL.

Ma foi, j'étais si stupéfait, que je ne pouvais frapper.

ALICE.

Ah! mon cher, s'il avait été tué hier soir, — pour chaque goutte de son sang abhorré, — j'aurais entassé les angelots dans ta main, — et, en outre, je t'aurais embrassé et je t'aurais serré dans mes bras.

BLACKWILL.

Prenez patience, nous n'en pouvons mais maintenant, mais Greene et nous deux, nous allons le traquer dans la foire ; nous le tuerons au milieu de la foule, et nous nous esquiverons.

Entre MOSBY, le bras en écharpe.

ALICE.

— Ça, c'est impossible, mais voici venir quelqu'un — qui trouvera, j'espère, quelque moyen plus sûr... — Cher Mosby, cache ton bras, il tue mon cœur.

MOSBY.

— Oui, mistress Arden, voilà une faveur de vous!

ALICE.

— Ah! ne dis pas cela. Car, lorsque je t'ai vu blessé, — j'ai été tentée de saisir l'arme tombée de ta main, — et de courir sur Arden. Je l'ai juré, — mes yeux, blessés de ce spectacle, — ne se cloront pas que ceux d'Arden ne soient fermés. — Cette nuit, je me suis levée, j'ai marché à travers la chambre, — et, deux ou trois fois, j'ai eu la pensée de le tuer.

MOSBY.

— Quoi! pendant la nuit! alors nous étions tous perdus.

ALICE.

— Mais combien de temps vivra-t-il encore?

MOSBY.

— Sur ma parole, Alice, pas plus tard que cette nuit...

— Blackwill et Shakebag, voulez-vous tous deux — exécuter le complot que j'ai médité?

BLACKWILL.

Oui; sinon tenez-moi pour un coquin.

GREENE.

Et, s'il en est besoin, je vous aiderai moi-même.

MOSBY.

Vous, maître Greene, vous détacherez Francklin, — et vous le retiendrez par un long récit de nouvelles étranges, — en sorte qu'il ne vienne pas à la maison avant l'heure du souper. — Moi, je ramènerai maître Arden à la maison, et, comme des amis, — nous jouerons ici une ou deux parties de trictrac.

ALICE.

Eh bien, après? — Comment sera-t-il tué?

MOSBY.

— Eh bien, Blackwill et Shakebag, enfermés dans le comptoir, — s'élanceront à un mot d'ordre donné.

BLACKWILL.

Quel sera le mot d'ordre?

MOSBY.

— *A présent je vous prends*, voilà le mot d'ordre. — Mais, quoi qu'il arrive, ne sortez pas avant.

BLACKWILL.

— Je vous le garantis; mais qui m'enfermera?

ALICE.

— Moi. Tu garderas toi-même la clef.

MOSBY.

— Allons, maître Greene, venez avec moi. — Veillez, Alice, à ce que tout soit prêt pour notre arrivée.

ALICE.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Ramenez-le-moi, — et, s'il sort encore une fois, prenez-vous-en à moi.

Sortent Mosby et Greene.

— Va, Blackwill, tu es beau à mes yeux, — et tu es, après Mosby, celui que j'honore le plus. — Au lieu de belles paroles et de larges promesses, — mes mains te feront entendre la musique de l'or. — Comment trouvez-vous ceci? Allons, mes maîtres, ferez-vous la chose?

Elle secoue une bourse pleine d'or.

BLACKWILL.

— Oui, et magnifiquement encore. Écoutez mon plan. — Que Mosby, en qualité d'étranger, soit placé dans un fauteuil, — et que votre mari s'asseoie sur un tabouret; — de la sorte, je pourrai venir en tapinois derrière lui, — puis avec une serviette je le renverserai à terre, — et je le poignarderai jusqu'à ce que sa chair soit comme un crible. — Cela fait, faites-le porter derrière l'abbaye, — en sorte que ceux qui trouveront son cadavre puissent supposer — qu'un coquin ou un autre l'a assassiné pour son argent.

ALICE.

— Le beau plan! vous allez avoir vingt livres, — et, quand il sera mort, vous en aurez quarante de plus. — En outre, de peur qu'on ne vous soupçonne, si vous restiez ici, — Michel vous sellera deux vigoureux chevaux hongres, — et vous courrez où vous voudrez, en Écosse ou dans le pays de Galles. — Où que vous soyez, je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien.

BLACKWILL.

— Des paroles comme celles-là vous feraient tuer mille hommes. — Donnez-moi la clef, où est le comptoir?

ALICE.

— Je resterais là pour vous encourager, — si je ne savais combien vous êtes résolus.

SHAKEBAG.

— Bah ! vous avez le cœur trop faible. C'est à nous de faire la chose.

ALICE.

— Mais Mosby sera là, et ses regards — me mettront dans l'âme un courage extraordinaire, — et feront que je serai la première à me jeter sur l'autre.

BLACKWILL.

— Bah! retirez-vous, c'est à nous de faire la chose. — Quand cette porte se rouvrira, ce sera pour lui le coup de mort.

Blackwill et Shakebag sortent par la porte du comptoir.

ALICE.

— Ah! pour qu'elle se rouvre, je voudrais qu'il fût déjà ici. — Désormais je ne serai plus pressée dans les bras d'Arden — qui, comme les serpents de la noire Tisiphone, — me blessent en m'étreignant. Les bras de Mosby — m'entoureront : fussé-je une étoile, — je ne voudrais pas avoir d'autre sphère que celle-là! — Il n'y a de nectar que sur les lèvres de Mosby! — Si Diane lui avait donné un baiser, elle deviendrait, comme moi, — malade d'amour et, de son bosquet liquide, — elle précipiterait Endymion pour enlever Mosby (10). — Qu'on ne me blâme donc pas de tuer un misérable homme — qui n'a pas la moitié des grâces d'Endymion.

Entre MICHEL.

MICHEL.

Madame, mon maître arrive.

ALICE.

Qui vient avec lui?

MICHEL.

Personne autre que Mosby.

ALICE.

C'est bon, Michel, apporte la table de trictrac, et, quand tu l'auras fait, tiens-toi devant la porte du comptoir.

MICHEL.

Pourquoi ça?

ALICE.

Blackwill est enfermé là-dedans pour faire la chose.

MICHEL.

Quoi! est-ce qu'il mourra ce soir?

ALICE.

Oui, Michel.

MICHEL.

Mais est-ce que Suzanne n'en saura rien?

ALICE.

Si, car elle sera aussi discrète que nous-mêmes.

MICHEL.

A merveille. Je vais chercher la table de jeu.

ALICE.

Mais, Michel, écoute-moi; un mot ou deux encore! Quand mon mari sera rentré, ferme la porte sur la rue. Il doit être tué avant que les invités n'arrivent.

Sort Michel. Entrent ARDEN et MOSBY.

— Mon mari, quelle idée avez-vous de ramener Mosby? — Si j'ai désiré vous voir réconciliés, — c'était plutôt par sollicitude pour vous que par sympathie pour lui. — Il a pour camarades Blackwill et Greene, — des coupe-jarrets qui pourraient bien vous couper la gorge. — Aussi ai-je trouvé bon de vous réconcilier. — Mais pourquoi maintenant l'amenez-vous ici? — Vous m'avez fait souper singulièrement en l'offrant à ma vue.

MOSBY.

— Maître Arden, votre femme, ce me semble, voudrait que je partisse.

ARDEN.

— Non, cher monsieur Mosby. Il faut bien que les

femmes bavardent. — Alice, souhaitez-lui la bienvenue, lui et moi nous sommes amis.

ALICE.

— Vous pouvez m'y contraindre, si vous voulez. — Mais j'aimerais mieux mourir que de lui souhaiter la bienvenue. — Sa compagnie m'a valu de fâcheuses accointances, — et aussi je ne veux plus le fréquenter.

MOSBY, à part.

— Oh ! avec quelle ruse elle sait dissimuler !

ARDEN, à Alice.

— Maintenant qu'il est ici, vous ne me désobligerez pas ainsi.

ALICE.

— Je vous en prie, ne vous fâchez pas, ne soyez pas mécontent ; — je lui souhaiterai la bienvenue puisque vous l'exigez... — Vous êtes le bienvenu, maître Mosby, veuillez vous asseoir.

MOSBY.

— Je sais que je suis le bienvenu auprès de votre aimable mari ; — mais, pour vous, vous ne parlez pas du fond du cœur.

ALICE.

— Et si je ne le fais pas, monsieur, croyez que j'ai mes raisons.

MOSBY.

— Pardon, maître Arden, je pars.

ARDEN.

Non pas, cher monsieur Mosby.

ALICE.

— Vous parti, nous aurons encore assez de convives.

MOSBY.

— Je vous en prie, maître Arden, laissez-moi partir.

ARDEN.

— Je t'en prie, Mosby, laisse-la bavarder à sa guise !

BLACKWILL.

— Rien que vous enlever, monsieur, pas autre chose.

MOSBY.

— Voilà pour le fer à repasser dont vous me parliez!

SHAKEBAG.

— Et voilà pour les dix livres que j'ai dans ma manche!

ALICE.

— Ah! tu gémis encore! Eh bien, passez-moi l'arme. — A toi ceci pour avoir entravé l'amour de Mosby et le mien!

MICHEL, essayant de l'arrêter.

— Ah! mistress!

Arden expire.

BLACKWILL, montrant Michel.

Ce coquin-là nous trahira tous!

MOSBY.

— Bah! ne crains rien, il sera discret.

MICHEL.

— Eh! crois-tu donc que je veuille me trahir moi-même?

SHAKEBAG.

— Dans le Southwark habite une joyeuse enfant du Nord, — la veuve Chambley. Je vais droit chez elle, — et, si elle ne veut pas me donner asile, — j'arrache à la gouine jusqu'à sa chemise.

BLACKWILL.

— Tirez-vous d'affaire!...

Montrant Shakebag.

Lui et moi, nous vous quittons maintenant.

ALICE.

— Portons d'abord le corps dans le comptoir.

Ils traînent le cadavre dans le comptoir.

BLACKWILL.

— Nous avons notre or... Mistress Alice, adieu! — Au revoir, Mosby! Au revoir, Michel!

Blackwill et Shakebag sortent.

Entre SUZANNE.

SUZANNE.

— Mistress, les convives sont à la porte! — Écoutez! ils frappent. Dois-je les faire entrer?

ALICE.

— Mosby, va, toi, leur tenir compagnie.

Mosby sort.

— Toi, Suzanne, apporte de l'eau, que nous lavions le sang.

SUZANNE.

— Le sang adhère au sol et ne veut pas partir.

ALICE.

— Mais je vais le gratter avec mes ongles... — Plus je fais d'effort, plus le sang paraît.

SUZANNE.

— Pourquoi cela, madame? pouvez-vous le dire?

ALICE.

— C'est parce que je ne rougis pas du meurtre de mon mari!

Entre MOSBY.

MOSBY.

— Ah çà, qu'y a-t-il? Tout va-t-il bien?

ALICE.

— Oui, tout irait bien, si Arden était encore vivant. — Nous avons beau nous efforcer, son sang reste là.

MOSBY.

— Eh bien, jetez des joncs dessus; ne le pouvez-vous pas? — Cette fille ne fait rien; vite à la besogne!

Suzanne étend des joncs sur le parquet ensanglanté.

ALICE, à Mosby.

— C'est toi qui m'as fait l'assassiner.

MOSBY.

Qu'est-ce que cela?

ALICE.

— Ce n'est rien, Mosby, pourvu que ce ne soit pas découvert.

MOSBY.

— Garde bien le secret, et la découverte est impossible.

ALICE.

— Ah! mais je ne le puis... N'a-t-il pas été tué par moi? — La mort de mon mari me navre le cœur.

MOSBY.

— Elle ne te navrera pas longtemps, chère Alice. — Je suis ton mari, moi. Ne pense plus à lui.

Entrent ADAM FOWLE et BRADSHAW.

BRADSHAW.

— Qu'avez-vous, mistress Arden? Pourquoi donc pleurez-vous?

MOSBY.

— C'est parce que son mari tarde tant à rentrer. — Deux bandits l'ont menacé hier soir, — et elle craint, la pauvre âme, qu'il ne lui soit arrivé malheur.

ADAM.

— N'est-ce que cela? Bah! il sera ici tout à l'heure.

Entre GREENE.

GREENE.

— Eh bien, mistress Arden, vous manque-t-il encore des convives?

ALICE.

— Ah! maître Greene, avez-vous vu mon mari depuis peu?

GREENE.

— Je l'ai vu tout à l'heure se promenant derrière l'abbaye!

Entre FRANCKLIN.

ALICE.

— Je n'aime pas qu'il soit dehors si tard. — Maître Francklin, où avez-vous laissé mon mari?

FRANCKLIN.

— Ma foi, je ne l'ai pas vu depuis ce matin. — Ne craignez rien, il sera ici tout à l'heure. En attendant, — vous ferez bien de dire à ses invités de s'asseoir.

ALICE.

— Oui, c'est cela... Maître Bradshaw, asseyez-vous ici; — pas d'objection, je vous prie. Je le veux. — Maître Mosby, asseyez-vous à la place de mon mari.

Les convives s'attablent.

MICHEL, à part, à Suzanne.

— Suzanne, toi et moi, nous les servirons! — ou bien tu n'as qu'un mot à dire, et nous nous assiérons aussi.

SUZANNE, à part, à Michel.

— Paix! il s'agit de bien autre chose à présent. — J'ai peur, Michel, que tout ne soit découvert.

MICHEL, à part.

— Bah! pourvu qu'il soit certain que je t'épouse demain matin, — je ne m'embarrasse guère d'être pendu avant la nuit. — Pourtant, à tout événement, j'achèterai de la mort aux rats.

SUZANNE, à part.

— Çà, Michel, veux-tu donc t'empoisonner?

MICHEL, à part.

— Pas moi, mais ma maîtresse; car j'ai peur qu'elle ne parle.

SUZANNE, à part.

— Bah! Michel, ne crains rien, elle est assez prudente!

MOSBY.

— Morbleu! Michel, donne-nous une coupe de bière... — Mistress Arden, à la santé de votre mari!

ALICE, vivement.

Mon mari!

FRANCKLIN.

— Qu'avez-vous donc, femme, à crier si brusquement?

ALICE.

— Ah! voisin! c'est qu'une brusque douleur m'a frappée au cœur! — L'absence de mon mari tourmente ma pensée. — Je suis sûre qu'un malheur est arrivé; il n'est pas bien, — autrement j'aurais déjà eu de ses nouvelles.

MOSBY, à part.

— Elle nous perdra par sa sottise,

GREENE.

— Ne craignez rien, mistress Arden, il est parfaitement bien.

ALICE.

— Ne me dites pas cela, je suis sûre qu'il n'est pas bien; — il n'a pas l'habitude de rester dehors aussi tard. — Bon monsieur Francklin, allez à sa recherche; — et, si vous le trouvez, envoyez-le-moi, — en lui disant quelle inquiétude il m'a causée.

FRANCKLIN.

— Je n'aime pas cela. Dieu veuille que tout soit bien! — Je vais aller à sa recherche, et le trouver, si je puis.

Sortent Francklin, Mosby et Greene.

ALICE, bas, à Michel.

— Michel, comment ferai-je pour nous débarrasser des autres?

MICHEL, bas, à Alice.

— Laissez-moi faire, je m'en charge.

Haut.

— Il est bien tard, maître Bradshaw. — Il y a bien des mauvais coquins par les routes, — et vous avez à traverser plus d'un étroit sentier.

BRADSHAW.

— Ma foi, ami Michel, tu dis vrai. — Éclaire-nous donc, je te prie, et prête-nous un falot.

ALICE.

— Michel, conduisez-les jusqu'à la porte, mais ne vous attardez pas ; — vous savez que je n'aime pas être seule.

Sortent Bradshaw, Adam et Michel.

— Toi, Suzanne, va dire à ton frère de venir... — Mais pourquoi viendrait-il ? Ici il n'y a rien à craindre. — Reste, Suzanne, reste, et conseille-moi.

SUZANNE.

— Hélas ! moi, conseiller ! La frayeur me paralyse l'esprit.

Elles ouvrent la porte du comptoir et regardent le cadavre d'Arden.

ALICE.

— Vois, Suzanne, vois ton ancien maître étendu là, — ce cher Arden, souillé de sang et de caillots affreux.

SUZANNE.

— Mon frère, vous et moi, nous nous repentirons de cette action.

ALICE.

— Allons, Suzanne, aide-moi à emporter son corps, — et que nos larmes amères soient ses obsèques.

Entrent MOSBY et GREENE.

MOSBY.

— Eh bien, Alice, où voulez-vous le porter?

ALICE.

— C'est donc toi, cher Mosby ? Alors pleure qui voudra ! — J'ai tout ce que je désire, puisque je jouis de ta vue.

GREENE.

— Il est urgent que nous soyons sur nos gardes.

MOSBY.

— Oui, car Francklin croit que nous l'avons assassiné.

ALICE.

— Oui, mais quand il irait de sa vie, il ne parviendrait pas à le prouver. — Nous allons passer cette nuit en liesse et en fête.

Entre MICHEL.

MICHEL.

— Ah! madame, le maire et tout le guet — se dirigent sur notre maison avec des épées et des hallebardes.

ALICE.

— Ferme bien la porte, qu'ils n'entrent pas.

MOSBY.

— Dis-moi, chère Alice, comment m'échapperai-je?

ALICE.

— Par la porte de derrière; enjambe la pile de bois, — et couche pour une nuit à *la Fleur de lys*.

MOSBY.

— C'est le meilleur moyen de me livrer.

GREENE.

— Hélas! mistress Arden, le guet va me surprendre ici, — et cela va exciter des soupçons qui, autrement, n'auraient pas de raison d'être.

ALICE.

— Eh bien, prenez le même chemin que maître Mosby, — mais commencez par porter le cadavre dans les champs.

SUZANNE, GREENE et MOSBY emportent le cadavre, puis reviennent.

MOSBY.

— Maintenant, ma douce Alice, adieu jusqu'à demain; — et surtout n'avouez rien, dans aucun cas.

GREENE.

— De la résolution, mistress Alice! ne nous trahissez pas;

— mais restez-nous attachée comme nous vous resterons dévoués.

Mosby et Greene sortent.

ALICE.

— Maintenant, que le juge et les jurés fassent tout ce qu'ils voudront; — ma maison est nette, et je ne les crains plus.

SUZANNE.

— Comme nous sortions, il a neigé sur toute la route, — ce qui me fait craindre qu'on n'aperçoive la trace de nos pas.

ALICE.

— Paix, folle! la neige la recouvrira.

SUZANNE.

— Mais elle avait cessé avant que nous fussions rentrés.

On frappe à la porte.

ALICE.

— Écoutez! écoutez! on frappe! Va, Michel, fais-les entrer.

Entrent LE MAIRE et le guet.

Eh bien, monsieur le maire, me ramenez-vous mon mari?

LE MAIRE.

Je l'ai vu entrer chez vous, il y a une heure.

ALICE.

Vous vous trompez; c'était quelqu'un de Londres.

LE MAIRE.

Mistress Arden, est-ce que vous ne connaissez pas un individu appelé Blackwill?

ALICE.

Je ne connais personne de ce nom; que signifie cette question?

LE MAIRE.

J'ai un mandat du conseil pour l'arrêter.

ALICE, à part.

Je suis bien aise que ce soit là tout.

Haut.

Mais, monsieur le maire, croyez-vous que je donne asile à de pareilles gens?

LE MAIRE.

Nous sommes informés qu'il est ici; excusez-nous donc, car nous devons faire une perquisition.

ALICE.

Oui, à votre aise, cherchez dans toutes les chambres. Si mon mari était ici, vous ne vous permettriez pas ça.

Les gens du guet se dispersent dans la maison.

Entre FRANCKLIN.

— Maître Francklin, pourquoi arrivez-vous si consterné?

FRANCKLIN.

— Arden, ton mari et mon ami, est tué.

ALICE.

— Ha! par qui? pouvez-vous le dire, maître Francklin?

FRANCKLIN.

— Je ne sais pas. Mais son cadavre est là étendu, — derrière l'abbaye, dans le plus lamentable état.

LE MAIRE.

— Mais, maître Francklin, êtes-vous sûr que ce soit lui?

FRANCKLIN.

— J'en suis trop sûr! Plût à Dieu que je me trompasse!

ALICE.

— Qu'on découvre les meurtriers! Il faut qu'ils soient connus!

FRANCKLIN.

— Et ils le seront. Venez donc avec nous.

ALICE.

Pourquoi cela?

FRANCKLIN.

— Reconnaissez-vous cette serviette et ce couteau?

SUZANNE, à part, à Michel.

— Ah! Michel! par ta négligence, — tu nous as tous trahis et perdus.

MICHEL, à part, à Suzanne.

— J'étais si effrayé que je ne savais pas ce que je faisais; — j'ai cru les avoir jetés tous deux dans le puits.

ALICE, à Fancklin.

— C'est le sang du cochon que nous avons eu à souper. — Mais pourquoi restez-vous ainsi? Cherchez les meurtriers.

LE MAIRE.

— Je crains que vous ne soyez vous-même du nombre des meurtriers.

ALICE.

— Moi, du nombre des meurtriers, que signifient ces soupçons?

FRANCKLIN.

— Je soupçonne fort qu'il a été assassiné dans cette maison, — puis emporté d'ici même dans les champs. — Car, à partir du seuil, vous pouvez voir — dans la neige l'empreinte de pas nombreux allant et venant. — Examinez la chambre où nous sommes, — et vous la trouverez souillée de son sang innocent; — car j'ai trouvé des brins de jonc dans ses pantoufles, — ce qui prouve qu'il a été assassiné dans cette salle.

LE MAIRE.

— Examinez la place où il avait l'habitude de s'asseoir. — Voyez! voyez! son sang! c'est trop manifeste.

ALICE.

— C'est un verre de vin que Michel a répandu.

MICHEL.

Oui, en vérité.

FRANCKLIN.

— C'est son sang que tu as répandu, prostituée! — Mais si je vis, toi, et tes complices, — qui avez conspiré et causé sa mort, — vous vous en repentirez.

ALICE.

— Ah! maître Francklin, Dieu et le ciel peuvent l'attester, — je l'aimais plus que tout au monde. — Mais menez-moi à lui, que je voie son corps.

FRANCKLIN, montrant Michel et Suzanne aux gens du guet.

— Emmenez aussi ce coquin et la sœur de Mosby, — et qu'un de vous aille à la *Fleur de lys* — pour y chercher Mosby et l'arrêter.

Tous sortent.

SCÈNE XV.

[Le faubourg de Southwark.]

Entre SHAKEBAG, seul.

SHAKEBAG.

J'entretenais la veuve Chambly du vivant de son mari; mais, depuis sa mort, elle est devenue si fière, qu'elle n'a plus voulu reconnaître son vieux compagnon. J'étais allé chez elle, espérant y trouver un asile comme d'habitude; mais elle a voulu me jeter à la porte. Moi, bon gré, mal gré, je monte, elle me suit, je la précipite en bas de l'escalier, je lui brise la nuque, je coupe la gorge à son sommelier, et je vais de ce pas les jeter à la Tamise. J'ai l'or; peu m'importe que la chose soit découverte! Je vais passer l'eau et me réfugier dans quelque sanctuaire.

Il sort.

SCÈNE XVI.

[Devant l'abbaye de Feversham.]

Entrent le MAIRE, puis MOSBY, ALICE, FRANCKLIN, MICHEL et SUZANNE, gardés par le guet.

LE MAIRE.

— Voyez, mistress Arden! Là gît votre mari. — Confessez cet horrible crime et repentez-vous.

ALICE, *se penchant sur le cadavre.*

— Arden ! cher mari !... Que dirai-je? — Plus j'invoque son nom, plus son corps saigne ! — Ce sang me condamne, et tout en jaillissant, — il parle et me demande pourquoi j'ai fait cela... (17) — Pardonne-moi, Arden, je me repens à présent; — et, si ma mort pouvait empêcher la tienne, tu ne mourrais pas. — Lève-toi, cher Arden, et jouis de ton amour, — et ne fronce pas le sourcil, quand nous nous rencontrerons au ciel. — Si je ne t'ai pas aimé sur la terre, au ciel je t'aimerai.

LE MAIRE.

— Parle, Mosby. Qu'est-ce qui t'a poussé à l'assassiner?

FRANCKLIN.

— N'étudie pas ta réponse, ne baisse pas les yeux ! — Sa bourse et sa ceinture, trouvés au chevet de ton lit, — attestent suffisamment que tu as commis le crime. — Il est inutile de jurer le contraire.

MOSBY.

— J'ai soudoyé deux bandits, Blackwill et Shakebag, — et à nous trois nous avons commis ce meurtre. — Mais pourquoi nous arrêter ici? Ordonnez qu'on m'emmène.

FRANCKLIN.

Ces misérables n'échapperont pas. — Je vais à Londres chercher un mandat du conseil — pour les appréhender.

Ils sortent.

SCÈNE XVII.

[Le bord de la mer.]

Entre BLACKWILL.

BLACKWILL.

— J'ai ouï dire que Shakebag s'est réfugié dans un sanctuaire; — mais moi, je suis tellement poursuivi par la clameur publique, — pour mes menus larcins, — que je ne puis trouver asile dans aucun sanctuaire. — Il faut donc que je me jette dans quelque bateau à huîtres — et que je tâche d'être pris à bord de quelque galiote — pour gagner Flessingue. Impossible de rester ici. — A Sittingburn, les gens du guet ont failli me prendre; — si je ne m'étais couvert la tête de mon bouclier — et si je n'avais pas forcé leurs rangs à tout risque, — je suis sûr que je n'aurais jamais dépassé cette place; — car le constable avait vingt mandats pour m'appréhender; — et, de plus, je l'avais volé, lui et son domestique, une fois, à Gadshill. — Angleterre, adieu! Je pars pour Flessingue.

Il sort.

SCÈNE XVIII.

[Feversham. — Une salle de justice.]

Entrent LE MAIRE, puis MOSBY, ALICE, MICHEL, SUZANNE et BRADSHAW, conduits par le guet.

LE MAIRE, aux gens du guet.

— Allons, dépêchez-vous d'amener les prisonniers.

BRADSHAW.

— Mistress Arden, vous allez paraître devant Dieu, — et je suis, de par la loi, condamné à mort — pour une lettre que j'ai apportée de la part de maître Greene. — Je vous le demande, mistress Arden, dites la vérité. — Étais-je, oui ou non, dans la confidence de votre projet?

ALICE.

— Que puis-je dire? Vous m'avez, en effet, apporté cette lettre; — mais j'ose jurer que vous n'en connaissiez pas le contenu... — Cessez maintenant de me troubler avec les choses de ce monde, — et laissez-moi songer au Christ, mon sauveur, — dont le sang doit me laver du sang que j'ai versé.

MOSBY.

— Combien de temps vivrai-je donc dans cet enfer de souffrance? — Enlevez-moi loin de cette prostituée.

ALICE.

— Prostituée! ah! sans toi, je ne l'eusse jamais été. — Quand les hommes ont occasion de nous parler d'amour, — que ne peuvent leurs serments et leurs protestations! — J'étais trop jeune pour sonder ton infamie, — mais maintenant je la reconnais, et je me repens trop tard.

SUZANNE, à Mosby.

— Ah! cher frère, pourquoi faut-il que je meure? — Je n'ai rien su du crime avant qu'il fût commis.

MOSBY, à Suzanne.

— Je suis plus affligé pour toi que pour moi-même. — Qu'il te suffise de savoir que je ne puis te sauver désormais.

MICHEL, à Suzanne.

— Si votre frère et ma maîtresse — ne vous avaient pas promise à moi pour femme, — je n'aurais jamais donné mon consentement à cette horrible action.

LE MAIRE.

— Cessez maintenant de vous accuser les uns les autres,

— et écoutez l'arrêt que je vais prononcer : — que Mosby et sa sœur soient emmenés immédiatement à Londres — pour être exécutés dans Smithfield. — Que mistress Arden soit conduite à Cantorbéry, — où, suivant la sentence, elle doit être brûlée. — Michel et Bradshaw devront subir la mort à Feversham.

ALICE.

— Que ma mort expie toutes mes fautes!

MOSBY.

— Malédiction sur les femmes! Ce sera mon refrain; — mais emmenez-moi d'ici, car j'ai vécu trop longtemps.

SUZANNE.

— Puisqu'il n'y a plus d'espoir sur la terre, mon espoir est dans le ciel.

MICHEL.

— Ma foi! tout m'est égal, puisque je meurs avec Suzanne.

BRADSHAW.

— Que mon sang retombe sur la tête de celui qui a prononcé la sentence!

LE MAIRE.

— Que tous soient exécutés au plûs vite.

Ils sortent.

ÉPILOGUE.

Entre FRANCKLIN.

FRANCKLIN.

— Ainsi vous avez vu la véridique histoire de la mort d'Arden. — Quant aux bandits Shakebag et Blackwill, — le premier s'est réfugié dans un sanctuaire, et, ayant été attiré au dehors, — a été tué dans Southwark, comme il se rendait — à Greenwich, résidence du lord Protecteur. — Blackwill a été brûlé sur un bûcher à Flessingue. — Greene a été pendu

à Ospringe, dans le Kent. — Le peintre s'est enfui, et nous ne savons comment il est mort. — Mais ceci surtout est à remarquer : — le cadavre d'Arden a été trouvé dans le champ même — qu'il avait extorqué à Reed par force et par violence. — L'empreinte de son corps se voyait encore sur le gazon, — plus de deux ans après l'accomplissement du crime. — Messieurs, nous espérons que vous serez indulgents pour cette tragédie toute nue, — qu'on n'a surchargée d'aucun ornement raffiné, — pour la rendre agréable à l'oreille ou à l'œil. — Car la simple vérité charme suffisamment, — sans avoir besoin du lustre des attraits empruntés.

FIN D'ARDEN DE FEVERSHAM.

NOTES

SUR

PÉRICLÈS, ÉDOUARD III ET ARDEN DE FEVERSHAM.

---

(1) « Pentapolis est une ville imaginaire dont le nom paraît être emprunté à quelque roman. L'histoire nous signale dans l'Afrique ancienne une association de cinq cités, appelée la Pentapole, et c'est sans doute cette association qui a été transformée en une capitale unique par la fantaisie du romancier. » — *Steevens.*

(2) « Autrefois, en Angleterre, à l'époque de Christmas, les plats servis à table étaient généralement garnis de romarins et de feuilles de laurier. L'entremetteur entend reprocher ici à Marina son ostentation de vertu. » — *Steevens.*

(3) Cette raillerie de Warwick rappelle le sarcasme adressé par Faulconbridge au duc d'Autriche dans *le Roi Jean.*

« Tu portes une peau de lion! Ote-la par pudeur, et suspends une peau de veau à ces lâches épaules. »

(4) Extrait des chroniques de Froissart :

CHAPITRE CLXVI.

Comment le roi d'Angleterre vint atout son ost devant Salisbury cuidant trouver le roi d'Écosse, et comment ledit roi fut surpris de l'amour à la comtesse de Salisbury.

Ce jour même que le roi David et les Ecossois se départirent

au matin de devant le châtel de Salisbury, vint le roi Edouard à (avec) tout son ost, à heure de midi, en la place où le roi d'Ecosse avoit logé et fut moult courroucé quand il ne le trouva, car bien volontiers se fût combattu à lui.

Il étoit venu en si grand'hâte que ses gens et ses chevaux étoient durement travaillés. Si commanda que chacun se logeât là endroit, car il vouloit aller voir le châtel et la gentil dame qui laiens (dedans) étoit; car il ne l'avoit vue puis (depuis) les noces dont étoit elle mariée.

Ainsi fut fait que commandé fut : chacun s'alla loger ainsi qu'il put et reposer qui voulut.

Sitôt comme le roi Edouard fut désarmé, il prit jusques à dix ou douze chevaliers, et s'en alla vers le châtel pour saluer la comtesse de Salisbury, et pour voir la manière des assauts que les Ecossois avoient faits, et des défenses que ceux du châtel avoient faites à l'encontre.

Sitôt que la dame de Salisbury sut le roi venant, elle fit ouvrir toutes les portes, et vint hors si richement vêtue et atournée, que chacun s'en émerveilloit et ne se pouvoit tenir de la regarder et de remirer à la grand'noblesse de la dame, avec la grand'beauté et le gracieux maintien qu'elle avoit. Quand elle fut venue jusques au roi, elle s'inclina jusques à terre contre lui, en le regraciant (remerciant) de la grâce et du secours que fait lui avoit; et l'emmena au châtel pour le fêter et honorer, comme celle qui très-bien le savoit faire.

Chacun la regardoit à merveille, et le roi même ne se put tenir de la regarder, et bien lui étoit avis qu'oncques n'avoit vue si noble, si frique (fraîche), ni si belle de li (qu'elle). Si le férit tantôt une étincelle de fine amour au cœur que madame Vénus lui envoya par Cupido le dieu d'amour, et qui lui dura par longtemps, car bien lui sembloit que au monde n'avoit dame que tant fit à aimer comme elle.

Si entrèrent au châtel main à main, et le mena la dame premier en la salle, et puis en sa chambre, qui étoit si noblement parée comme à lui afféroit (appartenoit); et toujours regardoit le roi la gentil dame, si ardemment qu'elle en devenoit toute honteuse et abaubie (ébaubie). Quand il l'eut grand'pièce regardée,

il alla à une fenêtre pour s'appuyer, et commença fortement à penser. La dame, qui à ce point ne pensoit, alla les autres seigneurs et chevaliers fêter et saluer moult grandement et à point, ainsi qu'elle savoit bien faire, chacun selon son état; et puis commanda à appareiller le dîner; et quand temps seroit, mettre les tables, et la salle parer et ordonner.

Chapitre CLXVI.

Comment le roi Edouard dit à la comtesse qu'il convenoit qu'il fût d'elle aimé, dont elle fut fortement ébahie.

Quand la dame eut devisé et commandé à ses gens tout ce que bon lui sembla, elle s'en revint, à chère lie, devers le roi, qui encore pensoit et musoit (rêvoit) fortement; et lui dit :

— Cher sire, pourquoi pensez-vous si fort? Tant penser n'affiert (appartient) pas à vous, ce m'est avis, sauve votre grâce : ains (mais) dussiez faire fête et joie et bonne chère, quand vous avez enchassé vos ennemis, qui ne vous ont osé attendre, et dussiez les autres laisser penser du remenant (reste).

Le roi répondit et dit :

— Ha! chère dame, sachez que puis (depuis) que j'entrai céans m'est un songe survenu, de quoi je ne me prenois pas garde : si m'y convient penser, et ne sais qu'advenir m'en pourra : mais je n'en puis mon cœur ôter.

— Cher sire, ce dit la dame, vous dussiez toujours faire bonne chère pour vos gens conforter, et laisser penser et le muser. Dieu vous a si bien aidé jusques à maintenant en toutes vos besognes, et donné si grand'grâce que vous êtes le plus douté (redouté et honoré prince des chrétiens; et si le roi d'Ecosse vous a fait dépit et dommage, vous le pourrez bien amender quand vous voudrez, ainsi que autrefois avez fait. Si laisser le muser et venez en la salle, s'il vous plaît, delez (près de) vos chevaliers : tantôt sera prêt pour dîner.

— Ha! ma chère dame, autre chose me touche et gît en mon cœur que vous ne pensez; car certainement le doux maintien, le parfait sens, et la grand'noblesse, la grâce et la fine beauté que j'ai vu et trouvé en vous m'ont si surpris et entrepris, qu'il con-

vient que je sois de vous aimé; car nul escondit (refus) ne m'en pourroit ôter.

La gentil dame fut adonc durement ébahie, et dit :

— Ha! très-cher sire, ne me veuillez moquer, essayer, ni tenter : je ne pourrois cuider (croire) ni penser que ce fut acertes (sérieux) que vous dites, ni que si noble, ni si gentil prince que vous êtes dut quérir tour ni penser pour déshonorer moi et mon mari, qui est si vaillant chevalier, et qui tant vous a servi que vous savez, et encore est pour vous emprisonné. Certes vous seriez de tel cas peu prisé, et amendé : certes telle pensée oncques ne me vint en cœur, ni jà ny tiendra, si Dieu plait pour homme qui soit né; et, si je le faisois, vous m'en devriez blâmer, non pas blâmer seulement, mais mon corps justicier et démembrer, pour donner exemple aux autres d'être loyales à leurs maris.

Chapitre CLXVII.

Comment le roi d'Angleterre s'assit au dîner tout pensif dont ses gens étoient fortement émerveillés.

Adonc se partit la gentil dame, et laissa le roi durement ébahi, et s'en revint en la salle pour faire hâter le dîner, et puis s'en retourna au roi, et emmena de ses chevaliers, et lui dit :

— Sire, venez en la salle, les chevaliers vous attendent pour laver; car ils ont trop jeûné; aussi avez-vous.

Le roi se partit de la chambre, et s'en alla en la salle à ce mot et lava, et puis s'assit entre les chevaliers au dîner, et la dame aussi.

Mais le roi y dîna petit, car autre chose lui touchoit que boire et manger; et ne fit oncques à ce dîner fort que penser; et à la fois, quand il osoit la dame et son maintien regarder, il jetoit les yeux cette part. De quoi toutes gens avoient grand'merveille, car il n'en étoit point accoutumé, ni oncques en tel point ne l'avoient vu; ains (mais) cuidoient les aucuns que ce fut pour les Ecossois qui lui étoient échappés. Mais autre chose lui touchoit, et lui étoit si fermement et en telle forme entrée au cœur, que oncques n'en put issir (sortir) de grand temps, pour escondite (refus) que

la dame en put et sut faire. Mais en fut toujours depuis plus lié, plus gai et plus joli (joyeux); et en fit plusieurs belles fêtes, grand'assemblées de seigneurs, de dames et de demoiselles, tout pour l'amour de ladite comtesse de Salisbury.

Chapitre CLXVIII.

Comment le roi d'Angleterre prit congé de la comtesse de Salisbury et s'en alla après les Ecossois; et des paroles qui furent entre elle et ledit roi.

Toutes voies le roi anglois demeura tout celui jour au châtel, en grands pensées et à grand'mésaise de cœur, car il ne savoit que faire. Aucune fois se ravisoit; car honneur et loyauté lui défendoit de mettre son cœur en telle fausseté pour déshonorer si vaillant dame, et si loyal chevalier, comme son mari étoit, qui loyalement l'avoit toudis (toujours) servi. D'autre part, amour le contraignoit si fort que elle vainquoit et surmontoit honneur et loyauté.

Ainsi se débatit en lui le roi tout le jour et toute la nuit. Au matin se leva et fit tout son ost (armée) déloger et aller après les Ecossois, pour eux suivre et chasser hors de son royaume; puis prit congé à la dame, en disant : — Ma chère dame, à Dieu vous recommande jusques au revenir : si vous prie que vous veuillez aviser et autrement être conseillée que vous ne m'avez dit.

— Cher sire, répondit la dame, le père glorieux vous veuille conduire et ôter de mauvaise et vilaine pensée et déshonorable; car je suis et serai toujours appareillée de vous servir à votre honneur et à la moye (mienne).

Adonc se partit le roi tout confus et abaubi. Si s'en alla atout (avec) son ost après les Ecossois.

(5) *Je suis réveillé de ce songe insensé*, dit Édouard III. Henry V, congédiant Falstaff après son avènement au trône, compare également à un mauvais rêve sa liaison avec le gros chevalier, et déclare qu'étant éveillé, il méprise son rêve.

(6) De même, dans les *Joyeuses épouses de Windsor*, Sha-

kespeare qualifie d'ivrognes les compatriotes de Rubens. Mistress Page, recevant la déclaration d'amour de Falstaff, s'écrie : What an unweighed behaviour hath *this flemish drunkard* pick'sd out of my conversation? Quel trait de légèreté *cet ivrogne flamand* a-t-il pu saisir dans ma conversation? » — *Scène IV.*

(7) *The map of infamy*, la mappemonde de l'infamie. Shakespeare emploie, dans *Titus Andronicus*, une expression analogue. A la scène VI, Marcus dit à Lavinia : — « O toi, mappemonde de malheur, qui t'exprimes ainsi par signe! — Thou, map of woe, that thus dost talk by signs! »

(8) CHAPITRE CCXC.

Comment ceux de la bataille au prince de Galles envoyèrent au roi d'Angleterre pour avoir secours; et comment le roi leur répondit.

Et adonc le comte de Northampton et le comte d'Arundel, qui gouvernoient la seconde bataille et se tenoient sur aile, vinrent rafraîchir la bataille dudit prince de Galles, et bien en étoit besoin; car autrement elle eût eu à faire; et, pour le péril où ceux qui gouvernoient et servoient le prince se veoient (voyoient), ils envoyèrent un chevalier de leur conroy (rang) devers le roi d'Angleterre, qui se tenoit plus à mont sur la motte d'un moulin à vent, pour avoir aide.

Si dit le chevalier, quand il fut venu jusques au roi : — Monseigneur, le comte de Warwick, le comte de Kenfort et messire Regnault de Cobham, qui sont de-les (près) le prince votre fils, ont grandement à faire, et les combattent les François moult aigrement, pourquoi ils vous prient que vous et votre bataille les venez conforter et aider à ôter de ce péril, car si cet effort monteplie (multiplie) longuement et s'efforce ainsi, ils se doutent (craignent) que votre fils n'ait beaucoup à faire.

Lors répondit le roi et demanda au chevalier qui s'appeloit messire Thomas de Norwich :

— Messire Thomas, mon fils est-il mort, ou aterré (renversé), ou si blessé qu'il ne se puisse aider?

Cil (celui-ci) répondit :

— Nennin, monseigneur, si Dieu plaît; mais il est en dur parti d'armes; si auroit bien mestier (besoin) de votre aide.

— Messire Thomas, dit le roi, or retournez devers lui et devers ceux qui ci vous ont envoyé et leur dites, de par moi, qu'ils ne m'envoyent meshuy (maintenant) requerre (chercher) pour aventure qui leur advienne, tant que mon fils soit en vie; et leur dites que je leur mande qu'ils laissent à l'enfant gagner ses éperons; car je veux, si Dieu l'a ordonné, que la journée soit sienne, et que l'honneur lui en demeure et à ceux en quelle charge je l'ai baillé.

Sur ces paroles retourna le chevalier à ses maîtres et leur recorda ce que vous avez ouï; laquelle réponse les encouragea grandement, et se reprirent en eux-mêmes de ce qu'ils avoient là envoyé. Si furent meilleurs chevaliers que devant, et y firent plusieurs grands appertises d'armes, ainsi qu'il apparut, car la place leur demeura à leur honneur.

Chroniques de Froissart.

(9) Dans *Mesure pour mesure*, nous retrouvons la même pensée. Le duc, s'adressant à la vie, lui dit : « Tu es le jouet de la mort; car tu t'évertues à la fuir, et tu ne cesses de courir vers elle. »

Thou art Death's fool,
For him thou labour'st by thy flight to run,
And yet run'st toward him still.

(10) *And Kings approach the nearest unto God,*
By giving life and safety unto men.

Ces deux vers traduisent presque littéralement cette phrase de Cicéron (*Pro Ligario*) : « Homines enim ad deos nulla re propius accedunt, quàm salutem hominibus dando. » La même idée est exprimée avec un tour différent à la scène II de *Titus Andronicus :* Tamora dit à Titus : « Veux-tu te rapprocher de la nature des dieux? Rapproche-toi d'eux en étant clément. »

CHAPITRE CCCVII.

Comment la reine d'Angleterre manda à l'écuyer qui avait pris le roi d'Ecosse, qu'il le lui amenât, lequel répondit qu'il ne le rendroit fors qu'au roi son seigneur.

Lors demanda la reine que le roi d'Ecosse étoit devenu. On lui répondit que un écuyer d'Angleterre, qui s'appeloit Jean de Copland, l'avait pris et mené avec lui, mais on ne lui savoit dire où, ni quel part. Dont eut la reine conseil qu'elle écriroit devers ledit écuyer et lui manderoit tout acertes (sérieusement), qu'il lui amenât son prisonnier, le roi d'Ecosse, et que pas bien à point n'avoit fait, ni au gré de li (elle), quand ainsi l'avoit mené hors des autres et sans congé. Ces lettres furent écrites et envoyées par un chevalier de madame la reine. Entrementes (pendant) que ledit chevalier fit son message, s'ordonnèrent les Anglois et se tinrent tout le jour sur la place que gagnée avoient vaillamment.. Or vous parlerons de Jean de Copland, comment il répondit aux lettres et au message que madame la reine d'Angleterre lui envoya. C'étoit son intention que ledit roi d'Ecosse, son prisonnier, il ne rendroit à homme ni à femme, fors à son seigneur le roi d'Angleterre, et que on fut tout asseur (assuré) de lui, car il le pensoit si bien à garder, qu'il en rendroit bon compte.

Madame d'Angleterre à cette fois n'en put avoir autre chose, et ne se tint pas pour bien contente de l'écuyer; et fit tantôt lettres écrire et sceller, et les envoya à son cher seigneur, le roi d'Angleterre, qui séoit devant Calais. Par ces lettres fut le roi tout informé de tout l'état d'Angleterre et de la prise du roi David d'Ecosse. Si eut grand'joie en soi-même de la belle fortune que Dieu avoit envoyée à ses gens: si ordonna tantôt le roi d'aller quérir ce Jean de Copland, et le manda bien acertes (sérieusement) qu'il vînt parler à lui devant Calais. Quand Jean de Copland se vit mandé de son seigneur le roi d'Angleterre, si en fut tout réjoui, et obéit, et mit son prisonnier en bonnes gardes et sûres en un fort châtel sur la marche de Northumberland et de Galles (Galloway) et puis se mit en chemin parmi Angleterre et fit tant qu'il

vint à Douvres; et passa la mer, et vint devant Calais et au logis du roi.

CHAPITRE CCCVIII.

Comment ledit écuyer vint au mandement du roi d'Angleterre devant Calais, lequel le reçut à grand'joie, et comment il rendit le roi d'Ecosse à la reine d'Angleterre.

Quand le gentil roi d'Angleterre vit l'écuyer et il sut que c'étoit Jean de Copland, si lui fit grand'chère et le prit par la main, et lui dit :

— A bien vienne, mon écuyer, qui par sa vaillance a pris notre adversaire, le roi d'Ecosse.

— Monseigneur, dit Jean, qui se mit à un genou devant le roi, si Dieu m'a voulu consentir si grand'grâce que il m'a envoyé entre mes mains le roi d'Ecosse, et je l'aie conquis par bataille, on n'en doit pas avoir envie, ni rancune sur moi; car aussi bien peut Dieu envoyer sa grâce et sa fortune, quand il échet, à un pauvre écuyer que il fait à un grand seigneur; et, sire, ne me veuillez nul malgré si je ne le rendis tantôt à madame la reine, car je tiens de vous, et mon serment ai de vous et non de li (elle), fors tout à point.

Donc répondit le roi :

— Jean, nennin; le bon service que nous avez fait et la vaillance de vous vaut bien que vous soyez excusé de toutes choses; et honnis soient tous ceux qui sur vous ont envie. Jean, je vous dirai que vous ferez ; vous parti de ci, retournerez en votre maison et prendrez votre prisonnier et le menerez devers ma femme; et, en nom de rémunération, je vous donne et assigne, au plus près de votre hôtel que aviser et regarder on pourra, cinq cent livres à l'esterlin par an de revenue, et vous retiens écuyer de mon corps et de mon hôtel.

De ce don fut Jean moult réjoui, et en remercia grandement le roi, et le tiers jour s'en partit et retourna arrière en Angleterre; et exploita tant par ses journées qu'il vint chez soi. Si assembla ses amis et voisins et recorda tout ce qu'il avoit trouvé au roi, son seigneur, et le don que lui en avoit fait, et comment le roi vouloit

que le roi d'Ecosse fût mené par devers madame la reine, qui se tenoit encore en la cité de Berwick. Ceux qui là étoient furent tous appareillés d'aller avec Jean de Copland et lui faire compagnie; et emmenèrent le roi d'Ecosse jusques en la cité dessus dite. Si le présenta de par le roi d'Angleterre, ledit Jean à madame la reine, qui par avant en avoit été moult courroucée sur Jean; mais la paix en fut lors faite... Madame d'Angleterre, par le bon conseil de ses hommes, fit mettre au fort châtel de Londres le roi d'Ecosse, et puis entendit à ordonner ses besognes, ainsi que celle qui vouloit passer la mer et venir devant Calais, pour voir le roi son mari et le prince son fils.

(*Chronique de Froissart.*)

(12) Macbeth fait une réflexion analogue lorsqu'il dit après le meurtre de Banquo : « Je suis allé si loin dans le sang que j'aurais autant de peine à reculer qu'à avancer. »

(13) On se rappelle ici le sonnet XVII, adressé par Shakespeare à son infidèle maîtresse : « J'ai juré que tu étais blanche et cru que tu étais radieuse, toi qui es noire comme l'enfer et ténébreuse comme la nuit. »

(14) — *I am your beadsam, bound to pray for you.*

De même, dans les *Deux gentilshommes de Vérone*, Protée dit à Valentin :

Commend thy grievance to my holy prayers,
For I will be thy beadsman, Valentine.

« Recommande ton chagrin à mes saintes prières, car je serai ton aumonier, Valentin. »

(15) Pour apprécier cette plaisanterie du batelier, il faut se souvenir de ce que dit, dans la farce du *Songe d'une nuit d'été*, le personnage chargé de représenter la lune : « Tout ce que j'ai à vous apprendre est que cette lanterne est la lune; moi, je suis l'homme dans la lune, et ce fagot d'épines est mon fagot d'épines. »

(16) Shakespeare, dans le *Marchand de Venise*, rappelle ces amours de la chaste Diane :

« Paix ! la lune dort avec Endymion ! »

(17) C'était, au moyen âge, une opinion généralement accréditée que le corps d'une personne assassinée saignait de nouveau au contact ou à l'approche de l'assassin. Conformément à cette superstition, Shakespeare, dans *Richard III*, rouvre en présence de Glocester toutes les plaies du cadavre de Henry VI. Rappelons-nous la magnifique imprécation de lady Anne : « Oh ! messieurs, voyez, voyez ! les blessures de Henry mort ouvrent leurs bouches congelées et saignent de nouveau. Rougis, Richard, amas de noires difformités, car c'est ta présence qui aspire le sang de ces veines froides et vides où le sang n'est plus. Ton forfait, inhumain, monstrueux, provoque ce déluge monstrueux. O Dieu, qui fis ce sang, venge cette mort ! O terre, qui bois ce sang, venge cette mort. »

FIN DES NOTES.

APPENDICE.

CENT DIX-HUITIÈME HISTOIRE TRAGIQUE

DE BELLEFOREST.

Accidents divers advenus à Apollonie, roi des Tyriens : ses malheurs sur mer, ses pertes de femme et fille, et la fin heureuse de tous ensemble.

La cité de Tyr et royaume des Tyriens a été jadis si grande chose entre les Syrophénissiens, que les habitants de ce pays se sont vus fort longtemps maîtres de la mer, et ont tellement rôdé l'Asie, l'Afrique et l'Europe, qu'encore à présent reste la mémoire de leurs courses par écrit, et sait la postérité que Carthage et plusieurs bonnes villes d'Espagne, doivent aux Tyriens et aux Phéniciens leur origine, comme aussi la Grèce leur est redevable de la tant nécessaire connaissance des lettres, et des caractères des lettres desquelles ils usent. En ce pays Tyrien, régnait, dn temps des premiers successeurs d'Alexandre macédonien, surnommé le Grand, et surtout commandant en Asie, cet Antiochus qui fut dit Sauveur, et donna son nom à la cité

d'Antioche, bâtie par son père Séleucus, — un prince fort excellent, appelé Apollonie, autant vertueux que savant, et des plus rares et gentils princes qui fussent alors en la Grèce, ni en l'Asie. Lequel, ayant ouï parler de l'extrême beauté de la fille du roi Antiochus, et de la grande poursuite que plusieurs faisaient pour l'avoir en mariage, en devint extrêmement amoureux : et comme il fut en la première ardeur de son adolescence, il ne pensait aussi qu'aux moyens de parvenir à la jouissance de chose si rare, sans aviser au péril qui s'offrait par trop cuisant à ceux qui aspiraient aux noces de cette belle princesse, et lequel danger procédait de l'occasion que je vais vous décrire : on sait combien ces rois asiatiques, et ceux de Macédoine, ont été adonnés aux femmes, et le peu d'état qu'ils faisaient de s'accointer les dames de leur sang, ne se feignant d'épouser leurs propres sœurs et les épouses mêmes de leurs pères : or Antiochus étant conduit de pareille bonté, comme il fut veuf, il jetta impudiquement et détestablement les yeux sur sa fille au temps même qu'il était sur le point de lui choisir mari digne de la maison d'un si grand prince que lui, qui commandait sur la plus grande part de l'Asie. De ce regard lascif et avec les yeux, ce père maudit huma le poison d'amour ; il laissa cette volonté qu'il avait de marier sa fille, et se résolut d'en être lui-même l'amoureux, le mari, le père et le beau-père, tout ensemble. Et bien qu'au commencement il tâchât d'effacer ce furieux désir en son âme, si est ce que, l'objet d'une si grande beauté lui offusquant les rayons de l'honnêteté, il oublia le devoir du père, pour faire l'office, et état d'un amant furieux et transporté. Pour ce, un jour qu'il s'était plus arrêté que jamais sur ces desseins, et avait rêvé sur les perfections de celle que induement il aimait, s'en alla seul vers la chambre de sa fille, de laquelle il fit sortir tous ceux qui étaient dedans, feignant de lui vouloir communiquer quelque grand secret.

Les dames et damoiselles, qui n'eussent jamais pensé une telle déloyauté, ni si dénaturée volonté et lâche fait d'un père, s'en allèrent s'ébattre d'un et d'autre côté, laissant ce misérable couple enclos seul en une chambre, où la solitude, l'amour, la fureur et la beauté donnèrent moyen au père de mettre en exécution ce que si longuement il avait souhaité. Car, quelque résistance que la princesse lui sût et pût faire, et quoique avec plusieurs belles, saintes et naturelles raisons, elle s'efforçât de le détourner d'un forfait si méchant, et tant abhorré de tout le monde, si lui fut-il impossible d'apaiser et adoucir la furieuse rage du meurtrier de sa virginité : car il la força et viola avec autant d'impiété comme était obligé à chose contraire, et étant père, qui doit être soigneux de l'honneur et vertu de ses enfants, et pour être roi, l'office duquel l'oblige à punir les fautes si exécrables que celles qu'il venait de commettre. Dès qu'il eut fait son coup, il n'arrêta guère avec la violée, ains se retira aussitôt, mais non qu'il ne l'eût un peu consolée, et lui promit de la faire si grande qu'elle aurait occasion de se contenter. Et comme il voulut passer outre, voyant que la princesse s'enfuyait et tempêtait pour l'outrage enduré, il sortit la laissant avaler son courroux et colère. Sur ces entrefaites, voici entrer la dame d'honneur qui l'avait en charge, laquelle, voyant la fille toute échevelée, larmoyante et sanglante, fut toute effrayée et ne savait que penser, ains demeura longtemps immobile et sans dire un seul mot; enfin, prenant cœur, elle s'enquit de la princesse, d'où lui procédait une si grande tristesse.

— Ah! ma mère, dit la misérable fille, naguère que deux excellents noms ont été effacés et perdus en cette chambre.

— Qu'est cela? dit la nourrice, répondez, madame, et ne me célez rien, afin qu'à mon possible je puisse y donner quelque remède.

— Ah! m'amie, dit la fille, le fait est si déploré qu'il est hors de tout remède; d'autant qu'avant que d'être légitimement mariée, j'ai été honnie et souillée si exécrablement, que la seule mémoire du crime me fait hérisser les cheveux et souhaiter la mort.

— Et qui est celui, dit la dame, qui a osé attenter un fait si témérairement, sans craindre la fureur du roi, qui punira rigoureusement celui qui l'a commis. Madame, il ne faut tant se tourmenter, ains le faire entendre au roi monseiseigneur votre père.

— Ha, malheureuse que je suis! je n'ai plus de père, ce nom est perdu en mon endroit, et celui qui l'était est le même qui a souillé son sang, et perverti les lois de la nature. Et puisque le malheur est tel pour moi, et que l'infamie de la fille pourrait causer la ruine du père cruel, afin qu'aucun ne sache sa méchanceté, et que ce qu'il a injustement fait sur moi ne soit cause d'une juste ruine sur lui, il faut que je meure, et que cette main fasse sacrifice de moi-même aux ombres de la reine ma mère, à laquelle j'ai fait tort, quoique forcée, et à laquelle je ne peux satisfaire qu'en défaisant la plus triste et misérable princesse du monde.

Ce qu'ayant dit, elle met la main à un couteau qui était sur la table et s'en allait transpercer le cœur, si la dame d'honneur ne l'eût retenue et empêchée, en lui ôtant, la tançant et reprenant de cette furieuse et mal conseillée volonté, et la consolant, lui usa de ces paroles :

— Madame, puisque la chose est faite, le conseil en est pris, il n'y a plus moyen de la réparer qu'en la souffrant patiemment. Je confesse que c'est un grand forfait que celui que le roi a commis; mais quoi? L'amour est aveugle et ôte le jugement aux plus sages; joint que les rois ont des licences non permises à chacun. Prenez courage, et ne résistez au destin auquel les dieux mêmes sont assujettis, ains

obéissez au roi, et lui octroyez dorénavant de bon gré ce de quoi la force l'a fait naguère possesseur; car vous mourant, c'est sans doute que le roi ne vivrait longuement après vous, et ainsi vous seriez cause de la ruine d'une belle et heureuse monarchie, laquelle sera l'héritage des enfants qui sortiront de vous pour le repos de toute l'Asie.

Avec ces propos et plusieurs autres, cette mégère infernale sollicita cette pauvre dame à souffrir l'inceste, et à prendre plaisir au forfait plus nuisible que la mort qu'elle voulait se donner.

Cependant, ce détestable roi, pour mieux et plus longuement jouir de ses amours incestueuses, voyant que sa fille était de plusieurs demandée en mariage, et qu'honnêtement, et dans son déshonneur et scandale, il ne pouvait faire qu'il ne l'octroyât à quelqu'un, il s'avisa d'une ruse, qui fut telle, qu'il proposa aux amoureux poursuivants une question et énigme, avec telle condition que celui qui la résoudrait serait le mari de sa fille, mais y faillant, la tête y demeurerait pour gage. Quelque périlleuse et inique que pût être cette aventure, si est ce que la beauté et grâce de la princesse était si grande et excellente, que plusieurs grands princes et seigneurs hasardant leur vie, allaient la requérir; et ne pouvant résoudre la question (au moins le roi niant qu'ils y eussent donné atteinte), ils y laissaient la tête pour gage de la cruauté d'Antiochus. Or, comme plusieurs se refroidissaient de cette poursuite, voyant un édit si dénaturé, et l'exécution de celui-ci si farouche, voici que le prince tyrien Apollonie, se fiant en son grand savoir et subtilité, vint vers le roi, qui était son souverain, en Antioche, pour avoir son malheur en mariage. Le roi, qui avait aimé le père de cet adolescent, fut marri de le voir venir à sa mort certaine; et pour ce, lui demandant de l'état de ses parents, et celui-ci répondant qu'ils étaient décédés, lui dit : — Aussi ont-ils laissé le dernier de leur race en toi;

car je vois que tu viens demander celle qui sera cause de ta ruine.

— Si est-ce, dit Apollonie, sire, que je ne suis venu pour autre occasion que pour vous demander madame en mariage, laquelle étant issue de sang royal comme je suis, je peux justement requérir et sans mériter le titre de téméraire.

— C'est bien dit, répliqua le roi, mais ignorez-vous quelles sont les conditions de cette alliance?

— Entrant en votre palais, sire, dit l'adolescent, j'ai vu un tableau contenant votre arrêt et volonté en cette affaire; par ainsi, s'il plaît à votre majesté, proposez la question, et je m'efforcerai d'y satisfaire ou de passer sous la sévérité et rigueur de votre loi.

Antiochus, marri et irrité de cette réponse, lui dit : — Tu ne fis jamais folie qui te coutât si cher que celle-ci, et j'ai compassion de toi et de ta grande jeunesse; mais, puisque c'est toi qui poursuis ton désastre, je m'en lave les mains et me déclare innocent de ta ruine; et pour ce, voici mon énigme, et l'éclaircis, si tu ne veux perdre la vie :

De forfait agité, je cherche incessamment
De ma mère le fils, et le fils de ma femme;
Me repais de ma chair, dont je vis en tourment,
Et de plusieurs les corps en demeurent sans âme.

Apollonie, oyant ceci, fut étonné de prime face, et, se tirant un peu à part, ayant obtenu ce petit délai du tyran, il rêva si bien là-dessus, qu'il en trouva l'interprétation si manifeste, qu'il n'y fallait point autre OEdipus pour l'éclaircir. Ainsi, revenant vers le roi, lui dit : — Vraiment, sire, votre question vous touche de bien près; car le forfait vous bourrelle la conscience, et le reste du fait touchant à votre fille, ne faut chercher ailleurs que céans, ni le fils de votre mère, ni le beau-fils de votre femme.

Cette réponse étonna merveilleusement le père incestueux, lequel, se sentant pincer sans rire et craignant que sa méchanceté ne fût découverte, dit à Apollonie : — Mon gentilhomme, vous avez mal regardé à vous, et ne pouvez échapper de mort, n'ayant satisfait à ma demande; toutefois, pour l'amour de feu votre père, je vous ferai une grâce que je ne fis à aucun autre, qui est que je vous donne trente jours de délai pour mieux penser à ceci; et, trouvant le nœud de ma question, vous aurez ma fille en mariage; mais, y faillant, assurez-vous que vous mourrez, suivant la rigueur de l'édit.

Le prince, qui s'assurait d'avoir touché au but et gratté le roi au point où il ne se démangeait, vit aussitôt que sa vie était mal assurée près un homme forcené de fol amour; et, pour ce, prenant congé du tyran, monta sur mer et se retira en son pays, avec intention de s'en aller si loin qu'Antiochus n'orrait rien de lui et ne pourrait l'accabler, comme il s'assurait qu'il y ferait ses efforts. Et n'était vain son pensement, car à peine fut-il à demi-chemin, que le roi envoya un des principaux de sa maison, auquel il avait confié le secret de son inceste, et auquel il communiqua ce qui s'était passé entre lui et Apollonie; à cette cause, lui commanda de le poursuivre et le faire mourir à quelque prix que ce fût, ou de fer, ou par poison. Le courtisan, aussi homme de bien que son maître, s'armant de tout ce qui lui faisait besoin, à savoir du poison pour donner à Apollonie, et de l'argent à foison pour corrompre ses domestiques, s'en vint à Tyr, pensant y trouver le prince et le faire dépêcher, sous prétexte d'être là venu pour traiter le mariage que ce prince avait poursuivi. Mais Apollonie, qui n'ignorait pas combien sont longues les mains des rois, se résolut aussi de s'en aller le plus tôt qu'il lui serait possible, afin que le roi d'Asie ne vomît à Tyr sur lui ce courroux qu'il couvait dès la cité d'Antioche.

Ainsi le prince de Tyr arma quelques vaisseaux, y mit plusieurs milliers de muids de blé, de l'or et de l'argent, et des joyaux en grande abondance, et partit un soir bien tard, non sans le grand étonnement et douleur de ses sujets, qui l'aimaient surtout à cause de ses louables et rares vertus, et ne savaient rien de l'occasion de ce départ si soudain, qu'ils eussent empêché aux dépens de leur vie, et en peine de se révolter contre le monarque de Syrie. Le capitaine duquel, étant arrivé à Tyr, fut étonné voyant le deuil que chacun démenait pour le départ de leur seigneur, et duquel aucun n'avait rien d'assuré, ains le tenaient tous pour perdu, et étaient sans nulle espérance de jamais le revoir. A cette cause, s'en retournant vers le roi son maître, lui fit entendre le succès de ceci, qui fut très-agréable à Antiochus, comme un vrai moyen de couvrir son forfait, quand bien Apollonie le déclarerait, en tant qu'il ne serait pas cru, puisqu'ayant éclairci le doute, il s'était absenté ainsi de son pays, et avait quitté sa seigneurie. Pour ce, le roi confisqua et corps et bien d'Apollonie, proposant le prix de cinquante talents d'or à quiconque lui amènerait Apollonie vif, et cent à celui qui lui apporterait la tête.

Ce fut lors que le salut de ce jeune prince fut en hazard, d'autant que, la convoitise du gain aiguillonnant les cœurs humains, il n'y avait ami, ni ennemi, qui n'aimât mieux cette belle somme de deniers que la prospérité d'Apollonie. Il n'y eut ville, château, bourg, village, pays, province, région, bois, ni montagne en Tyr, Sidon et Syrie, et lieux voisins, qui ne fût recherchée ; mais on n'en ouït aucune nouvelle. La mer fut couverte de vaisseaux, mais on avait tant tardé à dresser l'appareil des flottes, qu'Apollonie eut beau moyen de se sauver et éviter leur furie, et parvint au pays de Tharse, dit de la capitale cité d'iceluy, assise en la Cilicie. Étant à Tharse, ignorant l'édit de son bannissement et proscription, voici, comme il se promenait sur le port,

qu'un de ses citoyens et sujets, le reconnaissant, vint lui faire la révérence, puis lui déclara le prix établi pour la délivrance de sa tête, ou morte, ou vive, au tyran Antiochus, le priant de se tenir sur ses gardes et se communiquer à peu de gens, étant impossible que, s'il allait et venait, quelqu'un ne le connût et qu'ainsi il ne fût livré à son adversaire. Ce qu'ayant dit, il se retira soudainement, laissant son prince effrayé de l'édit publié contre sa tête. Apollonie tout sur l'heure rencontra un des seigneurs de la cité de Tharse, appelé Stragulion, lequel avait été grand ami de son père, et qui était aussi de sa connaissance; auquel s'adressant, et le saluant et lui ayant fait récit de son désastre, de sa proscription, et de la cause de celle, et de la grande injustice du roi syrien, le pria par même moyen de faire tant qu'il pût être en sûreté en cette ville, vu mêmement qu'elle n'était point de la sujétion ni appartenance de son adversaire.

— Monsieur, dit Stragulion, à la mienne volonté que la puissance correspondît à l'affection ; car vous pouvez vous assurer que les Tharsiens s'estimeraient bien heureux de vous secourir et loger en votre si urgente affaire ; mais nous ayant grand train, et cette région étant assaillie d'une extrême famine, telle que les pauvres citoyens ne voient aucun espoir de salut, ne sachant d'où prendre vivres pour leur nourriture, et comment serait-il possible qu'ils fournissent à votre maison, et que vous fussiez ici traité selon votre état et mérite.

Or disait-il ces paroles en soupirant et épandant larmes infinies, et pour la misère de ses concitoyens, et pour ne pouvoir gratifier Apollonie de ce qu'il requérait en une si urgente nécessité. Apollonie, d'une face gaie et riante, lui dit : — Eh quoi ! seigneur Stragulion, n'y a-t-il autre obstacle qui empêche que les Tharsiens ne reçoivent le prince de Tyr, sinon le défaut de vivres?... Mon ami, essuyez ces

larmes, qui vous arrosent la face, et chassez la tristesse de votre cœur; car je ne suis arrivé ici les mains vides, ains semble que les dieux m'aient inspiré pour le salut de cette cité, d'aborder en son havre, où j'ai conduit cent mille mesures de blé, lesquelles j'élargirai à vos citoyens, pourvu que loyalement ils cèlent ma fuite, et qu'ils ne me livrent point à mon adversaire.

Cette nouvelle fut si plaisante à Stragulion, qu'il voulut s'agenouiller devant Apollonie pour le remercier; mais il l'empêcha. Au reste, il l'assura que, s'il les délivrait de la famine, non-seulement ils le céleraient en leur ville, ains, si le roi de Syrie voulait le poursuivre, ils le défendraient à main-forte jusqu'au dernier soupir de leur vie. Ce fut lors qu'Apollonie est logé, traité et caressé, et par Stragulion, et par les Tharsiens, auxquels il fait entendre son fait et les causes de sa fuite, les priant de le sauver et défendre, ajoutant qu'en récompense de cette faveur, il leur donnerait cent mille mesures de blé. Non-seulement fut Apollonie reçu par les Tharsiens, ains lui jurèrent tous en l'assemblée commune de plutôt mourir qu'endurer que mal aucun advînt à celui qui leur conservait si libéralement la vie.

Voyez ici Apollonie, au milieu de son désastre, jouir de tout aise, aimé et honoré de chacun, ne craignant personne et faisant peu de compte des menaces et menées du roi Antiochus, voire ne se souciant plus que de se donner du bon temps, d'étudier, courir en la stade à la façon ancienne des Grecs, lutter, sauter, aller à la chasse, piquer chevaux, faire la musique et s'exercer à tout ce qui est séant à la noblesse. Stragulion, qui aimait Apollonie autant que soi-même, pour lui donner plus de plaisir, lui dit que la cité des Cyrénéens était la plus gentille, et courtoise de tout le pays, et où les études florissaient autant et plus qu'en Grèce, et la noblesse y étant beaucoup plus gaillarde et compagnable, beaucoup plus que celle de Tharse, enflamma

tellement le désir de ce prince, qu'il se résolut de faire ce voyage. Ainsi, prenant congé de ses bons hôtes et amis les Tharsiens, met tout son avoir sur ses vaisseaux, et venant à la mer conduit de tous les seigneurs de la ville, qui, par leurs larmes, et témoignèrent leur bonne affection envers lui, et semblèrent présager l'infortune qui l'assaillit bientôt. Le prince tyrien, après avoir navigué quelques jours, ayant vent à souhait, vit le ciel obscurcir, les nuages courir d'une part et d'autre, et les poissons, faisant carrière par la mer, donner signification d'une horrible tempête. Laquelle le vint étonner de telle sorte, que les vents contraires et combattants poussaient la nef tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et le bruit effroyable des vagues enflées et pleines de ce divorce des prisonniers d'Éole étonnant les pilotes, n'y eut mât qui ne fût rompu, ni antenne qu'on ne vît brisée, et enfin la nef, ayant rencontré un écueil, fut mise en pièces. Tous furent submergés, et leur avoir perdu ; le seul Apollonie, se sauvant sur un ais, fut porté et poussé demi-mort, par la force des flots, sur le port de la cité de Cyrène, où il avait délibéré de surgir lorsqu'il partit de Tharse, mais non en si pauvre équipage. Voyez là le second assaut de la fortune, donné plus furieux que le premier à Apollonie, lequel se voyant seul sur la grève, ayant vomi l'eau salée de laquelle il avait bu plus que de son saoul, et contemplant la mer coie, laquelle naguère il avait expérimentée si farouche, se mit à dire en soupirant : — Ha ! Neptune, voleur cruel de l'Océan, et l'abuseur des hommes, trompeur des innocents, et le larron inique de nos richesses, que tu m'as à présent été plus cruel que le roi de Syrie ! A la mienne volonté que tu m'eusses ravi la vie, aussi bien que les biens ; et que ferai-je? et à qui pourrai-je m'adresser étant nu, pauvre et destitué de tout moyen, secours et connaissance?

Comme il se plaignait en cette manière, il vit venir vers lui un pêcheur pauvrement vêtu, et puissant de corps, à

de pêcheur, voici entrer le gentilhomme venant de la part du roi, qui, l'ayant contemplé, fut faire son rapport que celui qui avait lutté contre lui était étranger, naufragé et échappé nu de la tempête de la mer. Archestrate, prince gracieux et débonnaire, et qui n'ignorait pas quels sont les assauts de la fortune et à quelles infortunes sont sujets ceux qui naviguent, tant grands puissent-ils être, se douta que ce ne fût quelque grand seigneur, voyant son adresse et gentillesse, et pour ce, commanda à son homme qu'il fût le quérir, et lui apportât des habits honnêtes, s'assurant que l'étranger, étant homme de haut cœur, ne voudrait jamais, si mal équipé qu'il était, se présenter au banquet solennel d'un grand prince. Et, de fait, Apollonie refusa de venir vêtu de la mante du pêcheur, laquelle, étant revêtu à neuf, il fit garder, pour souvenance de son malheur et de la courtoisie que le pêcheur, son hôte, lui avait fait. Cet habit donna une telle grâce au prince tyrien, que, dès qu'il entra en salle, il n'y eut pas un qui ne le priât et ne jugeât à son port, et façon et contenance, qu'il devait être sorti de quelque maison illustre. A cette cause, le seigneur cyrénéen le fit asseoir, au lieu le plus honorable, près sa personne, où il fut servi somptueusement et caressé de toute la noblesse. Mais ces pompes, magnificences et somptuosités de festin, au lieu de le réjouir, lui donnèrent un tel sursaut et renouvelèrent tellement son angoisse, qu'assailli d'extrême douleur pour la souvenance de son aise passé, et du malheur présent, que ne pouvant boire ni manger, et ayant le cœur saisi, enfin il évapora cette fumée de tristesse par une grande effusion de larmes, lui coulant le long de sa face.

Or, avait ce roi une fille portant le nom même du père, à savoir Archestrate, belle en perfection, gracieuse, honnête, courtoise et vertueuse, et, ce qui la rendait admirée de chacun, une des plus savantes de son temps. Cette damoi-

selle, entrant en salle et ayant fait la révérence, se mit à caresser les assistants, entre lesquels, contemplant l'inconnu Apollonie assis si près du roi et celui-ci tant mélancolique, s'enquit du roi même qui était celui à qui il faisait tant d'honneur, et d'où était causée cette sienne douleur.

— M'amie, dit le père, nous sommes en pareil souci que vous touchant cet étranger qui est échappé du naufrage et que j'ai appelé au souper, pour ce qu'il a emporté l'honneur aux jeux cet après-dîner; par ainsi, c'est à vous de savoir de lui son état, et pays, et l'occasion de cette sienne mélancolie, laquelle, connue, ce sera encore en vous, car ainsi le veux-je, de lui user de grâce et libérale courtoisié.

La fille, rougissant de honte vertueuse, fit une grande révérence à son père, puis, s'adressant à Apollonie, sans le regarder que par fois et avec une crainte virginale, lui dit amiablement :

— Voyant cette votre face, quoique triste, ayant ne sais quoi de grand et généreux, je ne puis croire autrement, sinon que vous êtes issu de grand lieu et vraiment gentilhomme. A cette cause, vous ferez chose agréable au roi mon seigneur et père, et à moi grande faveur, si, nous disant votre nom et condition, nous faites encore certains de votre désastre !

— Madame, dit alors Apollonie en pleurant, vous voyez ici devant vous Apollonie, prince de Tyr, banni et confisqué par l'iniquité des édits du roi d'Antioche, et non pour autre occasion que pour ce que je poursuivais sa fille, (ou pour mieux et plus véritablement parler), sa concubine, en mariage ; car, bien que j'eusse interprété au vrai la question et énigme qu'il avait proposée à ceux qui amouracheraient sa fille-épouse, si est-ce qu'il nia que j'eusse satisfait à ce à quoi j'étais obligé par son ordonnance.

Lors commença le discours au long de la fuite, confiscation, ban et poursuite ; du plaisir fait aux Tharsiens et

l'honneur d'eux reçu en signe de reconnaissance; enfin comme il se mit sur mer pour venir en Pentapole, et comme la tempête lui avait ravi ses gens et englouti tout son avoir et richesses :

> Au son plaisant de si grande merveille,
> Pendait de tous et le cœur et l'oreille.

Tellement, qu'il n'y eut pas un qui ne suivît Apollonie et ne l'imitât au gémir et pleurer, si bien que le festin de joie fut converti en larmes et tristesse jusqu'à ce que le roi dît à sa fille : — A ce que je vois (m'amie), au lieu d'apaiser l'angoisse de cet adolescent, vous en causez ès cœurs de toute l'assistance; je suis d'opinion que, pour effacer ce deuil, vous consoliez ce jeune gentilhomme, et tâchiez de lui faire oublier par votre largesse la mémoire de ses pertes.

Cette voix royale fut très-agréable à la fille, qui déjà commençait à aimer Apollonie et s'était résolue de lui donner moyen de se remettre en bon ordre, et, pour ce, enhardie de l'octroi et licence que son père lui donnait, elle dit d'un visage riant à son futur époux :

— Monsieur, je vous prie de vous réjouir pour l'amour du roi et de moi qui vous en fais la requête, et ne vous souciez de chose aucune; car, puisque vous êtes nôtre et que le roi me permet de vous aider, je vous ferai tel et si riche que vous aurez occasion de vous louer de nous et d'oublier cette mélancolie.

Le jeune prince s'humilia fort bassement devant elle, et, avec pleurs provenant de joie et d'un amour secret qui déjà se couvait en son cœur, lui rendit grâces, s'offrant à lui faire service à jamais; et, bien que pour lors il fût sans aucun moyen et le plus pauvre gentilhomme de la terre, si est-ce que les dieux lui faisaient espérer par cette gracieuseté, et du roi et d'elle, qu'un jour il aurait moyen de les satisfaire par tout devoir de reconnaissance et obéissance.

Apollonie étant sur le point de se retirer vers son hôte le pêcheur, la princesse ne voulut l'endurer, ains lui envoyant or, argent, habits, meubles et autres choses nécessaires, commanda qu'il fût logé près du palais, espérant l'approcher davantage, et le rendre si agréable au roi, et qu'Apollonie serait en repos, et elle contente en son âme. Ce ne fut pas tout, car la jeune fille, qui jamais n'avait su que c'était que d'amour, étant couchée en son privé, pensant s'endormir comme de coutume, se vit ravir le sommeil par des idées se représentant en son esprit, et lui peignant au vif, et la face, et la grâce, et la disposition, et la gentillesse d'Apollonie.

Le lendemain, se levant bien plus matin que de coutume, elle vint trouver le roi son père, auquel, ayant donné le bonjour aussi humblement que mignardement, comme son père s'enquît d'où venait qu'outre la coutume elle venait si matin en sa chambre, elle eut sa réponse toute prête, disant : — Monseigneur, si c'est faute digne de punition que d'aimer son semblable, je suis punissable, qui étant fille d'un tel roi que vous, suis affectionnée vers un prince, qui n'est en rien moindre que moi, ains qui me surpasse et en sang, et en richesses. Et si je mérite blâme de rejeter vos vassaux pour choisir un mari de mon rang et calibre, je vous en fais juge, qui savez que vaut l'aune de la grandeur, et combien les dames de ma sorte souhaitent d'être apariées en lieu égal à la maison dont elles sont sorties. Et à fin de ne vous détenir longuement, Monseigneur, vous savez quels sont les mérites, les grâces, vertus, savoir et noblesse du prince tyrien Apollonie, et s'il est digne qu'on fasse compte de lui, encore que pour le présent il soit assailli de fortune, et qu'il soit privé de ses terres et seigneuries. C'est lui que j'aime de telle sorte, pardonnez-moi, monsieur, que si je ne l'ai à mari, ce sera ce jour le dernier de votre fille.

Ce disant, elle se mit à pleurer et soupirer, tellement qu'on eût dit que le cœur lui devait partir du ventre, et par le défaut de la parole, connut le roi, qu'elle était férue au vif, et qu'il ne fallait point la contrister davantage. A cette cause il lui dit :

—Et pourquoi est-ce, m'amie, que vous vous tourmentez ainsi? Qui est-ce qui vous a offensée? De qui est-ce que vous formez complainte? Vous a-t-on refusé encore chose honnête que vous ayez demandée? Eh bien, ma fille, vous aimez Apollonie, il est digne d'être aimé et mérite bien d'épouser une aussi grande princesse ou plus que la fille du roi des Cyrénéens. Je ne blâme point que vous l'aimez, l'aimer étant chose naturelle, joint que bien aimant, j'ai été fait votre père : par ainsi, je veux que vous épousiez celui qu'avez voulu pour mari, et qu'Apollonie jouisse de ma fille, qui est la chose la plus chère et la plus précieuse que j'aie au monde : et suis grandement joyeux de ce choix que vous avez fait, d'autant qu'il correspond du tout à mon désir...

En somme le mariage fut arrêté, et conclu et célébré au grand contentement et allégresse des parties, et joie de tous les Cyrénéens, qui avaient pris Apollonie en amitié, et qui espéraient avoir doux traitement de ce prince après le trépas du roi Archestrate. Voici les aises qui délivrent Apollonie de tout souci, ou plutôt qui l'avertissent des assauts plus dangereux que lui apprêtait déjà la fortune. Le voici de pauvre, nu, banni et dépouillé de tout bien, devenu riche, puissant, mari d'une belle et sage princesse, et l'héritier présomptif d'une fertile et abondante province.

Ce n'est pas tout, vu que (comme si le ciel eût plu sur lui tout à un coup ce qu'il a de doux et de favorable) le sixième mois après ses noces, comme il se promenait avec son épouse déjà enceinte, et laquelle il aimait plus que soi-même, le long de la marine, il vit une flotte de vaisseaux qui venait surgir au port de Cyrène. Et à la façon des na-

vires et aux banderolles et enseignes il connut soudain que c'était des gens de son pays, et devint tout pensif, rêvant sur l'occasion qui amenait là cette flotte qui n'était pas moindre que de quarante galères, chargées de richesses inestimables. Non, pourtant quand il vit que les mariniers balayaient le pont et que quelques gentilshommes tyriens avaient déjà pris terre, il s'avança et s'adressa à celui qui marchait le premier, lequel il semblait reconnaître, s'enquérant de lui qui il était et d'où il venait, et pourquoi il venait en ce pays avec tel équipage. L'autre le voyant et richement vêtu, et ayant un port et contenance royale, et suivi d'une belle troupe de noblesse, l'estima être, comme il était, quelque grand personnage ; pour ce, s'humiliant et lui faisant la révérence, répondit qu'il venait de Tyr, envoyé par tous les ports de mer pour s'enquérir d'un prince nommé Apollonie, fugitif de son pays pour éviter l'injuste fureur du roi de Syrie : priant chacun de lui enseigner, puisqu'il ne le cherchait que pour son profit, et pour le supplier de venir visiter les siens et les consoler de sa vue, d'autant que son ennemi était mort, et avec lui sa fille et sale concubine, tous deux accablés de foudre et brûlés du feu du ciel, afin que, par ce feu violent, fût punie la brûlante et détestable paillardise qui avait si longtemps fait paraître ses étincelles en leurs âmes ; encore lui dit que les Antiochéens l'avaient élu pour leur roi, et qu'ils lui gardaient et leur ville et les grands trésors du roi défunt, et son état et son royaume. Si Apollonie fut joyeux ne faut s'en ébahir, voyant que désormais il pourrait faire largesse du sien sans dépendre de la volonté d'autrui et sans user des moyens de son beau-père, lequel, toutefois, ne lui épargnait rien. Au reste, craignant que ce ne fussent des espions qui, pour l'attraper, eussent feint cette mort du roi antiochéen, il ne voulut sitôt se déclarer ; seulement, dit que si l'autre parlait vérité, il se faisait fort de lui montrer Apol-

lonie. Pour ce, le requit de lui faire serment de la vérité de ce fait, s'assurant, comme le siècle d'alors était entier et les hommes plus loyaux que maintenant, que pour mourir il ne jurerait chose fausse : le seigneur tyrien jura par le haut Jupiter que tout ce qu'il avait dit contenait vérité, et qu'il cherchait son prince pour le ramener en son pays et le faire paisible possesseur d'une ample et riche seigneurie. C'est ici qu'Apollonie se nomme et se déclare aux siens, qu'il les embrasse et chérit, qu'ils l'honorent et lui font révérence, qu'il dit à sa femme, que maintenant elle peut voir s'il n'est pas de maison, et s'il lui a menti soi disant fils de roi et héritier d'une belle province, qu'il la pria de lui donner congé d'aller en son pays, afin qu'elle eût moyen de se dire l'épouse plutôt d'un grand roi que d'un naufragé, et banni, et d'un simple et pauvre gentilhomme.

— Je ne doutai jamais, monsieur, dit-elle, que vous fussiez autre que celui que vous êtes et que vous me dites dès le commencement, vu que votre vertu et gentillesse ne pouvait se céler sous la saleté d'un pauvre et déchiré vêtement; au reste, vous voulez si soudain vous en aller prendre possession de votre royaume, comme s'il pouvait se perdre, tandis que, pour quelque temps, vous serez avec nous, et si notre pays ne suffisait pour soutenir le mari et la femme tout ensemble. Je ne veux pas dire que l'amitié soit refroidie de vous envers moi; bien dirai que moi, étant si proche de mes couches que je suis, si vous étiez en votre pays, encore devriez-vous revenir pour y assister et vous réjouir avec les vôtres en l'accroissement de votre nom et lignée; ce nonobstant, monsieur, suis-je prête à faire ce que me commanderez et de m'accommoder à votre bon plaisir et volonté, sauf que je ne veux vous abandonner; ains, si vous montez sur mer, il faut qu'avec vous je coure une même fortune, vu que sans vous je ne pourrais vivre, et votre présence est et sera à jamais le contentement de mon âme.

Ces paroles de la princesse tirèrent les larmes des yeux de plusieurs des Tyriens voyant la sincère affection qu'elle portait à son mari; et le même Apollonie ne pouvait céler sa passion et le mal qu'il endurait voyant le désir de sa chère épouse. Il eût voulu l'avoir toujours près de lui, et si volontiers il n'endura qu'elle vînt avec lui, craignant l'inconstance de la mer et quelque orageuse tempête; mais, ayant tâché de la dissuader, et elle persistant en sa délibération, ils résolurent de partir ensemble, ayant pris congé du roi Archestrate, lequel, joyeux au possible du bonheur de son gendre, tant s'en faut qu'il empêchât le voyage, que plutôt il les hâta et fit dresser un fort magnifique équipage pour ses enfants, et donna à sa fille pour compagne une sage-femme fort experte pour recevoir son fruit quand elle enfanterait, et une dame d'honneur, nommée Lycoris, qui avait été gouvernante de la princesse; et le tout mis en ordre, et les adieux dits d'une part et d'autre, Apollonie et sa suite montent sur mer, et met la voile au vent qui leur fut quelque temps doux et favorable. Enfin, étant assaillis de tempête, et les vents contraires transportant les vaisseaux d'une part et d'autre, plusieurs périrent, et les autres furent sauvés, et surgirent et à Tyr et à Cyrène; là où le capitaine où était Apollonie et son épouse, avec tout son avoir et riches joyaux, tint ferme, et étant portée par les vagues, voici que la princesse sentit les douleurs de l'enfantement plus pour l'effort de l'orage que par le cours de nature, n'ayant encore que sept mois de grossesse : si bien que, secourue et de la sage-femme et de la gouvernante, elle accoucha d'une belle fille du tout semblable et de face, et depuis de vertu, gentillesse, savoir et bonne grâce, à sa mère; mais elle n'eut loisir de baiser ni caresser son enfant, d'autant que son sang étant figé et refroidi, et les conduits étouffés de la frayeur de l'orage, elle demeura sans aucun sentiment, et si froide et roide que si elle eût rendu l'es-

prit, de sorte que les deux dames, la voyant telle, la jugèrent au vrai pour morte.

Le cri des femmes voyant ce corps qu'elles pensaient mort, étant ouï par Apollonie, qui était avec les mariniers pour les secourir et encourager durant la tourmente, lui fit soudain penser que c'était la mort de sa bien-aimée Archestrate décédée en travail, d'autant qu'il l'avait laissée sentant des angoisses, mais non telle que la sage-femme estimât qu'elle dût sitôt se délivrer ; lui, voyant ce corps pâle, sans apparence ni de sang, ni de vie, commença à faire la guerre à ses joues, à ses cheveux, à belles ongles, se disant malheureux, et détestant la fortune, et maudissant l'heure de sa naissance. Et voulant continuer son propos, la douleur lui interrompit, et sentit un saisissement si étrange, que les femmes eurent peur qu'il n'advînt de lui tout ainsi que de sa femme. Toutefois, revenu de pamoison et l'ayant ses gens aucunement consolé, et lui se plaisant à voir sa fille naguère née pour le soulagement (comme il cuidait) de ses douleurs, voici que le maître pilote et gouverneur du navire, s'adressant à lui, dit : — C'est bien fait à vous, monsieur, que de pleurer pour l'amour d'une chose si chère que votre épouse ; mais si faut-il mettre fin à vos larmes et apprendre la coutume établie sur les galères, qui est que la mer ne peut endurer corps mort quelconque : ains convient que la terre aie ce qui est sien, et qui de droit lui doit hommage. A cette cause est-il nécessaire que ce corps soit jeté en la mer, ou que nous périssions par la violence de cet orage et furieuse tempête.

Un estoc bien pointu et acéré n'eût pas tant outré le cœur d'Apollonie, que fit cette parole du pilote, auquel il ne dit ni répliqua rien, sachant ce genre d'hommes être inexorable, et que leurs lois étaient observées pour oracles : ains, baissant la tête et s'accommodant au temps et au lieu, il leur accorda qu'ils avaient raison, et qu'il

tâcherait de s'accommoder à leur fantaisie; ce nonobstant s'aigrit-il contre le patron, et lui remontra qu'il n'y avait justice aucune que ce corps, qu'il avait recueilli, hébergé et avancé, servît de pâture aux poissons, et qu'il fût exposé à la merci des ondes. Mais à qui parlait-il? à la nation la plus farouche et ennemie de douceur qui soit au monde, à un nautonnier impitoyable, rogue et sans nul respect, et duquel il ne put tirer autre cas, sinon qu'il fallait que ce corps fût jeté en la mer, pour la conservation du reste de ce qui était en la galère. Ainsi cette résolution prise, Apollonie obtint qu'il ferait faire un cercueil tout sur l'heure, et qu'en celui-ci il enclorrait le corps de sa femme et le mettrait sur mer, afin que, poussé en quelque port, on lui fît le devoir requis de ses obsèques et funérailles. Le cercueil étant fait, et celui-ci ample et spacieux, on y mit la princesse, outrée et évanouie, vêtue royalement et parée comme appartenant à dame de telle maison; et avec elle Apollonie mit une bonne somme de deniers pour les frais de son enterrement, quelque part que ce corps vînt à aborder, et un cartel qui portait telle substance :

Quiconque voit ce corps étendu à l'envers,
Attendre la prison du tombeau et des vers
Le rongement hideux, qu'il aye souvenance
De sa condition et de sa décadence :
Qu'il prenne la moitié de ce trésor heureux,
Pour enterrer le corps, accablé par les dieux
Sur la mer écumeuse, et l'autre argent qui reste
Soit son bien, son salaire, et sa riche conquête.
Que s'il va déniant au mort ce sien devoir,
Et veut avarement tout le trésor avoir,
Qu'il meure malheureux sans que personne ait cure
De donner à ses os repos et sépulture.

Tout ceci bien ordonné, et le cercueil étant poissé, et dûment calfeutré, afin que l'eau y entrant, ne le fît enfon-

cer, on le mit en la mer, et le laissa aller à la merci des vents et des vagues. Cependant le corps outré de la princesse fut près de vingt-quatre heures porté sur les ondes, sans qu'elle sentît ni respirât, et enfin la mer le jeta au havre de la grande cité d'Éphèse, où jadis Diane fut si superstitieusement adorée, et aborda fortuitement, et comme Dieu voulut, qui a le soin de toute créature, auprès de la maison d'un Éphésien nommé Cheremon, qui lors se promenait le long du port devisant de son art avec ses disciples. Celui-ci voyant le cercueil sur le gravier le fit porter en son logis, et l'ouvrant, comme il vit cette dame vêtue si richement, et si belle qu'encore elle se montrait, quoique pâlissante pour être atténuée, et comme épuisée de sang et de force vitale, il en fut étonné, et ensemble ému de compassion, disant que cette femme devait être de grand lieu, et qu'elle avait laissé un sujet triste de larmes à ses parents et amis. Puis voyant sous l'oreiller sur lequel le chef royal reposait, la bougette pleine de monnaie, et la suscription que nous avons dite ci-dessus, il dit aux siens que c'était raison que la volonté dernière des défunts fût exécutée, et qu'il satisfît et au désir, et à la douleur de celui qui avait là mis cet argent.

Tandis qu'on faisait les apprêts pour les pompes et funérailles de la princesse, et qu'on apprêtait le bûcher pour brûler le corps à la façon ancienne des Grecs, et plusieurs autres nations, qu'on ornait le corps, vint un disciple du médecin, jeune homme fort ingénieux, auquel le docteur fit l'honneur de lui donner la charge d'oindre ce corps de certains oignements précieux pour le dernier office. Or celui-ci ayant découvert le sein, aussi blanc que lait caillé, de la princesse, et l'oignant de cette rare liqueur, il sentit quelque signe de vie au dedans du corps, ce qui fut cause qu'il commença à faire l'essai du sentiment au nez, aux lèvres, au pouls et autres parties des sens, et trouva qu'il y avait encore

quelque respiration, mais faible, languissante, et fort atténuée, comme si la vie eût combattu contre la mort, et que le cœur et les parties nobles tâchassent de s'évertuer, et continuer à faire leur office. Et pour ce fit-il faire bon feu en la chambre, et y mettre des choses aromatiques, afin que la chaleur et l'odeur éveillât les sens assoupis et étonnés de la dame, et réchauffât le sang refroidi, qui lui avait causé cette si violente syncope. Ce que fait, la Princesse commença petit à petit à se mouvoir et respirer aucunement, qui fut cause que ce jeune homme dit à son docteur qu'il avait manqué commettre un grand forfait, faisant mourir celle qui ne l'était point, et ruinant une telle beauté, en lui pensant faire quelque pitoyable devoir et service ; en somme, le disciple usa de telle diligence, qu'il remit sus la dame, et eut pour son salaire l'argent qui était au cercueil pour les funérailles de celle qu'on tenait pour morte.

Elle, se voyant en pays étranger, absente de son loyal époux et de sa chère gouvernante, fut effrayée et confuse, ne sachant comment elle était venue là, qui l'y avait conduite, quelles gens c'étaient, et quel traitement elle recevrait en une maison inconnue. Et voyant Cheremon, qui était un vieillard fort honorable, se jeta à ses pieds, le suppliant d'avoir pitié d'elle, et ne souffrir qu'on lui fît aucun tort, elle étant l'épouse d'un tel et si grand seigneur qui aurait le moyen de lui reconnaître cette sienne grâce et courtoisie. Ce qu'il lui accorda et mieux, en tant que considérant la majesté que cette dame représentait en sa face, il l'estima telle qu'elle était, à savoir dame de grande maison, illustre de sang, et fort chaste, honnête et vertueuse, et par même moyen pour mieux la garantir, l'adopta pour sa fille, et la mit au temple de Diane, parmi les prêtresses pudiques et chastes, qui servaient là dedans la déesse et recevaient les offrandes de chacun ; où depuis son mari la trouva, ainsi que nous dirons bientôt après.

Apollonie ayant perdu sa femme, et derechef fait le jouet de fortune, tout pensif et affligé, ne se souciait plus de sa vie et ne se délibérait de jamais s'arrêter (ayant mis sa fille en lieu sûr pour la faire nourrir) en lieu quelconque, jusqu'à tant qu'il trouverait le sépulcre de sa bien-aimée Archestrate. Étant en ce pensement, voici que par la volonté de Dieu, les vents étant accoisés et apaisant leurs furies, la galère vint prendre port en la cité de Tharse, où il fut loger en la maison de son ancien hôte et ami Stragulion, duquel, et de tous les Tharsiens, il fut reçu, bien venu, et honoré comme s'il eût été leur seigneur et naturel prince. Ayant peu séjourné en cette cité, il déclara tout le succès de sa vie à son hôte, et le malheur qui l'avait à cette fois accablé, lui faisant perdre son épouse, la plus accomplie princesse qui fût sur la terre; lui dit que sa résolution était de ne jamais revoir son pays, qu'il ne sût le lieu où aurait abordé le corps de sa femme, pour lui rendre le dernier devoir de son amitié.

— A cette cause, dit-il en pleurant à chaudes larmes, voici un gage précieux, montrant sa fille, que j'ai de celle que j'aimais autant ou plus que moi-même, que je prétends vous laisser en garde, afin que vous la nourrissiez, éleviez et instruisiez comme il appartient que soit instruite l'héritière de deux tels pays que sont et Tyr et Cyrène. Je vous recommande cet enfant aussi cher que votre vie, comme aussi je prierai les seigneurs et magistrats de cette ville d'avoir le soin de ce qui est mien.

Ceux-ci jurent, promettent, et protestent de faire ce qu'il commande. Ce que fait, il laissa et Lycoris pour gouvernante, et la nourrice pour avoir soin de sa fille, qu'il nomma Tharsie, à cause de la nourriture qu'elle prenait en la ville de Tharse, et de l'amitié qu'il portait aux citoyens d'icelle. Or si Apollonie avait été sujet aux assauts de la fortune en son adolescence, sa fille ne fut pas moins étant par-

venue à l'âge de quatorze ans, en tant qu'après que Lycoris et sa nourrice étant mortes, bien que Lycoris eût ôté la fille de l'opinion qu'elle avait d'être issue de Stragulion et Dionysiade, son épouse, vivait-elle comme telle, et ils la tenaient comme leur enfant, mais elle devenant triste, et pour n'avoir jamais vu ni père ni mère, ayant perdu ses gouvernantes et nourrices, elle allait souvent visiter leur tombeau, qui était près le havre, hors les portes de la ville. De cette sienne piété chacun concevait grande espérance que cette fille serait un jour quelque support des affligés, et pour ce les citoyens lui faisaient honneur beaucoup plus qu'à la fille de Dionysiade qui allait avec elle. De cette piété procéda le malheur de Tharsie, en tant que la femme de Stragulion voyant le peu de compte qu'on faisait de sa fille au prix de Tharsie, commença à conspirer sa mort comme celle qui aspirait après le grand trésor, et riches joyaux qu'Apollonie leur avait laissé en garde, tant pour la nourriture et entretien de sa fille, qu'afin que si quelques désastres lui survenaient en mer, il pût avoir là sa rescousse.

Il y avait quinze ans que Dionysiaque nourrissait loyalement cette fille, sans que durant ce temps elle entendît une seule nouvelle d'Apollonie; et lorsque le temps du retour de celui-ci approchait, et que la fille était en sa perfection de grâce, savoir, beauté et gentillesse, qu'elle était sur le point d'être récompensée d'une si belle et glorieuse nourriture, elle obscurcit ses vertus passées par un forfait détestable, violant déloyalement les saints droits et devoirs de l'hospitalité. Car elle corrompit un sien vilain et fermier, avec une bonne somme de deniers, à ce qu'il allât conduire Tharsie ou qu'il la suivît et guettât lorsqu'elle allait faire ses regrets sur le tombeau de ses nourrices, et que là l'occît sans en avoir compassion. Cet esclave fit grande difficulté d'exécuter un acte si méchant, mais voyant qu'elle lui promettait son affranchissement et une telle somme d'argent il élargit sa conscience, bien

qu'il sût combien, et Stragulion, et la cité de Tharse, étaient tenus et obligés à Apollonie père de cette fille.

Comme la fille était sur le tombeau de Lycoris, et que là elle invoquait les dieux, et souhaitait le retour de son père, voici l'esclave qui la saisit aux cheveux, et l'entraîna vers la mer pour l'occire et la jeter dans les ondes. Et quelques prières qu'elle sût faire, ne put-elle fléchir le cœur de ce barbare, arrêté en cette sienne délibération d'obéir à sa maîtresse au prix du sang innocent de cette belle princesse : seulement elle obtint un peu d'espace pour prier les Dieux, et se plaindre à son père absent, et pour pleurer sur les misères de sa condition. — Ah ! Dieux immortels, disait-elle, qu'ai-je commis contre vous, qu'il faille que je sois à présent la victime pour apaiser votre courroux si longuement continué sur la maison de mon père? Hélas ! sainte Déesse, mère aux deux clartés célestes, souviens-toi que tu as été fugitive, et vagabonde, et aide à présent à la fille d'un prince errant de douleur, et le sang de tant de princes, la mémoire desquels défaillira en moi, qui suis leur héritière. Ha ! Neptune, et vous Dieux marins, que ne détournez-vous cette main cruelle de la chair vierge de la fille de celui que si longtemps vous détenez dessus vos ondes ?

A ce cri sortirent quelques pirates courant le long de cette côte, et qui avaient pris terre à l'abri d'un gros rocher là auprès pour découvrir proie : lesquels voyant l'esclave prêt à donner le coup de la mort à Tharsie, lui crièrent que sur la vie il ne passât plus outre, et que ce butin leur appartenait, comme étant plus séant en leurs mains, qu'à le voir servir de passe-temps à sa cruauté et barbarie : le vilain, oyant cette voix et voyant des hommes armés, quoiqu'éloignés de lui, s'enfuit en la ville, et fit entendre à sa maîtresse qu'il avait occis la fille, et jeté son corps en la mer, et la requit de l'affranchir, suivant la promesse par elle faite.

— Va, vilain, dit-elle, oses-tu parler de liberté, ni de ton affranchissement, toi qui as été si malheureux que de commettre un meurtre si lâche sur la fille d'un prince? Va-t'en aux champs à ton labeur accoutumé, si ne veux expérimenter ce que vaut le courroux et d'un maître irrité, et d'une dame offensée.

Ayant si bien payé l'esclave, elle dresse un cercueil, et assemblant ses amis, et les principaux de la ville, vêtue de deuil, et toute éplorée, leur fit entendre que Tharsie était morte d'une douleur grave d'estomac, au village, et que l'ayant brûlée, selon la coutume, elle voulait lui dresser un tombeau, au lieu même où étaient les cendres de sa nourrice. Les Tharsiens pleurèrent et firent un grand deuil sur le trépas feint de la princesse de Tyr, et assistèrent aux obsèques, dressant un monument d'airain pour mémoire de leur affection envers le sang et face de leur bon ami Apollonie, et sur celui-ci, ils gravèrent ces mots :

En souvenance de la pucelle Tharsie, fille d'Apollonie tyrien, et reconnaissant les biens reçus du père, les citoyens de Tharse, à communs frais, et avec larmes, ont dressé ce tombeau.

S. P. Q. TH.

Or, Tharsie ne fut-elle guère longtemps sur mer, ni entre les mains de ces corsaires, qui ne gardaient guère leurs prisonniers, ains faisant argent de tout, et surgissant en la cité de Metelin, ils y vendirent Tharsie, mais à qui? à un vil, sale et méchant maquereau, qui l'acheta, pour la voir très-belle de face, et ayant une si grave et courtoise contenance, et l'œil si gracieux, quoiqu'elle fût triste et éplorée, que chacun jetait son regard sur elle, par ainsi ce vilain homme faisait fort qu'elle servirait d'un bon et riche revenu à sa maison. Tant y a que Tharsie fit si bien

qu'avec son honnêteté, larmes et prières, elle garda sa virginité au milieu des rufiens, et se maintint pudique, où les autres faisaient prodigues largesses de leur chasteté : de sorte que le seigneur même de la ville devenu amoureux d'elle et elle lui ayant raconté son désastre l'aidait de ses moyens, l'entretenant et fournissant à la convoitise du maître de cette fille ; laquelle fut (le maquereau ayant su comme elle s'était conservée en son intégrité) en grand danger d'être violée et déflorée par celui qui avait la charge des filles, mais elle le gagna à force d'argent, et par la douceur et véhémence de son beau parler, joiant qu'il n'osait passer outre, voyant qu'Athénagore, chef de la ville, aimait Tharsie, qui la supportait et nourrissait, et empêchait qu'elle ne fût violée.

Or tandis que Tharsie était entre les garses et filles de joie de Metelin, voici Apollonie son père, qui jusqu'alors n'avait cessé de courir tout le devant pour savoir nouvelle du sépulcre de sa femme, et qui de vœu fait solennellement, n'avait coupé ni sa barbe, ni ses cheveux ; lequel désireux de voir sa fille, et se réjouir à son mariage, revint à Tharse et fut loger secrètement chez son ancien hôte Stragulion, pensant y trouver celle pour laquelle il s'était résolu de quitter cette vie vagabonde. L'arrivée d'Apollonie étonna son hôte, lequel sachant le forfait de sa dame, aima mieux le dissimuler que la faire punir, et par même moyen feignant eux deux ce qu'ils avaient fait entendre aux Tharsiens, ayant reçu Apollonie, et l'ayant enquis de sa fille, lui firent le discours de sa mort, de sa sépulture, et du grand devoir des Tharsiens, lui dressant un tombeau digne de la maison dont elle était issue. Ce dolent père fut tellement saisi de cette douleur inespérée, qu'à peu qu'il ne se forfît et occît, étant arrivé au lieu où on lui fit entendre que gisaient les cendres de son enfant : d'autant qu'il déchirait ses habits, arrachait ses cheveux, battait son es-

tomac, et faisait d'autres choses qui avaient plus la figure et contenance d'un maniaque que de celui qui jouit de son bon sens et raison. Enfin saisi d'angoisse, et transporté pour cette perte, il avait les sens tant outrés qu'il ne jeta une seule larme... Ayant sacrifié une vache noire et stérile à Pluton, et réitéré sa promesse de ne jamais faire sa barbe ni couper ses cheveux qu'il ne vît sa fille, épouse, et le lieu où gisait le corps de sa femme en sépulture, sans entrer en Tharse, ni prendre congé de personne, il monta en mer, et se mit en hasard et merci des vents et des ondes. Lesquelles commencèrent à s'enfler, et agiter sa nau d'un et d'autre côté, de sorte qu'enfin la tourmente le poussa au port de Metelin, cité capitale de l'île de Lesbos, qui à présent porte le nom de cette ville : en laquelle Tharsie était encore, servant en la maison du sale corrompeur de la jeunesse, mais sans que jamais encore aucun eût rien attenté sur sa pudicité. Or fortuitement eux arrivant au port ouïrent les voix du peuple se réjouissant, le son des instruments, et la jeunesse qui allait çà et là couronnée de fleurs en signe de réjouissance, et s'étant enquis de l'occasion, surent que ce jour était la fête des neptunales en l'honneur de ce faux dieu que l'abusée antiquité estimait avoir puissance et commander sur les ondes de la mer. Ce qui fut cause que les mariniers de la nau d'Apollonie se font de la partie, et parent leur vaisseau plus magnifiquement que pas un autre qui fût à l'ancre en ce port, car ainsi le commanda Apollonie, fournissant argent aux pilotes pour faire bonne chère, sans que pour cela il sortît du bas de la nef, où il se tenait mal vêtu, pleurant, et gémissant pour tant de désastres qui l'avaient accablé, et encore le suivaient, tout le temps de sa vie, les pilotes, mariniers, et navigants en la nau d'Apollonie, se réjouissant tandis que leur seigneur se tourmentait : voici que Athenagore, prince du pays, se promenant le long du havre, et voyant cette nau si

belle, eut désir de la contempler, et se réjouir avec ceux qui étaient dedans, et savoir qui était le maître de celle-là. Ainsi entrant comme on le voit vêtu pompeusement, et suivi de grand nombre de noblesse, on lui fait honneur, et il les salue courtoisement, s'enquiert d'où ils sont, qui est leur seigneur, et où s'adressait leur voyage. Ils lui racontent qu'ils ont seigneur riche et puissant, mais si triste pour la perte qu'il a faite de sa femme et de sa fille, les deux plus accomplies et parfaites créatures de l'Asie, qu'il ne veut sortir de l'obscurité, ni se consoler en sorte quelconque. Ce prince demande de quel âge était la fille : ils lui répondent d'environ quinze ans : ce qui lui fit soupçonner que Tharsie (peut-être) serait fille de ce seigneur : pour ce s'enquit-il de son nom, et voyant qu'il s'appelait Apollonie, il se souvint que Tharsie disait que tel était le nom de son père. A cette cause il descendit en bas, salua Apollonie qui lui rendit son salut assez envy, le pria de venir passer son temps en la cité, et prendre son palais pour logis, mais il n'y voulut entendre, ains le pria qu'il le laissât en paix et allât se réjouir avec ceux qui avaient le cœur en liesse. Athenagore voyant l'amertume du cœur de ce prince, et l'affliction qu'il se donnait, en ayant compassion, envoya quérir Tharsie; laquelle étant venue, la pria d'aller vers ce seigneur affligé, et tâcher de le consoler et lui faire quitter cette façon de faire. La jeune princesse sentant ne sais quelle émotion en son cœur non accoutumé, lorsque le prince lesbien lui fit cette prière, descend vers son père, qu'elle ne connaissait, et lequel ne l'eût jamais ravisée, sans les discours qui se passèrent entre eux, lorsqu'elle fit tout devoir de lui ôter cette fâcherie de son esprit, et lui donner quelque contentement. D'autant que d'abordée elle, le saluant, lui dit :

— Ne pensez pas, seigneur, que celle qui vous fait la révérence, soit quelque femme pollue et impudique, ains une

fille chaste et innocente, qui au milieu des tempêtes de la saleté, ai, Dieu merci, ma virginité sans nulle souillure. Ce qu'ayant dit, et étant bien apprise et instruite aux bonnes lettres, et jouant parfaitement de la lyre, elle chanta les vers qui suivent :

Dans un bourbier, plein d'ordure, plongée,
Si mon destin m'a lourdement rangée,
Pourtant mon corps est pudique et entier,
Ma rose n'est fanée en son rosier,
Ni ma vertu, fermeté et confiance,
Ne surent onc que vaut la décevance
D'un faux attrait, étant telle et d'un rang
Si haut issue, et si noble de sang,
Que grand roi fut et est encor mon père,
Fille de roi et femme fut ma mère.

Apollonie, oyant ceci, regarda la fille et, la voyant si belle, ne put contenir ses larmes, et, lui rendant grâce de sa visitation, la pria de se retirer, d'autant qu'il n'y avait chant, ni son qui pussent lui rendre sa joie perdue. Sa fille néanmoins qui avait eu commandement de ne sortir sans le mettre bien avant en propos, et savoir qui il était, continuant à chanter et sonner, dit encore ces paroles :

Sainte clarté qui honores les cieux,
Fais que je voie un jour de ces deux yeux
Celui qui fut chassé de sa province
Pour trop aimer la fille de son prince.

— Qu'est-ce à dire? disait Apollonie en son cœur, cette fille sait-elle, ou si elle devine qui je suis et les malheurs qui ont été cause de mon heur et depuis de ma ruine?

Et cependant Tharsie passa outre, disant sur la lyre :

Neptune, cruel, écumeux et courant
Qui tout ravis, et tout vas dévorant,
Rends-moi ce bien, l'honneur de tout le monde
Que tu reçus sur les flots de ton onde

Près de Cyrène, ou me donne la mort,
Car sans cela ne puis avoir confort.

Et finissant ceci, commença en larmoyant prier Apollonie de se réjouir, et n'offenser point les Dieux, en se défiant ainsi de leur grâce, faveur et assistance, que s'il avait perdu sa femme, il en aurait des nouvelles, et si sa fille était égarée, les Dieux étaient puissants pour lui restituer; et voyant qu'il prenait plaisir en ses paroles, et sollicitée, sans y penser, de la même nature, qui l'inclinait à aimer cet homme plus que tout autre, elle approche de lui, et le tirant à elle s'efforça de le faire venir vers Athenagore. Apollonie dépité de cette hardiesse et estimant qu'elle fût quelque courtisane, la poussa du pied, de sorte qu'elle se blessa la jambe jusqu'à effusion du sang. C'est ici que Tharsie blâme son père inconnu de sa cruauté, qu'elle lui remontre qu'elle n'est ni deshonnête, ni lascive, ains la plus misérable fille de la terre, comme celle qui dès son enfance n'avait rien humé que le hanap amer de toute douleur et angoisse, ayant perdu sa mère en mer, et se voyant orpheline de père, délaissée avec grandes richesses à des méchants qui l'avaient destinée à la mort et enfin ayant été vendue et livrée à un détestable maquignon de la pudicité des dames. Puis finit son discours par cette prière et supplication : — Ayez compassion, ô Dieux immortels, de cette pauvre fille, et faites qu'avant de mourir je voie mon seigneur et père prince de Tyr, lequel, pour faire le deuil de ma mère, me donna en garde à Stragulion et Dionysiade, les cruels et traîtres bourreaux de la misérable Tharsie, qui gémit aux pieds de celui qui n'a nulle pitié d'une princesse telle que je suis.

Quand Apollonie ouït ceci, et remarqué tous les signes et circonstances mises en avant par cette fille, prenant égard à son âge qui correspondait et amenait au fait, et voyant l'extrême beauté de sa fille qui lui rappelait la figure de son épouse, pour mieux s'en assurer il lui dit :

— M'amie, faites-moi certain encore d'une chose touchant votre vie, car je connais tous ceux desquels avez parlé; comment s'appelait la dame qui vous eut jadis en gouvernement?

Ce qu'il proféra d'une voix tremblante et interrompue de soupirs et sanglots, et mêlée de larmes et pleurs, se tenant pour tout résolu que c'était sa fille : et plus s'en assura-t-il, voyant qu'elle lui dit que le nom de celle-là était Lycoris, trépassée il y avait longtemps, et enterrée le long de la marine, hors la cité de Tharse. A cette cause il lui dit :

— Ah! Tharsie, vous êtes ma fille, et je suis Apollonie de Tyr, votre père, qui vous donnai en garde à Stragulion et Dyonisiade, mes hôtes jadis, et à présent mes capitaux ennemis, puisque si lâchement ils ont traité ce que j'aimais le plus au monde.

Je ne veux m'amuser à vous dire et réciter la fête que le père et la fille s'entrefirent, les caresses, les baisers et les doux et aimables embrassements entredonnés, ni les larmes répandues et longs récits de leurs fortunes faites en cette reconnaissance. Tant y a que les serviteurs appelés, Apollonie se fit dépouiller de ses vêtements de deuil, et se para richement, lava sa face, et sortit sur la rambade pour se réjouir avec les siens de cette sienne bonne aventure.

Athenagore, prince lesbien, voyant le succès de ces choses, supplia Apollonie de lui faire tant d'honneur que de l'accepter pour son gendre, puisqu'il n'y avait aucune inégalité de sang ni de dignité, lui étant prince et chef souverain de Lesbos, et de sang généreux et illustre, et qu'il avait empêché que Tharsie ne fût violée, et que par son moyen elle avait eu la reconnaissance de son père. A quoi Apollonie condescendit volontiers, voyant la raison être du côté du Lesbien, et qu'il ne trouverait parti plus sortable pour sa fille, qu'il voulait pourvoir, afin qu'avec moins de souci il achevât son enquête, qui fut plutôt finie qu'il n'avait espéré. La solennité du nopçage étant célébrée magnifique-

ment, et avec le plaisir des parties et approbation de la cité de Metelin, et des Tyriens qui suivaient Apollonie ; comme le prince de Tyr délibérait s'en aller à Tyr et repasser par Tharse, menant sa fille pour l'investir de ses terres, il pria Athenagore de lui faire compagnie : ce qu'il promit de faire, comme celui qui ne pensait ailleurs qu'à lui faire service. Mais comme ils étaient sur le point de partir, et qu'on dressait l'appareil vers Tharse, voici qu'Apollonie vit en songe une personne qui représentait une grande majesté, et qu'il estimait être un génie, qui lui disait et enjoignait de s'acheminer vers la cité d'Éphèse, que là il déclarât toutes ses aventures, ayant avec lui son gendre et sa fille, et serait là allégé de tous ses travaux. Or, savez-vous quelle foi jadis on donnait aux songes, et si souvent les hommes s'arrêtaient aux sorts de ceux-là, et cherchaient ès philosophes pour leur en donner éclaircissement ? Ce qui fut cause qu'Apollonie, homme de grand savoir et superstitieux en cet endroit, éveillé, conta ceci à son gendre et fille, comme résolu d'obéir à Dieu, ainsi le croyait-il, qui lui avait donné cet avertissement.

Ainsi, tous de compagnie s'embarquant, firent voile vers l'ancienne cité bâtie, comme l'on dit, par les Amazones, et s'adressèrent au temple de Diane avant que de prendre logis ailleurs. En ce temple éphésien de Diane présidait alors, comme grande-prêtresse, Archestrate, femme d'Apollonie, laquelle, entendant qu'il y avait un prince étranger qui voulait visiter les saints et secrets lieux pour y faire son oraison et déclarer ce qu'il avait sur le cœur pour avoir conseil de la déesse, y vint parée et couronnée comme une reine, et suivie d'une belle troupe de filles, ses religieuses. Cette dame était honorée des Éphésiens pour sa vertu, et l'avaient en telle et si grande réputation, qu'ils la disaient être la plus agréable à la déesse qu'autre qui jamais eût eu la charge de ce temple. Ceci causa qu'Apollonie, ses gendre

et fille, entrant à la chapelle plus secrète, ne prirent garde à la face de la prêtresse ; ains, se jetant à ses pieds, Apollonie se mit à faire un long discours de sa vie. Mais, quand la dame entendit que c'était son seigneur et mari Apollonie, et qu'il avait couru si longuement fortune pour l'amour d'elle, et que cette damoiselle qui le suivait était sa fille, elle ne put tant commander à soi-même, ni respecter le rang qu'elle tenait, qu'elle ne se jetât au cou de son époux et ne l'embrassât fort étroitement. Cette façon de faire déplut grandement au prince de Tyr, et pour ce repoussa-t-il avec fureur la dame, ne sachant qui elle était et qui la poussait à lui faire de telles caresses. Elle, ne se souciant de cette peu courtoise familiarité, le retint plus étroitement, et, le baisant, en dépit qu'il en eût, de grande amitié, lui disait :

— Je suis votre Archestrate, monseigneur, je suis votre disciple, fille unique du bon roi de Cyrène ; c'est moi qui vous recueillis en la maison de mon père, et qui fis tant, amoureuse de votre savoir et vertu, que le roi mon seigneur vous choisit sur tout autre pour l'époux de sa fille et pour le successeur de sa couronne. Regardez, prince de Tyr, regardez celle que vous ensevelîtes en un cercueil après ses couches, et reconnaissez votre loyale Archestrate, que Diane a conservée entière à son mari, comme je crois que mon Apollonie s'est maintenu loyalement et a gardé la foi promise à la fidèle partie.

Apollonie ne disant mot, tant il était surpris et saisi d'aise et d'étonnement, Archestrate dit :

— Eh quoi, monsieur, ne daignez-vous me parler? suis-je indigne de votre accointance? est-ce le compte que vous faites de votre moitié? sont-ce les caresses que vous me faisiez au peu de temps que les dieux ont permis que nous fussions ensemble? Au moins, si ne voulez me parler, si refusez ma vue, faites-moi la grâce que je puisse voir notre fille : afin que, puisque le père me rejette, l'enfant

me donne quelque soulagement en m'embrassant, et par ses baisers apaise mon angoisse.

Apollonie, contemplant l'extrême beauté de son épouse, et se ressouvenant des traits de sa face et de la grâce qu'elle avait en parlant, tout honteux et larmoyant, dressa ses excuses, disant :

— Ah ! madame, pardonnez-moi si la longueur du temps, l'assurance que j'avais de votre mort et la douleur qui me tient saisi, m'ont ôté cette connaissance de vous, que le vrai et chaste amour a empreint de telle sorte en mon esprit, qu'il est impossible que jamais cette impression soit effacée en mon âme. Cette face pâlissante, ces cheveux mal peignés et la barbe hideuse et hérissée, les longs, pénibles et continuels voyages que j'ai faits, les veilles, les tourments et fâcheries vous peuvent assez témoigner combien Apollonie aime celle que la vertu et l'honnêteté, et non les folles amours, lui ont donnée pour loyale compagne et pudique épouse. Ce n'est pas Archestrate que j'ai rejetée, puisque je pensais de vous ce qu'un pèlerin doit respecter en celle qui préside au sanctuaire d'une si haute déesse que Diane, craignant le courroux des célestes, si autre que mon épouse m'eût osé m'embrasser en l'enclos de son temple. Maintenant que je reconnais mon ancienne disciple, que je recouvre ma moitié perdue, que ma joie reprend force, et que les dieux ont compassion de ma peine, je ne ferai plus conscience (ce disant il embrassa étroitement, et en pleurant chaudement, Archestrate) d'accoler ni baiser saintement, en un lieu saint, celle de laquelle la divinité me donne en son temple une désirée reconnaissance.

Et se mit à lui baiser la bouche, les yeux et les joues ; et, lui prenant les mains, quoiqu'elle ne voulût le souffrir, en usa tout ainsi que si encore il n'eût fait que commencer à lui faire service. Et, après ce, commanda à Tharsie d'approcher, laquelle présentant à sa femme, lui dit :

— Voici le gage que votre fausse mort me laissa pour consoler mon âme, et lequel a été l'héritier des malheurs et angoisses de son père.

Et la fille, s'avançant, s'agenouilla devant sa mère, lui baisant les mains en toute humilité, comme étonnée tant de l'extrême beauté d'icelle que de la grâce et majesté, et de l'honneur qu'elle voyait que lui portaient tous les Éphésiens. Et lors la mère lui parla en cette sorte :

— Plaise aux dieux, ma fille et grande amie, vous accomplir autant en vertu que vous l'êtes en beauté et bonne grâce, afin qu'imitant en cela vos prédécesseurs, vous récompensiez les travaux que monsieur a soufferts pour vous, et satisfaisiez à cette angoisse que j'éprouvai en vous mettant en ce monde.

Et, la prenant, la baisa amoureusement plusieurs fois. Cependant, le bruit courut par toute la cité d'Éphèse de cette reconnaissance d'Apollonie et Archestrate, ce qui fut cause que chacun se réjouit, qu'on dressa des jeux, musique et fêtes solennelles pour bien recevoir ce prince aimé par tous les asiatiques, lequel ayant banqueté les principaux de la cité, et fait de grands et riches présents au temple de Diane, et récompensé le médecin Cheremon, il partit avec ses femme, fille et gendre d'Éphèse, et prit la route de Tharse, pour là se venger du tort qu'il y avait reçu par la trahison de Stragulion et Dionysiade. Et d'autant que l'injure lui touchait de près, et que le fait pouvait intéresser l'honneur de la seigneurie de cette ville qui avait pris le soin de son enfant, il assembla le conseil, où il se plaignit de ses hôtes qui avaient refusé de lui rendre sa fille. Comme chacun s'étonnait de cette chose, tous croyant que Tharsie fût morte, l'épouse de Stragulion effrontément lui répondit, qu'il avait vu le tombeau où elle était enclose et les marques de l'amitié des Tyriens envers lui, assistant à ses funérailles.

— Tout ceci, répondit-il, ne certifie point sa mort, et ne

peut justifier la cause de mon hôte, ni la trahison de Dionysiade. Et afin que chacun voie si je suis menteur, ou si ce sont ces traîtres, ceux qui ingratement font injure à Apollonie votre bienfaiteur, sus, ma fille Tharsie, entendez la voix de votre père, et laissant le manoir obscur de la mort qu'on suppose, présentez-vous telle que vous êtes à cette honorable compagnie.

Or était là Tharsie derrière le trône des magistrats voilée, et ayant la face couverte, et au reste vêtue et parée royalement : laquelle sortit avant, dès que son père l'appela, auquel, et à toute l'assemblée, elle fit une fort basse et humble révérence. Dionysiade ne l'eut pas sitôt aperçue, qu'elle la reconnut, et tremblant de frayeur, la parole lui défaillant, ne sut que répliquer : et plus encore fut-elle étonnée voyant l'esclave qu'on examina devant tous, et lequel confessa la charge qu'il avait eue de Dionysiade pour massacrer la princesse Tharsie. Ce fut lors que, par l'arrêt et sentence du magistrat, Stragulion et sa femme furent mis à mort, et leurs biens confisqués... Telle fin eurent les traverses, tarvaux et angoisses du prince tyrien, qui par l'espace de presque dix-huit ou vingt ans, ne cessa de courir fortune, et expérimenta que les grands une fois accablés, difficilement se remettent sus, eu égard au proverbe commun, qui dit que la chute d'un grand arbre mène plus grand bruit que d'un petit, et à l'ébranchement duquel plus de personnes y accourent. Ainsi reconnut Apollonie et sa femme et sa fille, et fut prendre possession de ses terres et seigneuries, lui-même étant celui qui a laissé la mémoire de ce fait par écrit, et en a voulu faire part à la postérité : le style duquel suivant presque mot à mot le liseur m'excusera, et de ce que j'ai été un peu trop long, et du peu de grâce, ornement et gentillesse de langage que j'ai pratiqué en cette histoire, m'ayant suffi de vous la raconter nuement, et sans nul fard et couleur.

EXTRAIT DE LA CHRONIQUE D'HOLINSHED.

ASSASSINAT DE MAÎTRE ARDEN DE FEVERSHAM.

(1557)

En ce temps-là il y avait à Feversham, dans le Kent, un gentleman nommé Arden, qui fut fort cruellement assassiné à l'instigation de sa propre femme. Cet Arden était un homme d'une taille élevée et élégante ; il avait épousé une femme de qualité, jeune, grande, agréable de tournure et de visage, qui se lia familièrement avec un certain Mosby, tailleur de son état, homme à la figure basanée, et domestique chez lord North. Il arriva que ce Mosby se brouilla avec elle après une querelle ; mais elle, désirant se réconcilier avec lui, lui envoya une paire de dés d'argent par un certain Adam Fowle, demeurant à *la Fleur de Lys*, à Feversham. Après quoi il revint à elle et résida souvent chez Arden. Si bien qu'avant deux ans, il obtint ses faveurs et coucha avec elle. Arden, dit-on, savait bien que leur mutuelle familiarité dépassait les bornes de l'honnêteté. Cependant, ne voulant pas offenser sa femme et perdre ainsi le profit qu'il espérait tirer de ses relations avec certains amis de mistress Arden en tolérant son inconduite, — profit qu'il eût pu perdre s'il s'était brouillé avec elle, — il se contenta de fermer les yeux sur ses honteux désordres, et il autorisa, invita même Mosby à loger chez lui : cet état de choses dura longtemps, avant qu'aucune machination fût faite par les deux amants contre maître Arden. Enfin la femme, enflammée d'amour pour Mosby et pre-

nant en dégoût son mari, chercha les moyens de hâter sa fin.

Il y avait à Feversham un peintre qui passait pour habile à composer les poisons. Elle lui demanda donc s'il avait, oui ou non, cet art. Il avoua qu'il l'avait effectivement : — « Eh bien, dit-elle, je voudrais un poison assez violent pour dépêcher sur-le-champ celui qui le prendrait. » — « Je puis vous le procurer, » dit-il, et immédiatement il lui fit un poison de cette sorte ; puis il lui recommanda de le mettre au fond d'une écuelle, et de verser du lait par dessus. Elle oublia cette recommandation, et fit exactement le contraire, versant le lait d'abord et ensuite le poison. Un jour que maître Arden se proposait d'aller à cheval à Cantorbéry, sa femme lui apporta son déjeuner, composé habituellement de lait et de beurre. Lui, ayant pris une ou deux cuillerées de lait, n'en aima ni le goût ni la couleur, et dit à sa femme :

— Mistress Alice, quel lait m'avez-vous donné là ?

Sur ce, elle le répandit à terre avec sa main, en disant :

— Je vois que rien ne peut vous plaire.

Alors Arden monta à cheval et partit pour Cantorbéry, et, sur la route, il fut pris de coliques violentes par en haut et par en bas, et il échappa ainsi pour cette fois.

Après cela, sa femme fit connaissance d'un certain Greene de Feversham, tenant de sir Anthony Ager, auquel Greene maître Arden avait extorqué une pièce de terre, située derrière l'abbaye de Feversham ; et plusieurs fois des coups et de grosses menaces avaient été échangés entre eux à ce sujet. Sachant donc que Greene haïssait son mari, Alice se concerta avec lui pour faire disparaître Arden, et décida que, s'il pouvait trouver quelqu'un qui voulût bien commettre le meurtre, l'assassin aurait dix livres de récompense. Ce Greene, ayant une mission à remplir pour son maître, eut occasion d'aller à Londres, où était alors sir Anthony Ager,

et étant chargé de bagage, pria un certain Bradshaw, orfévre à Feversham, qui était son voisin, de l'accompagner jusqu'à Gravesend, promettant de le récompenser pour sa peine. Ce Bradshaw, fort honnête homme, consentit à monter à cheval avec lui. Et, quand ils arrivèrent aux dunes de Raynham, ils aperçurent trois ou quatre domestiques qui venaient de Leeds; et en même temps Bradshaw vit arriver sur la colline, du côté de Rochester, un certain Blackwill, terrible et cruel bandit portant une épée et un bouclier, et, avec lui, un autre homme ayant sur l'épaule un gros bâton.

Alors Bradshaw dit à Greene : — Nous sommes heureux qu'il nous arrive de Leeds de la compagnie, car voici venir à notre rencontre le plus meurtrier coquin qui soit en Angleterre; sans ce renfort-là, nous aurions eu grande chance de perdre et la bourse et la vie.

— Oui-dà, pensa Greene (comme il l'a confessé plus tard), cet homme fait justement mon affaire.

Et il demanda : — Lequel des deux est-ce?

— Celui-là, répondit Bradshaw, celui qui a l'épée et le bouclier; il s'appelle Blackwill.

— Comment savez-vous cela? fit Greene.

— Je l'ai connu à Boulogne, répliqua Bradshaw. Nous avons tous deux servi là; lui était soldat; moi, j'étais attaché à sir Richard Cavendish. Il a commis là beaucoup de vols et de meurtres odieux sur ceux qui voyageaient entre Boulogne et la France.

Sur ces entrefaites, ils furent rejoints par la bande des domestiques qui fit route avec eux; et c'est ainsi qu'ils rencontrèrent Blackwill et son compagnon. Les domestiques, qui connaissaient Blackwill, le saluèrent et lui demandèrent où il allait.

Blackwill répondit : — Sangdieu! (car c'était son habitude de jurer presque à chaque mot), je ne le sais pas et je ne

m'en inquiète pas ; je lève mon bâton, et je marche comme il tombe.

— Eh bien, firent les domestiques, si tu veux t'en retourner à Gravesend, nous te donnerons à souper.

— Sangdieu ! s'écria Blackwill, soit ! j'y consens, je vais avec vous.

Et il s'en retourna avec eux.

Alors Blackwill, reconnaissant Bradshaw :

— Camarade Bradshaw, dit-il, comment vas-tu?

— Quoi ! est-ce que vous me connaissez? répondit Bradshaw, peu soucieux de renouveler connaissance et d'avoir affaire à un pareil coquin.

— Oui, certes, fit l'autre ; n'avons-nous pas servi ensemble à Boulogne?

— Pardonnez-moi, repartit Bradshaw, je ne vous remettais pas.

Alors Greene causa avec Blackwill, et lui dit : — Quand vous aurez soupé, venez à mon auberge, à telle enseigne, et je vous donnerai le vin sucré.

— Sangdieu ! je vous remercie, j'irai vous voir, je vous le garantis.

Suivant sa promesse, Blackwill alla rejoindre Greene, et ils firent bonne chère. Alors, à l'insu de Bradshaw, tous deux s'entendirent, et Greene promit à Blackwill qu'il aurait dix livres pour sa peine, s'il voulait tuer maître Arden.

— Sangdieu ! dit Blackwill, j'y consens, pourvu qu'on me le désigne.

— Morbleu, fit Greene, demain, à Saint-Paul, je te le montrerai.

Sur ce, ils cessèrent leurs pourparlers. Greene renvoya Blackwill à son auberge, et écrivit à mistress Arden une lettre où, entre autres choses, il lui disait : *Nous avons trouvé l'homme qu'il nous faut, grâce à mon confrère Bradshaw.* Sur quoi, Bradshaw, ne sachant rien de ce qui s'était passé,

prit la lettre, et le lendemain matin, étant revenu à Feversham, la remit à mistress Arden. Greene et Blackwill partirent pour Londres à l'heure de la marée.

Au moment fixé, Greene montra à Blackwill maître Arden qui se promenait à saint Paul.

— Et qui donc marche à sa suite? dit Blackwill.

— Un de ses gens, répondit Greene.

— Sangdieu! s'écria Blackwill, je vais les tuer tous deux.

— Nullement, dit Greene, n'en faites rien, car ce valet est avec nous dans cette affaire.

— Sangdieu! ça m'est égal, je les tuerai tous deux.

— Non, non, n'en faites rien.

Alors Blackwill chercha à tuer maître Arden dans le cimetière de saint Paul, mais il y avait tant de gentlemen qui accompagnaient Arden que le projet fut manqué. Greene répéta au valet de maître Arden, un nommé Michel, ce que lui avait dit Blackwill, et depuis lors Michel craignit toujours que Blackwill ne le tuât. La raison pour laquelle Michel conspirait avec les autres contre son maître était la promesse qu'on lui avait faite de lui donner en mariage une parente de Mosby.

Maître Arden était alors logé dans un presbytère qu'il possédait à Londres. Michel et Greene convinrent donc que Blackwill viendrait un soir au presbytère, dont les portes seraient laissées ouvertes, pour assassiner maître Arden. Ce Michel, ayant mis son maître au lit, laissa les portes ouvertes, conformément à la convention; son maître, étant couché, lui demanda s'il avait fermé les portes, et il répondit que oui; mais ensuite Michel, craignant que Blackwill ne le tuât comme son maître, quand il serait au lit, se releva et referma les portes sous double verrou. Si bien que Blackwill, étant venu là et ayant trouvé les portes fermées, se retira fort désappointé. Le lendemain, il se ren-

dit auprès de Greene, jurant et pestant dans sa fureur d'avoir été ainsi trompé, et, avec maintes terribles imprécations, menaça de tuer le valet de maître Arden, partout où il le rencontrerait.

— Non, dit Greene, n'en faites rien, je veux d'abord savoir pourquoi il a fermé les portes.

Alors Greene alla trouver le valet d'Arden, et lui demanda pourquoi il n'avait point laissé les portes ouvertes, suivant sa promesse.

— Morbleu, répondit-il, je vais vous le dire. Hier soir mon maître a fait une chose qu'il n'avait jamais faite auparavant. Car, quand j'étais couché, il s'est relevé et a fermé les portes, et ce matin il m'a fort grondé de les avoir laissées ouvertes.

Et cette explication pacifia Greene et Blackwill. Arden s'étant décidé à revenir à Feversham, le valet vint dire à Greene : « C'est ce soir que mon maître partira. » Sur quoi il fut décidé que Blackwill ferait le coup sur les dunes de Raynham. Quand maître Arden fut arrivé à Rochester, le valet, craignant d'être tué avec son maître, blessa son cheval tout exprès et le fit boiter afin de pouvoir gagner du temps et rester en arrière. Son maître lui ayant demandé pourquoi le cheval boitait, il répondit qu'il n'en savait rien.

— Eh bien, dit maître Arden, quand tu arriveras devant le premier forgeron, entre Rochester et la colline qui domine Chatham, fais ôter le fer de ton cheval, visite-le, et viens ensuite me rejoindre.

Sur ce, maître Arden lança son cheval en avant; et, quand il arriva à l'endroit où l'attendait Blackwill, il fut rejoint par plusieurs gentlemen de sa connaissance qui lui tinrent compagnie; si bien que Blackwill fut encore une fois déconcerté.

Dès que maître Arden fut revenu chez lui, il envoya son valet à Sheppy, chez sir Thomas Cheiny, lord gardien des

cinq ports, à propos d'une certaine affaire; et sir Thomas remit au valet une lettre pour maître Arden. Quand Michel fut de retour, sa maîtresse prit la lettre et la garda, en recommandant au valet de dire à maître Arden que sir Thomas Cheiny lui avait remis une lettre, mais qu'il l'avait perdue, et qu'en conséquence maître Arden ferait bien de se rendre le lendemain matin chez sir Thomas, pour savoir ce que lui voulait celui-ci. Maître Arden dit qu'il le ferait, et recommanda conséquemment à Michel de se lever de bonne heure. Pendant ce temps-là, Blackwill et un certain George Shakebag, son compagnon, étaient logés par les soins de Greene, dans un magasin de sir Anthony Ager, à Preston; là, mistress Arden alla visiter Blackwill, lui apportant et lui envoyant fréquemment à boire et à manger.

Blackwill donc, rôdant de ce côté et guettant l'occasion, fut averti de se tenir prêt de bonne heure dans la matinée; il fut convenu qu'il attendrait maître Arden dans un fourré de genêts entre Feversham et le gué (par lequel maître Arden devait passer) et que là il ferait son coup. Blackwill se leva donc dans la matinée de bonne heure, mais il se trompa de chemin, et s'attarda en faisant fausse route.

Maître Arden et son valet se dirigèrent de bon matin vers Shornelan, où demeurait sir Thomas Cheiny; comme ils étaient près d'arriver au fourré de genêts, Michel craignit que Blackwill ne le tuât en même temps que son maître, et feignit d'avoir perdu sa bourse.

— Eh quoi! dit le maître, ne pouvais tu-pas mieux veiller sur ta bourse? Qu'y avait-il dedans?

— Trois livres.

— Eh bien, rebrousse chemin, maroufle, et cherche-la; il est de trop bonne heure pour qu'un passant ait pu encore la ramasser; tu es donc sûr de la retrouver; reviens alors me rejoindre au gué.

Néanmoins, par la raison que Blackwill s'était trompé

de chemin, maître Arden échappa une fois encore. Le même jour, Blackwill se croyait sûr d'attraper maître Arden, quand celui-ci retournerait chez lui. Mais, soit que maître Arden fût accompagné par quelques-uns des gens du lord gardien des Cinq Ports, soit qu'il eût craint de passer par le fourré de genêts à une heure aussi tardive, Blackwill fut encore désappointé.

La foire de Saint-Valentin approchant, les conspirateurs résolurent d'exécuter ce jour-là leur diabolique dessein. Mosby voulait chercher querelle à maître Arden dans la foire et se battre avec lui; car il lui répugnait, disait-il, d'assassiner un gentleman de la manière que voulait sa femme. Mais ce projet de combat ne pouvait aboutir; car maintes fois Mosby avait vainement provoqué maître Arden; celui-ci avait toujours refusé de se battre. Or Mosby avait une sœur qui demeurait dans une dépendance de la maison de maître Arden, à Feversham. Le soir de la foire, Blackwill fut invité à y venir et amené par Greene; mistress Arden se trouvait là, accompagnée de Michel, son valet, et d'une de ses servantes. Il y avait là également Mosby et George Shakebag. On s'entendit alors pour tuer maître Arden par le procédé qui fut employé plus tard. Cependant Mosby ne put consentir tout d'abord à ce lâche assassinat; il sortit furieux, et se dirigea par la rue de l'Abbaye vers l'auberge de la *Fleur de Lys*, tenue par le susdit Adam Fowle, où il logeait souvent. Mais, avant qu'il y fût arrivé, un messager le rejoignit et le supplia instamment, de la part de mistress Arden, de revenir pour aider à l'exécution de la chose qu'il savait. Sur quoi Mosby s'en revint; et, dès qu'il fut rentré, mistress Arden se mit à genoux devant lui, et le conjura de consentir, pour l'amour d'elle, à mener l'affaire à fin, — lui répétant, ce qu'elle lui avait souvent dit, qu'il n'avait aucune inquiétude à avoir, vu que personne ne se soucierait de la mort d'Arden, et [illegible] ne

ferait pas une enquête bien sérieuse pour découvrir ceux qui l'auraient expédié.

Enfin, sur les instances de mistress Arden, Mosby acquiesça à cet horrible projet. Sur quoi on introduisit Blackwill dans la maison de maître Arden, et on l'installa dans un cabinet au bout du parloir. Auparavant, on avait congédié tous les domestiques, hormis ceux qui étaient dans la confidence du meurtre projeté. Alors Mosby alla à la porte d'entrée et se tint là, ayant une robe de chambre de soie nouée autour de la ceinture. Il était entre six et sept heures du soir. Maître Arden, qui était allé chez un de ses voisins, nommé Dumpkin, pour régler certains comptes avec lui, rentra à la maison, et, trouvant Mosby debout près de la porte, lui demanda s'il était temps de souper.

— Je ne le pense pas, répondit Mosby, le souper n'est pas prêt.

— Eh bien, dit maître Arden, faisons en attendant une partie de trictrac.

Et sur ce, ils se dirigèrent vers le parloir. Comme ils traversaient la salle à manger, maître Arden dit à sa femme qui se promenait là : « Comment va, mistress Alice? » A quoi elle ne répondit que du bout des lèvres. Pendant ce temps-là, quelqu'un enchaînait la porte d'entrée.

Quand ils furent dans le parloir, Mosby s'assit sur le banc, ayant la face tournée vers le cabinet où était aposté Blackwill. Puis Michel, le valet de maître Arden, se plaça derrière son maître, ayant une chandelle à la main, pour cacher Blackwill, afin qu'Arden ne pût point l'apercevoir à son entrée.

Pendant la partie, Mosby dit ces paroles, qui semblaient être un mot d'ordre convenu pour l'apparition de Blackwill :

— Maintenant, monsieur, je puis vous prendre, si je veux.

Alors on fit venir la sœur de Mosby qui prit place à table, et tous se réjouirent.

Après souper, mistress Arden dit à sa fille de jouer du virginal; on dansa, et elle prit part à la danse, soi-disant pour passer le temps jusqu'à l'arrivée de maître Arden. Alors elle dit :

— Je m'étonne qu'il tarde tant. Bah! il arrivera tout à l'heure, j'en suis sûre. En attendant, jouons, je vous prie, une partie de trictrac.

Mais les bourgeois de Londres répondirent qu'ils devaient s'en retourner à leur auberge, sans quoi ils trouveraient porte close; et sur ce, prenant congé de mistress Arden, ils s'en allèrent. Quand ils furent partis, les domestiques qui n'étaient pas dans le secret du meurtre furent envoyés par la ville, ceux-ci pour chercher leur maître, ceux-là sous divers prétextes. Michel, une femme de chambre, sœur de Mosby, et une des filles de mistress Arden restèrent. Alors ils enlevèrent le cadavre, et le portèrent au dehors près du cimetière, dans un champ contigu à la muraille du jardin, que traversait maître Arden pour aller à l'église.

Sur ces entrefaites, il se mit à neiger; et, quand ils arrivèrent à la porte du jardin, ils reconnurent qu'ils avaient oublié la clef; quelqu'un rentra pour aller la chercher et la rapporta. Ils ouvrirent la porte, portèrent le corps dans le champ, à environ dix pas de la grille du jardin, et le déposèrent tout de son long sur le dos, couvert de sa robe de chambre, avec des pantoufles aux pieds. Et, entre l'un des pieds et une pantoufle, un ou deux brins de jonc étaient restés. Quand ils eurent ainsi placé le cadavre, ils s'en revinrent à la maison par le même chemin, à travers le jardin.

Dès qu'ils rentrèrent, ils rouvrirent les portes, et les domestiques qui avaient été envoyés au dehors revinrent. Comme il était alors fort tard, mistress Arden renvoya ses

gens pour prendre des informations en divers endroits, notamment chez les principaux habitants de la ville que maître Arden avait coutume de visiter. Tous répondirent qu'ils ne pouvaient donner de lui aucune nouvelle. Alors mistress Arden commença à jeter les hauts cris, disant que jamais femme n'avait eu de pareils voisins, et se mit à pleurer. Bientôt les voisins arrivèrent et la trouvèrent proférant de grandes lamentations et affectant la plus grande inquiétude sur le sort de son mari. Sur quoi, le maire et ses adjoints commencèrent les perquisitions. La foire de Saint-Valentin se tenait d'habitude, en partie dans l'abbaye, en partie dans la ville. Mais Arden, alléché par l'appât d'un bénéfice lucratif, avait fait décider que cette année-là la foire serait tenue exclusivement sur les terrains de l'abbaye qu'il avait acquis; et par ce moyen, ayant accaparé pour lui seul tous les profits, et privé la ville d'un gain que se partageaient d'habitude les habitants, il avait provoqué partout d'amères récriminations. Le maire, traversant la foire pour chercher maître Arden, arriva enfin au terrain où était étendu le cadavre. Ce fut là que l'épicier Prune l'aperçut :

— Arrêtez, s'écria-t-il, il me semble que je vois quelqu'un là, à terre.

Sur ce, ils regardèrent, et, considérant le cadavre, reconnurent maître Arden gisant là tout à fait mort; puis, examinant avec soin l'état et les blessures du corps, ils trouvèrent les brins de jonc adhérant aux pantoufles; poursuivant leur enquête, ils découvrirent la trace des pas marqués dans la neige entre l'endroit où était le cadavre et la porte du jardin.

Alors le maire commanda à tous les assistants de rester en place et enjoignit à quelques-uns d'entre eux de faire le tour et de revenir, en traversant la maison de maître Arden et le jardin, à l'endroit où était le cadavre; ceux-ci, en

suivant ce chemin, aperçurent la trace des pas constamment marqués devant eux dans la neige; et ainsi il devint manifeste qu'Arden avait été amené par cette voie de la maison dans le jardin, et du jardin dans le champ où il gisait. Alors le maire et ses collègues se rendirent dans la maison; connaissant la mauvaise conduite de mistress Arden dans ces derniers temps, ils l'interrogèrent; mais elle les brava en disant :

— Sachez que je ne suis pas une femme pareille.

Sur ce, on interrogea les domestiques; pendant l'interrogatoire, on trouva, près de la maison, sur le chemin par lequel le cadavre avait été transporté, une poignée de cheveux ensanglantés; le couteau qui avait percé le sein de la victime et le linge qui avait servi à essuyer le sang furent également découverts dans le tonneau où ils avaient été jetés. Alors tous les coupables avouèrent les faits, et mistress Arden elle-même, voyant le sang de son mari, s'écria :
— Oh! que le sang du Seigneur me sauve! car j'ai versé ce sang-là.

Alors ils furent tous arrêtés, et conduits en prison. Le maire et ses adjoints se rendirent immédiatement à la *Fleur de Lys*, où ils trouvèrent Mosby couché. Et comme ils s'approchaient de lui, ils virent sur son haut de chausses et sur sa bourse des taches du sang de maître Arden. Et, comme Mosby leur demandait pourquoi ils le visitaient de la sorte, ils lui répondirent en lui montrant les taches de sang :

— Voyez ces marques accusatrices, et vous comprendrez pourquoi.

Alors il avoua son crime, et il fut arrêté et mis en prison. Tous les conspirateurs furent ainsi appréhendés, hormis Greene, Blackwill et le peintre. Ces deux derniers disparurent, et l'on n'entendit plus parler d'eux.

Bientôt les assises furent tenues à Feversham, et tous les prisonniers furent jugés et condamnés. Et comme on

demandait s'il existait d'autres complices, mistress Arden accusa Bradshaw, au sujet de la lettre rapportée par Greene de Gravesend, laquelle lettre contenait simplement la description faite par Bradshaw des qualités de Blackwill et l'opinion émise par Greene, que Blackwill serait un excellent instrument pour le meurtre projeté. Après quoi, bien que Bradshaw n'eût jamais été dans le secret du complot, (comme Greene l'avoua, au moment de sa mort, quelques années plus tard,) il fut immédiatement traduit devant les assises sur la dénonciation de mistress Arden, puis jugé et condamné, comme ayant désigné Blackwill pour le meurtre de maître Arden; — accusation uniquement fondée sur une mauvaise interprétation des mots contenus dans la lettre rapportée par lui de la part de Greene.

Alors Bradshaw désira être confronté avec les condamnés, et sa requête lui fut accordée. Il leur demanda alors s'ils le connaissaient, et si jamais ils avaient eu avec lui aucune conversation, et tous affirmèrent que non. Alors la lettre ayant été produite et lue, il déclara l'exacte vérité des faits, et à quelle occasion il avait parlé à Greene de Blackwill. Néanmoins, il fut condamné et exécuté.

Les condamnés furent exécutés en divers endroits. Michel, le valet de maître Arden, fut pendu à Feversham, et une des servantes y fut brûlée; la malheureuse se lamentait pitoyablement, et criait qu'elle avait été entraînée par sa maîtresse et qu'elle ne le lui pardonnerait jamais.

Mosby et sa sœur furent pendus dans Smithfield, à Londres; mistress Arden fut brûlée à Cantorbéry le 24 mars. Greene revint plusieurs années après, fut appréhendé, condamné et pendu sur la grande route entre Ospring et Boughton, près de Feversham. Blackwill fut brûlé sur un bûcher

à Flessingue, en Zélande. Adam Fowle, qui demeurait à *la Fleur de Lys*, fut inquiété à propos de cette affaire, transféré à Londres, les jambes liées sous le ventre d'un cheval, et mis en prison à la Maréchaussée. La cause de cette arrestation était une parole qu'on avait ouï dire à Mosby : « Sans Adam Fowle, avait dit celui-ci, ce malheur ne me serait pas arrivé. » Mosby faisait par là allusion au cadeau des dés d'argent qu'Adam lui avait apportés de la part de mistress Arden, — cadeau qui avait été cause de la réconciliation entre les deux amants. L'affaire ayant été examinée à fond, et Mosby ayant justifié l'accusé en affirmant qu'Adam Fowle n'avait jamais eu connaissance du meurtre projeté, l'innocence de l'homme le préserva.

Cette chose sembla très-étrange et très-notable qu'à l'endroit où avait été déposé le cadavre de maître Arden, la forme du corps demeura très-nettement visible, pendant plus de deux ans, l'herbe ayant cessé de croître là où il avait touché, et ayant continué de pousser à la place restée libre entre les jambes, entre les bras et autour de la nuque. Un grand nombre d'étrangers, outre les habitants de la ville, vinrent, durant ce temps, pour voir l'empreinte du corps marquée sur le gazon de ce champ. Lequel champ, à ce qu'on rapporte, avait été très-cruellement enlevé par maître Arden à une femme qui avait été veuve d'un certain Cook et avait épousé en secondes noces un marinier appelé Richard Read. Cet acte de violence avait porté un grave préjudice à cette femme et audit Read son mari. Car depuis longues années, ils avaient exploité ce terrain en vertu d'un bail qui n'était pas encore expiré ; et néanmoins maître Arden le leur avait extorqué ; la femme dudit Read, les larmes aux yeux, avait vivement reproché son iniquité à maître Arden, et lui avait même jeté à la face la plus amère malédiction, appelant sur lui une vengeance qui fît l'étonnement du monde. Ce souhait sinistre sembla réalisé, alors que

maître Arden assassiné resta toute une nuit gisant dans ce champ, au grand étonnement des centaines de personnes accourues pour le voir.

Voilà tout ce que j'avais à dire touchant l'horrible assassinat de maître Arden.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

FIN DE LA TABLE.

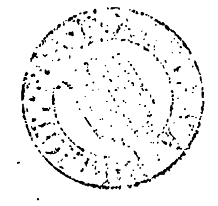
POST-SCRIPTUM.

Je comptais clore ici la publication des *Apocryphes.* Mais un grand nombre de critiques m'invitent, avec une cordialité qui me touche et dont je les remercie, à poursuivre ma tâche et à compléter par de nouvelles révélations cette curieuse enquête sur le *Pseudo-Shakespeare.* Je défère bien volontiers à des vœux aussi pressants, et je reprends la plume pour traduire, dans un troisième et *dernier* volume, ces quatre pièces, jusqu'ici inédites en France, que la tradition a longtemps attribuées à l'auteur d'*Hamlet* :

La tragédie de Locrine, le fils aîné du roi Brutus.
La Vie et la Mort de Thomas lord Cromwell.
Le Prodigue de Londres.
La Puritaine ou la Veuve de Watling street.

F.-V. H.

Bruxelles, 14 juillet.



Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.

COLLECTION D'AUTEURS CONTEMPORAINS

(Propriété littéraire)

Publiée par PAGNERRE, éditeur

Format in-8° carré et cavalier à 3 fr. 50 le volume

4 fr. les volumes avec gravures

RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE, 1830 à 1848, 6 vol. avec 29 gravures. 32 fr.

Comprenant :

HISTOIRE DE DIX ANS, 1830 à 1840, par Louis BLANC, 8e édition, *illustrée* de 26 magnifiques gravures et portraits *sur* acier. 5 vol. sur carré vélin. 20 fr.

HISTOIRE DE HUIT ANS, 1840 à 1848, par Elias REGNAULT, belle édition *illustrée* de 14 gravures et portraits. 3 vol. 12 fr.

LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT, récit villageois, par A. DE LAMARTINE. 1 vol. 4 fr.

ŒUVRES COMPLÈTES DE W. SHAKESPEARE, traduites par François-Victor Hugo, avec une introduction par Victor Hugo

Chaque volume séparément 3 fr. 50

LA NORMANDIE INCONNUE, par François-Victor Hugo. 1 vol. 3 fr. 50

PROFESSION DE FOI DU XIXe SIÈCLE, par Eugène PELLETAN, 4e édition. 1 volume. 3 fr. 50

HEURES DE TRAVAIL, par LE MÊME. 2 vol. 7 fr.

LES DROITS DE L'HOMME, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50

LES ROIS PHILOSOPHES, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50

LA NAISSANCE D'UNE VILLE, par LE MÊME. 1 vol. 3 fr. 50

LA PHILOSOPHIE SCOLASTIQUE, par M. Barthélemy HAURÉAU, ancien conservateur à la Bibliothèque nationale, ouvrage couronné par l'Institut. 2 volumes. 7 fr.

L'HISTOIRE À L'AUDIENCE. Esquisses contemporaines, depuis 1840 jusqu'aux procès Teste, Praslin et Beauvallon, par M. Oscar PINARD. 1 fort vol. 3 fr. 50

HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE, par M. Louis VIARDOT, membre de l'Académie espagnole. 2 beaux vol. 7 fr.

LA TURQUIE CONTEMPORAINE, HOMMES ET CHOSES, Études *sur l'Orient*, par Charles ROLLAND, ancien représentant. 1 vol. 3 fr. 50

LA SOUVERAINETÉ DU PEUPLE. Essai *sur l'esprit de la Révolution*, par M. Paul DE FLOTTE, ancien représentant du peuple. 1 vol. 3 fr. 25

JEAN DE HUNYAD, récit du XVe siècle, précédé de **LA HONGRIE**, *son génie et sa mission*, étude historique, par Charles-Louis CHASSIN. 2e édit. 1 vol. 3 fr. 50

INITIATION À LA PHILOSOPHIE DE LA LIBERTÉ, par M. Ch. LEMAIRE. 2 volumes. 7 fr.

AVENTURES DE GUERRE *au temps de la République et du Consulat*, par A. MOREAU DE JONNÈS, membre de l'Institut. 2 volumes. 7 fr.

LES GRAVEURS DE LA GRANDE-BRETAGNE, depuis Charles Ier jusqu'à nos jours, par H. LALOUEL. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50

PÉRÉGRINATIONS EN ORIENT — Égypte, Syrie, Palestine, Turquie, Grèce, etc., par M. Eusèbe DE SALLES. 2 tomes en un fort vol. 3 fr. 50

DE L'ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE depuis Moïse jusqu'à nos jours, par Auguste BILLARD, ancien conseiller d'État. 1 beau vol. 2 fr. 50

(Voir le Catalogue général.)

Même format et même prix.

MÉMOIRES SUR CARNOT, par son fils, 2 beaux et forts volumes ornés du portrait de Carnot, gravé sur acier, et publiés en quatre parties.

Chaque partie se vend séparément 3 fr. 50

HUGUES DE SAINT-VICTOR, nouvel examen de l'édition de ses Œuvres, par M. B. HAURÉAU. 1 vol. 3 fr. 50

LA FRANCE ET L'ANGLETERRE, par J. CORDIER, ancien député du Jura. 1 vol. 3 fr. 50

